BIBLIOTHEQUE DU PALAIS DES ARTS

Digitized by Google

Google

L'ANTI-LUCRECE.

TOME SECOND.

Digitized by Google

390445

L'ANTI-LUCRECE,

POËME

SUR LA

RELIGION NATURELLE,

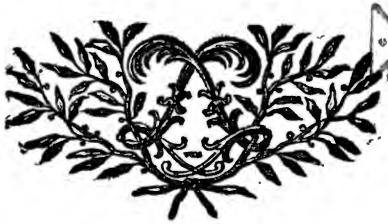
COMPOSÉ

PAR M. LE CARDINAL

DE POLIGNAC;

Traduit par M. DE BOUGAINVILLE, *de l'Académie Royale des Belles-Lettres.*

TOME SECOND.



VILLE DE LYON
LEGS LAMBERT

A PARIS,

Chez { JEAN-BAPTISTE COIGNARD, & ANTOINE BOUDET, à la Bible d'or.
PIERRE-GILLES LE MERCIER, au Livre d'or.

M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by Google

Digitized by Google

SOMMAIRE

DU LIVRE CINQUIE'ME.

I. *LA nature de l'Ame eſt le ſujet du cinquiéme Livre. Il commence par un précis des erreurs réfutées dans les Livres précédens. L'Auteur porte enſuite ſon jugement de Lucrece, qu'il repréſente comme auſſi bon Poëte, que mauvais Philoſophe : après ces préliminaires il entre en matiere.*

II. *Par un détail aſſez étendu de nos connoiſſances, de nos découvertes, de ce que nous ſommes capables d'inventer ou d'exécuter, il prouve qu'on doit admettre dans l'univers des êtres intelligens, & que l'Intelligence ſuprême eſt le ſeul principe du mouvement des corps.*

III. *Ces êtres intelligens ſont ſimples, ſans parties, & dès-lors immatériels, indiſſolubles, immortels. L'Auteur le démontre par des argumens tirés de l'eſſence même de la matiere. Il définit cette ſubſtance, en examine les propriétés & fait voir que ſes différentes modifications, capables uniquement de*

varier la forme des corps, ne peuvent produire ni l'ame ni la moindre opération de l'ame. Après avoir expliqué selon ces principes la nature du feu, il reprend la queſtion de la ſpiritualité de l'ame, qu'il établit par de nouvelles preuves.

IV. *Il répond enſuite aux objections des Epicuriens. De l'impreſſion que ſemble faire ſur l'ame tout ce qui affecte le corps, ces Philoſophes concluent que l'ame & le corps ſont d'une même nature. Le Poëte démontre qu'on en doit ſeulement inférer l'union de ces deux ſubſtances. Il détaille les loix & les ſuites de cette union, & prouve qu'un être capable de recevoir à la fois différentes ſenſations & de les comparer enſemble, eſt* un *& ſimple.*

V. *Locke prétend que nous ne connoiſſons pas aſſez la nature de la matiere, pour avoir droit de prononcer qu'elle eſt incapable de penſer : il croit que l'intelligence & l'étendue peuvent être deux propriétés du corps. Le Poëte réfute cette objection, d'autant plus ſéduiſante, que paroiſſant fondée ſur un modeſte aveu de notre ignorance, elle eſt l'abus d'une vérité, que tout Philoſophe ſe fait gloire de reconnoître.*

Digitized by Google

VI. *La liberté de l'homme, qu'il établit enſuite, lui fournit une nouvelle preuve de la ſpiritualité de l'ame.*

VII. *Enfin, après avoir fait un précis de tout ce qu'il a démontré dans ce Livre, il le termine en développant une conſéquence importante de l'union de l'ame avec le corps : c'eſt l'exiſtence d'un Etre ſuprême, Auteur & Souverain de l'univers.*

Digitized by Google

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE CINQUIE'ME.

I. JE ſuis perſuadé, Quintius, que vous aimez la Vérité : je vous crois équitable & ſincére. Vous n'êtes pas de ceux qui regretant les ſonges que leur offroit un ſommeil impoſteur, s'affligent de revoir le jour, lorſque les premiers rayons de l'aurore les arrachent à leur aſſoupiſſement, & diſſipent les ombres dont ils aimoient à ſe repaître. L'illuſion a pour eux des charmes : ils frémiſſent du retour de la lumiere, qui fait à des menſonges aimables ſuccéder de triſtes & fâcheuſes réalités. Si cependant vaincu par la force de mes raiſons, vous gémiſſiez de vous voir privé d'une erreur qui vous fût encore chere, j'admirerois ce que peuvent les dangereux conſeils de la volupté. Je me flatte en effet d'avoir renverſé tout ce qu'une Secte ennemie de l'Etre ſuprême regardoit comme l'inébranlable fondement de ſa doctrine. J'ai détruit ce vuide infini, ces atomes

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

Digitized by Google

éternels, ce mouvement qu'on ſuppoſoit faire partie de leur eſſence. La ſeule lumiere naturelle a diſſipé ces brillantes fictions.

La volupté n'a donc plus d'armes : ſes traits impuiſſans ne bleſſeront déſormais que des aveugles volontaires ; que ces amis de l'erreur, qui cherchent à s'envelopper d'épaiſſes ténébres, & ne marchent que pour s'éloigner de la route du vrai. Lucrece peut continuer de ſe plaire dans les jardins d'Epicure : mais qu'il les habite ſeul ; qu'il y vive ſans honneur au ſein de la molleſſe ; qu'il y cueille du myrte, & ces fleurs que le favori de Venus, le jeune Adonis, a teintes de ſon ſang. Il peut même fixer ſon ſéjour ſur l'Hélicon : qu'errant à loiſir ſur ces collines dont Apollon & Bacchus partagent l'empire, il écoute avec tranſport le vieux Silene, dans les fumées d'un nectar délicieux, couché mollement au fond d'une grotte, chanter d'une voix tremblante, par quel coup de hazard les atomes diſperſés dans le vuide ont formé l'univers ; & qu'une leçon ſi digne de ce maître voluptueux ſe termine par les jeux folâtres des Satyres & des Dryades. Qu'enſuite s'oubliant lui-même, Lucrece invoque ces Dieux qu'il s'efforce de détruire ; qu'il peigne les amours de Mars, & les feux qui conſument de jeunes cœurs : qu'aux ſoins inſenſés du vulgaire inquiet, aux fureurs de la guerre, il oppoſe le bonheur d'une oiſive liberté, la paiſible indifférence d'un eſprit indépendant, les charmes de la vie paſtorale & la douceur des plaiſirs champêtres. Qu'il nous diſe comment les corpuſcules qui nous

Digitized by Google

environnent font sur nos sens des impressions différentes ; comment la violence de l'aquilon soulève les flots agités ; comment des vapeurs sorties du sein de la terre produisent dans un ciel obscurci de nuages les éclairs & la foudre. Qu'il nous représente les premiers mortels épars dans les forêts, coulant sous les loix de la Nature des jours innocens & tranquilles, obligés ensuite de bâtir des cabanes & de fendre les guerets. Qu'il offre à nos regards l'affreuse peinture de la contagion qui dépeupla les murs d'Athenes. Lucrece m'enchante lorsqu'il traite de pareils sujets : sa main sçait y répandre toutes les beautés d'une éloquente Poësie. Favori d'Apollon, il a droit aux lauriers qui croissent sur le Parnasse : je serai le premier à ceindre son front d'une couronne immortelle ; mais que contents du nom glorieux de Poëte, il n'aspire pas à celui de Sage. Devoit-il s'ériger en maître, en réformateur des humains ? Perfide Sirene, il abuse des charmes de sa voix pour séduire la crédule ignorance.

C'est le sort des hommes de se tromper. Un Pilote mille fois échappé du naufrage, qui mille fois a triomphé des écueils, des gouffres, des tempêtes, & dont le vaisseau respecté par les flots a parcouru toutes les mers, périt à l'entrée du port, à la vûe de sa patrie. Ainsi que des Philosophes qu'un noble desir de pénétrer les mystères de la Nature fait marcher dans cette pénible carriere, s'égarent quelquefois près du terme de leur route ; que fatigués de recherches & de travaux, ils ferment enfin les yeux à la vérité, dont le flambeau les

avoit guidés jusqu'alors, je le vois sans étonnement. Mais quelle doit être votre surprise, en comparant ce que fait Lucrece avec ce qu'il annonce ! Il devoit porter le jour au sein des plus épaisses ténébres, ouvrir les sources de la vérité, affranchir les mortels d'un joug odieux : & nous le voyons par l'impuissance de ses efforts rendre hommage à cette Religion qu'il vouloit anéantir. Tous les traits que lance contre le Ciel ce nouveau Briarée, retombent sur sa tête. En vain il se donne pour le libérateur du genre humain ; il n'est que le panégyriste d'Epicure, & de la volupté. Qu'il ne vous promette plus de trouver dans des atomes imaginaires la cause du mouvement : vous connoissez à quoi se réduisent ses magnifiques paroles. Aussi présomptueux que Lucrece, Spinosa soutenoit avec confiance que la force motrice est un attribut de la matiere : vous sçavez quel cas mérite ce systême : nos premiers coups ont suffi pour le détruire. Puis donc que le principe du mouvement ne réside pas dans la matiere, cherchons ce principe dans une autre source.

II. Il existe des intelligences. L'homme sçait qu'il pense : il nie le faux, il affirme ce qu'il croit véritable : les sens lui transmettent-ils quelques objets, il les conçoit, les juge, les compare entr'eux, en remarque la différence, ou l'accord. D'après ses observations, il se forme au dedans de lui-même des archetypes, des images intelligibles, modéles toujours subsistans auxquels il rapporte tout, pour juger de tout avec justesse. Ce

Digitized by Google

n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi les principes de nos connoiſſances ſont innés, ou ſi l'ame ne les doit qu'à ſes propres opérations. Dans quelque ſource qu'ils ſoient puiſés, on ne peut douter de leur exiſtence ; & c'eſt tout ce qu'exige la queſtion préſente. Souvent partagé par des raiſons contraires, l'eſprit demeure en ſuſpens ; il flotte dans l'incertitude, parce qu'il n'a qu'une connoiſſance imparfaite : ſouvent auſſi ce qu'il ſçait, le conduit à la découverte de ce qu'il ignore. Il infére l'un de l'autre, en ſuivant le fil d'une progreſſion méthodique ; & capable de méditer, il diſtingue une concluſion juſte de celle qui ne le ſeroit pas, examine le rapport de ſes idées, refléchit ſur l'ordre qu'il doit leur donner. Par ces efforts redoublés, il parvient à comprendre un objet, à l'embraſſer tout entier ; & ſe repliant ſur lui-même, il conſidére tous les pas qui l'ont conduit à ce terme. S'il ignore quelque choſe, il ſçait au moins qu'il l'ignore ; lorſqu'il doute, il ſent qu'il doute ; qu'il nie, lorſqu'il nie ; & quand il atteint au vrai, il eſt aſſuré qu'il l'a ſaiſi.

Faut-il vous préſenter ici le tableau des connoiſſances humaines, vous détailler tout ce que l'homme eſt capable d'exécuter ? Ingénieux Phyſicien, il voit que tous les corps ſont des aſſemblages d'élémens, & remonte à leur premiere origine. Habile Aſtronome, il meſure la vaſte étendue des cieux, la circonférence des globes qui roulent dans le tourbillon ſolaire, & l'orbite que la terre y décrit. Il ſuit l'ombre que jette ce corps opaque, en arrêtant les rayons du Soleil ; il prédit combien

de fois dans l'eſpace de mille ans, de mille ſiécles, la Lune doit être obſcurcie par cette ombre, & dans quel point du Ciel, à quelle heure de la nuit, elle le ſera chaque fois. Par des calculs auſſi ſûrs, il détermine à quelle partie de notre globe la Lune doit cacher le Soleil, dans quel inſtant elle doit intercepter le jour, & quelle portion du diſque ſolaire elle obſcurcira pour lors à nos yeux. Les Satellites de Jupiter ont auſſi leurs éclipſes: ces planetes, par leurs fréquentes conjonctions, ſemblent ſe venger les unes des autres, en ſe dérobant tour à tour le flambeau qui leur eſt commun. De tant de révolutions diverſes, aucune n'échappe aux regards de l'homme: infaillible devin, il prévoit tous ces phénomenes, les annonce, & conſigne ſes prédictions dans des faſtes plus ſûrs que ceux des oracles. Enfin cet habitant de la terre, du point qu'il occupe ſur ce globe, en détermine la grandeur & la forme: par de ſçavantes combinaiſons il découvre la véritable poſition des rivages, des villes, des Royaumes: ſon compas meſure l'immenſe intervalle qui ſépare l'océan atlantique des mers orientales. Ce n'eſt qu'en rapportant ſes obſervations à des points fixes, qu'il peut évaluer avec une telle juſteſſe la diſtance réciproque de tant de lieux diſtribués ſur la ſurface des deux hémiſphéres. Mais il n'exiſte aucun point fixe dans le vaſte eſpace que parcourt le Soleil: l'homme en ſuppoſe, & la force de ſon génie ſupplée à ce que la Nature n'a pas fait.

Hardi navigateur, il confie ſans crainte un frêle navire aux caprices de la mer. Son courage ne redoute ni

Digitized by Google

les périls de la nuit sur des côtes lointaines, ni le choc furieux des vents déchaînés. Guidé par la bousſole, & ſondant la profondeur des eaux, il fait le tour de l'univers. Il va chercher l'or des contrées occidentales, & les perles de l'orient : il brave les chaleurs du midi, affronte les glaces du nord, & ſe frayant des routes nouvelles, il tente la découverte de golfes, de promontoires, de pays inconnus. Un fragile bois le porte, des voiles légéres lui ſoumettent les vents, ſon art eſt toute ſa reſſource.

Initié par l'étude dans tous les arts, il les perfectionne, il en invente de nouveaux. Il décompoſe les mixtes, tire le ſel, le ſouffre, le ſable, les liqueurs qu'ils renferment, en déſunit, ou rejoint à ſon gré les principes ; & fabriquant des corps artificiels, il imite, ſouvent même réforme l'ouvrage de la Nature. Nouveau Promethée, mais ſans craindre le ſort de celui des Grecs, il dérobe impunément le feu céleſte ; il raſſemble au foyer d'un verre les rayons du ſoleil réunis par la réfraction ; & forçant, ſi je l'oſe dire, l'aſtre du jour à deſcendre ſur la terre, avec ces flammes adroitement ſurpriſes il embraſe les chênes, il liquefie les métaux. Pour ſeconder les efforts de ſes yeux, il fabrique ſelon les loix d'une ſçavante théorie des inſtrumens dont l'utile concours, en donnant plus d'étendue à l'image d'un objet, l'éclaircit & le rapproche. A l'aide du microſcope, il pénétre même dans l'intérieur des corps, en démêle les parties imperceptibles, &

contemple avec ſurpriſe les merveilles de leur compoſition. Que dirai-je de la parole & de l'écriture, de ce double lien qui unit toutes les Nations & tous les ſiécles? Pour faire connoître mes penſées, je puis les confier au ſon : pour les rendre immortelles, je puis les marquer par des figures, les préſenter ſous des traits diſtincts, & tracer une image de mon ame. Par-là je m'entretiens avec les peuples de l'autre continent, avec les générations les plus reculées. Homme de tous les tems, citoyen de tous les lieux, je me fais également entendre par tout.

De la ſphére des objets ſenſibles, l'eſprit s'éléve à de ſublimes contemplations. Il médite ſur le principe de l'exiſtence des êtres, ſur leur fin, ſur les loix qu'ils ſuivent, & découvre le rapport des effets avec leurs cauſes. Plein d'une noble confiance, il interroge la nature, en ſonde les myſtéres, & pénétre cet abîme inacceſſible aux ſens. Quelle eſt la grandeur & l'importance de la queſtion qui nous occupe! Nous examinons ſi l'univers eſt l'ouvrage d'un Créateur, ou s'il n'a d'autre cauſe que ſoi-même. A l'étude des vérités ſpéculatives, l'homme joint celle des vérités de pratique. Légiſlateur & Philoſophe, il établit des régles de conduite, il cherche en quoi conſiſte le bonheur, & propoſe les moyens d'atteindre à ce but. S'il ſçait diſcerner le vrai d'avec le faux, il connoît auſſi la différence du juſte & de l'injuſte, du vice & de la vertu. De l'utile & de l'agréable il diſtingue ce qui nuit & ce qui déplaît. Il approuve & condamne, déſire & craint, ſe livre à la haine, à l'amour,

Digitized by Google

à l'amitié. Capable de revenir ſur ſes pas, de ſoumettre à ſa propre cenſure, & ſes opinions & ſes volontés, il peut remarquer ſes erreurs, appercevoir ſes fautes & ſe corriger.

Enfin ſupérieur à la portion de matiere qui lui eſt aſſociée, l'eſprit fait jouer à ſon gré tous les reſſorts de cette merveilleuſe machine. Il ordonne, & ſur le champ les pieds & les mains obéiſſent; dociles à ſes moindres deſirs, les yeux ſe tournent vers l'objet qu'il veut appercevoir; tous les muſcles, tous les organes ſe mettent en action. Je parle, je me promene, je remue le bras; & c'eſt par ma volonté ſeule, ſans le concours d'aucune impulſion extérieure, que s'opérent ces mouvemens, qui ſe communiquent enſuite à d'autres corps. En marchant je frappe les parties d'air qui m'environnent, & ce coup elles le tranſmettent aux parties voiſines, qui par une circulation rapide viennent remplir la place que j'ai quittée. Si vous ſonnez de la trompette, l'air ébranlé par l'effort de vos poulmons, s'agite autour de vous, & quelquefois même revient ſur ſes pas, refléchi par les hauteurs voiſines. Un ſeul homme avec des cordes & des poulies, que dis-je? ſans autre ſecours que celui d'une roue, d'un levier, ſouléve des poids énormes: à l'aide de ces machines, il porte à la voute d'un temple une pierre tirée du fond d'une carriere. Des animaux dont la force ſurpaſſe la ſienne, reſpectent le joug qu'il leur impoſe. Secondé de leurs efforts, il dompte la rapidité du Rhône; il fait remonter ce fleuve aux plus lourds bâtimens. Tant il eſt vrai que l'homme

Digitized by Google

par la ſeule opération de l'eſprit qui l'anime, ſemble & produire & diriger le mouvement.

L'eſprit en eſt donc le véritable auteur : ſeul il a droit de l'imprimer à la matiere, par elle-même incapable de ſe mouvoir ; & quand il l'imprime, ce n'eſt pas comme un agent paſſif qui communique ce qu'il a reçû, mais comme principe. Nous ignorons preſque toujours quels ſont en nous les organes & les loix du mouvement ; & cette connoiſſance ne nous eſt pas néceſſaire. Car il ſuffit pour être mû, de le vouloir, inſtruit ou non du méchaniſme qui produit cet effet. Auſſi peut-on douter ſi cette puiſſance qu'exerce ſur le corps une ame tirée, comme lui, du néant, appartient à cette ame, ou ne doit pas plutôt s'attribuer à l'action d'un être ſupérieur, qui joignant à la connoiſſance de la matiere celle des reſſorts ſecrets du mouvement, ſe prête à tous nos deſirs, & faſſe en nous ce que nous paroiſſons faire nous-mêmes. Mais que vous regardiez comme une production de notre ame ce mouvement dont elle tient les rênes, ou que vous le croyiez émané d'une cauſe plus parfaite, toujours eſt-il certain qu'il a pour principe une ſubſtance penſante. Pour le produire, il faut être capable de vouloir ; & pour vouloir, il faut penſer. Reconnoiſſez donc que la faculté de mouvoir les corps eſt un attribut propre à ce qui penſe ; qu'il y a des êtres penſans, & que comme une intelligence finie préſide aux mouvemens du corps humain, ceux du vaſte corps de l'univers ſont aſſujettis aux loix d'une Intelligence infinie, dont la ſageſſe toute-puiſſante diſpoſe de tout à

Digitized by Google

ſon gré. Ainſi la cauſe motrice de la matiere s'offre clairement à vos yeux, cauſe ſupérieure à la matiere, Dieu, qui l'a faite de rien, & qui la gouverne.

III. Je croirois vous avoir ſuffiſamment prouvé cette vérité, ſi je ne vous ſoupçonnois d'être encore perſuadé que tout ce qui exiſte eſt matiere, & conſéquemment que l'ame eſt un corps, un aſſemblage de parties. Ce préjugé me reſte donc à combattre. Mais devroit-il encore avoir quelque empire ſur vous? Les êtres matériels privés de mouvement par eux-mêmes ne peuvent le communiquer s'ils ne l'ont reçu: j'ai démontré ce point, & c'en eſt aſſez pour établir une oppoſition eſſentielle entre la nature du corps & celle de l'intelligence, qui ſeule capable d'agir ſur la matiere, ne lui tranſmet pas le mouvement, mais le produit en elle, le fait naître par ſa volonté ſeule, en eſt non le canal, mais la ſource & la cauſe primitive.

Sous quelque face en effet que vous conſidériez la matiere, elle ne vous offre jamais que des parties privées de raiſon, & dont les propriétés ſe réduiſent à l'étendue, la ſituation, la figure. De votre aveu même, ce principe eſt inconteſtable. Si la penſée étoit un attribut de cette ſubſtance, tout ce qui eſt corps auroit la faculté de vouloir & de connoître. Un arbre, une pierre, jouiroient de cet avantage; on ne pourroit le refuſer à vos atomes, lors même qu'ils errent déſunis dans le vuide: loin d'être, comme vous le prétendiez, d'aveugles élémens, ces corpuſcules ſeroient tous des intelligences,

parce que toute portion de matiere eſt matiere. Ainſi je vois dans un corps autant d'ames qu'il a de parties, & autant d'ames immortelles ; puiſqu'un atome, eſt ſelon vous, indeſtructible, & que la connoiſſance ajoutée à tout ce qu'il poſſéde d'attributs ne le rendroit pas ſujet à la mort. Un atome pourroit être éternellement heureux, ou malheureux. Partiſan d'Epicure, vous frémiriez de voir ſon ſyſtême triompher, s'il vous falloit en conſéquence reconnoître dans votre corps, non pas une ame, mais une infinité d'ames à jamais ſubſiſtantes. Que ce ſyſtême répondroit mal aux eſpérances, aux deſirs d'un homme qui n'enviſage point de deſtinée plus affreuſe, que celle de n'être pas anéanti, de ſurvivre éternellement à la diſſolution de ſes organes !

Mais ſi les atomes connoiſſent & veulent par eſſence, chacun d'eux également propre au bien & au mal peut ſuivre à ſon gré le vice ou la vertu ; peut ſe former par un choix libre des mœurs perſonnelles. Que dis-je ? toutes les parties d'un atome auront chacune leur conduite particuliere : coupables, ou vertueuſes, elles recevront chacune le prix qu'elles méritent ; la Juſtice ſuprême leur diſtribuera des récompenſes, ou des peines. Voilà pourquoi Lucrece en attribuant à ſes corpuſcules l'immortalité, leur refuſe l'intelligence. Démocrite avoit été plus libéral. Il en ſuppoſoit quelques-uns doués de la faculté de penſer : eſpéce d'atomes plus favoriſés de la Nature, & qui ſupérieurs aux autres, étoient à leur égard ce que ſont les Nobles de certaines contrées, à l'égard des habitans de la campagne,

Digitized by Google

campagne, qui nés pour l'eſclavage, tremblent ſous le joug rigoureux de ces maîtres deſpotiques. Une telle opinion remplit d'effroi la ſecte qui ſoutient que notre ame eſt mortelle, ou plutôt qui le ſouhaite ; & cette nombreuſe école, quoique formée par Démocrite, proſcrivit ſon ſentiment avec indignation. Quoi de plus abſurde en effet, que de partager en deux claſſes des atomes dont la nature eſt ſemblable, de donner aux uns une propriété qu'on refuſe aux autres? C'étoit une diſtinction dénuée de fondement & même de vraiſemblance.

Mais voyons ſi ce que lui ſubſtitue le Poëte Epicurien eſt plus raiſonnable. Selon lui la matiere eſt par eſſence privée de ſentiment. Tous les atomes ont la même nature ; ils ſont tous également principes des corps, incapables de connoître & d'agir. Mais que le hazard réuniſſe certains atomes dans un certain ordre, ils produiſent une ame. Lucrece ne dit pas préciſément quels ils ſont, ni quel eſt cet ordre ; ſeulement il croit en général que de la quinteſſence du ſang, de l'air & du feu ſubtiliſés, il peut réſulter un être capable de penſer, quoique corporel ; & que cet être périt enfin par la déſunion des élémens dont il eſt l'aſſemblage.

La ſeule combinaiſon de quelques corpuſcules produira donc une ame. Mais quel changement cette combinaiſon qui n'eſt qu'un ſimple mode, peut-elle opérer ſur leur nature, pour faire ſortir une ame du ſein de la matiere? Une ame, c'eſt-à-dire, un être en état d'ordonner, de méditer, de mouvoir les corps, une puiſſance intelligente capable de juger & d'agir. Car prévoir,

refléchir, imprimer le mouvement, préférer, ſuivre, fuir, attaquer, réſiſter, c'eſt agir. La combinaiſon de quelques élémens ne leur ajoûte rien d'eſſentiel. Sont-ils ſéparés, elle les raſſemble ; étoient-ils déja réunis, elle les range dans un ordre qu'ils n'avoient pas. Mais que fait un tel changement? Il donne une ſituation nouvelle à chacune de ces parties, une figure nouvelle au tout que forme leur aſſemblage. Si l'ame n'a point d'autre origine, l'ame eſt donc une ſituation, ou une figure. Cet être revêtu de tant de propriétés ſera produit, comme le ſont un cube, une pyramide, un cylindre ; & par conſéquent telle ou telle ſituation, telle ou telle figure donneront à la matiere, par elle-même dénuée d'intelligence, ce qu'une autre ſituation, une autre figure ne pourroient lui donner. Si le hazard place certaines particules à droite, elles auront dès-lors le privilége de vouloir & de connoître : elles devront à l'eſpéce de liaiſon qui les unit, au lieu qu'elles occupent, une faculté ſupérieure à leur nature ; & le contact aura le droit d'altérer l'eſſence des êtres, d'en changer les attributs. Que ce ſentiment eſt abſurde ! qu'il eſt même contraire à vos principes ! Vous prétendez que rien ne peut être fait de rien, & vous tirez des ames du néant : tant vous prêtez de force aux modifications.

C'eſt ainſi, je l'avoue, que les corps peuvent devenir tranſparens, rares, denſes, fluides ; qu'ils peuvent acquerir ou la moleſſe, ou la dureté, ſuivant les différentes combinaiſons de leurs élémens. Ces qualités ſont toutes l'effet de la ſituation des parties : elles n'influent

Digitized by Google

point ſur le fonds même des corps. La main qui façonne le chanvre en fait à ſon gré un cable, ou une voile. Sous ces deux formes, cette plante conſerve toujours la même nature. Le cable ſoutient des poids énormes ; la voile reçoit l'impulſion des vents : fonctions différentes, il eſt vrai, mais qui ne ſont ni contraires l'une à l'autre, ni ſupérieures aux forces de la matiere ; elle eſt paſſive dans ces deux états. Le fer, ſelon la figure que l'artiſan lui donne, perce les corps, les coupe, ou les écraſe. Un verre dont la ſurface eſt polie, laiſſe aux rayons du ſoleil un libre paſſage : réduit en poudre, il les refléchit ; cette poudre plongée dans l'eau redevient tranſparente. L'or eſt mis en fuſion par un feu violent : le froid lui rend ſa dureté ; diſſout par des ſels nageans dans un liquide, il s'évapore en particules volatiles. Enfin cette nourriture, qui ſe diſtribue dans tous les membres de notre corps, y prend une multitude de formes différentes, par le ſeul changement qui ſe fait dans la liaiſon, dans la figure de ſes parties : mais la matiere y demeure toujours la même, parce que de toutes les modifications que lui donne le mouvement, aucune ne l'éléve au-deſſus de ſa nature.

Elle eſt même incapable d'en recevoir aucune qui ne ſoit corporelle & deſtructible, qui ne réſulte néceſſairement de ſes propriétés, enfin dont l'idée puiſſe ſe détacher de celle du corps. Telle eſt la nature des modes, que l'eſprit n'en conçoive jamais un ſeul, ſans concevoir en même-tems l'être auquel il appartient. Qu'eſt-ce qu'un mode en effet, ſinon l'être lui-même revêtu

de telle ou telle qualité. L'idée de mouvement ou de repos me repréſente toujours un corps, qui dans un inſtant déterminé change de ſituation, ou conſerve celle qu'il a. Si je penſe à quelque figure que ce ſoit, j'apperçois un corps terminé par certaines bornes, dont le périmetre eſt droit ou courbe, dont la largeur, la longueur & la profondeur ſont égales ou différentes. Ce ſont toutes ces variétés qui produiſent celle des figures.

Ainſi tout ce que peuvent occaſionner le mouvement ou le repos, ſoit d'un corps, ſoit des particules qui le compoſent, tout ce qui réſulte du changement, ou de la durée d'une ſituation, d'une figure, doit être matériel, puiſqu'il n'affecte que la matiere & qu'il naît de la matiere ſeule. Par là je vois ſe former & ſe détruire des corps de toute eſpéce. Les corps durs ſont des amas d'élémens, ou cubiques & liés étroitement ſans que rien les ſépare, ou collés enſemble par une ſorte de maſtic, ou qui poſés les uns ſur les autres, forment un aſſemblage dont les couches ſupérieures compriment celles qui ſont au-deſſous. Ainſi reſſerrés, ils conſervent entr'eux la même ſituation, juſqu'à ce que quelque liqueur, ou le feu, venant à s'inſinuer dans leur tiſſu, les déſuniſſe; déſunis, ils ſe dérangent, & pour lors on voit les corps durs s'amollir, quelquefois même ſe liquefier. Les parties de tout fluide ſont des globules qui cédent ſans réſiſtance, & ſe rompent ſans effort; qui mus ſans ceſſe en tourbillon, ſe poliſſent de plus en plus par le mouvement; enfin, qui vû leur forme, ne

Digitized by Google

peuvent, quoiqu'ils ſe touchent, s'unir entr'eux. Pour les corps mous, c'eſt une eſpéce mixte qui tient le milieu entre les deux premieres. Leur tiſſu réunit les deux ſortes d'élémens, qui ſéparées, rendent un corps ou dur, ou fluide. Les cubes & les globules s'y trouvent entremêlés avec ordre, & cette alternative forme un tout à la fois réſiſtant & flexible, où le repos combat & tempére le mouvement.

Ces principes une fois établis, je rendrai raiſon de tous les phénomenes que vous offre la matiere, en combinant les modifications dont elle eſt ſuſceptible, la figure, la maſſe, la ſituation, le mouvement & le repos. Je vois le feu conſumer les corps ſecs, réduire le bois en cendre, calciner les pierres, vitrifier les cailloux, fondre les métaux, durcir l'argile en la deſſéchant, & tirer du fond des êtres leurs principes les plus intimes. En conſumant les corps huileux il les enflame & répand autour une lueur éclatante ; il fait ſeulement rougir d'autres corps, & nous en connoiſſons même auxquels il ne communique qu'une chaleur que la lumiere ne manifeſte point à nos yeux. L'eau diminue l'ardeur du feu : il s'élance bruſquement au choc du fer & d'un caillou : mêlez enſemble certaines liqueurs froides, vous en voyez ſortir une flamme pétillante, qu'environne une épaiſſe fumée. Enfin, précipité par un coup de foudre, le feu dans le même inſtant éblouit nos yeux, fend les nuages, tombe ſur la terre, voltige & s'inſinue par tout. Son activité n'eſt pas moindre que ſa viteſſe : par un prodige à peine croyable, il a ſouvent fondu la lame

d'une épée, ſans offenſer le fourreau. Tous ces effets, & pluſieurs autres, qu'il ſeroit trop long de déduire ici, je les explique ſans peine, dès que je ſçais qu'on doit regarder le feu, comme un amas de pyramides ou de cônes ſans ceſſe agités, toujours en mouvement. Où ne s'inſinuent pas ces traits perçans? Quel eſt le corps dont ils n'ébranlent, ne rompent, ne déſuniſſent, ou ne faſſent évaporer les différentes parties, ſelon qu'ils les trouvent diſpoſées? Sont-elles en repos & fortement comprimées, ils n'y pénétrent qu'avec peine; ſont-elles ſéparées les unes des autres, ils les traverſent ſans preſque s'arrêter. Ils communiquent facilement leur propre agitation aux plus légeres. Retenus dans les corps ſulphureux, ils s'y amaſſent & bientôt par leurs efforts ils en déſuniſſent les molécules, les détachent & les enlévent. On voit alors ces traits de feu voltiger de toutes parts: c'eſt que l'épaiſſe fumée qui s'exhale, porte dans ſon ſein une multitude de parcelles combuſtibles, qu'ils lui dérobent ſans ceſſe, & qu'ils emportent en s'éloignant. Ils éclairent en même-tems: c'eſt que la rapidité de leurs vibrations ébranle la matiere lumineuſe mêlée avec l'éther. Les rayons de cette matiere frappent auſſitôt la ſurface des corps qui les refléchit; & tranſmis au fond de notre œil après diverſes réfractions, ils y peignent, comme ſur une toile, l'image des objets: nous appercevons alors les formes & les couleurs.

Si le feu ne trouve point dans les corps de parties de ſouffre qu'il puiſſe enflammer, il n'en agit pas moins,

Digitized by Google

mais il agit en ſilence & dans les ténébres. S'il ne reſte qu'un petit nombre de ces parcelles ſulphureuſes, il rend une lueur foible, & qui dure à peine un inſtant. Car il ne peut cauſer en nous une vive ſenſation de lumiere, à moins qu'il n'ébranle un rayon qui vienne directement frapper notre œil. Toutes les fois qu'il ne fait que ſerpenter dans les corps, la chaleur qu'il leur communique eſt ſans éclat. Ils ſe refroidiſſent, lorſque le feu qui les échauffoit eſt paſſé dans l'air, ou qu'il s'eſt tellement embarraſſé dans leurs différentes parties, qu'il y demeure captif & ſans activité. C'eſt alors que l'eau peut le dégager & lui rendre toute ſon ardeur.

Répandu dans tout l'univers, le feu circule ſans ceſſe autour de nous ; & s'il ne ſe meut pas toujours, il eſt toujours prêt à ſe mouvoir. De-là vient que pour le manifeſter à nos yeux, il ne faut que le choc de deux corps ſolides : au premier coup il ſe montre, & jette au loin des étincelles brillantes, en ſaiſiſſant les particules que la pierre a détachées du métal. Deux liqueurs mêlées enſemble fermentent, s'enflamment & ſe diſſipent en fumée : c'eſt qu'elles renfermoient des ſels & des ſoufres hétérogenes, dont le conflit a ſuffi pour mettre en mouvement le feu qui réſidoit en elles. Le feu réſide auſſi dans les entrailles de la terre : il y affine l'or & les autres métaux ; & la chaleur dont il remplit les mines, rarefie l'air renfermé dans ces profondes cavernes. Si la chute de quelques rochers, en fermant l'iſſue, empêche cet air de s'exhaler dans l'air libre, les efforts qu'il fait pour rompre ſes liens, produiſent alors ces tremblemens

de terre si terribles. C'est ainsi que se forme le tonnerre dans la région supérieure de l'atmosphere. Un nuage, composé de vapeurs & d'exhalaisons bitumineuses, contient de plus un grand nombre de particules de feu, séparées d'abord les unes des autres. Mais le froid vient-il à condenser l'air, elles se rassemblent aussitôt vers le centre : alors elles s'agitent, roulent sur elles-mêmes, échauffent le bitume : le bitume s'enflamme, la flamme dilate l'air, qui rompt avec un bruit terrible les barrieres glacées que le froid oppose à son impétuosité. Le ciel retentit, le trait part, & traçant un sillon tortueux, porte soudain un coup rapide. C'est cette activité du feu, dont les effets sont si multipliés, depuis que les hommes, non contens d'avoir abusé du fer, ont emprunté pour se détruire le secours de ce redoutable élément. Un art meurtrier imite aujourd'hui la foudre, & produit des volcans dont la fureur fait trembler la terre, & renverse les plus forts remparts.

Il n'est donc pas étonnant que l'air entretienne & redouble la violence des flammes, au point qu'une étincelle suffit quelquefois pour embraser d'immenses forêts. Comme ce fluide est rempli de particules ignées qui nagent oisives & dispersées dans son sein, tout ce qui s'en trouve à portée de celles dont l'agitation a commencé l'incendie, s'y joignent en foule; & tant qu'il reste quelque matiere combustible, cet ébranlement se transmet à d'autres par une communication suivie. Ce n'est qu'après avoir consumé tous les souffres, qu'elles cessent de luire. Voilà pourquoi les vents irritent

Digitized by Google

la fureur des flammes, & qu'ils en étendent ſi loin les ravages. Pour empêcher qu'elles ne ſe rallentiſſent dans les forges, on employe d'énormes ſoufflets. Les flots d'air qu'ils verſent dans ces ardentes fournaiſes, y conſervent l'activité du feu, en augmentant le nombre & l'agitation des particules ignées. C'eſt ainſi que l'air puiſé par nos poûmons anime le ſang, & le remplit de feux éthérés. Le liquide dans lequel ils nagent les tempere en les ſéparant, & porte avec eux dans tous les membres une chaleur bienfaiſante. La région du cerveau eſt ſans ceſſe abreuvée par de douces vapeurs: les plus ſubtiles & les plus pures arroſent ces tablettes molles, où ſe tracent & ſe conſervent les différentes images; le reſte ſe diſtribue dans les nerfs & dans les organes de nos ſens.

Voilà tout ce que peut la matiere par la diverſité de figures & de mouvemens dont elle eſt ſuſceptible. Dans toutes ces opérations je vois des corps changer fréquemment de ſituation & de forme; mais d'aucun de ces changemens je ne vois éclore ni l'ame, ni ſes propriétés. Non, Quintius; je ne puis même ſans indignation vous entendre aſſurer que l'ame eſt, comme le cerveau, l'aſſemblage d'une multitude de particules privées d'intelligence par leur nature: cette idée me révolte; elle révolte la raiſon. En effet, ſi l'ame eſt un membre du corps humain, elle ſe nourrit donc en même-tems que tous les membres, & ſe nourrit comme eux. Le même aliment par une métamorphoſe ſubite en devient une partie réelle, comme il devient une portion

du corps. Ainſi les particules de pain, que la digeſtion a mêlées avec le ſang, demeureront pure matiere, ſi le hazard les porte vers les extrêmités du corps; mais s'il les place au milieu de la poitrine, qui, ſelon vous, eſt le ſanctuaire de notre ame, alors capables de penſer, elles raiſonneront ſur l'origine du monde, ſur leur eſſence, leur deſtinée, leur bonheur : elles dicteront des loix pleines de juſtice, elles gouverneront l'univers. La poſition leur donnera une propriété que leur refuſe la Nature. Une portion de matiere pourra tranſmettre à celle qui la touche un attribut dont elle-même eſt privée, & recevra de l'autre à ſon tour ce que l'autre n'a point. Quelle abſurdité ! C'eſt donc là cette ſageſſe ſi vantée de votre ſçavante école !

Vous direz peut-être, que ce ne ſont pas les atomes, mais le corps réſultant de leur union, qui acquiert l'intelligence, & que cet avantage il le doit à ſa fineſſe, à la rapidité de ſon mouvement. Mais un corps eſt-il autre choſe que les principes mêmes qui le forment ? La combinaiſon qui lie ces principes entr'eux, que leur donne-t-elle de nouveau, ſi ce n'eſt cet ordre même, cet arrangement, ces liens réciproques ? En s'uniſſant ils compoſent un tout, & ce tout a dans l'intérieur un tiſſu quelconque, à l'extérieur une figure déterminée. La figure & le tiſſu ſont, de votre aveu, les ſeules qualités qui diſtinguent un corps d'avec un autre. Seules elles produiſent toutes les différences que nous remarquons dans les êtres matériels : différences purement relatives, & qui ne changent point la nature de ces êtres. L'intérieur

Digitized by Google

en eſt plus ou moins ſerré, plus ou moins lâche; la forme de leur ſurface approche plus ou moins du cercle ou du quarré. Les corps n'ont point de variétés qui ne ſe réduiſent toutes à celles-là. Quel tiſſu formera l'ame ? Pour qu'une portion de matiere ait la faculté de connoître, ſuffira-t-il qu'elle ſoit compoſée des atomes les plus déliés ? mais quoi de plus délié qu'un ſeul atome ? Cependant un atome, ſelon vous, ne penſe point. Ajoutez un mouvement rapide : mais quoi de plus rapide que le feu, l'éther, la lumiere ? Ni le feu, ni l'éther, ni la lumiere ne penſent. Direz-vous que ce n'eſt point à ſon tiſſu, mais à ſa figure, qu'un corps doit l'intelligence ? C'eſt votre derniere reſſource : où ne fuit pas l'erreur pour ſe ſouſtraire au jour ? mais le jour la pourſuit par tout. D'invincibles raiſons démontrent que l'ame ne doit point ſon exiſtence à la figure de la matiere.

Si cette opinion étoit véritable, l'ame ne réſulteroit pas indiſtinctement de toutes ſortes de figures. Le feu n'eſt point figuré comme l'eau ; les molécules qui compoſent la maſſe terreſtre ont une forme que n'ont pas celles de l'air : l'ame auroit donc auſſi la ſienne propre. Une ſeule à l'excluſion de toute autre formeroit l'être intelligent. Et comme les divers élémens peuvent être repréſentés par différentes figures ; le feu par une multitude de pyramides, la terre par des amas de corpuſcules groſſiers, l'air par des ballons minces & déliés, l'eau par des globules ; on pourroit auſſi, ſelon vous, déſigner par des figures diſtinctives la volonté de l'ame,

ſa connoiſſance, ſes ſentimens, ſes penſées les plus ſecrétes. Parlez, Quintius : quelle eſt la figure qui diſtingue le doute de la perſuaſion ? Quelle eſt celle qui caractériſe la jalouſie, l'ambition, l'eſpérance ou la crainte ? Répondez : d'où vient ce ſilence ? Quoi ! les paroles vous manquent, & les figures ſont toutes devant vos yeux ? Pourquoi donc aucune ne ſe préſente-t-elle à vous, pour exprimer la moindre affection de votre ame? Rien de viſible, rien de corporel ne peut être l'image de ce que vous ſentez intérieurement ; & de toutes les idées que fournit la matiere, aucune n'a de rapport avec l'eſprit.

Je vais plus loin : ſuppoſez, je le veux, que la matiere n'exiſte pas : oſez, diſciple de Pyrrhon, ſoutenir contre le témoignage de vos ſens, que l'étendue corporelle eſt une chimére ; que les corps ne ſont que des ombres, de vaines images. Dans cette hypothèſe même, je vous forcerois de reconnoître des ſubſtances intelligentes. En effet, vous ſeriez toujours sûr de la réalité de votre ame. La partie de vous qui conçoit eſt vous-même. Cette voix intérieure : *je penſe*, *donc je ſuis*, vous aſſuroit de votre exiſtence, dans un tems où vous ignoriez celle des corps ; où nulle image n'affectoit vos ſens. Vous avez connu la douleur dès la premiere fois que vous l'avez ſentie ; & cependant votre ame n'en découvroit pas alors la cauſe. Novice, captive, privée de toute communication avec les êtres environnans, elle vivoit encore dans une ſolitude profonde ; elle n'avoit aucune idée de la matiere ; or ſi l'on peut connoître l'ame, ſans

Digitized by Google

connoître la matiere, il eſt évident que l'ame n'eſt rien de matériel.

Quelle conformité trouvez-vous d'ailleurs entre ſes fonctions & les qualités du corps? Vous m'objecterez que la viſion eſt produite en nous par la matiere; que les couleurs réſident dans la lumiere même; que nous appercevons les unes ou les autres, ſuivant que les corps abſorbent ou refléchiſſent certains rayons; & que c'eſt l'impreſſion de ces rayons ſur la retine, qui grave dans nos yeux les traces des différens objets dont la figure s'y peint, comme elle ſe peint dans un miroir. Je crois cette théorie véritable; tout ce que vous attribuerez à la lumiere, aux couleurs, eſt purement corporel. L'odeur, le goût, la chaleur & le ſon ne nous affectent auſſi, que parce que des corpuſcules trop déliés, pour être apperçus, agiſſent ſur nos ſens. Pour produire ces diverſes ſenſations, il ne faut qu'un mouvement, un choc, une ſituation, des traits inviſibles. Ces traits frappent l'extrêmité des nerfs, dont le treſſaillement fait paſſer le coup au cerveau.

Mais ce n'eſt en conſéquence ni d'un choc, ni d'une ſituation, ni d'une figure, que notre ame perçoit intérieurement les objets que la vûe, que l'ouie, que les autres ſens lui tranſmettent, qu'elle examine ces objets, & juge de leur nature. Elle n'eſt pas bornée d'ailleurs à ces ſortes de perceptions: combien ne puiſe-t-elle pas en elle-même d'affections, de penſées qui ne ſont nullement relatives à des êtres matériels? Vous ne prétendrez pas en effet que les idées du bien & du vrai ſont

rondes, triangulaires, ou cylindriques; vous ne mettrez au nombre ni des mouvemens divers, ni des différentes ſituations, l'amour de la vertu, le deſir de la liberté. Pouvez-vous dire d'une figure qu'elle eſt ignorante ou ſçavante, juſte ou injuſte, fidéle ou perfide, ſage ou téméraire, modeſte ou ſuperbe? Pouvez-vous le penſer d'une ſituation, ou d'un mouvement? Il n'eſt, vous le voyez, aucun rapport entre ces trois modes, & de telles qualités. Cependant ces trois modes ſont les ſeuls qu'ait la ſubſtance étendue; ſeuls ils produiſent cette variété que nous appercevons entre les corps. Des parties de matiere ébranlées ſe meuvent; & de leur mouvement réſulte entr'elles un certain ordre, qui donne au tout formé par leur aſſemblage, une certaine figure. Si l'ame étoit donc un mode, une dépendance de la matiere, elle ſeroit un mouvement, une ſituation, une figure: on ne pourroit la connoître, ſans penſer auſſitôt à l'une de ces modifications, & réciproquement l'idée de cette modification rappelleroit toujours celle de l'ame. Or ces deux idées n'ont entr'elles aucune liaiſon; vous le ſentez comme moi. Reconnoiſſez donc avec moi que l'ame & le corps ſont deux ſubſtances diſtinctes, dont la premiere eſt infiniment au-deſſus de la ſeconde.

Vous en faut-il de nouvelles preuves? La nature de la matiere, telle que je l'ai développée ci-deſſus, en fournit une invincible. Néceſſairement modifiée, elle ne poſſéde par eſſence aucune eſpéce de modifications, puiſqu'elle les doit toutes au mouvement qu'elle n'a pû

Digitized by Google

ni faire naître, ni se donner, mais que lui communique l'action d'une cause étrangére. Cette cause, & le choix qu'elle a fait d'une sorte d'impulsion plutôt que d'une autre, a dû précéder le mouvement & tout ce qu'il a produit, précéder par conséquent toutes les situations, toutes les figures, tous les modes. Et comme la matiere n'a pû subsister un seul instant, sans avoir une certaine forme, sans être disposée dans un ordre quelconque, lors même que tous les élémens rouloient confondus dans un sombre cahos, il en résulte que la cause motrice a précedé la matiere, & qu'elle différe autant de toute espéce de corps, qu'un principe est distingué de son effet. Or cette cause est l'être intelligent: je crois l'avoir démontré.

L'Intelligence qui gouverne l'univers est infiniment supérieure à celle que des liens passagers attachent à notre corps. Un intervalle immense les sépare: l'une est éternelle; la toute-puissance, la grandeur, la majesté suprême en sont les attributs: l'autre tirée du néant, foible, dépendante, est renfermée dans d'étroites limites. Cependant la connoissance de notre ame peut nous élever à celle de la divinité, dont elle est l'image. Contemplez le Soleil, cet astre suspendu dans le firmament, chargé dès l'origine du monde, d'éclairer tous les globes, dans la vaste circonférence du tourbillon qui l'environne. Il brille sans jamais s'épuiser: c'est une source intarissable, d'où coulent de toutes parts des torrens de lumiere. Toutefois le moindre flambeau, cette lampe qui répand à peine autour de

vous une lueur pâle & tremblante, offre en quelque ſorte l'image du Soleil. Ainſi ce ruiſſeau qui ſerpente dans la prairie,& dont le murmure ſemble reprocher aux cailloux qu'il lave, l'obſtacle qu'ils mettent à ſon cours, ce ruiſſeau vous repréſente en petit un grand fleuve : ainſi ce fleuve qui roule dans un lit large & profond, au travers des campagnes que ſes eaux fertiliſent, eſt une image, quoique foible, de l'océan, de cet immenſe baſſin, dont la profondeur ne connoît point de bornes, dont l'étendue embraſſe toute la terre, & qui voit de toutes les contrées, ſe perdre dans ſon ſein la multitude innombrable des rivieres, ſans que les tributs qu'elles lui portent, ajoutent rien à ſes richeſſes.

IV. PEUT-ETRE croirez-vous détruire par des raiſonnemens tirés de l'expérience, cette diſtinction que j'établis entre l'ame & le corps. » Les deux parties de » nous-mêmes ſont, direz-vous, unies par des liens ſi » étroits, qu'il eſt impoſſible de n'en pas confondre la » nature. L'ame ne connoît rien que par l'entremiſe des » ſens : qu'ils ſoient altérés par une fiévre brûlante, » que le ſommeil les aſſoupiſſe, l'eſprit ſe trouble, il » erre confuſément d'objets en objets, ſouvent même » on le voit tomber tout à coup, frappé par une mala- » die ſubite. Il croît avec le corps : informe & brut dans » les années de l'enfance, il ſe façonne & ſe développe » par des degrés inſenſibles. Sa jeuneſſe a l'éclat & la » durée d'une fleur ; & s'il porte quelques fruits dans » un âge plus mûr, bien-tôt la vieilleſſe l'affoiblit, le glace,

» glace, en flétrit les reſtes languiſſans. Combien d'hom-
» mes naiſſent privés de raiſon, ou la perdent par acci-
» dent ! Ils en manquent, parce que les parties de leur
» cerveau n'ont pas eu d'abord un certain ordre, ou
» qu'elles ont depuis ceſſé de l'avoir. Combien d'autres
» ſont dégradés au point de devenir ſemblables à des
» bêtes féroces. La morſure d'un chien furieux infecte
» la maſſe du ſang, & fait couler dans les veines un
» cruel poiſon : c'en eſt aſſez pour abrutir un homme :
» quelle différence faut-il mettre alors entre cet homme
» & le chien qui l'a bleſſé ? Ce ſont deux animaux que
» tourmente une aveugle frénéſie : tous deux ont la
» même fureur de mordre ; leur rage eſt égale, leurs
» tranſports ſont les mêmes. »

A ces objections, Quintius, je reconnois votre méthode ordinaire. Frappé des apparences que préſentent quelques faits mal expliqués, vous croyez, en me les oppoſant, affoiblir le poids de mes raiſons. Mais un Philoſophe qui veut approfondir la Nature, & pénétrer le fond même des êtres, doit-il s'arrêter à l'écorce ? Le moindre vent ſuffira-t-il pour le détourner de la route du vrai ? Ceſſez d'être ébloui par ces argumens de Lucrece, & conſidérez-en la juſte valeur. Ils prouvent ce que perſonne ne conteſte, l'union de l'ame avec le corps : mais que la nature de l'ame & du corps ſoit la même ; c'eſt ce qu'ils ne démontrent nullement. Ce muſicien rival d'Orphée, dont les doigts voltigeant ſur une lyre harmonieuſe, en ſçavent animer les chordes, & charment vos oreilles par une agréable mélodie,

ce muſicien eſt ſi dépendant de ſa lyre, que ſans elle il ne peut faire entendre aucun ſon. Qu'elle ſoit briſée par quelque chûte, que les chordes trop lâches ou trop tendues ne ſoient pas montées ſur le ton, qu'il en manque une ſeule; enfin que l'intérieur ſoit rempli de corps étrangers qui le rendent moins ſonore, le Muſicien, malgré toute ſa ſcience, ne tire point de ſons, ou n'en tire que de vicieux. Attribuerez-vous à cette lyre la connoiſſance de la Muſique? L'inſtrument & le joueur ſeront-ils à vos yeux la même choſe? Telle eſt l'union des deux parties de nous-mêmes: je n'y vois qu'une différence; c'eſt que l'ame attachée conſtamment au même corps, ne peut, tant que dure cette vie, le quitter & le reprendre à ſon gré. Tout le reſte eſt égal de part & d'autre.

En effet, l'inſtrument & le muſicien ont chacun quelque choſe de propre. La jointure des côtés de la lyre forme une eſpéce de voûte, qui fait naître ſous les coups de l'archet un léger frémiſſement: cette voûte renferme un écho artificiel: la groſſeur des chordes n'eſt pas la même: & cette différence concourt avec leur poſition, à produire divers treſſaillemens, d'où réſultent les ſons graves & les ſons aigus. Par cette forme, par cet arrangement de ſes parties, la lyre ſeconde le muſicien: mais il a de ſon côté des qualités indépendantes de l'inſtrument. Il doit à l'étude la faculté de jouer avec meſure: c'eſt en lui que réſide la ſcience de l'harmonie; les principes de ſon art l'inſtruiſent des accords & des diſſonances; & les chordes

Digitized by Google

ne rendent point de ſons agréables, que ſes doigts ne leur ayent en quelque ſorte tranſmis. Ainſi nous devons à tous les deux cette mélodie, dont la douceur nous charme; à l'inſtrument, parce qu'il eſt capable de rendre des ſons harmonieux, & plus encore au muſicien, parce qu'il ſçait les tirer, & donner de l'ame à des chordes muettes par elles-mêmes. Diſons la même choſe des deux ſubſtances dont l'homme eſt compoſé. L'ame agit ſur la portion de matiere qui lui eſt unie, & ſon action eſt ſecondée par les reſſorts de cette machine. Ce n'eſt pas de l'ame, que le corps a reçu ſa forme. Pourvû de tous les organes qui lui ſont néceſſaires, & fabriqué ſelon les loix d'une ſçavante méchanique, il vit, comme un arbre végéte, par un mouvement naturel; le ſang circule, & porte dans tous les membres un ſuc qui les nourrit. Mais de ſon côté l'ame a des fonctions indépendantes du corps. Combien d'opérations diverſes ne fait-elle pas ſur les nombres: elle les compare entr'eux, les multiplie, les diviſe à l'infini: les nombres n'ont point de corps: ils ne ſe préſentent pas aux ſens. Quoique finie par ſa nature, elle perce d'un vol rapide l'éternel, l'infini, l'immenſe: elle oſe en ſonder la profondeur, en parcourir l'étendue. Ces objets ne ſont ni corporels ni ſenſibles. Vous-même, toutes les fois que votre eſprit ſe repaît de ce vuide chimérique, ne ſortez-vous pas, ſans y penſer, du monde matériel. C'eſt reconnoître, malgré vous & contre vos propres principes, la ſpiritualité de l'ame. Enfin l'ame médite ſur les objets que les ſens lui tranſmettent: elle fait abſtraction

des individus, pour en conſidérer les eſpéces générales : elle ſent quelle eſt la différence de la cauſe & de l'effet, de l'être & de la modification, du terme & des moyens. Elle diſtingue d'avec le corps la connoiſſance même du corps, connoiſſance qui ne réſide qu'en elle ſeule. Je crois en avoir dit aſſez, pour démontrer que, ſi le corps a ſes fonctions purement méchaniques & qui ne dépendent point de l'ame, il en eſt auſſi de propres à l'ame, & qui n'empruntent rien du corps. En convenant donc que nous devons à nos ſens pluſieurs de nos connoiſſances, je ſoutiendrai qu'un grand nombre d'autres appartiennent à l'eſprit ſeul, parce que les objets n'en ſont repréſentés par aucune image ſenſible. Quelle priſe peut avoir un organe corporel, ſur des ſubſtances ou des idées qui n'ont point de corps ? Nos ſens ſont frappés par la forme, la maſſe, la couleur des objets ; ils perçoivent le ſon, l'odeur, le goût, la dureté, la chaleur, l'humidité, la rudeſſe des corps, & les qualités contraires : mais quelle différence entre ces modifications de la matiere, & tout ce que je viens de rapporter ! Les ſens ne ſont donc pas les ſeuls inſtrumens de nos connoiſſances.

Mais il eſt une eſpéce d'affection mixte, à laquelle l'eſprit & les ſens ont part à la fois. C'eſt par exemple l'homme entier qui voit, qui entend, qui goûte, qui ſe proméne : le corps & l'ame concourent à ces diverſes opérations ; mais dans ce concours la machine obéit à l'intelligence, comme un inſtrument au muſicien qui le touche. La ſenſation eſt en même-tems le fruit & la

Digitized by Google

preuve de leur alliance : nulle ſenſation ſans l'ame, & l'ame, ſans le corps, ne ſentiroit pas. En vain nos organes tranſmettroient-ils au dedans de nous-mêmes tout ce qu'ont ſaiſi les ſens, s'il n'y réſidoit pas un être capable de percevoir ce qu'ils tranſmettent. Ces organes ſont dépourvus de ſentiment, & communiquent les impreſſions étrangéres, comme un miroir rend l'image des objets, comme le creux des rochers renvoye le ſon. Les yeux ne voyent point ; c'eſt cet être qui voit, & ſecondé par les yeux, dont lui-même dirige à ſon gré le mouvement & l'opération : les chants, les diſcours, frappent l'oreille ; mais ce n'eſt pas l'oreille, c'eſt lui qui les entend. L'être qui juge des objets de la vûe, de ceux de l'oüie, eſt le ſeul qui peut voir, le ſeul qui peut entendre. Ainſi lorſque la goutte ou la pierre nous font ſentir leurs cruelles atteintes, ce ne ſont ni les pieds ni les reins qui ſouffrent ; c'eſt l'ame unie à ces membres malades. Un homme à qui l'on a coupé la jambe, rapporte le mal que ſes nerfs endurent au pied qu'il n'a plus ; il croit éprouver dans cette partie du corps qui lui manque l'eſpéce de douleur qu'il reſſentoit, avant que de l'avoir perdue. Profondément recueilli, vous méditez en ſilence ſur l'origine de l'univers : ſi dans cet inſtant je vous touche avec un fer chaud, ſi je vous picque ſeulement avec la pointe d'une éguille, la douleur vous arrachera ſur le champ à vos méditations ; tiré hors de vous-même vous ne ſerez plus occupé que d'elle, parce que l'être qui penſe en vous eſt le même être qui ſent. Le navigateur dans une tempête eſt frappé tout à la

fois de mille ſenſations, de mille penſées différentes. Il voit d'un coup d'œil le ciel couvert de ténébres, les éclairs s'élancer du ſein des nuages, les flots écumans s'amonceler autour de lui, d'humides montagnes s'élever, & ſon vaiſſeau rouler au milieu des noirs abymes. Le ſiflement des aquilons, le mugiſſement de la mer en fureur, le bruit du tonnerre, les cris confus de l'équipage retentiſſent en même-tems à ſes oreilles: une amertume affreuſe ſe répand ſur ſes lévres; ſon odorat eſt bleſſé par les vapeurs infectes qu'exhale la ſentine; ſes membres ſont tranſis de froid; l'image effrayante de la mort trouble ſon eſprit. Cependant il ne perd pas toute eſpérance: il cherche des yeux quelque débris du vaiſſeau, quelque planche échappée du naufrage, unique & foible reſſource dans ſon malheur: il implore le ſecours du Ciel; il tâche de le fléchir par ſes vœux; il demande la terre à cris redoublés; il déteſte la mer & ſes caprices. Voyez quelle foule d'impreſſions, partagées entre les différentes parties du corps, agiſſent au même inſtant ſur l'être ſimple qui l'anime.

Je dis que l'ame eſt ſimple. Un être qu'agitent à la fois tant de mouvemens oppoſés, un être qui craint & deſire, qui peut éprouver en même-tems la douleur & la joie, qui ſent & compare ſes différentes ſenſations, eſt ſimple & vraiment *un:* d'où je conclus qu'il n'eſt pas compoſé de parties. S'il en avoit, quelque délié qu'on le ſuppoſât, chaque parcelle uniquement occupée de ſa fonction ſeroit incapable de remplir celle de la particule voiſine, & ne la connoîtroit pas même:

Digitized by Google

elle ne pourroit comparer deux ſenſations : elle voudroit ce qu'une autre refuſe ; elle nieroit ce qu'affirme ſa compagne. En effet, chacune ſeroit libre & jouiroit pleinement de ſes droits. Les parties de l'œil n'ont pas toutes la même deſtination : ſi le criſtallin rapproche les rayons, l'humeur vitrée les éloigne : les différentes parties de l'ame auroient de même à remplir des miniſtéres oppoſés ; faiſant toutes ſéparément un uſage égal de leur liberté. L'ame ſeroit une république, ou tranquille & réglée, comme l'eſt un eſſein d'abeilles, un peuple de fourmis qui ſe partagent entr'elles les divers travaux ; ou déchirée par des ſéditions, par des guerres inteſtines. Toutes les fonctions de cette populace penſante ſeroient alors confondues. Il faudroit pour y rétablir la paix, qu'une de ces particules ſupérieure aux autres, quoique d'une même eſpéce, régnât ſur toutes avec une puiſſance deſpotique, & pût les contraindre à vivre dans une parfaite intelligence ; mais de ces particules, laquelle ſera Reine ? Outre qu'elle me paroîtroit peu différente de ces ames, dont vous reprochiez la ſuppoſition à Démocrite, elle ſeroit compoſée de parties, comme le reſte des atomes dont le corps eſt l'aſſemblage. De ces parties, laquelle eſt, ſelon vous, deſtinée pour le Thrône ? Quelle portion de l'atome Roi ſera Reine ? Quelle portion de l'ame ſera véritablement l'ame ? Qu'il eſt aiſé, Quintius, de ſuppoſer ; mais qu'il eſt difficile de prouver ce qu'on ſuppoſe ! Comprenez par-là, que l'être qui veut & conçoit eſt *un* & ſimple. Puis donc qu'aucune partie de matiere n'eſt *une*, ſimple,

indivisible; il n'en est aucune qui puisse, ou seule, ou jointe à d'autres, s'élever par quelque hazard que ce soit à la nature de l'ame.

Regardez donc comme une vérité manifeste, à laquelle les sens mêmes rendent témoignage, que l'ame est incorporelle & sans parties. Au lieu de supposer en nous un principe de cette nature, Lucrece unit à notre corps deux substances distinguées du corps même, quoique corporelles: l'une répandue dans tous les membres, comme une espéce de vapeur, n'est selon lui, chargée que de leur imprimer le mouvement, & de recevoir les sensations: l'autre intelligente, & supérieure à la premiere, réside au centre du corps, & de-là préside à toutes les opérations de cette machine, en fait jouer à son gré tous les ressorts. Après tout ce que j'ai dit, vous devez sentir quelle est la fausseté de cette opinion: vous sçavez aussi ce qu'il faut répondre au sentiment de quelques autres Philosophes, aux yeux de qui nôtre ame n'est que la proportion des organes du corps, & leur harmonie résultante du concert & de l'union des fibres qui les composent. Sans cette harmonie, je l'avoue, le corps se décompose & se détruit; mais quoique nécessaire à la vie de l'homme, loin d'être son ame, ce n'est qu'une simple modification, qui n'agit point, ne veut point, ne peut jamais penser. L'ame est un être simple, uni à un corps divisible, mais capable de vivre séparé de toute portion de matiere.

A l'aide de ces principes, vous concevrez sans peine pourquoi notre ame associée à un corps fragile &

Digitized by Google

périſſable, ſemble en partager l'altération, & paroît affectée en même tems que lui, quoiqu'elle le ſoit d'une maniere différente. On en trouve la raiſon dans la loi qui ſert de baſe à leur alliance. Cette loi fondamentale, c'eſt qu'un certain mouvement excité dans le corps, devienne pour notre ame l'occaſion d'une certaine penſée, & que réciproquement telle ou telle penſée de la part de l'ame faſſe naître dans le corps tel ou tel mouvement. L'union de deux corps qui ſeroient liés au point que l'un fût toujours mû par le mouvement de l'autre, vous paroîtroit entiere & parfaite. Vous auriez la même idée de celle de deux ames, ſi tout ce qu'appercevroit la premiere, étoit auſſi-tôt apperçû par la ſeconde. La liaiſon de l'ame & du corps n'eſt pas moins étroite. Malgré la contrarieté de leur nature, contrariété que la Toute-puiſſance étoit ſeule capable de vaincre, regardez ces deux êtres, comme tellement unis, du moins pour un tems, que certaines idées répondent dans la ſubſtance ſpirituelle, à certains mouvemens produits dans la maſſe terreſtre.

Ne ſoyez donc pas étonné que l'eſprit ſemble n'être plus le même, dès que les fonctions de certains organes ſont dérangées par la maladie, ſuſpendues par le ſommeil, ou troublées par quelque cauſe que ce ſoit. Il paroît ſurtout altéré, lorſque le déſordre tombe ſur le cerveau, dans lequel ſe gravent les objets divers, & d'où les eſprits animaux ſe diſtribuent dans tous les nerfs. Les différentes images ne pénétrent plus alors juſqu'à l'ame, ou n'y pénétrent que défigurées, confuſes, ſouvent

contraires aux objets mêmes ; & de-là naiſſent la fureur, la ſtupidité, le délire. En effet, tant que notre ame languit dans la priſon du corps, elle eſt ſoumiſe aux loix de l'alliance qui les unit l'un à l'autre. Elle reſſent de la douleur, ou du plaiſir, ſelon la nature des impreſſions que les êtres environnans font ſur ce corps, expoſé de toutes parts à leurs coups, mais auſſi peu ſenſible par lui-même, que la pierre ou le métal. Enfin le ſouffle céleſte dont il étoit animé ſe diſſipe ; ſes mouvemens s'arrêtent ; la mort glace le ſang qui portoit dans tous ſes membres la nourriture & la vie. Alors rompant ſes liens, l'ame ſe dégage de cette maſſe groſſiére. Libre, immortelle, inaltérable, elle lui ſurvit à jamais, parce que toute ſubſtance indiviſible & ſans parties eſt par elle-même indiſſoluble, & ne peut être détruite par aucune force naturelle.

L'ame ne croît donc pas dans les enfans, à meſure que les organes ſe développent. Dès ſon origine elle eſt tout ce qu'elle peut être. Il eſt vrai qu'elle donne à peine alors quelque preuve de ſon exiſtence, qu'elle paroît même enſevelie dans une profonde léthargie. Mais que feroit-elle, encore novice dans un corps qui n'eſt qu'ébauché ? Les images qui doivent agir ſur elle, ne ſont point encore raſſemblées dans le cerveau : les objets extérieurs ne lui ont pas encore fourni cet amas néceſſaire d'idées, qui ne ſe forme qu'avec l'âge. Toute fois elle laiſſe échapper dès-lors quelques ſignes de ſentiment, par les cris, par le ſourire, par les pleurs de l'enfance. Dès que le corps ſera perfectionné par les

Digitized by Google

années, que les fibres du cerveau auront acquis un certain degré de consistance, que l'impression réiterée des différens objets en aura laissé des traces dans la mémoire, on verra de quoi l'ame est capable avec de tels secours. Elle ne peut rien sans eux ; que peut un soldat sans armes, un Général sans armée, un Peintre sans pinceau ? Mais comme le corps n'est destiné qu'à subsister un petit nombre d'années, il se dégrade à mesure qu'il vieillit. C'est une frêle machine que l'âge & les fatigues altèrent insensiblement. Le sang épaissi coule avec plus de lenteur, la lymphe se congéle, les fibres se durcissent, les nerfs se détendent, le ressort du cœur, la flexibilité des muscles ne sont plus les mêmes ; les esprits animaux partent avec moins d'activité du cerveau, les pieds & les mains tremblent, la respiration devient entrecoupée, les yeux se couvrent de nuages, les oreilles se ferment aux sons, la voix se casse, les forces manquent, les cheveux blanchissent, la peau se ride & se flétrit. Le corps épuisé n'est plus alors que ce qu'il étoit dans le berceau. Sa vieillesse est une seconde enfance ; & l'ame n'agissant plus que sur des ressorts affoiblis, participe à cet état de foiblesse qu'elle même n'éprouve pas. Mais si privée par sa nature de toute communication avec les objets extérieurs & sensibles, elle ne peut sans le secours des organes corporels en recevoir l'impression, elle n'a pas besoin de ces organes pour se connoître, pour connoître ce qui doit la rendre heureuse, pour craindre le mal & desirer le bien.

V. Vous allez sans doute me répondre que la matiere ne m'est pas assez connue, que je n'embrasse pas assez toute l'étendue de sa puissance, pour être en état d'en fixer les bornes, de décider ce qu'elle peut, ou ce qu'elle ne peut pas acquerir. « L'homme, direz-vous, » s'ignore lui-même. Réduit à ramper avec lenteur, avec » incertitude, d'un objet à l'autre, il sonde d'une main » timide tout ce qui l'environne ; il craint de se heurter » à chaque pas dans les ténébres, ou dans la sombre » lueur du faux jour qui le guide. Par quel excès de pré- » somption oseroit-il se flatter de découvrir les principes » fondamentaux de tous les êtres, d'en pénétrer l'essen- » ce, d'en contempler la nature ? Descartes & ses disci- » ples regardent l'étendue comme seule propre à la ma- » tiere : peut-être l'intelligence est-elle une de ses pro- » priétés. L'homme ne seroit plus alors, ainsi qu'ils le » supposent, un être double, un composé de deux subs- » tances. Ce qui fait l'essence de la matiere n'est vrai- » semblablement ni l'étendue ni la faculté de penser. » C'est quelqu'attribut plus intime, antérieur à ces deux » qualités, principe de l'une & de l'autre, source dont » elles dérivent, comme deux branches sortent d'une » même tige. Si ce sentiment que Spinosa soutient est vé- » ritable, on doit renoncer à la distinction de l'ame & » de la matiere, quoique l'étendue soit une proprieté » différente de la pensée. La lumiere & le son différent » en effet, & sont néanmoins des modifications du » même corps. La couleur & la figure, quoique distinc- » tes, peuvent se trouver réunies. Un globe est en

Digitized by Google

» même-tems noir & rond. Pourquoi donc l'intelligence » ne ſeroit-elle pas une qualité de la matiere : qualité » plus excellente que l'étendue, & dont la perfection » dépendroit de celle des organes deſtinés à la ſervir ? »

Je ne puis aſſez m'étonner, Quintius, de cette affreuſe mélancolie, de ce mépris dénaturé de ſoi-même, de cette fureur pour la mort, qui porte des hommes à deſirer de périr tout entiers. Ce n'eſt pas aſſez pour eux que leur corps ſe détruiſe : ils ſoupirent pour l'anéantiſſement : ils pouſſent l'extravagance juſqu'à craindre que leur ame ne ſurvive à cette maſſe groſſiere dont elle meut les reſſorts, & n'échappe aux horreurs du trépas. Ils veulent qu'elle s'évapore comme une légere fumée qui ſe diſſipe dans les airs. Ah ! Quintius, banniſſez de votre cœur un ſi horrible deſir. Mais comme un reſte d'anciens préjugés peut encore élever des nuages dans votre eſprit, il faut que j'acheve d'arracher le voile qui vous dérobe la vérité. Je vais rappeller en peu de mots quelques principes développés ailleurs.

Toute qualité propre à l'eſſence d'un être lui appartient ſi intimement, que, ſans elle, il ne peut exiſter, ni même s'offrir à l'eſprit. Cette régle eſt l'unique moyen de découvrir la nature des différentes ſubſtances : on ne peut s'en écarter, ſans confondre toutes les idées, tous les êtres ; ſans ôter aux raiſonnemens toute juſteſſe, ſans rendre le langage inutile, impropre, inintelligible. Tout ce qui n'eſt que mode peut au contraire être ou n'être pas joint à la ſubſtance qu'il modifie : ſans elle il n'exiſte pas ; mais elle peut exiſter ſans lui. L'idée de l'être eſt

indépendante de celle des modifications ; mais jamais on ne conçoit les modifications, ſans concevoir l'être même. La penſée ne ſe repréſente point de figure, de mouvement, de combinaiſon, qu'elle n'apperçoive auſſi-tôt un corps figuré, un corps mû, des molécules arrangées dans un certain ordre. Quelquefois, je le ſçais, elle détache un mode de la ſubſtance dont il dépend ; mais cette abſtraction ne détruit pas, n'obſcurcit pas même l'idée de l'être ; elle ne fait que la ſuſpendre & la mettre à l'écart.

Il ne s'agit plus, me direz-vous, que de ſçavoir ſi l'étendue eſt une proprieté, ou ſimplement une modification de la matiere. Je n'imaginois pas, Quintius, que ce fût encore une queſtion pour vous: quoi qu'il en ſoit, conſultez la régle que je viens d'établir ; elle levera tous vos doutes. Il n'eſt point d'abſtraction qui puiſſe jamais ſéparer l'idée de l'étendue, de celle du corps ; je crois l'avoir démontré. L'étendue n'eſt donc pas un ſimple mode de la matiere ; elle appartient à ſon eſſence : c'eſt un attribut inſéparable & primitif, qui précéde & produit tous les autres. Par conſéquent ſi l'on doit regarder l'ame comme une qualité de la matiere, l'ame eſt une modification, une qualité de l'étendue, & dès-lors en rappelle néceſſairement l'idée, comme une branche préſente celle de ſa tige. Mais interrogez tous les hommes, un ſeul oſera-t-il vous répondre qu'il apperçoit quelque choſe d'étendu, lorſqu'il parcourt les différentes fonctions de ſon ame, & qu'il en étudie la nature & l'ordre? J'examine en quoi conſiſtent la perception

Digitized by Google

& le jugement, quelle eſt la valeur d'une preuve, par quel charme elle peut, en domptant les eſprits, les faire conſentir à la violence qu'ils éprouvent; toutes ces réflexions, je les fais ſans penſer à l'étendue. Que je conſidere l'oppoſition qui régne entre le doute & la certitude, entre l'erreur & la vérité; que je définiſſe ce que c'eſt qu'ignorer ou connoître, affirmer ou nier; que je m'applique à démêler ces nuances imperceptibles qui diſtinguent & les probabilités & les degrés de croyance: tous ces objets ne préſenteront à mon eſprit rien de diviſible.

Si des opérations de l'intellect, je paſſe à ce qui eſt du reſſort de la volonté, ce nouveau point de vûe ne me remet pas la matiere devant les yeux. Lorſque j'examine pourquoi notre ame s'aime d'un amour ſi vif & ſi conſtant, ſe préfére à tout, rapporte tout à ſoi; pourquoi le bonheur eſt l'unique objet de nos deſirs; enfin ce que c'eſt qu'être heureux, ou ſe croire tel, aucune trace de l'étendue ne frappe mes regards. La jalouſie, la vanité, l'ambition régnent ſur la terre: l'un aſpire au pouvoir ſuprême; l'autre ennemi du joug veut le ſecouer, ou ne le porte qu'en murmurant: celui-là regarde le mépris, l'opprobre, l'oubli, comme des maux pires que la mort; à ſes yeux, ce n'eſt pas vivre que de vivre ſans nom; il ſe repaît du chimérique projet de donner au ſien une frivole immortalité: je vois des hommes aſſez opiniâtres pour ne vouloir jamais ſe repentir; j'en vois d'aſſez orgueilleux pour n'eſtimer que leurs propres idées; d'aſſez aveugles pour préférer à la

voix de l'amitié, le langage de la flatterie; d'assez scélérats, pour se faire une habitude, un jeu du mensonge, de la calomnie, des plus noirs forfaits. Quand je considere avec Heraclite l'humanité sous cet affreux regard, quand j'examine la nature de ces déréglemens, & celle des passions qui les produisent, je n'y découvre rien qui me rappelle l'idée du corps ou de ses modifications. Nos erreurs mêmes, & nos vices, annoncent la prééminence de notre ame: vous le voyez, Quintius, elle n'est pas un mode de la matiere, puisqu'en étudiant ses opérations diverses, on n'apperçoit rien de corporel. L'essence de la matiere n'est donc pas de pouvoir être en même-tems étendue & pensante. Laissons cet étrange paradoxe à de prétendus Philosophes, ennemis de Dieu & des hommes: on ne doit pas regarder l'étendue & la pensée comme deux modifications qui puissent, ainsi que la lumiere & le son, la couleur & la figure, se réunir dans le même être; comme deux branches qui sortent d'une tige commune. Ce sont les attributs primitifs de deux substances réellement distinctes, essentiellement opposées, dont l'une est toujours passive & l'autre toujours agissante, dont l'une a des parties & l'autre est simple, indivisible, indissoluble.

Je sçais que nous n'avons pas une connoissance parfaite de la nature du corps. Il est dans cette étude des mysteres impénétrables, & qui se refusent à toute la sagacité de notre esprit. Cet esprit, dont l'orgueilleuse foiblesse aspire à tout comprendre, est trop borné pour embrasser l'innombrable multitude d'effets, que produisent toutes

Digitized by Google

toutes les combinaiſons poſſibles des parties de la matiere: enveloppés d'épaiſſes ténébres, nous faiſons ſouvent de vains efforts pour en percer l'obſcurité. Mais ſi toutes les propriétés d'un être ne ſe dévoilent pas à nos regards, du moins nous eſt-il donné de ſçavoir quels ſont les attributs, dont il eſt eſſentiellement privé. Peut-être la nature des molécules ignées doit-elle échapper à toutes nos recherches ; mais il eſt certain que leur forme différe, de celle des parties élémentaires de l'eau, & que de cette différence ſeule réſultent toutes les qualités qui diſtinguent ces deux fluides. Le Phyſicien n'a pas encore découvert toutes les merveilles de l'aiman ; mais il ſçait que l'aiman n'eſt pas un animal ; que ce n'eſt point par amour qu'il attire le fer. Sans avoir encore décidé pourquoi l'aiguille aimantée décline du pole ſeptentrional vers l'occident, & par une légere inflexion ſe tourne enſuite vers l'orient, il peut aſſurer que cette déclinaiſon n'eſt pas l'effet des vents, mais celui d'une matiere ſubtile qui coule dans l'univers. Le Géométre ne trouvera jamais la quadrature du cercle, mais il ſçait que le cercle eſt différent du quarré ; il connoît toutes les conſéquences de cette double configuration. C'eſt ainſi que nous diſtinguons l'ame d'avec la matiere, quoique les propriétés de l'une & de l'autre ne nous ſoient pas toutes parfaitement connues.

VI. D'AILLEURS, un attribut important met entre ces deux êtres une prodigieuſe différence ; c'eſt la liberté. Chacun avoue que ſans connoiſſance ni ſentiment

de leur état, les corps soumis à des loix invariables sont emportés par le mouvement qui leur est imprimé d'ailleurs; mais chacun connoît le pouvoir qu'il a d'agir, de faire soit une action, soit une autre. Tout annonce que nous sommes libres. Déliberer, prendre conseil, se déterminer enfin après de mûres réflexions; employer les menaces, les avis, les prieres; se repentir en secret parce qu'on se sent coupable, & s'excuser publiquement, parce qu'on craint de le paroître; remplir des devoirs, se livrer à des soins, établir des loix, condamner & punir le vice, louer & récompenser la vertu, c'est faire autant d'actes de liberté, c'est en donner autant de preuves. Nos entreprises, nos projets, nos efforts, tout en un mot décele ce sentiment intérieur qui nous persuade que notre volonté n'est pas esclave, & que nos pareils jouissent de la même indépendance. Les hommes s'accordent tous à cet égard, & leur unanimité sur ce point ne peut être une erreur commune; c'est un rayon de lumiere émané du sein de la Nature. Si l'homme avoit des chaînes, si les ordres tyranniques d'une cause étrangere nécessitoient ses actions, comme la force qui tire un corps de son repos, en détermine le mouvement, que seroit toute notre conduite, sinon un tissu de démarches fausses, inutiles, insensées? De quelle utilité seroient ces réglemens destinés à maintenir l'ordre dans les sociétés, ces soins que prend une sage Philosophie d'inspirer aux Citoyens l'amour de leur patrie, d'enflammer les cœurs d'un zèle ardent pour le bien public? Chaque Nation seroit ce qu'est un grand

Digitized by Google

fleuve : ce n'eſt ni par des leçons, ni par des prieres, mais par de fortes digues, qu'on en dompte l'impétueuſe fureur. En vain même ces digues prétendent-elles ſouvent captiver ſes flots indociles, & les contraindre à couler dans un lit qui les reſſerre : d'un cours rapide ils franchiſſent leurs bords, inondent les plaines, & changent en marécages les campagnes voiſines. Au lieu de former la jeuneſſe par l'étude des ſciences, il faudroit en ſe bornant à réprimer ſa fougue, l'abandonner aux mains de la Nature. Elle végéteroit, comme végéte un tendre arbriſſeau dont les branches ſont étendues en eſpalier : il doit ſon accroiſſement à la bonté du terroir, à la chaleur du ſoleil ; & ſans autre ſecours que celui d'une main qui le décharge d'une partie de ſes feuilles, graces aux douces influences d'un climat favorable, il produit, ſans le ſçavoir, des fruits délicieux.

De quel uſage, de quel prix ſeroit la raiſon ſans la liberté ? Que nous ſerviroit de connoître le bien & le mal, s'il n'étoit pas en notre pouvoir de ſuivre l'un, & d'éviter l'autre ? L'intelligence ſeroit en nous une qualité vaine ; notre ame languiroit réduite à l'inaction. Qu'un homme environné de dangers ſente que ſa conſervation dépend de ſon courage, il méditera ſur le parti qu'il doit prendre ; il cherchera dans la ſagacité de ſon eſprit des reſſources contre le péril qui le menace : mais ſi l'inévitable fatalité l'entraîne & le précipite, c'eſt en vain, qu'en luttant contre le ſort, il prétend échapper à ſes coups : malheureux à proportion de ce qu'il a de prudence, puiſqu'incapable de changer ſa deſtinée, il

croit trouver en lui-même un reméde à des maux dont tous ſes efforts ne le garantiront jamais. Une prévoyance impuiſſante eſt inutile à l'homme. Sans la liberté, point de vertu, point de gloire véritable : la ſageſſe des Philoſophes, la valeur des Heros, les qualités qui rendent un Roi digne du Thrône, ne méritent pas plus d'éloges que la jeuneſſe & la beauté : loin de nous ſervir, la raiſon fait notre malheur ; c'eſt un fardeau qui nous accable.

Si l'homme n'eſt pas libre, s'il n'a pas & le pouvoir d'agir comme il le veut, & l'eſpérance d'obtenir un jour par ſes actions une vie plus heureuſe, plaignons ſa deſtinée. Qu'il ceſſe de s'attribuer la préférence ſur les animaux, ſur les êtres les plus inſenſibles. Enfans de la Nature, les animaux ſuivent ſes loix par un aveugle inſtinct. Les foſſiles, les pierres, les végétaux, plus durables que nous, ſe forment & ſe conſervent ſans connoiſſance ni d'eux-mêmes, ni de ce qui leur eſt propre, ſans inquiétude, ſans deſirs ; & l'homme privé de liberté, ſembleroit n'avoir reçû la raiſon, que pour voir empoiſonner, par de continuelles allarmes, le cours rapide d'une vie laborieuſe.

Lucrece, en ſoutenant que nos ames ſont mortelles, ne leur a pas diſputé le privilége d'être libres. Forcé par le ſentiment intérieur, il reconnoît que nous jouiſſons de cette prérogative, le véritable titre de notre ſupériorité ſur tous les êtres : il en cherche même le principe, & croit le trouver dans la déclinaiſon imaginaire de ſes atomes. Ridicule explication dont j'ai mis

Digitized by Google

l'abſurdité dans tout ſon jour. Mais comme la liberté ne peut être l'attribut d'aucune portion de matiere, j'ai peine à concevoir qu'il n'ait pas été frappé de la groſſiere contradiction, dans laquelle il tomboit, en ſuppoſant notre ame libre & matérielle. Ce qui me paroît encore plus étrange, c'eſt que ce Poëte lui refuſe l'immortalité qu'il accorde à des Dieux compoſés, auſſi-bien qu'elle, de pure matiere, & dont la forme n'avoit ſur la nôtre que l'avantage d'être plus déliée. Ne pouvoit-il donc ſoutenir l'idée de ſe ſurvivre à lui-même ? Mais regarder comme libre un être qui doit, après une durée ſi courte, rentrer dans le néant, c'eſt lui faire trop d'honneur. L'ame eſt le plus vil de tous les êtres, ſi les bornes étroites de cette vie paſſagere en renferment l'exiſtence ; ſi elle meurt dès que le ſang ceſſe de couler dans les veines. Une médaille d'Alexandre eſt infiniment au-deſſus de ſa perſonne. Ce conquerant a, comme une flamme rapide, effrayé l'univers, & comme elle il a diſparu, laiſſant des cendres & un nom. Mais ſon image lui ſurvit : ſans ſe détruire, elle paſſe de mains en mains, & triomphe des ſiécles.

VII. Vous ſuccombez enfin ſous le poids de tant de raiſons : je m'en félicite ; je vous en félicite vous-même : c'eſt avoir vaincu, que de connoître la vérité. Je ſens néanmoins qu'il vous paroît difficile d'expliquer l'union de l'ame avec le corps. Comment, direz-vous, eſt-il poſſible qu'une pure intelligence anime & meuve une portion de matiere ? Quelle chaîne peut lier enſemble deux

ſubſtances dont la nature eſt ſi différente ? Si cette chaîne eſt corporelle, elle n'a point de priſe ſur l'ame ; & ſi elle ne l'eſt pas, elle n'en peut avoir ſur le corps. C'eſt ici que votre application doit redoubler, Quintius : ouvrez les yeux, & reconnoiſſez dans cette union qui vous étonne, la toute-puiſſance du Créateur. En dévoilant à vos regards la nature de votre ame, je n'ai pas prétendu les repaître d'un vain ſpectacle : je voulois vous offrir une preuve éclatante de la Divinité. Tout ce qui précéde peut ſe réduire à trois points. J'ai d'abord établi que l'intelligence eſt le principe du mouvement. J'ai fait voir enſuite que notre ame n'eſt pas un compoſé de parties, & que dès-lors indiſſoluble par ſa nature, elle doit vivre à jamais. J'ai fini par montrer que l'homme eſt libre, que ſes actions, loin d'être un enchaînement néceſſaire de combinaiſons, aſſujetties aux loix d'un deſtin chimérique, émanent d'une volonté capable de choix, arbitre de ſes propres déterminations. D'où j'ai conclu que notre ame, tant que dure ſon alliance avec le corps, peut mériter des récompenſes, ou des peines, & qu'il eſt après cette vie mortelle, une éternité pour les juſtes & pour les coupables. Or ces trois vérités ne ſont pas les ſeules conſéquences de mes principes. Il en réſulte une quatriéme, plus eſſentielle encore. Vous avez déja dû l'entrevoir ; je n'ai fait que l'effleurer d'abord ; il eſt tems de l'approfondir & de la développer.

Mon ame ſe voit chargée de gouverner une machine dont elle ne connoît ni le jeu ni la compoſition. Cependant elle en diſpoſe, l'ébranle, en fait agir à ſon gré

Digitized by Google

les reſſorts. De ce qu'elle la meut, il réſulte qu'elle a droit de commander au mouvement; mais de ce qu'elle la meut, ſans ſçavoir comment ſe produiſent & s'exécutent des mouvemens qui naiſſent à ſes ordres, je conclus qu'elle eſt ſecondée par une cauſe ſupérieure, qui connoît ce que j'ignore, & dont la volonté toujours conforme à la mienne, peut donner à mon corps l'impreſſion que je deſire. Quel eſt l'homme, qui contraint de parler ſur le champ, s'arrête à conſidérer de quelle maniere il doit pouſſer au-dehors l'air que ſes poulmons lui fourniſſent, afin que cet air qui ſortoit ſans rendre aucuns ſons, puiſſe retentir; comment pour articuler ces ſons, il doit diſpoſer ſa langue, cet organe induſtrieux, l'artiſan de la parole qu'il forme & modifie par ſes inflexions, & que les dents, le palais & les lévres concourent à perfectionner? Jamais on ne romproit le ſilence, s'il falloit, avant que de proférer un ſeul mot, méditer ſur tant d'opérations différentes.

Je veux courir, je cours: & quand je cours, mon corps ſe meut tout autrement, que lorſque je veux marcher d'un pas ordinaire. Mais ce qui produit cette différence, m'eſt inconnu. C'eſt un myſtere que nous ne pénétrerons jamais. En vain chercherois-je à découvrir quelle eſt la façon de reſpirer néceſſaire alors, quelle quantité d'air mes poulmons doivent chaſſer à la fois, par quels canaux, de quelles cellules, avec quelle force il doit ſortir. La machine qui m'eſt ſoumiſe ignore ce que j'ordonne, & moi je ne ſçais pas comment elle exécute mes ordres. Tout aveugle néanmoins qu'eſt

l'empire que j'exerce sur elle, il est absolu. Prêts à répondre au moindre de mes desirs, ses organes s'acquittent de leurs fonctions avec une prompte obéissance. Mon esprit se plonge-t-il dans la méditation, les objets qu'il veut contempler se présentent aussi-tôt; le monde entier se développe à mon imagination. D'un coup d'œil je parcours le ciel, la terre, la mer, toutes les nations & tous les tems. Telle, si l'on en croit le vulgaire, une magicienne fait entendre sa voix au sein des enfers. Evoqués par la force de ses enchantemens, les Manes sortent de leurs ténébreuses demeures, & viennent en foule se ranger autour d'elle. Mais lorsque l'univers entier paroît s'offrir à mes regards, je ne sçais ni quelle puissance résidente en moi, fait subitement éclore tant d'images, ni comment elle les produit, ni dans quelle partie de mon cerveau ces images se forment. Ma vie ne suffiroit pas pour peindre, ou même pour parcourir des yeux cette foule innombrable d'objets, que je puis en peu de tems appercevoir intérieurement.

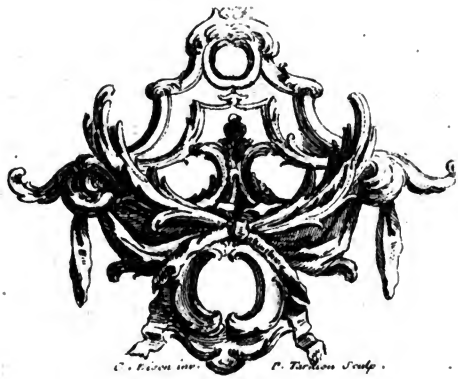
Ce que j'ai dit de moi, Quintius, vous pouvez le dire de vous. Votre ame ignorante, comme la mienne, a la même puissance: vous éprouvez de la part de vos organes la même soumission que je trouve dans les miens. Vous êtes donc secondé, comme moi, par une cause supérieure, qui connoissant & vos desirs & le méchanisme de votre corps, fait en vous ce que vous êtes incapable de faire, secourt votre foiblesse, & donne à vos ordres, par eux-mêmes impuissans, l'efficacité qui

Digitized by Google

leur manque. Lorſque vous danſez au milieu d'une aſſemblée nombreuſe, vos pieds & vos bras voltigent en cadence: ils ſuivent avec une rapide juſteſſe la meſure de l'inſtrument qui les guide : c'eſt votre ame qui régle, qui combine tant de pas ſi ſouples & ſi variés : c'eſt elle qui trace cette multitude de figures que votre corps décrit avec tant d'agilité. Vous ignorez néanmoins ce qui produit en vous des mouvemens ſi réguliers. Ce jeu frivole renferme une foule de merveilles que vous ne connoiſſez pas. J'en tire une conſéquence naturelle : c'eſt que vous diſpoſez d'un corps, dont une Divinité tient pour vous les rênes.

Il faut donc que nous ſoyons tous aſſujettis aux loix d'un Etre intelligent, qui joigne à la connoiſſance de nos plus ſecrettes penſées un empire ſouverain ſur nos organes, qui ébranle, au premier cri de notre volonté, ceux que rien n'altére, afin que les opérations de notre corps répondent ſur le champ aux vœux de notre ame. C'eſt à nous de deſirer, à lui d'agir. Mais ſi les mouvemens ſubordonnés à notre ame, ne peuvent être produits ſans le ſecours d'une Divinité toute-puiſſante ; combien ce ſecours eſt-il néceſſaire pour tous ceux qui s'exécutent dans notre corps, ſans que nous y penſions, ſouvent même, malgré nous, & qui cependant ont un principe, & tendent vers une fin ? C'eſt à cette Divinité, Quintius, que vous devez attribuer l'alliance de l'ame avec le corps. Le Tout-Puiſſant pouvoit ſeul triompher de l'oppoſition de ces deux êtres. Auteur de cette union, il l'a fondée ſur des loix immuables : il a

fait de l'homme un composé de deux substances, afin que l'ame, par elle-même capable de connoître la Vérité, pût avec le concours des sens percevoir les objets corporels, & s'élever par ces deux routes à la contemplation de son auteur, du principe & du Maître de l'univers. En effet, peut-on se connoître & refuser de rendre hommage à la Divinité ? Si ce corps périssable est soumis aux ordres d'une intelligence bornée, quelle doit être l'Intelligence, dont le pouvoir a tout créé, dont la Sagesse gouverne tout ! Une machine aussi petite, aussi fragile que la nôtre, ne peut être mue sans dessein : & les mouvemens d'une machine aussi grande que le monde, n'auront d'autres loix que les caprices du hazard ? Laissons cet absurde sentiment aux disciples grossiers d'Epicure.



SOMMAIRE
DU LIVRE SIXIE'ME.

MALGRE' l'excellence des preuves que l'Auteur employe pour établir la ſpiritualité de notre ame, il auroit paru laiſſer quelques nuages ſur cette importante vérité, s'il n'avoit pas examiné la queſtion de l'ame des bêtes, dont les Matérialiſtes prétendent tirer un argument déciſif. Il falloit leur ôter cette reſſource, ou plutôt ce prétexte; & c'eſt l'objet du ſixiéme Livre. En voici l'abrégé.

I. *Après avoir rappellé en peu de mots le ſujet & le réſultat du Livre précédent, le Poëte ſe propoſe à lui-même l'objection des incrédules, & préſente dans toute ſa force le Syllogiſme auquel on peut la réduire.* Les bêtes, *diſent-ils*, ont une ame ſemblable à celle de l'homme: les exemples d'induſtrie, d'adreſſe, de prévoyance que donnent les Renards, les Caſtors, les Hyrondelles, les Fourmis, les Abeilles, & tant d'autres eſpéces, ſont des preuves évidentes de l'exiſtence de cette ame. Or il n'eſt pas douteux

qu'elle ne ſoit matérielle & deſtructible. Donc celle de l'homme l'eſt auſſi.

II. *En avouant qu'on ne peut démontrer à la rigueur que les bêtes n'ayent aucune penſée, l'Auteur répond qu'il eſt poſſible, & même très-vraiſemblable, qu'elles agiſſent ſans connoiſſance ; qu'ainſi la réalité de cette ame des bêtes, étant une queſtion de fait, pour le moins douteuſe, tandis qu'il eſt certain que l'homme penſe, c'eſt une abſurdité d'objecter contre un fait inconteſtable un fait qui ne l'eſt pas. D'où il conclud que tout être qui penſe étant incorporel, la comparaiſon de la bête à l'homme ne peut produire que ce dilemme : Ou les bêtes penſent, ou elles ne penſent point : ſi elles penſent, leur ame eſt ſpirituelle : ſi elles ne penſent point, on ne peut en rien inférer contre l'homme, qui penſe certainement.*

III. *Cette réponſe, quoique ſimple & générale, détruit l'objection des Matérialiſtes. Mais l'Auteur va plus loin. Perſuadé que le ſentiment qui refuſe l'intelligence aux animaux, eſt de tous les ſyſtêmes le plus conforme à la raiſon, il s'attache à le prouver en montrant :*

Digitized by Google

1^ement. *Que ſi les brutes ont une ame, on doit en attribuer une aux plantes, à l'aiman, à preſque tous les êtres.*

2^ement. *Qu'on peut, avec Deſcartes, regarder les animaux comme de ſimples automates, dont toutes les actions, même les plus ſinguliéres, ſont produites par le jeu d'organes fabriqués avec un art merveilleux.*

IV. *Mais quoique purement méchaniques de la part des animaux, ces opérations ont pour cauſe une intelligence; & cette intelligence eſt celle-même qui produit en nous les actions ſpontanées, & tant de mouvemens involontaires, excités dans notre machine ſans le concours de notre ame. Différentes ſortes de preuves montrent que le principe qui fait agir les brutes leur eſt étranger. Une des principales, & que l'Auteur développe avec ſoin, c'eſt la contrariété manifeſte que nous offre la conduite de ces êtres, qui ſont inférieurs aux hommes ſous certains regards, paroiſſent en d'autres points infiniment au-deſſus d'eux: d'où il ſuit que s'ils avoient une intelligence qui leur fût propre, elle ſeroit en même-tems moindre & plus parfaite que notre ame. Le Poëte met cette contradiction dans tout ſon jour, en rapportant d'une part pluſieurs exemples frappans de la ſtupidité des animaux; & de l'autre,*

Digitized by Google

des traits ſinguliers de connoiſſance, d'art & de génie, qu'on remarque en eux. Il réfute auſſi dans cet article les opinions de quelques Philoſophes, dont les uns ont cru qu'on pouvoit, en ſéparant les ſenſations d'avec l'intelligence, attribuer aux bêtes les moindres propriétés de l'ame; les autres ont imaginé des ames plus ou moins parfaites, dont ils forment différentes claſſes.

V. *Il attaque dans le cinquiéme article cet inſtinct imaginaire, par lequel on prétend expliquer les actions des brutes. Il prouve que c'eſt un mot vuide de ſens, s'il ne ſignifie pas une intelligence; & que ſi cette intelligence eſt ſuppoſée réſider dans le corps des animaux, on doit en conclure* 1^erement^, *qu'ils ont à l'immortalité le même droit que nous:* 2^ement^, *que les regarder comme deſtinés à nos plaiſirs, ou même à nos beſoins, c'eſt s'arroger ſur eux une domination injuſte, tyrannique & criminelle. A ces raiſons il en joint pluſieurs autres, qui toutes concourent à faire voir que le ſyſtême de Deſcartes ſur les animaux, eſt, ſinon démontré, du moins très-vraiſemblable, & très-conforme à l'idée que le raiſonnement & la vûe des merveilles de l'univers nous donnent de la toute-puiſſance de Dieu. Quoique l'Auteur laiſſe entrevoir ſon penchant pour cette hypothéſe, il ne force pas Quintius à l'embraſſer. Il ſe contente de l'exhorter à ne point prendre de parti ſur un problême*

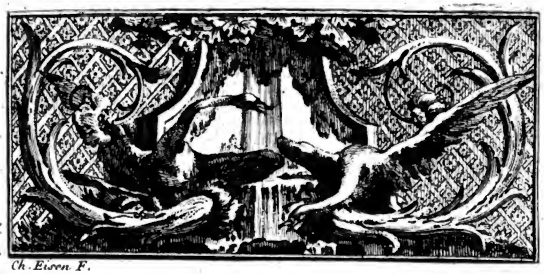
Digitized by Google

peut-être insoluble, & sur-tout à ne tirer de la nature des bêtes aucune induction sur celle de l'homme.

VI. *Toutefois, ce n'est pas en vain que nous les avons devant les yeux. Ce sont des preuves éclatantes de la sagesse & de la puissance d'un Créateur. Le Poëte développe cette vérité, en faisant un détail curieux de la structure des animaux, dont il parcourt les différentes espéces. Ce Livre est terminé par des réflexions sur l'inconséquence de ces prétendus Philosophes, qui, regardant les opérations des brutes, comme des témoignages de génie, ne rougissent pas d'attribuer au hazard la création de ces êtres & celle de l'univers.*

L'ANTI-LUCRECE.

Digitized by Google



Ch. Eisen. F.

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE SIXIE'ME.

I. AVANT que d'enſemencer un champ qui n'a point encore reçû de culture, le Laboureur commence par le défricher. Il en arrache les épines, il en dompte la dureté par d'opiniâtres efforts. Ainſi pour empêcher que l'erreur, en ſe reproduiſant, n'étouffe dans votre eſprit les ſemences du vrai, je la combats dans ſon principe; je veux en extirper la racine, en détruire juſqu'au germe. Juſques ici vous aviez méconnu la Nature; d'infidéles mains en avoient à vos yeux défiguré les véritables traits. Offenſée des titres que vos Maîtres lui prodiguent, elle réclame hautement ce Souverain, cet Auteur ſuprême, dont une fauſſe Philoſophie prétend lui faire ſecouer le joug. En la connoiſſant mieux, vous rendrez avec elle hommage à la Divinité.

C'eſt pour vous y forcer, que je me ſuis attaché, Quintius, à vous donner une juſte idée de votre ame. J'ai

voulu vous montrer dans vous-même un être distingué du corps, supérieur à la matiere ; & de cet être dont le sentiment intérieur vous prouvoit l'existence, élever vos regards à la contemplation de l'Intelligence souveraine. J'en ai conclu la nécessité d'un agent universel, qui seul principe & législateur de l'univers pût disposer de la matiere, par elle-même incapable de se mouvoir & de se modifier. Vous ne devez plus enfin révoquer en doute l'excellence de votre ame. Je l'ai vengée des attentats d'un Poëte téméraire, qui vouloit dégrader l'image de la Divinité. Outré de ce qui fait notre gloire, il ne consentoit pas à l'immortalité d'une partie de soi-même : mais l'homme souhaite inutilement de périr tout entier ; sa destinée est de vivre.

Cependant vous balancez encore à vous rendre. Mes raisonnemens ont à combattre dans votre esprit l'impression que fait sur vous la vûe des animaux. Vous les regardez, peut-être avec raison, comme des substances uniquement composées de matiere, & que détruit à jamais la dissolution de leurs parties. Vous m'objectez donc que ces êtres matériels & périssables ont une ame à peine différente de la nôtre, & qui peut, sinon s'élever à la découverte des vérités sublimes, connoître du moins tout ce qui convient au corps dont elle meut les organes, tout ce qui est propre à le défendre, à le conserver, à le nourrir. « Les animaux, dites-vous, ont » de la mémoire & du sentiment : ils voyent, ils entendent : capables de distinguer les objets par l'odorat, » le tact & le goût, ils peuvent, suivant qu'ils en sont

» frappés, y tendre, ou les fuir : pour arriver à leur but, » ils ſçavent employer la ruſe : inſtruits des remédes » convenables à leurs maladies, ils choiſiſſent dans un » grand nombre de plantes le ſpécifique auquel en eſt » attachée la guériſon. Le plaiſir & la douleur, l'afflic- » tion & la joie, l'eſpérance & la crainte agiſſent ſur » eux, comme ſur nous. De l'amitié, de l'amour, on » les voit paſſer aux tranſports de la colere, à ceux de » la haine, & ſuſceptibles de toutes ſortes de deſirs, » ſe livrer à ce qui les charme avec cette vive ardeur » qu'inſpirent les paſſions. Nés libres, ils ſe meuvent » volontairement. Soumis, & pour ainſi dire humaniſés » par l'homme, ils aiment les careſſes, ils redoutent les » châtimens, ils obéiſſent même aux menaces.

» De-là vient qu'on a de tout tems attribué certains » vices à quelques-uns, certaines vertus à d'autres, » comme leur caractere diſtinctif. De-là cette opinion, » que les animaux ont en pluſieurs points ſervi de maî- » tres & de modéles à l'homme. Nous apprimes à chaſ- » ſer, en voyant le Chien ſuivre d'un pas sûr les traces » de ſa proie, ou la découvrir avec ſagacité dans l'é- » paiſſeur des forêts. Que de traits frappans offre la con- » duite de ce merveilleux animal ! Fidéle, prudent, intré- » pide, il veille à la ſureté de nos demeures : il conduit, il » garde un troupeau nombreux ; il fait rentrer les Brebis » dans leurs parcs ; il en défend l'abord aux raviſſeurs. » Quelle inquiétude, quels regrets ne montre-t-il pas, » lorſqu'il a perdu ſon maître ? quelle joie quand il l'a » retrouvé ? Plein de reconnoiſſance, il s'expoſe, pour

» le tirer du péril, aux coups d'un aſſaſſin; & ſi ſes cou-
» rageux efforts ne peuvent ſauver ce maître ſi cher, il
» le venge : ſon acharnement, ſes morſures dénoncent le
» meurtrier. Peut-être auſſi le Renard nous aura-t-il appris
» à dreſſer des piéges, à fouiller les entrailles de la terre,
» à percer les montagnes : peut-être devons-nous à l'i-
» mitation de quelqu'une de ſes manœuvres, la décou-
» verte des métaux. Et la guerre elle-même, cet art fu-
» neſte & déplorable, tant de féroces animaux ne l'au-
» roient que trop enſeignée aux hommes, ſi les hommes
» inſtruits par leur propre fureur, n'euſſent pas été d'eux-
» mêmes altérés du ſang de leurs ſemblables. Le Lion ſe
» jette ſur ſa proie; Ceſar envahit le ſceptre de l'uni-
» vers. Avec des vûes différentes, tous deux uſurpateurs,
» ils uſent de la même violence, l'animal pour aſſouvir
» ſa faim ſanguinaire, le Heros pour orner du diadême
» ſon front ambitieux. A quoi ne forme-t-on pas le do-
» cile Eléphant? Eſt-il rien que le Singe ne ſçache copier
» avec graces? Les ruſes du Chat, les danſes de l'Ours,
» le ſoin que prend un Hibou de nourrir les animaux
» qu'il deſtine à ſa ſubſiſtance, après les avoir mis hors
» d'état d'échapper; ne ſont-ce-pas autant de preuves
» d'intelligence? Avant nous le Caſtor ſçavoit enfoncer
» des pieux au fond d'une riviere, bâtir ſur pilotis, op-
» poſer des digues à la violence des eaux. C'eſt lui qui
» le premier a lié des piéces de bois avec du ciment.
» L'homme eſt devenu navigateur, en voyant cet ani-
» mal creuſer le tronc d'un arbre, y laiſſer une branche
» pour s'en ſervir comme d'un gouvernail, & confier à

Digitized by Google

» cette eſpéce de barque ſes petits encore trop. foibles » pour nager. L'Hirondelle, dont le retour annonce celui » du printems, nous a donné les premieres leçons d'ar- » chitecture, par la maniere admirable dont elle fabrique » ſon nid. Le Roſſignol, que les frimats chaſſent auſſi » tous les ans de nos contrées, par la douceur de ſes ac- » cords a formé notre voix à des cadences harmonieu- » ſes. Enfin, c'eſt ce filet que tend l'Araignée dans les » angles de nos murs pour enchaîner ſa proie, qui nous » a fait naître l'idée de ſurprendre les oiſeaux & les poiſ- » ſons par un lacs trompeur. Cet animal ruſé nous a » montré l'art d'ourdir des toiles & de fabriquer des » étoffes, lorſque nous l'avons vû attacher à nos lam- » bris les extrémités de ſes rézeaux, & ſans le ſecours » d'aucun inſtrument étranger, ſerrer les fils de ſa trame, » en les rapprochant.

» Combien d'autres exemples ne pourroit-on pas al- » léguer ici! L'infatigable Fourmi travaille tout l'été » pour remplir ſes magaſins, de ce qui doit pendant » l'hiver aſſurer ſa ſubſiſtance : modéle parfait du ci- » toyen, ſa conduite eſt une leçon pour ces hommes, » dont la coupable molleſſe prétend aux avantages de » la ſociété, ſans en partager les travaux. Voyez avec » quelle légereté l'Abeille voltigeant ſur la ſurface hu- » mide des fleurs, en tire une gomme parfumée, pompe » la ſéve qui s'y porte du ſein de la terre, & leur enléve » ces perles liquides & tranſparentes, qui répandent un ſi » vif éclat ſur le bord de leurs calices. Voyez avec quelle » ardeur elle recueille les brillantes larmes de l'aurore,

» échauffées par la douce chaleur des premiers rayons
» du ſoleil. Chargée de ſerpollet & de thim, elle revole
» enſuite vers la ruche, & fiere du ſuccès de ſa courſe,
» elle y dépoſe une moiſſon qu'elle n'a pas faite pour
» elle ſeule. Pour la renfermer, elle bâtit, avec une cire
» qui s'étend à ſon gré, des cellules hexagones qui s'ap-
» pliquant les unes aux autres, forment un échiquier
» dont les caſes ſont ſéparées par des cloiſons. On pren-
» droit cet ouvrage digne du génie de Dédale, pour
» le chef-d'œuvre d'un habile Architecte conſommé
» dans la ſcience d'Euclide, & qu'une longue étude
» inſtruiſit à fond de tous les arts. Telle eſt la proportion,
» la juſteſſe qui régne dans toutes les parties de l'édifice :
» tant les alvéoles ſont clairs & tranſparens : tant il
» brille de deſſein & d'adreſſe dans leur merveilleuſe
» ſtructure. L'Abeille prévoyante y fait avec ſoin de gran-
» des proviſions de miel : elle vivra de ce nectar, fruit de
» ſes travaux, lorſque les frimats auront dépouillé la
» terre, & que toute la nature languira ſans ame & ſans
» vie. Que ſera-ce ſi vous portez un œil attentif ſur ce
» qui ſe paſſe de plus ſecret dans l'intérieur de la ruche?
» Que vous découvrirez d'objets dignes d'admiration!
» On y travaille avec ardeur pour le bien de la ſociété;
» une vive tendreſſe en unit les membres; un même eſ-
» prit les anime. Les Abeilles ont des mœurs, des loix,
» un chef. Chacune d'elles fait partie d'une république,
» a ſon département, ſes fonctions à remplir. L'art mi-
» litaire a pour elles des charmes. Senſibles à la gloire
» qui l'accompagne, & peu touchées de ſes dangers, elles

Digitized by Google

» s'arment pour la défenſe de leur patrie. Souvent de » nombreuſes colonies en ſortent, pour fonder au loin » de nouvelles villes, pour étendre les loix, le nom & les » uſages de la nation. Que peut faire de plus grand, de » plus beau toute la ſageſſe des hommes ?

» Jadis vivoit un Milan le plus hardi de ſon eſpéce. » D'abord il n'avoit fait la guerre qu'à de foibles Co- » lombes : mais la deſtinée l'appelloit à de plus grands » exploits. Il dédaigna bien-tôt une proie fugitive ; & » las de vaincre ſans gloire, il chercha des ennemis » plus dignes de ſon courage. Un Aigle traverſoit les airs » il le voit, l'attaque, & le harcéle en lui portant des » coups redoublés. Peu touché de l'attentat d'un vil » ſujet, le roi des oiſeaux ne s'en apperçoit pas même, » & continue ſa route. A ſon retour le téméraire Milan » revient à la charge ; il lui arrache une plume ; & fier » de cette dépouille, il la porte dans ſon bec comme » un trophée. Souffrir une pareille inſulte, c'eût été » pouſſer la patience trop loin. L'Aigle irrité le ſaiſit, & » par un reſte de bonté, lui faiſant grace de la vie, le » laiſſe ſans plume ſur un rocher. Que fera-t-il en cet » état ? Il rougit de ſurvivre à ſa défaite : cependant ſa » courageuſe fierté ne le quitte pas encore. Nud, tranſi » de froid, ſe défendant à peine contre la faim, il ſonge » à ſe venger. Cet eſpoir anime & repaît ſa colere ; » nourri de vermiſſeaux, il attend avec impatience que » ſes forces & ſes plumes renaiſſent. Ce jour arrive en- » fin. Il prend l'eſſor, plein du projet d'employer » contre un ennemi trop redoutable, ſinon la force, au

» moins l'artifice : l'artifice eſt la reſſource du courage » vaincu. Un pont de bois, miné par le choc des eaux » & par les années s'offre à ſes regards, & dans le mi- » lieu il apperçoit une ouverture. Ce lieu lui paroît » propre à ſervir de piége ; il le choiſit pour le théâtre » & l'inſtrument de ſa vengeance. D'abord il paſſe par » cette ouverture une partie du corps, & l'ayant re- » connu ſuffiſante, il eſſaye de la traverſer doucement : » il recommence enſuite, en s'y plongeant d'un vol ra- » pide. Après s'en être aſſuré par des épreuves réiterées, » il s'éléve dans les cieux & va chercher ſon vainqueur : » il le découvre, & d'un air inſultant va droit à ſa ren- » contre. L'Aigle indigné fond ſur lui, prêt à dépouiller » une ſeconde fois ce rebelle, ou même à lui donner » la mort. Le traître fuit & ſe ſauve vers le pont : à » peine en a-t-il traverſé l'ouverture, que l'Aigle avec » une impétuoſité, que redoublent la fureur & l'eſpé- » rance, ſe précipite dans cette gorge trop étroite pour » lui, s'y embarraſſe, & malgré les vains efforts de ſes » aîles, ſe trouve arrêté par le milieu du corps. Le Milan » accourt auſſi-tôt, lui arrache toutes ſes plumes, & » content d'avoir uſé de repréſailles, il ſe retire ſatis- » fait & vengé. »

A cette foule d'exemples que vous m'oppoſez, Quintius, je vais en ajoûter un autre encore plus frap- pant. Ce ſera, je le ſçais, vous fournir des armes con- tre moi : mais je ne prétends pas, en attaquant la cauſe des animaux, diſſimuler, ni même affoiblir rien de ce qui peut leur être favorable. Ecoutez un fait que vous

Digitized by Google

ignorez peut-être, & qui doit relever à vos yeux l'eſpéce des quadrupedes. J'ai vû dans ces contrées, où le rapide * Danaſtris prend ſa ſource, pour arroſer les vaſtes plaines des Daces; dans la fertile Ucraîne, terre à préſent inculte, mais où régna l'abondance, tant qu'elle eut les belliqueux Coſaques pour habitans; j'ai vû rangées en bataille des troupes nombreuſes d'animaux ſauvages, ennemis irréconciliables, quoique d'une même eſpéce, & diſtingués ſeulement par la couleur. Les uns ſont fauves, les autres noirs. En Pologne on les appelle Baubaques: c'eſt une ſorte de renards; mais ils ne vivent que des productions de la terre. Ils ſe contentent de moiſſonner de vertes campagnes, d'amaſſer dans leurs retraites ſouterraines des proviſions de fourages; & c'eſt la poſſeſſion de ces cavernes, ou de ces prairies qui fait l'unique ſujet de leurs querelles. Ainſi les peuples que ſépare le large & profond canal du Rhin, ſe diſputent par de ſanglantes guerres l'empire de ſes bords. D'un côté l'Allemagne raſſemble toutes ſes forces: la France oppoſe de l'autre tout le poids de ſa puiſſance. Lors donc qu'un amour farouche de la gloire, & qu'une aveugle paſſion de vaincre s'empare de ces féroces animaux, la terre du ſombre creux de ſes cavernes vomit un peuple de combattans furieux. Leur frémiſſement annonce l'ardeur qui les anime. Ils ſe répàndent d'abord dans la plaine diviſés par pelotons & ſans ordre; mais bien-tôt on les voit former, ſous un chef, différens bataillons. Les deux armées tracent leur

* Le Nieſter.

camp dans la prairie, dont la conquête eſt l'objet de leur ambition, & chacune ſe range ſur une ligne oppoſée. De part & d'autre vous verriez les mêmes tranſports : le combat eſt précedé par les mêmes préludes qu'accompagne le bruit le plus terrible. Un cri guerrier donne le ſignal. Animés par ces ſons effrayans, ils ſe livrent à leur impétueuſe fureur. Tout ſe choque, tout ſe mêle en un inſtant : les coups ſe confondent ; la couleur montre à chacun l'ennemi ſur lequel doivent tomber les ſiens, & la terre rougit inondée de ſang. L'eſpérance & la crainte paſſent tour à tour d'un parti dans l'autre. Combien de ruſes, combien de traits d'une bravoure héroïque l'horreur du combat ne dérobe-t-elle pas aux yeux des ſpectateurs ? Enfin la victoire ſe déclare : les vaincus prennent la fuite, & vont chercher loin de-là des pâturages plus ſûrs. L'armée victorieuſe, ſans les pourſuivre, s'empare auſſi-tôt des cavernes abandonnées, & ſe borne à ravager les prairies qu'elle vient de conquérir. Mais la prévoyante cruauté des vainqueurs fait ſubir à leurs priſonniers des peines d'une eſpéce ſingulière. Ils ne ſe contentent pas de les renfermer dans des foſſes profondes, & de les condamner aux rigueurs d'une priſon qui ne finit qu'avec leur vie. Lorſque les premiers frimats annoncent le retour de l'hiver, ils menent dans la prairie ces eſclaves, uniquement conſervés pour le tranſport des proviſions, les obligent de ſe renverſer, & de tenir leurs pattes élevées, de peur que le foin ne s'échappe, les chargent enſuite, tirent par la queue ces chariots animés, & labourent

Digitized by Google

toute la route avec le dos enſanglanté de ces malheureux.

Je vois, avec le même étonnement que vous, l'ardeur dont les animaux paroiſſent tous enflammés pour la propagation de leur eſpéce, & les marques de tendreſſe qu'ils donnent à leurs petits. De la part des meres, quels ſoins pour les nourrir! quel courage pour les défendre! Elles craignent tout pour eux, & rien pour elles-mêmes: il n'eſt point alors de danger qu'elles ne bravent, d'ennemi qu'elles n'attaquent. L'amour maternel leur donne des forces; une valeur héroïque anime leurs tranſports. Vous ajoûtez, Quintius, qu'il ne faut pas regarder les animaux comme muets: » Chacun d'eux a, dites-vous, ſon langage, quoique » nous ignorions & les paroles qu'ils articulent, & les » penſées que ces paroles expriment. En effet, pour- » quoi le chant des Oiſeaux, ou le ſifflement du Ser- » pent; pourquoi le henniſſement du Cheval, pourquoi » ces hurlemens affreux dont retentiſſent nos bois; le » cri d'une Oye, le gémiſſement d'une Hyene, le murmure » plaintif d'une Tourterelle, le bruit d'une Cigale, pour- » quoi tous ces ſons diverſifiés ſelon les eſpéces, mais » les mêmes pour chacune dans toutes les contrées de » la terre, ne ſignifieroient-ils rien? Dès qu'on entend » rugir un Lion; dès qu'on le voit ouvrir ſa gueule en- » ſanglantée, battre ſes flancs, dreſſer ſa criniere, & » lancer d'un œil enflammé des regards étincelans, on » connoît ce que médite ce redoutable animal. Nous » entendons un Bœuf mugir, un Chien aboyer: le ſon

Digitized by Google

» de l'un & de l'autre n'eſt pas toujours le même, n'a pas » toujours la même force: il varie ſelon la variété des » ſentimens dont il n'eſt que l'expreſſion. Quelle diffé- » rence entre le cri que jette une Poule, lorſqu'à la vûe » d'un avide Milan, elle rappelle ſaiſie d'effroi ſous ſes » aîles une foule de petits diſperſés, & celui qu'elle fait, » lorſqu'ayant découvert un monceau de grains, elle » les raſſemble, & pleine de joie, les invite à ce feſtin » délicieux? Quand les Brebis averties par la chûte du » jour de quitter de fertiles pâturages, portent leurs » mammelles à des petits dont la ſoif attend leur retour, » les Agneaux ne répondent-ils pas à leurs voix? Chacun » reconnoît ſa mere & la ſalue de loin, ſans jamais ſe » tromper; ils accourent & puiſent à longs traits avec » une avide reconnoiſſance ce lait abondant, qui fait » leur nourriture.

» Les troupeaux, les volatiles, les bêtes féroces, » enfin preſque toutes les eſpéces d'animaux ont donc » un langage propre, & qui, proportionné dès l'ori- » gine à leurs beſoins, eſt le lien d'un commerce ſenſi- » ble entre tous ceux du même genre. Donc ils ſont » doués de connoiſſance & de ſentiment; & cette con- » noiſſance, ce ſentiment s'étendent à tout ce qui peut » intéreſſer leur conſervation & celle de leurs petits. » Donc ils ont une ame qui n'eſt pas plus au-deſſous de » la nôtre, que le rouge pâle eſt inférieur au vermillon, » le cuivre à l'or, la pierre au diamant, l'herbe que fou- » lent nos pieds à ces ormes dont le feuillage épais » nous offre une ombre agréable, la foible lueur de la

Digitized by Google

» lune à l'éclat du soleil. Le plus ou le moins ne fait pas
» une différence essentielle, & les animaux nous ressem-
» blent trop pour être d'une nature contraire à la nôtre.
» Cette mousse qui naît sur une écorce étrangere, a ses
» racines & sa tige, porte ses feuilles & son fruit,
» comme le chêne le plus élevé. Ce ruisseau qui coule à
» peine sur un sable fin, & dont le moindre caillou rompt
» souvent le cours, porte ses eaux à la mer comme le
» fleuve des Amazones; ce fleuve, qui se précipitant
» des plus hautes montagnes de l'univers, roule dans
» un lit immense à travers cent royaumes, & qui grossi
» par la fonte des neiges & par une foule de rivieres,
» semble être l'océan même dans lequel il se jette. C'est
» donc en vain que le Philosophe s'obstine à défendre la
» réalité de substances immatérielles, dont il n'eut jamais
» une idée nette, puisque nous sommes environnés d'ê-
» tres, dont les ames sont de pure matiere. Notre intelli-
» gence l'emporte, il est vrai, sur celle des animaux; mais
» cet avantage qui nous relève si fort à nos yeux, & que
» l'orgueil qualifie du nom superbe de raison, n'a d'au-
» tre cause qu'un enchaînement plus heureux des prin-
» cipes de notre corps. Le Renard paroît avoir plus d'es-
» prit, plus d'adresse que les autres animaux: il n'est
» pas d'un ordre différent. L'homme a de même sur le
» Renard une supériorité visible, parce qu'il est pétri
» d'une matiere plus déliée; mais cette matiere est aussi
» de l'argile. Il a des organes mieux fabriqués, une
» forme plus parfaite; sa nature est la même; & cette
» ressemblance pour le fonds le met au niveau de tous
» les animaux. »

Digitized by Google

Tel eſt votre langage, Quintius : tel eſt celui du vulgaire & de quelques prétendus Philoſophes. Ne croyez pas toutefois ce ſentiment inconteſtable. Daignez l'approfondir, & le ſoumettre aux loix de la ſaine Philoſophie.

II. Vous prétendez que les actions des animaux émanent d'une intelligence qui réſide en eux : mais cette concluſion n'eſt appuyée que ſur des indices extérieurs & peu ſûrs. Arrêtés par une écorce impénétrable, mes yeux apperçoivent le dehors de ces actions merveilleuſes ; ils n'en découvrent ni la nature, ni le principe ſecret. Si je contemplois le fond de ces êtres, ſi je connoiſſois leurs penſées, comme je connois les miennes, la certitude que j'ai de ma propre raiſon ne me permettroit pas de révoquer en doute celle des animaux. Je leur accorderois avec vous une ame peut-être inférieure, mais ſemblable à celle de l'homme, & qui n'en ſeroit éloignée que par une diſtance ſuſceptible de dégrés. J'irois plus loin : par une conſéquence naturelle j'appliquerois à cette ame toutes les propriétés de la nôtre ; je la ſoutiendrois incorporelle, ſimple, immortelle. Que penſez-vous en effet avoir prouvé, par cette foule d'exemples dont vous m'accablez? Qu'un être qui penſe eſt corporel ? Non, Quintius ; ni ces exemples, ni tous vos raiſonnemens n'ébranleront jamais les preuves, qui démontrent qu'une ſubſtance intelligente eſt immatérielle, & par conſéquent inacceſſible à la mort. Si donc il réſulte de vos diſcours que les

Digitized by Google

animaux ſont capables de penſer, il en réſulte qu'on doit reconnoître en eux quelque choſe d'incorporel, qui plus ou moins parfait que nos ames, eſt au fond de la même eſpéce, a, comme elles, l'immortalité pour attribut. Mais vous n'établiſſez pas ce que vous déſiriez ardemment d'établir; vous ne prouvez point que nos ames doivent rentrer dans le néant, qu'elles ſoient de viles modifications de la matiere, des figures accidentelles & deſtructibles, dans leſquelles un certain dégré de mouvement faſſe éclore la connoiſſance, ou l'amour. J'ai renverſé ce ſyſtême; & ce que vous alleguez ici, ne contribuera pas à le relever.

En effet, le défaut de votre raiſonnement conſiſte en ce que vous poſez avec confiance, comme indubitables, deux principes, dont aucune lumiere naturelle ne découvre ni la vérité, ni l'union; que les bêtes ont une âme, qui connoît & deſire; & que cette ame eſt mortelle. Admettez l'un ou l'autre; j'y conſens: mais vous ne pouvez les admettre tous deux enſemble. Que dis-je? vous ne ſeriez pas en état de réduire au ſilence un Philoſophe qui s'obſtineroit à vous conteſter ces deux points. L'animal périt tout entier, dites-vous; je le crois; mais ſi diſciple de Pythagore, ou des Gymnoſophiſtes, je ſoutenois avec eux que les ames des bêtes paſſent ſucceſſivement d'un corps dans un autre, ou qu'elles ſont miſes en réſerve, juſqu'à ce qu'elles rentrent dans celui dont elles ont déja fait mouvoir les organes, comment pourriez-vous me convaincre d'erreur? Quel argument la ſubtilité de votre eſprit

vous fourniroit-elle contre moi ? Vous échoueriez à cet écueil, comme fit autrefois Lucrece.

L'autre point ſur lequel vous inſiſtez avec tant de force, n'eſt pas mieux connu, quoique regardé comme évident par le vulgaire. Vous prétendez que les bêtes ont une ame : peut-être en ont-elles une ; je ne le nierai pas : la raiſon ne permet de nier que ce qu'elle démontre faux : mais peut-être auſſi n'en ont-elles point. Je la vois, dites-vous : vous voyez des actions ; mais vous ne découvrez pas l'agent même : ce n'eſt point aux yeux, c'eſt à la raiſon, qu'il appartient de pénétrer juſqu'à cet agent qui ſe cache à nos regards. Vos yeux ſouvent vous montrent comme rond, ce qui réellement eſt quarré : ſouvent ils prêtent aux objets des couleurs que les objets n'ont point. Ils ſe tracent des figures dans les nuages ; ils apperçoivent quelquefois deux ſoleils dans les cieux : ils voyent dans l'air des montagnes bleuâtres : l'eau de la mer leur paroît tantôt verte & tantôt azurée. Défiez-vous donc de ces infidéles témoins. Il s'agit d'examiner ce que ſont en elles-mêmes les actions des animaux. Sont-ce des mouvemens méchaniques, imprimés à leurs corps par un principe étranger, qui faſſe jouër à ſon gré les reſſorts de ces machines ; comme ſeroient dans une nuit profonde, pendant le ſommeil du pilote & des matelots, les mouvemens d'un navire que le vent ſeul feroit voguer, en enflant les voiles ? Sont-ce des opérations volontaires produites en eux, ainſi que dans nous, par une cauſe intérieurement agiſſante ; comme eſt celle qui dirige ce vaiſſeau, lorſque le

le Pilote veille, & que les matelots exécutent ſes ordres ? C'eſt de cette maniere que chacun de nous ſçait qu'il eſt mû, parce que chacun de nous ſçait qu'il conçoit, & qu'il a du ſentiment. Du haut d'une falaiſe nous découvrons en pleine mer deux bâtimens : ils vont d'un pas égal & de front ; à cette diſtance, leur ſtructure ſemble être uniforme ; ils paroiſſent ſe mouvoir de la même façon : toutefois le mouvement de l'un eſt l'effet de ſon propre méchaniſme ; l'autre doit le ſien à l'action d'une cauſe étrangére. Cette différence, que le rapport de nos yeux ne nous faiſoit pas même ſoupçonner, devient ſenſible à l'approche de ces deux navires. Nous voyons alors que le premier avance à force de rames, & que le ſecond eſt pouſſé par les vents. Tout ce qui paroît cauſe ne l'eſt donc pas toujours : & la raiſon, loin de s'aſſervir aux ſens, a droit de les juger.

L'homme & l'animal peuvent donc avoir des cauſes motrices dont la nature ſoit différente, quoiqu'elle paroiſſe la même : ce qui ſuffit pour obliger le ſage à ſuſpendre ſon jugement. En effet, l'homme eſt connu ; l'animal ne l'eſt pas encore. Les actions des bêtes ſont viſibles ; mais le principe de leurs actions ſe dérobe à notre ſagacité. Vous conjecturez que ce principe eſt la crainte, ou le deſir, parce qu'elles donnent des ſignes extérieurs de deſir, ou de crainte : & vous l'affirmez avec confiance, ſans daigner approfondir une matiere ſi difficile, ſans imaginer même que ce ſoit une queſtion. Mais ce n'eſt pas une ſimple conjecture, ce ne ſont pas des ſignes équivoques, qui vous font ſoupçonner

que ces paſſions exercent leur empire ſur le cœur de l'homme. Votre propre expérience vous en inſtruit. Vous ſçavez donc mieux ce qui ſe paſſe en vous, je connois mieux ce qui ſe paſſe en moi, que nous ne ſçavons l'un & l'autre ce qui ſe paſſe dans un cheval, ou dans un chat. Jugez par conſéquent de vous-même, par ce que vous ſçavez de vous-même; & non par l'exemple d'un animal auquel vous ne rougiſſez pas de vous comparer. Quelle honteuſe méthode pour un homme, & pour un Philoſophe! Le Philoſophe procéde de ce qu'il connoît à ce qu'il ignore. Par quel caprice aimez-vous à juger de ce que vous connoiſſez, par ce qui vous eſt inconnu? Etrange dialectique! Eſt-ce dans le ſein des ténébres qu'il faut chercher la lumiere?

III. Je pourrois me borner à cette réponſe: elle détruit votre objection. Toutefois comme les ſens vous déterminent, & que d'ailleurs un préjugé preſque général donne au ſyſtême que vous ſuivez une foule de partiſans, je veux vous oppoſer Deſcartes & tous les grands hommes qui ſe font gloire d'être ſes diſciples. Peut-être reviendrez-vous à douter de ce qui vous paroiſſoit évident, ſi les actions les plus merveilleuſes des animaux peuvent, comme je le crois, s'expliquer facilement par le ſeul jeu de leurs organes, & ſans admettre l'opération d'une ame qui leur ſoit attachée. Mais comme les exemples ont plus d'autorité ſur votre eſprit que la raiſon même, je vais avant que d'entrer dans cet examen, en oppoſer d'autres à ceux que vous avez accumulés contre moi.

Digitized by Google

Voyez cette plante qu'on nomme Senſitive. Ne ſemble-t-elle pas fuir notre approche, & ſe dérober à la main qui la touche, comme ſi cette main devoit lui porter un coup mortel. Elle va même, ſi vous inſiſtez, juſqu'à raprocher de ſa tige toutes ſes branches, avec une apparence de triſteſſe, juſqu'à tomber précipitamment la tête penchée vers la terre. Ceſſez de la pourſuivre : vous la verrez alors ſe relever, épanouir une ſeconde fois ſes feuilles, & reverdir avec un air de ſérénité. Attribuerez-vous à cette plante des ſenſations de plaiſir, ou de douleur ? lui donnerez-vous une ame comme la nôtre ? Vous ne reconnoiſſez en elle que des organes fabriqués d'une maniere admirable, & diſpoſés avec un art qui porte le caractere d'un excellent ouvrier. Elle doit toute ſa beauté, toute ſa vigueur, à la ſéve qui coule dans ſes vaiſſeaux : mais ils ſont tels que le moindre coup qui leur eſt porté par la pluie, par une main, par une baguette, arrête le cours de ce ſuc nourricier, & l'oblige à refluer dans les racines. La plante alors deſſéchée ſe reſſerre : vous voyez ſes fibres treſſaillir, & ſes feuilles ſe replier. De-là vient qu'elle paroît s'affaiſſer, prendre la fuite, emprunter en un mot les dehors de la timide pudeur.

Vous avez obſervé ſans doute entre les feuilles de la Vigne, & celles du Lierre, des fils aſſez longs dont ces arbriſſeaux ſe ſervent pour s'élever, en s'attachant à des appuis étrangers. Sans ce ſecours qui remédie à la foibleſſe de leurs branches, on les verroit ramper l'un & l'autre, & leur tronc incapable de ſe ſoutenir, ne

croîtroit que pour être foulé. Si donc il ſe trouve auprès d'eux un mur, un arbre, une colomne, ils y tendent; ils avancent, pour les ſaiſir, ces eſpéces de doigts qu'ils ont reçus de la Nature; ils embraſſent ces appuis, ſans jamais s'en détacher, & bien-tôt ils en égalent la hauteur. La Vigne, le Lierre ont-ils donc une ame? Cependant ces merveilles ne s'opérent pas ſans connoiſſance, ni ſans deſſein. Ces mains, ces bras ont été ſans doute accordés par une Intelligence à de fragiles arbriſſeaux, dont la tige par elle-même trop foible, avoit beſoin de ce ſecours. Pourquoi ne pas croire auſſi que les plantes ſont animées? En effet, un grand nombre de légumes, comme les Féves, la Courge, le Pois chiche, & cette autre eſpéce de Pois que les modernes Lucullus payent ſi cher, font la même choſe que la vigne. Ils font plus; lorſque rien autour d'eux ne leur préſente un appui, ils ſe prêtent un ſoutien mutuel, en entrelaſſant leurs branches minces & déliées, de la maniere la plus propre à leur donner de la conſiſtance. Telles on voit les Brebis pour ſe garantir des traits embraſés d'un ſoleil brûlant, s'amaſſer en troupes, ſe mettre à l'abri l'une de l'autre, & chercher, chacune dans l'ombre que fait ſa compagne, un aſyle contre la chaleur.

Semez des Houblons autour d'un Orme: vous les verrez d'abord s'élever ſur des lignes paralleles; mais bientôt leurs tiges s'inclinent, & ſe penchent vers cet arbre pour y trouver un ſoutien. L'obliquité de leurs mouvemens les en rapproche, & toutes parviennent enfin à le

toucher. Elles l'ont à peine saisi, qu'elles commencent à former autour du tronc une espéce de volute, une chaîne spirale qui l'enveloppe insensiblement. De-là elles gagnent chaque branche, qui voit en peu de tems naître autour d'elle de semblables liens. L'Orme se couvre de feuilles qu'il n'a point poussées, & dont la multitude dérobe la vûe des siennes. Une telle manœuvre dans cette plante ne vous paroît-elle pas digne d'admiration? Il est une espéce de Chêne, qui pour croître & se conserver a besoin en même-tems d'une nourriture forte, & d'un air libre: ses racines se détournent des terrains maigres, sabloneux, arides, & vont au-delà puiser une séve plus abondante. Sa tige s'éléve promptement: est-il confondu dans une forêt avec des arbres de différentes espéces; il se hâte de porter sa tête au-dessus d'eux, pour jouir en liberté de l'air dont ces dangereux voisins lui déroberoient une partie.

Cet art, que les Anciens remarquoient dans les opérations de la Nature, leur fit penser que l'Univers étoit gouverné par une multitude de génies distribués dans sa vaste étendue, & chargés de mouvoir, & de conserver tous les êtres. L'empire du ciel échût à Jupiter: Vulcain fut le Dieu des flammes: Cybele eut la terre en partage: Amphitrite & Neptune régnerent sur l'océan: Pluton, & la triple Hecaté sur les entrailles de la terre. Cerès présidoit aux moissons, Bacchus aux vendanges. De folâtres Napées se joüerent dans les prairies: les eaux furent peuplées de Nymphes, les forêts de Satyres & de Faunes. Tous les arbres furent habités par de

Dryades. Enfin, ravis de l'ordre merveilleux qui brille dans l'arrangement & les révolutions des aſtres, les hommes attacherent à chacun de ces corps une Divinité, qu'ils ſuppoſoient en régler le cours. Le Soleil, ce flambeau, cette ame de la nature, devint à leurs yeux un Dieu conducteur d'un char & de courſiers immortels.

Quelques Obſervateurs regarderent auſſi, comme animée, cette pierre merveilleuſe, dont la force attire le fer, & le tient ſuſpendu : frappés de ce phénoméne, ils crurent découvrir en elle du ſentiment & de l'amour. Peut-on voir en effet ſans ſurpriſe un corps auſſi dur, auſſi peſant qu'une maſſe de fer, courir en quelque ſorte avec ardeur s'attacher à l'Aiman, & devenu lui-même un nouvel Aiman, exercer ſur d'autres morceaux de fer une ſemblable puiſſance. Cependant toutes les propriétés de cette pierre n'étoient pas découvertes alors. On ignoroit qu'elle ſe tînt, comme la terre, dans la direction des deux pôles du monde, qu'elle eût elle-même ſes pôles, qu'une aiguille, en s'y frottant, devint propre à marquer les différens points du Ciel ; qu'elle pût ſervir de guide au Pilote ſur l'immenſe océan, & le conſoler de l'abſence des aſtres. Que dirai-je de l'Ambre, dont la force attractive agit ſur des corpuſcules, comme celle de l'Aiman ſur des corps ? Vous citerai-je ces gouttes d'eau, qui voiſines l'une de l'autre, tendent à ſe réunir : ces gouttes d'huile qui montent d'elles-mêmes entre deux plans inclinés, & dont la vîteſſe s'accroît à proportion qu'elles approchent du ſommet de l'angle ?

Digitized by Google

Si vous raiſonnez conſéquemment à vos principes, tant de ſignes d'intelligence, que ſemblent donner des êtres de toute eſpéce, doivent vous faire conclure que les plantes, les minéraux, les foſſiles ſont animés comme les bêtes. Ces ſignes ſont moins caractériſés; ils annoncent une ame inférieure : mais le plus ou le moins n'eſt pas une différence eſſentielle : vous m'avez oppoſé cette maxime; elle trouve ici ſon application. A la vûe de quelques apparences communes, vous faites preſque marcher les animaux de pair avec nous, malgré notre ſupériorité réelle en tout le reſte : certaines opérations dont les plantes ſont capables, & les marques extérieures de ſentiment que je trouve en elles, m'autoriſeront de même à les croire ſemblables aux animaux, quoique je les place dans un dégré plus bas. Si vous prétendez que l'ame humaine ne l'emporte ſur celle des bêtes, que par la fineſſe & la perfection des organes dont elle diſpoſe, je ferai le même raiſonnement ſur les bêtes comparées aux plantes. Je pourrois défendre le ſyſtême que vous attaquez, avec les armes que vous employez à le combattre.

Ne me dites pas, que les arbres ne marchent point, qu'ils n'ont aucun organe de ſenſation. Les végétaux que j'ai cités paroiſſent étendre leurs branches où il leur plaît, & pouſſer à deſſein leurs racines dans les terrains où la féve eſt meilleure & plus abondante. Ils ne parlent pas; mais peut-être ont-ils le tact, l'odorat, & le goût : car ils font ce que vous croyez ne pouvoir être fait ſans le miniſtere de ces ſens. Quand ils en

ſeroient privés, que pourroit-on en conclure? Tous les animaux ne jouiſſent pas de tous les ſens. Ce ver, qui ſe creuſe dans les entrailles de la terre une obſcure retraite, y vit aveugle & ſourd. L'océan eſt bordé de coquillages, dont la figure approche beaucoup de celle d'un couteau. Ces animaux ne changent jamais de place: le ſeul mouvement qu'ils ayent, c'eſt qu'ils s'enfoncent dans le ſable, quand l'eau de la mer ſe retire, & qu'à ſon retour ils s'élévent inſenſiblement.

D'ailleurs, combien de bêtes paroiſſent moins animées que cette plante ſi ſenſible, qui fuit notre approche, que cette aiguille, qui toujours dirigée vers le pôle ne s'en écarte jamais que par une légére déclinaiſon? Oui, Quintius, ſi quelquefois il ſe trouve des hommes dépourvus de ſens, & qui paroiſſent avoir moins d'eſprit que certains animaux, je pourrois auſſi vous citer des animaux plus inſenſibles que les plantes. Cependant la nature de tous eſt ſemblable. Si les Aigles ont une ame, vous ne pouvez en refuſer une à l'Huitre même.

Je ſçais, & vous le ſçavez, comme moi, que l'impreſſion de certains corpuſcules agités d'une certaine maniere, eſt l'unique cauſe de tout ce que l'Aiman, de tout ce que les plantes les plus ſinguliéres nous offrent de merveilleux. Pour produire ces effets, une ame n'eſt pas néceſſaire; il ne faut que du mouvement & des organes. Mais pourquoi ne ſeroit-il pas permis d'attribuer à de pareilles cauſes les actions des animaux? Il coule ſans ceſſe des deux pôles du monde une matiere rapide &

ſubtile, qui pénétre les pores de l'Aiman, l'environne, en fait le centre d'un tourbillon toujours agité. Comme cette matiere trouve dans le fer des routes aſſez ſemblables, elle le pénétre auſſi, l'attache à l'Aiman, & lui communique les mêmes propriétés, en formant autour un ſemblable tourbillon. Si je frotte contre ce fer une aiguille d'acier, j'en ouvre les pores au fluide magnétique, qui lui fait prendre auſſi-tôt ſa propre direction, & l'aſſujettit en même-tems à toutes les variations qu'il éprouve dans ſon cours. Deux autres fluides, la ſéve & la matiere ſubtile opérent toutes les merveilles que nous admirons dans les plantes qui naiſſent avec le beſoin d'un appui. La ſéve agit ſeule dans celles qui ne peuvent s'attacher qu'aux ſoutiens qu'elles trouvent à leur portée. Elle étend, humecte, entretient dans leur ſoupleſſe les fils qui croiſſent entre les feuilles de ces plantes, & que la Nature a, par une ſage prévoyance, rendu propres à s'unir fortement aux corps qu'ils touchent. Lorſque ce ſuc vient à ſe tarir, ils ſe deſſéchent & ſe courbent: s'ils ne rencontrent rien qu'ils puiſſent ſaiſir, on les voit ſe replier ſur eux-mêmes, ou s'entrelaſſer les uns aux autres. Mais pour celles de ces plantes, dont la tête en s'inclinant ſe rapproche de ſon appui, c'eſt à l'action de la matiere ſubtile ſur leur tige, qu'elles doivent cette propriété. Elles obéiſſent à l'impreſſion de ce fluide, non par le choix d'une intelligence qui les anime, mais parce que leur forme & leur organiſation les y obligent: comme la nature du fer & la diſpoſition de ſes parties concourent avec le fluide

magnétique, à le rendre capable de s'attacher à l'Aiman.

Quel jugement porteriez-vous d'un homme qui prétendroit que ce morceau de fer eſt emporté par la violence de l'amour, ou par le déſir de dérober à l'Aiman un pouvoir qu'il envie ? Quelle idée auriez-vous de moi, ſi je vous diſois que lorſque l'eau d'un fleuve ſe briſe avec un murmure affreux contre des rochers, & frappe ſes bords, c'eſt parce qu'ils l'empêchent de pénétrer dans des lieux qu'elle arroſeroit avec plaiſir ; ſi je penſois que le long circuit qu'elle prend, elle le prend à deſſein de ſe frayer une route qu'elle trouveroit fermée, en s'obſtinant à couler en ligne droite, & qu'elle ſonge à regagner par ſa rapidité le tems que la longueur du chemin lui fait perdre ; ſi j'ajoûtois que cette eau ne bout ſur des charbons ardens, que parce qu'une violente averſion la ſouléve contre le feu, que parce qu'elle aime mieux ſe diſſiper en fumée, que d'être ſoumiſe à un ennemi irréconciliable ; enfin ſi de ce que les flammes ne peuvent s'entretenir ſans aliment, je concluois qu'une fureur avide, une faim inſatiable eſt la cauſe de leur voracité ? Vous me regarderiez, Quintius, comme un inſenſé, qui méconnoîtroit le prix de cette connoiſſance, de ces ſentimens qu'il prodigueroit à des êtres inanimés. En voyant la mer inonder les terres par un flux périodique, refluer enſuite dans des tems marqués, & laiſſer ſes rivages couverts d'un limon impur, ſouvent même par la violence de ſes vagues, diſperſer nos vaiſſeaux, ou les briſer contre des écueils ; dira-t-on qu'elle médite la deſtruction du continent, qu'elle veut tirer

Digitized by Google

vengeance de la témérité des navigateurs, & que c'eſt pour rendre ſes eaux plus pures qu'elle en rejette toutes les immondices ſur le rivage? Vous ne pourriez entendre de ſang froid de pareilles abſurdités. Tous ces effets, répéteriez-vous, s'opérent par des mouvemens corporels, dont il eſt aiſé de découvrir l'origine. Je le ſçai, Quintius; & c'eſt une vérité que perſonne ne conteſte. Mais pourquoi tout ce qui paroît annoncer dans les animaux un deſſein réfléchi, ne ſeroit-il pas auſſi produit par des mouvemens corporels?

Je vais le prouver en commençant par les animaux les plus mépriſables. Les Huitres rampent à peine au fond de la mer, s'attachent aux rochers, ſe nourriſſent de mouſſe, ouvrent & referment leur écaille, perpétuent leur eſpéce. Ne puis-je pas les regarder comme des machines que leur fabrique rend propres à ce petit nombre d'opérations? Que je leur ſuppoſe ſeulement des reſſorts capables de les mouvoir, & des eſprits animaux en certaine quantité; c'en eſt aſſez pour me mettre en droit d'attribuer tout ce qu'elles font au ſeul mouvement de ces corpuſcules. Ce mouvement les pouſſera vers la nourriture qui leur eſt propre, ſans aucune faim de leur part, c'eſt-à-dire, ſans connoiſſance & ſans deſir des alimens: ils n'éprouveront pas plus cette ſenſation, que l'arbre dont les racines ſe détournent d'une mauvaiſe terre pour en chercher une meilleure. Le mâle & la femelle ſe conviendront l'un à l'autre, comme deux vignes s'uniſſent par des liens mutuels. L'effet de ces alliances ſera différent; mais leur cauſe & la maniere

dont elles se forment seront les mêmes. N'est-il pas constant qu'un palmier ne porte point de fruit, s'il n'est voisin d'un autre ? Ne convient-on pas aujourd'hui que presque toutes les espéces d'arbres se divisent en deux sexes, dont l'union est essentielle à leur fécondité ? Des ruisseaux d'une matiere active & déliée, passant d'un canal dans un autre, feront mouvoir un coquillage, comme le fluide magnétique ébranle le fer, mais d'une maniere plus parfaite, parce qu'il entre dans l'organisation d'un coquillage plus d'art & de travail, que dans la fabrique d'un morceau de fer. Cet animal sera même susceptible d'un grand nombre de mouvemens divers : une giroüete posée sur la hune d'un mât obéit à toutes les impressions des vents. Ne voyons-nous pas les roües d'un moulin, que l'eau fait tourner, quoiqu'ébranlées par le même mobile, se mouvoir différemment, selon la différence de leur position ?

Les animaux, qui semblent avoir le plus d'intelligence, n'agissent que par un semblable méchanisme. Leurs actions nous paroissent, il est vrai, plus merveilleuses ; mais cette supériorité n'est dûe qu'à la perfection de leur machine. Pourquoi ce chien poursuit-il un liévre, un cerf, un chevreuil ? Il sort de tous les animaux des exhalaisons trop déliées pour nos yeux, mais sensibles à un odorat fin. Elles se répandent au loin dans l'air, à peu de distance de la terre, & s'arrêtent aussi sur les herbes que ces animaux ont foulées dans les différentes routes qu'ils ont prises. Nous n'en recevons pas l'impression, tout animal indifféremment ne la reçoit pas ; elles ne

Digitized by Google

frappent que celui qui eſt né pour la chaſſe, & dont les narines ont un tiſſu propre à leur donner entrée. Ainſi qu'un Cerf parcoure les forêts, ou que fatigué de ſes courſes il ſe repoſe au milieu des buiſſons, les corpuſcules qu'il exhale forment une longue trace qui marque ſa route, ou décéle ſa retraite. Ces eſpéces d'atomes s'inſinuent dans les nerfs du Chien, & les ébranlent violemment : ſes yeux étincellent alors ; le ſang gonfle ſon cœur ; ſes poûmons jettent avec force une grande quantité d'air. De-là cet aboïement continuel, & ce feu qui pétille dans tous ſes membres : de-là cette ardeur impétueuſe avec laquelle il fond ſur ſa proie. La trop grande vivacité qui l'emporte, lui fait-elle perdre cette chaîne de corpuſcules, ou l'animal qu'il pourſuit l'a-t-il rompue lui-même, en revenant ſur ſes pas, on le voit alors s'arrêter tout court : ſon incertitude le rend muet : il erre à droite & à gauche, paroît inquiet, indécis, donne tous les ſignes de la plus vive agitation. Dès qu'il a retrouvé la trace, il aboye de nouveau, ſon feu ſe ranime, ſa vîteſſe redouble ; & bien-tôt à ſa voix toute la troupe ſe rallie.

Ce n'eſt pas par les narines, mais par les yeux que quelques chiens reçoivent l'impreſſion : c'eſt l'image, & non l'odeur de la proie, qui les attire. Dès que le rayon de lumière que refléchit cet objet, a paſſé de leur retine juſqu'au fond de l'œil, il donne aux nerfs une ſecouſſe dont la violence ébranle ces reſſorts du mouvement. Les eſprits animaux coulent alors avec plus de vîteſſe : & comme les canaux qui leur ſervent

Digitized by Google

de lit, ſont diſperſés par tout le corps, il n'eſt point de muſcle que ne gonfle ce fluide actif. Les fibres ſoulevées forment des arcs qui les racourciſſent. Les os mêmes auſquels ces fibres ſont attachées en ſuivent l'ébranlement, & le corps entier contraint d'abord de ſe tourner vers le point dont émane une impreſſion ſi vive, s'y porte bien-tôt par une courſe rapide. Comment ne s'y porteroit-il pas ? Les rayons de lumiére qui cauſent cette agitation dans toute la machine de l'animal, partent ſans ceſſe de ce point & ſans ceſſe y retournent. Il fond ſur l'objet dont ils lui tranſmettent l'image, comme un poids s'approche de la main, qui tire la corde à laquelle il eſt attaché.

Il n'eſt pas plus difficile d'expliquer par un ſimple méchaniſme la fuite du Cerf, que la courſe du Chien qui le pourſuit. Dès que les aboyemens de l'un ont fait retentir les airs, toute la machine de l'autre ébranlée par le ſon s'émeut ſoudain, & ſort du repos, où l'avoit plongée le ſommeil. La peau de l'animal ſauvage ſe dreſſe, ſes nerfs tremblent, les eſprits animaux précipités du cerveau agitent ſes membres ébranlés, & les forcent à s'éloigner. Les organes dont cette machine eſt compoſée ſont tels, & telle en eſt la diſpoſition, que le bruit & le ſon menaçant font ſur elle une impreſſion vive, quoiqu'elle ne connoiſſe ni ces menaces, ni le péril qui l'environne; ils la mettent en fuite, comme le feu diſſipe l'eau, comme l'approche d'une main fait reculer les branches de la ſenſitive. Les animaux, en ſe dérobant au danger, font voir par leur fuite même que les ſignes

Digitized by Google

de crainte qu'ils nous donnent, dépendent uniquement de leur organiſation, & que cette terreur, dont ils ont tous les dehors, n'a rien de réel. Toutes ſortes de ſons en effet, toutes ſortes d'images ne les troublent pas également. Chacun paroît ne redouter que l'ennemi de ſon eſpéce. Le Chien inſpire de la frayeur au Cerf & au Daim; la Perdrix craint l'Epervier; la Poule tremble à la vûe du Milan; la Brebis s'allarme à l'approche du Loup; le Poiſſon cherche une retraite dans les joncs qui bordent ſa demeure, dès qu'il apperçoit le Brochet, ce redoutable fléau des timides habitans de l'onde. On ne voit dans les animaux aucune crainte de ceux qui ne peuvent leur nuire.

En admettant ces principes, vous concevrez ſans peine pourquoi les bêtes ſuivent, ou fuïent certains objets. Cette différence dépend de la ſtructure de leurs corps. Elles s'éloignent dès qu'elles ſont frappées par quelque choſe dont la nature ne s'accorde point avec leurs organes; elles ſuivent tout ce qui ſe trouve avoir avec elles un rapport de convenance. Deux cordes d'un inſtrument ſont-elles tendues à l'uniſſon, l'archet qui touche l'une fait treſſaillir l'autre: ſeule de toutes celles qui n'ont point été frappées elle réſonne, & le ſon qu'elle rend eſt une conſonance. Trouvez le ton d'un verre, & que votre voix parvienne à le prendre, vous voyez auſſi-tôt ſe caſſer ce verre, qu'un bruit plus fort n'auroit pas même ébranlé. Ces exemples vous font connoître ce que peuvent ſur le corps des animaux l'odeur, le ſon, les différentes figures. Vous comprenez

Digitized by Google

par-là comment la faim & la soif agissent sur eux. Lors qu'ils paroissent en ressentir les cruelles atteintes, ce n'est pas qu'ils ayent un désir réel des alimens capables d'assouvir l'une ou l'autre; ils sont excités par une irritation d'estomach, dont l'aiguillon en picquant leurs nerfs, ne cesse de les pousser vers tout ce qui peut l'appaiser.

S'il n'est pas démontré que leurs actions soient purement méchaniques, c'est assez qu'elles le puissent être, pour m'autoriser à soutenir qu'elles n'émanent pas nécessairement d'une intelligence qui réside en eux. Qu'on ne leur attribue donc aucune crainte, aucun amour, quoique des signes trompeurs semblent persuader qu'ils sont susceptibles de ces impressions. La crainte est un soulévement de l'ame à la vûe des malheurs dont elle se croit menacée : un animal vivant craindroit-il la mort ? Il n'en a point d'idée; & l'on ne peut ni craindre, ni desirer ce qu'on ne connoît pas. Une fléche chassée par un arc ne s'en éloigne ni par haine, ni par frayeur : elle bleſſe un homme sans être son ennemie. Telles sont, malgré de vaines apparences, les actions des bêtes : elles fuient, elles saisissent leur proie, parce qu'il leur est impossible de faire autrement. Au retour de la chasse du Loup, appellez de petits chiens à qui cet animal est inconnu, dès qu'ils sont près de vous ils aboyent. Rentrez après avoir caressé une Chienne, que les feux de l'amour consument, vous les voyez accourir avec une vivacité qui éclate dans leurs yeux, dans leurs cris, dans tous leurs mouvemens : ne sont-ce-pas là

là des effets d'un ſimple méchaniſme ?

« Voici, me direz-vous ; des preuves d'une connoiſ-» ſance réelle. Qu'un Liévre traverſe une route ; le » Chien, pour l'arrêter ; coupe par le chemin le plus » court. Peut-on douter qu'il n'ait prévû le deſſein du » Liévre ; puiſqu'il ſonge à le prévenir ? Malgré l'obſcu-» rité de la nuit, ce Chien arrive à la porte de ſon maî-» tre ; & la reconnoît. S'il la trouve fermée ; il aboye » d'un ton gémiſſant, va & vient aux environs ; enfin » immobile auprès de cette porte, il attend la tête baiſ-» ſée, qu'une main officieuſe daigne l'ouvrir. Au pre-» mier bruit il témoigne ſa joie par le mouvement de ſa » queue ; & lorſqu'il eſt rentré, ce ſont des tranſports, » des ſauts de toute eſpéce : comment méconnoître ici » l'eſpérance, la crainte, la penſée, le ſentiment ? » J'ai vû ce fait, Quintius ; je l'ai vû plus d'une fois, & toujours avec ſurpriſe. Mais il n'a rien de plus ſingulier que beaucoup d'autres ; il eſt moins étonnant que les combats des Babaques, & l'eſpéce de ſervice auquel ils condamnent leurs priſonniers. J'avouerai donc qu'on voit briller dans les animaux des traits de raiſon, des témoignages nombreux de deſſein & d'adreſſe. Auſſi ſuis-je bien éloigné de prétendre qu'ils ne ſoient pas gouvernés par une intelligence ; mais quelle eſt cette intelligence ? où réſide-t-elle ? c'eſt ce que le Philoſophe doit examiner.

IV. Elle eſt préciſément la même, que celle dont la puiſſance ſouveraine aſſujettit notre machine aux

ordres de notre ame. Combien d'actions paroiſſent émaner de l'homme ſeul, & dont l'homme n'eſt pas toutefois le ſeul auteur ? Telles ſont, Quintius, toutes celles que nous appellons l'un & l'autre ſpontanées. Auſſi promptes que ſes deſirs, elles y répondent avec une préciſion admirable ; mais je l'ai déja dit, il en pénétre ſi peu les reſſorts, que jamais elles ne ſe feroient, ſi la connoiſſance de ce qui les produit devoit en précéder la production. L'homme ne contribue donc aux actions de ce genre que par ſa volonté : l'Agent véritable eſt l'Etre ſupérieur, qui ſçait & peut tout. Or pourquoi cette cauſe intelligente, qui fait naître en nous de pareils mouvemens, lorſque nous le demandons, n'agiroit-elle pas de même ſur les animaux, ſans qu'il réſide en eux, comme en nous, une volonté, dont elle daigne ſeconder les deſirs ?

Mais nos actions ſpontanées ne ſont pas les ſeules que je puiſſe alléguer ici. Il en eſt d'une eſpéce encore moins dépendante de notre ame, auxquelles ſon opération n'a viſiblement aucune part, & qui néanmoins ont une fin, y tendent, partent d'un principe éclairé. Tous les hommes, quelque groſſiers qu'ils ſoient, marchent-ils dans un chemin gliſſant, eſcarpé, raboteux ; ils ne ſe ſentent pas plutôt chanceler, qu'on les voit tendre la jambe, avancer le bras, mettre leur corps en équilibre, ſans ſçavoir ni ce qu'ils font alors, ni pourquoi, ni comment ils le font. Ces membres qu'ils étendent ſont toutefois autant de léviers. Leurs mouvemens ſuivent les loix de la méchanique, quoiqu'ils n'ayent

Digitized by Google

pas la moindre idée de cette ſcience. Si quelque corps menace mes yeux, ma tête auſſi-tôt ſe retire, ma main s'y porte naturellement, pour l'écarter, avant même que mon ame s'en ſoit apperçue, avant qu'elle ſonge à garantir du péril cet organe ſi délicat. Nos paupieres s'ouvrent & ſe ferment d'elles-mêmes. Quelquefois tandis que nous ſommes enſevelis dans le ſommeil, ou profondément abſorbés dans la méditation, notre langue articule des paroles qui n'ont aucun rapport à l'objet de nos penſées. Je ne dis rien de cette eſpéce ſingulière de ſommeil, pendant lequel l'ame étant dans une ſorte de léthargie, & comme ſéparée du corps, la machine maîtreſſe d'elle-même, ſe livre à une multitude de mouvemens déréglés, parle, combat, ſe promène, oſe paſſer à la nage des fleuves qui ſeroient pour elles une barriere, ſi ſes pas étoient alors guidés par l'ame, que la vûe du péril arrêteroit ſur leurs bords.

Si toutes les fonctions dont notre eſpéce eſt capable ſe réduiſoient à de pareils mouvemens, accorderiez-vous une ame aux hommes? Il eſt donc poſſible que les bêtes agiſſent ſans deſſein, quoique des ordres auſſi ſages qu'efficaces préſident à leurs actions, & qu'une cauſe intelligente en ſoit le principe & l'arbitre. Ces merveilles que les végétaux offrent à notre admiration, ne nous font pas ſoupçonner en eux la moindre connoiſſance, le moindre deſir de ce qui leur eſt utile. Un automate ébranlé par une impulſion légére exécutera tout ce que vous croyez inſéparable du ſentiment & de la penſée, pourvû que vous en ſuppoſiez les reſſorts

assujettis aux loix d'une intelligence suprême. Dans ses gestes, dans ses yeux, sur son front vous verrez se succéder les apparences de toutes les passions dont une ame résidente intérieurement seroit agitée, de la haine, de la fureur, de la jalousie, de l'amour. L'homme n'a point à craindre qu'on puisse retorquer contre lui cet argument, & conclure de ces exemples qu'il n'a point d'ame qui lui soit propre. Pour détruire une objection si frivole, il suffiroit d'en appeller à ce témoignage intérieur que chacun de nous se rend de l'existence de son ame. Est-il quelqu'un qui puisse avoir de bonne foi le moindre doute sur ce point?

Si un être capable de choisir & de méditer, qui connût & ses propres forces & leur usage, résidoit dans les animaux, ils ne seroient pas toujours bornés à la même méthode. Une altération insensible changeroit les mœurs qu'ils tiennent de la nature; on verroit ces mœurs sujettes à toutes les variations que produisent la réflexion, l'expérience & la liberté. En effet, tous les hommes ne portent point un habit semblable; ils ne prennent pas la même nourriture, ils n'ont pas la même langue. La maniere de combattre, de construire des maisons, de naviger, de cultiver la terre, n'est point uniforme dans toutes les contrées du monde: la même Jurisprudence ne régne pas par tout. Nous connoissons des peuples sauvages pour qui la chair humaine est un mets délicieux: il en est, qui toujours errans, parcourent dans des chariots les bois & les plaines, qui ne connoissent ni les charmes, ni les avantages de la société. Quelle

différence entre nos mœurs & celles des habitans de la Zône glacée! Dans ces froides régions, où pénétrent à peine les traits languiſſans de l'aſtre du jour, où ſa lumiere abſente des mois entiers, n'eſt remplacée que par la foible lueur de la lune que réfléchit une neige éternelle, nos voyageurs ont découvert un peuple de Pigmées que l'antiquité n'a point connus. Peu différens des bêtes dont la peau les couvre, ils conduiſent ſur une mer immobile des chars d'oſier attelés de rênes : d'un pied ſec ils traverſent les lacs & les fleuves enchaînés par la main de l'hyvèr ; ils ſe creuſent dans la terre de ſombres retraites contre le froid, & n'ont d'autre boiſſon que l'huile des baleines. Enfin dans la même nation, dans la même ville, combien ne voit-on pas d'arts, de travaux, d'uſages, de goûts différens? Mais telle eſt la conſtance des animaux, que chaque eſpéce ſuit, ſans ſe démentir jamais, la conduite qui lui eſt particuliere. Le miel des Abeilles de Sarmatie n'eſt pas autrement façonné que celui dont les Abeilles de l'Attique couvrent le mont Hymette. La fureur des Loups Afriquains contre les Agneaux eſt la même que celle des Loups Perſans & de ceux d'Italie. Le Renard Indien ne connoît point d'autres ruſes que le François. Par tout également vorace, le Brochet dépeuple toutes les rivieres : dans toutes les parties de l'Océan le Requin fait le tour des vaiſſeaux, en ouvrant une gueule armée d'un triple rang de dents aiguës, prêtes à déchirer le matelot qui nage ſans l'appercevoir. Tout Vautour prend des Oiſeaux ; toute Araignée ſe repaît de Mouches,

tend ſes filets dans les angles de nos murs, choiſit pour ſéjour de ſombres réduits. Eſt-il un Fourmi-lion qui ne creuſe ſa foſſe ſur la route de ſa proie ; un Lapin qui ne ſe cache dans des retraites ſoûterraines, qui n'aime le ſerpolet & l'odeur de la bruyere ? On trouve par tout les Sangliers ſous l'arbre qui porte le gland. Les Hyrondelles n'ont qu'une même méthode pour la conſtruction de leur nid : toutes délayent la glaiſe avec des gouttes d'eau qu'elles ont puiſées dans les rivieres, & mêlent à des pailles un limon humide : toutes paſſent leurs jours à la chaſſe des Moucherons. Le Roſſignol chante par tout le même air : air mélodieux qui fait les délices du Printems, & dont les plaintes harmonieuſes d'Orphée, ni la voix de Calliope, ni la lyre d'Apollon n'égalérent jamais la douceur.

Cette uniformité de conduite dans les animaux fournit ſouvent des ſcénes agréables. On peut en faire avec ſuccès l'épreuve ſur une Poule, en lui donnant à couver des œufs de Canne. Elle adoptera ſans le moindre ſoupçon ces petits ſuppoſés : mais à peine ont-ils vû le jour, qu'ils font éclater leur inclination pour un élément qu'ils ne connoiſſent pas encore ; le deſir de nager coule déja dans leurs veines avec le ſang. Auſſi-tôt donc qu'un étang s'offre à leurs yeux avides, une paſſion qui décéle leur origine, une confiance héréditaire les emporte au milieu des eaux, à travers les joncs dont la rive eſt bordée. Cependant cette fauſſe mere crie, s'agite, ſe tourmente : elle les avertit du riſque qu'ils courent, elle veut les retenir, & défendre à ces jeunes téméraires

Digitized by Google

l'abord des eaux qui lui paroiſſent ſi dangereuſes. Vaines remontrances, inutiles efforts. La troupe indocile ſe précipite à ſes yeux dans des périls pleins de charmes. Tremblante alors, pénétrée de frayeur & d'inquiétude, hors d'elle-même, elle court le long des bords de l'étang, les ſuit des yeux, les rapelle, & ne ceſſe de les accabler de reproches avec toute la colere que peut inſpirer le mépris de l'autorité maternelle. Car elle ſe croit leur mere, & ne connoît de ſureté qu'à vivre comme ont toujours vécu les animaux de ſon eſpéce. Effrayée d'un uſage étranger qu'elle ignore, elle ne voit pas que cette troupe légere nage impunément ſur la ſurface des ondes.

Les actions mêmes qui ſont naturelles aux animaux, ils les font ſouvent avec ſi peu d'intelligence, qu'on y découvre plutôt leur ſtupidité, que ce génie dont vous croyez appercevoir en eux des traces ſi frappantes. Tous les Chiens, par exemple, ne manquent jamais de faire trois tours avant de ſe coucher: ſans doute ils prétendent en foulant leur lit l'applanir, afin de repoſer plus commodément; du moins telle paroît être leur idée. Cependant ils feront la même choſe ſur la pierre, ſur le marbre le plus dur. Un Chat gratte la terre dans un jardin, pour dérober à la vûe ce qu'il y laiſſe; ſi c'eſt votre parquet qu'il ſalit, l'inutilité de ce ſoin ne l'empêchera pas de le prendre. Un Cheval eſt picqué par la pointe d'une épée: ne croyez pas qu'il ſe retire; il fond à corps perdu ſur le fer, & va au-devant des bleſſures. Si l'écurie par hazard eſt en feu, il y demeure

avec une conſtance ſtupide. En vain la porte eſt ouverte ; quelque choſe qu'on faſſe, il ne ſort point ; il ſe laiſſe étouffer par les flammes & par la fumée. Que dirai-je des Papillons, de ces aveugles inſectes qui ne connoiſſent tous qu'un ſeul genre de mort ; celui de ſe précipiter dans un flambeau, dont la lueur funeſte a pour eux des attraits ? S'en éloignent-ils une fois preſque conſumés par les flammes, ils s'y rejettent avec une impétuoſité qui porte l'apparence de la joie. Les corps de leurs pareils étendus ſur les bords de ce flambeau, loin de les effrayer, les attirent juſqu'à ce qu'ils périſſent comme eux. La voix d'un Perroquet imite la voix humaine, & ſa langue articule exactement des ſons de toute eſpéce : pourquoi une longue habitude ne lui peut-elle apprendre le ſens des paroles qu'il profére ? Il interroge, il répond mal à propos, ſans ſçavoir ce qu'il dit. C'eſt un babillard dont le vain caquet n'exprime aucune penſée. Ainſi les tymbales rendent des ſons fort juſtes ; ainſi les cloches ſuſpendues au faîte de nos Temples rempliſſent les airs de cadences meſurées.

Je n'ajoûterai plus qu'une réflexion. Tous les animaux ſe livrent avec ardeur aux tranſports de l'amour : l'Empire de Venus s'étend généralement ſur tous. Quel eſt le but de cette paſſion ? N'eſt-ce pas la propagation de chaque eſpéce ? Tout animal cherche de l'eau pour étancher la ſoif qui le tourmente, des alimens pour appaiſer ſa faim. Quel eſt l'objet de cette recherche ? N'eſt-ce pas de réparer les forces d'un corps languiſſant, qu'épuiſe ſans ceſſe une diſſipation inſenſible, &

Digitized by Google

de former un ſang nouveau qui ſoutienne ſes membres abbatus ? Parlez de bonne foi : eſt-ce dans cette vûe, & dans celle de perpétuer ſon eſpéce, que ce jeune Taureau bondit autour d'une Géniſſe dans un fertile pâturage ? Penſez-vous que cette herbe dont il ſe repaît, il la rumine dans l'intention de prolonger ſa vie pendant une longue ſuite d'années ; qu'il ſe nourriſſe pour empêcher que la liqueur qui coule dans ſes veines, ne perde ſa fluidité, & que ſes membres affoiblis par l'épaiſſiſſement de ce qui les animoit ne tombent ſans force & ſans vigueur. Vous êtes trop ſenſé pour ſoutenir de pareilles abſurdités. Ce ſeroit ſuppoſer les bêtes capables d'idées refléchies que n'a pas même un enfant, inſtruit, dès qu'il a vû le jour, à ſuccer les mammeles qui le nourriſſent. Une intelligence étrangere a donc tracé cette route que ſuivent, ſans la connoître, les animaux, les enfans, & dans bien des occaſions, les hommes d'un âge plus avancé.

« Il eſt, me direz-vous, permis de ſéparer les ſenſations de l'Intelligence. La raiſon eſt l'appanage de » l'homme, & ſon attribut diſtinctif. En la refuſant aux » animaux, on peut leur accorder les facultés de l'ame » moins relevées ; c'eſt-à-dire, une paſſion naturelle & » vive pour certains objets, une connoiſſance bornée à » ce qui leur convient, & la force d'éviter ce qui leur » eſt contraire. Pourquoi même ne pas ſuppoſer dans » l'univers des ames de toute eſpéce, ſupérieures les » unes aux autres ? Nous aurons reçu la plus excellente : » celles d'un moindre rang feront le partage des bêtes ;

» & dans cette seconde classe on pourra distinguer en-
» core différens dégrés, depuis l'ame de l'Abeille & du
» Chien, jusqu'à celle des animaux les plus stupides. »

Je ne veux en dépouiller aucun : accordez-leur une ame à vôtre gré, pourvû cependant que la moindre de toutes soit incorporelle, simple, indestructible. Qu'est-ce qu'une sensation, si ce n'est l'ame, qui par l'entremise d'un corps parvient à la connoissance des objets corporels ? J'ai prouvé que seule de tous les êtres elle a le droit de penser, de vouloir, & d'imprimer le mouvement ; que la matiere renfermée dans des limites qu'elle est incapable de franchir, ne peut jamais usurper les qualités propres à cette substance. Toute ame est ame, soit qu'elle atteigne les plus sublimes objets, soit qu'elle se borne aux moins relevés. Son essence est toujours la même, quelle que puisse être la nature de ses opérations. En effet, l'ame agit de mille façons diverses ; & de cette variété naît la différence des noms qu'elle reçoit. Nous lui donnons celui de *sensation*, lorsque par l'entremise de certains organes, elle connoît les êtres matériels, dont l'impression agit sur les membres qui lui sont associés. On la nomme *imagination*, entant qu'elle se repaît d'images gravées dans les fibres du cerveau ; *mémoire*, toutes les fois que faisant la revûe des trésors que renferme ce dépôt précieux, elle parcourt des objets dont les traces se conservent inaltérables. C'est l'*intellect*, lorsqu'à l'aide des organes corporels, ou s'élevant même par son propre essor au-dessus de tout objet de cette nature, elle s'applique à des

Digitized by Google

opérations propres à ſon eſſence, médite ſur des êtres intellectuels, examine deux idées, les compare, forme la chaîne d'un raiſonnement, & contemple avec ſagacité ce qu'elle ignore dans ce qu'elle connoît. C'eſt la *volonté*, lorſqu'elle deſire d'être unie à ce qui lui paroît avantageux, d'être ſéparée de ce qui s'offre à ſes regards ſous l'apparence du mal. Enfin, ſelon la diverſité de ce qui l'affecte, on l'appelle *eſpérance*, *crainte*, *colere*, *amour*, *joie*, *triſteſſe*, tous ſentimens qui ſont des modifications différentes d'un même être.

En attribuant aux animaux, je ne dis pas toutes, mais une ſeule de ces propriétés, vous leur accordez une ame ſemblable, quoiqu'inférieure à celle de l'homme, une ame en quelque ſorte roturiere, pendant que la nôtre jouit des droits de la nobleſſe, parce qu'elle peut s'élever davantage, ou qu'elle agit ſur des membres dont la ſtructure eſt plus parfaite. Ce n'eſt point d'une partie de l'ame, c'eſt d'une partie de ſes opérations que vous privez les animaux. Peut-être auſſi ne devez-vous accuſer que l'inſuffiſance de leurs organes, qui capables d'effets médiocres ſe refuſent à des fonctions relevées. L'homme ſera donc une bête plus parfaite; la bête ſera réciproquement un homme d'une eſpéce moins noble. Ainſi lorſque par un parallele ſi honteux, vous prétendez nous réduire à la condition des animaux, ne vous y trompez pas; ce n'eſt point l'eſpéce humaine que vous rabaiſſez, vous élevez celle qui rampe, qui nage & qui vole. Votre libéralité, Quintius, accorde aux êtres de ce genre une ame incorporelle

& ſans parties : dès-lors immortelle, tenant à l'exiſtence par des racines inébranlables, & que la volonté ſeule du Créateur peut rendre au néant. C'eſt admettre les animaux à la participation de nos biens : mais ce n'eſt pas changer notre deſtinée. L'homme conſervera toujours ſes droits. En un mot, choiſiſſez : les bêtes auront une ame, ou n'en auront point ; mais ſi vous leur donnez une ame, elle ne peut ſe détruire par le vice de ſa nature. Tout être agiſſant par la détermination d'une volonté propre, eſt de ſoi-même immortel, parce qu'il eſt ſans parties.

Lors donc que vous accordez les ſenſations aux brutes, prenez garde de leur faire un don plus grand que vous ne penſez. De tout ce qui prouve que l'Ours, que le Loup, que le Tigre connoiſſent, & aiment leur proie, qu'ils entrent réellement en fureur, que c'eſt avec réflexion, & de leur propre gré, qu'ils s'attachent à certains objets, & font certains efforts ; que le but de l'Abeille & de la Fourmi, lorſqu'elles amaſſent pendant l'Eté tant de proviſions, eſt de ſe préſerver de la famine dont l'hiver les menace, il ne ſuit pas ſeulement que ces animaux ont des ſens parfaits : il en réſulte qu'ils poſſédent la raiſon même ; qu'une prudence conſommée régle leurs démarches ; que les moyens les plus convenables à la fin qu'ils ſe propoſent, leur ſont connus ; en un mot, que l'avenir n'a pas pour eux ces voiles qui le dérobent à nos regards.

En effet, ſi c'eſt par vengeance, ou par colere, que l'Abeille, véritablement jalouſe de conſerver ſon miel,

me picque dès que j'en approche, elle ſçait donc que je viens dans l'intention de lui ravir ce fruit de ſes travaux ; qu'en me bleſſant avec le trait qu'elle porte, elle me forcera de m'éloigner, par la vive douleur qui ſuivra cette bleſſure ; enfin qu'elle eſt armée de ce dard redoutable : que de connoiſſances elle unit à la fois, & d'où peut-elle les avoir reçûes ? Si le petit d'un oiſeau, dès le premier eſſai qu'il fait de ſes aîles, forme le deſſein de parcourir un élément qu'il ne connoît pas, il ſent donc qu'il peut voler ; que s'il ne vole point, il ne pourra trouver un appui dans l'air ; qu'il n'en trouvera pas aſſez, s'il ſe contente de faire agir une ſeule de ſes aîles ; mais que s'il les meût toutes deux, ſon corps doit ſe ſoutenir en équilibre. Dans quelle ſource ce jeune novice a-t-il puiſé ces idées du mouvement ? Des bêtes de charge qui n'ont jamais apperçû de fleuve, & dont le pied n'en a point encore éprouvé la mobilité, conduites ſur le bord d'une riviere, n'oſent entrer dans le bateau qui doit les tranſporter. Si leur conducteur veut les y forcer, elles réſiſtent, ſe cabrent, immobiles ſur la rive détournent la tête en frémiſſant : domptées enfin par la multitude des coups, elles hazardent un pied timide : on diroit qu'elles ſe défient de ces planches fragiles & de ce ſol ſans conſiſtance ; qu'inſtruites de la nature des fluides, elles ſçavent que l'eau ne peut ſoutenir de corps trop peſant, & qu'elle donne la mort aux animaux en les privant de l'air. Tombent-elles dans le fleuve, elles nagent ; car tout quadrupede nâge de lui-même : elles fendent les eaux ſans effroi : cependant

elles n'ont point eû de maître qui leur ait appris à mouvoir leurs pieds avec meſure au milieu des ondes. Qui peut indiquer à ces animaux un péril nouveau pour eux? Qui peut leur avoir ſuggéré les moyens de s'en garantir?

Un Chien qui traverſe une plaine eſt-il au milieu de ſa courſe arrêté tout-à-coup par un foſſé, de deſſus le bord il en conſidere la profondeur: il paroît méditer avec attention ſur cet obſtacle; il le meſure des yeux. Déſeſpérant de paſſer de l'autre côté du premier coup, il recule, & laiſſe autant d'eſpace qu'il en faut pour qu'il puiſſe, en s'élançant avec impétuoſité, ſauter au-delà. D'où ſçait-il que la ſecouſſe augmente les forces? D'où ſçait-il quelle eſt la juſte proportion de cette ſecouſſe, avec la largeur du vuide qu'il doit franchir? Parmi les quadrupedes, chaque femelle dans le tems marqué pour mettre bas, ſçait ſe délivrer elle-même avec une adreſſe merveilleuſe. Elle léche ſon fruit, tortille & coupe le cordon qui lui portoit la nourriture, lorſqu'il étoit renfermé dans ſon ſein. Cette précaution empêche que le ſang ne s'échappe de ce corps délicat, par les mêmes canaux qui l'y conduiſoient auparavant, & qui ſont alors tout ouverts. Eſt-il une femme aſſez inſtruite par la nature pour hazarder d'elle-même une opération ſi néceſſaire?

Nous voyons certains oiſeaux chaſſés tous les ans de l'Afrique par l'excès de la chaleur, revenir dans nos contrées, dont le froid les oblige enſuite à s'éloigner. Au premier voyage qu'ils ont fait, connoiſſoient-ils les

Digitized by Google

différens climats de la terre ? Nés au milieu de nous, ſçavoient-ils qu'il eſt au-delà de la Méditerranée des régions que le ſoleil échauffe de plus près, où le Nord ne ſouffle point ſes frimats ? Quel ſignal les raſſemble en troupes aux approches de l'automne ? Ceux de ces oiſeaux, qui vivent dans l'intérieur de nos maiſons, ne jouiſſent plus de la liberté : les petits, qu'ils nous donnent, ne l'ont jamais connue. Cependant tous s'agitent dans leurs cages vers le tems fixé pour le départ. Qu'eſt-ce qui les porte à fatiguer ainſi leurs barreaux avec les ongles, le bec, les ailes ; à chercher les moyens de fuir, à s'irriter, du moins en apparence, contre leurs fers ? Quelquefois il arrive qu'un vent de midi trop violent ferme aux oiſeaux de paſſage la route de l'air, ou qu'un froid prématuré les prévient & les arrête. Alors ils s'attroupent, & ſe précipitent dans les étangs pour y paſſer ſix mois ſans reſpirer. Pourquoi prennent-ils ce parti ? Pourquoi dans la fange de ces retraites inacceſſibles à l'air & au jour font-ils une tréve avec la vie ? Sont-ils donc aſſurés que le printems les ranimera, qu'ils retrouveront alors un mouvement auquel ils paroiſſent renoncer ?

Au fond d'une cabane vit renfermée depuis ſa naiſſance une jeune Perdrix qui ne connoît encore que ſon berceau, & les alimens qui la nourriſſent : dans la cabane voiſine eſt élevé de même l'époux qu'on doit lui donner. On les accouple au retour du printems. La Perdrix paroît d'abord ſurpriſe à l'aſpect de ſon ſemblable : interdite, tremblante, elle redoute ſon approche.

Digitized by Google

Insensiblement elle s'accoutume à le voir : elle ose même reconnoître de plus près ce nouvel hôte, & reçoit avec plaisir le témoignage de son amour. Bien-tôt l'alliance est conclue ; & lorsque l'hymen a rempli leurs desirs ; elle connoît qu'elle porte dans son sein une nombreuse famille, & qu'il faut préparer un nid pour ses œufs. Elle ramasse des feuilles avec son bec, les plie ; les arrange ; en forme une corbeille ovale, & bâtit un berceau dont la grandeur est proportionnée au nombre & à la grosseur des œufs qu'il doit contenir. On diroit que cette mere prévoyante sçait d'avance quelle en sera la quantité. Si ce nid étoit moins mollet, ses œufs pourroient s'y briser, lorsqu'elle les y déposera : plus petit, il les mettroit en risque de tomber en glissant l'un sur l'autre. Quand elle a déposé le dernier sur le duvet qui en tapisse l'intérieur, elle y entre avec circonspection, & sans presque s'appuyer, retire ses griffes, qui pourroient blesser ses petits, & s'abat dessus. Alors elle ne cesse de les couver pour leur communiquer une douce chaleur ; jusqu'au moment où ils doivent éclore. Ce moment venu, lorsque déja formés ils s'apprêtent à sortir de la prison qui les renferme, elle seconde leurs efforts. Cette écaille, que leur bec encore trop foible attaque inutilement, elle la casse. Comment ne la pas croire instruite de leurs desirs, sur-tout si l'on observe qu'elle ne touche pas aux œufs qui se trouvent vuides ? Ses petits en cet état ne peuvent encore se défendre contre le froid. Aussi continue-t-elle à les échauffer. Elle les accoutume insensiblement aux impressions de l'air, à l'éclat du jour,

jour, & donne à cette troupe délicate une nourriture légere.

Vous admirez toutes ces opérations, Quintius ; je les admire, comme vous ; mais je m'éléve au-delà. Le principe qui les produit me paroît encore plus admirable. Quel maître en effet a inſtruit cette mere, qui l'eſt pour la premiere fois ? D'où ſçait-elle ce qui peut favoriſer la naiſſance de ſes petits ? par quels ſoins, en quel tems ils doivent prendre leur forme au ſein de l'œuf fragile qui les renferme ? pourquoi il faut échauffer ces œufs ? Comment a-t-elle appris que cette chaleur féconde réſide en elle ; que ſes petits une fois éclos ne ſe nourriront pas comme ceux d'une Tourterelle, ou d'une Colombe ; qu'elle doit ſe conformer en tout aux uſages des Perdrix ? Quelles leçons a-t-elle reçûes ſur les devoirs d'une mere tendre ? Tout ce qu'elle a fait ne s'eſt pas exécuté ſans intelligence, ſans deſſein. Mais placer dans la Perdrix même cette intelligence, c'eſt la ſuppoſer capable d'inventer, & ſçachant ce qu'elle n'a point appris ; c'eſt vouloir qu'elle ait le don de deviner.

V. « Tout cela ſe fait par inſtinct, me direz-vous ; » c'eſt l'inſtinct qui guide les animaux dans leurs ac» tions, ſans qu'ils ſçachent pourquoi, ni comment ils » doivent agir. » Mais s'il ne faut que des mots, pour vous ſatisfaire, je vous dirai de même que l'agitation qui produit le flux & le reflux de la mer eſt l'effet d'un inſtinct. Je vous demande des choſes, & vous ne

m'offrez que des noms : laiſſez-les à l'ignorant & ſtupide vulgaire ; ils ſont bannis de l'empire de la Raiſon. Si dans certains cas elle permet d'employer des expreſſions peu exactes, dont la pauvreté de la langue rend l'uſage néceſſaire, ce n'eſt pas lorſqu'il s'agit de remonter aux principes, d'examiner les cauſes primitives. On doit alors ne ſe ſervir que de termes qui puiſſent rendre la penſée avec préciſion.

Que ſignifie ce mot vague que vous m'alléguez comme une réponſe ? L'inſtinct eſt-il une intelligence, ou n'en eſt-il pas une ? S'il n'en eſt pas une, les animaux ſont des machines parfaites, mais rien de plus. S'il en eſt une, réſide-t-elle dans le corps de l'animal, ou lui eſt-elle étrangere ? Médecin de ſes propres maux, un Chien cherche les plantes propres à le guérir. Ce qu'il fait s'opére avec une merveilleuſe juſteſſe ; & Galien ne ſeroit pas capable d'un choix plus ſage, puiſque l'herbe que prend cet animal eſt la ſeule qui puiſſe le ſoulager. C'eſt donc une intelligence, une ame éclairée par la raiſon même, qui le conduit vers la plante ſalutaire. Mais quelle eſt cette ame ? Oſez-vous dire que ce ſoit celle du Chien ? Surchargé d'humeurs, comment a-t-il appris qu'il devoit ſe purger ; qu'il le feroit par le ſuc d'une certaine plante ; que la vertu de ce ſimple réſidoit dans ſes feuilles & non dans ſa racine ; qu'il n'en devoit prendre enfin que telle ou telle quantité ? Mais il a, je le veux, toutes ces connoiſſances dont il n'acquit jamais une ſeule : comment choiſira-t-il dans un ſi grand nombre de plantes celle qui lui convient ? La

Digitized by Google

démêlera-t-il par l'odorat, par la couleur, par la figure? Jamais il ne l'a ni vûe ni ſentie. Cependant l'animal y va droit ſans prendre le change; il ne déſire, ne cherche, ne ſaiſit qu'elle: Podalyre, Hippocrates n'avoient pas un pareil diſcernement. Ce ſçavoir qui les rendit célébres, ils le dûrent à l'opiniâtreté de leurs travaux, à l'expérience, à l'étude approfondie de nos maux, & de l'art de les guérir: à peine le Dieu d'Epidaure, à qui ſelon la Fable, Apollon avoit communiqué ſa ſcience avec la vie, auroit-il pû ſe vanter d'avoir un coup-d'œil ſi juſte.

Reconnoître dans les animaux cet inſtinct parfait que la Nature nous a refuſé, c'eſt élever au-deſſus de l'homme, je ne dis pas ſeulement ce chien inſtruit de tant de ſecrets utiles, cette perdrix ſi ſçavante en naiſſant, mais tout oiſeau, tout poiſſon, toute eſpéce de brute: c'eſt en faire des demi-Dieux. Si vous en avez cette idée, ne pourſuivez donc plus & ſur terre & ſur mer ce peuple innocent & timide. De quel droit employez-vous contre lui la force & la ruſe? Pourquoi mettre au nombre des jeux champêtres ce genre de guerre injuſte, lâche, inhumain? Pourquoi dévorer les animaux avec un plaiſir barbare? Vous accuſez le Loup d'être féroce; & plus cruel que le Loup même, vous égorgez ſans ſcrupule de tendres agneaux: ingrat, vous maſſacrez ces bœufs, qui cultivent vos terres; pour prix de leurs ſervices, leurs cadavres ſont étalés devant la porte de vos maiſons! Ceſſez de vous repaître du ſang de ces malheureux: c'eſt le ſang de vos freres. Eléves d'Epicure,

refuſerez-vous ce titre aux animaux ? Invariablement attachés à vos maximes, ils les ſuivent avec une ardeur, avec une docilité, capables de ſervir d'exemple à tout le troupeau de votre maître. Ils n'ont en effet ni l'idée d'un créateur, ni celle d'un avenir. La crainte des enfers ne trouble point leur repos : ſans religion, ſans inquiétude, ils fuyent la douleur, ils ſe livrent aux charmes de la volupté. Bornés aux alimens, aux plaiſirs qui leur ſont propres, jamais ils ne portent leurs vœux au-delà de leurs beſoins. Enfans de la Nature ! Sages vraiment heureux, dignes ornemens de l'Ecole Epicurienne !

Mais ces intelligences preſque divines, qui, ſelon vous, n'agiſſent que par inſpiration, vous les outragez d'une maniere atroce, en les ſoutenant corporelles, en les condamnant à mourir comme tous les corps. J'ai prouvé qu'un être qui connoît & qui déſire eſt indiviſible, dès-lors indiſſoluble, & par conſéquent immortel. Quel degré d'évidence n'acquiert pas cette vérité, lorſqu'il s'agit d'un être capable, non de conjecturer, mais de prévoir avec certitude ; d'un être infaillible dans toutes ſes démarches, & qui d'un pas aſſuré tend au bonheur, évite les maux qui le menacent. Ce ne ſont point des ames, ce ſont des génies qui réſident dans les brutes. Dites donc, avec Pythagore ; dites avec les Philoſophes de l'Inde, qui dans leurs troupeaux honorent les ames de leurs ancêtres ; dites avec les anciens habitans des contrées qu'arroſe le Nil, qu'une ſeule intelligence anime ſucceſſivement pluſieurs corps,

Digitized by Google

que d'un animal elle paſſe dans un autre, & que toujours la même elle ne fait que changer de demeure, comme nous changeons d'habits. Vétus hier d'une étoffe de laine, nous le ſommes aujourd'hui d'un tiſſu d'or & de ſoie.

En effet, quoique chimérique, cette opinion n'a rien de ridicule, rien de contraire à la nature de l'ame : elle ne peut même être détruite par les ſeules armes de la raiſon. Mais imaginer une loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme, ſans admettre une Divinité ; ſuppoſer dans les bêtes un inſtinct qui n'ait d'autre ſource que la matiere, c'eſt embraſſer des erreurs abſurdes. Ou refuſez aux animaux le ſentiment, la volonté, la connoiſſance ; ou ſi vous leur accordez ces avantages avec le vulgaire, donnez-leur donc une ame immatérielle, comme eſt la nôtre. Une ame qui reſſemble à celle de l'homme ne peut être corporelle. L'inſtinct eſt donc une chimére, ſi par ce nom vous n'entendez une intelligence, ou réſidente dans les brutes & capable de raiſonner, de prévoir, de diſcerner le bien d'avec le mal, de conſerver une vive image des objets dont elle aura reçû l'impreſſion ; ou ſupérieure aux animaux, & qui gouvernant ces corps aveugles ſans leur être attachée, rempliſſe à leur égard les fonctions d'une ame intérieurement agiſſante. Tout ce qui exiſte dans le monde eſt intelligence ou matiere, ou dépend de l'une de ces deux ſubſtances ; & jamais un mode de la premiere n'en peut devenir un de la ſeconde : elles ſont eſſentiellement ſéparées par un intervalle infini.

Digitized by Google

Vous pouvez donc traiter les animaux d'être purement matériels ; mais dès-lors privés de connoissance, d'amour, de tous les attributs de l'ame, ce ne seront plus que des machines construites avec un art merveilleux. De simples machines, vous récriez-vous, seroient-elles capables de tant d'effets supérieurs à la plûpart des opérations de notre ame ? C'est un problême pour vous, Quintius, qui ne donnez au monde d'autre cause que le vuide & les atômes : mais nous qui le regardons comme l'ouvrage d'une Divinité, nous assurons avec confiance, que toutes ces merveilles ont pour Auteur un agent suprême, & que les brutes sont gouvernées par l'intelligence qui tient les rênes de l'Univers. En construisant ces automates, en les rendant par le nombre & la délicatesse de leurs organes, propres à tant de fonctions qui nous étonnent, elle a voulu sans doute, offrir à nos yeux des monumens toujours visibles de sa puissance. C'est donc en vain qu'on cherche dans les brutes mêmes cette intelligence qui préside à leurs actions. Une machine annonce du raisonnement, de l'art, du dessein dans l'ouvrier qui l'a faite, & non pas dans elle-même. Vous voyez tourner ensemble les meules d'un moulin, qui se meut au gré d'un fleuve ou du vent. Les grains s'y broyent à mesure qu'ils tombent, & de leurs particules les plus fines précipitées par des tamis impénétrables aux plus grossiéres, se forme un amas de farine pure & déliée. Voilà certainement des traces d'intelligence ; prétendrez-vous qu'elle réside dans la machine même ? On vous répondroit que tous ces

effets ſont produits par la ſeule action de l'air ou de l'eau. Le méchaniſme d'une Pendule m'offre une image de celui de l'univers. Une piéce unique en eſt le mobile. Elle fait tourner un grand nombre de roues, dont le balancier regle le mouvement; & par la révolution d'une aiguille, elle marque le cours rapide du tems, partage les jours en intervalles égaux, indique les heures & les diviſe. A la vûe de ce chef-d'œuvre de l'art, je donnerai de grands éloges au génie de l'inventeur, à l'adreſſe de l'ouvrier: mais je ne chercherai ni cette adreſſe, ni ce génie, dans l'ouvrage même; quoiqu'une ſi merveilleuſe découverte ſoit l'objet de mon admiration, & qu'en tirant le cordon de la Pendule, j'apprenne l'heure par ſa réponſe.

L'homme eſt plongé dans une épaiſſe obſcurité. Ses yeux bornés à l'écorce des objets, les apperçoivent à peine au travers d'un ſombre voile: ſes productions ſont le fruit pénible & lent du travail & de la conſtance. Pour aſſujettir à l'art la matiere indocile, pour lui faire adopter différentes formes, il eſt forcé de la remanier ſans ceſſe, de dompter par mille inſtrumens l'opiniâtreté de ſes refus. Cependant l'homme parvient à tracer avec juſteſſe le cours des aſtres, à préſenter une image fidéle de l'univers. Et nous croirons que le Créateur, le Souverain, l'Arbitre tout puiſſant de la Nature n'a pû donner à certains corps une organiſation, qui les rendît ſuſceptibles d'un grand nombre de mouvemens, produits par le ſeul cours des eſprits animaux? Ce fluide imperceptible en circulant ne peut-il pas faire couler dans

leur ſang un feu pur & ſubtil, qui entretienne ces corps dans la ſoupleſſe néceſſaire à leurs fonctions ; qui conſerve aux diverſes parties leur ſituation, leur forme, leur uſage ? Tout ce méchaniſme, pour s'exécuter, aura-t-il beſoin d'une intelligence particuliere à l'animal ? N'eſt-ce pas aſſez qu'il porte le caractere & l'empreinte de l'intelligence ſouveraine ; qu'auteur de cette machine, Dieu même en meuve les reſſorts ? Oui, Quintius, les actions des animaux rendent hommage à la Divinité. Ceſſez d'être ſourd à leur voix : de concert avec toute la nature, les corps organiſés publient la puiſſance & la ſageſſe de ce principe intelligent, qui ſeul éternel a créé le monde & le gouverne.

Mais, dites-vous, que font dans les animaux les organes des ſens, ſi le ſentiment leur manque ? Préciſément ce que ces organes font en nous, avant que notre ame ait découvert les objets extérieurs, par l'avis que lui donne le mouvement des fibres du cerveau, ou pour parler plus juſte, que lui donne Dieu même, en conſéquence de ce mouvement. Le corps de l'homme & celui de l'animal ſont des machines capables toutes deux d'être mues par les objets étrangers, c'eſt-à-dire, à l'occaſion de ces objets, par l'action de Dieu même, leur unique moteur. La ſeule différence entr'elles, c'eſt que notre machine eſt ſouvent ébranlée par l'entremiſe & avec la participation de notre ame ; que celle des bêtes l'eſt toujours ſans ame. Je me borne au ſeul exemple de la viſion. Les rayons de lumiere qui portent l'image des objets arrivent droit à la prunelle. D'abord reçus par la

cornée, ils pénétrent enſuite l'humeur aqueuſe, puis le Criſtallin, dont la convexité les rend moins divergens. De-là ces rayons ſe raſſemblent dans le fond de l'œil, & peignent ſur la retine, comme ſur un carton noir, les couleurs & les figures. Leur impreſſion ébranle les fils déliés du nerf optique; & cet ébranlement fait paſſer l'image juſqu'au cerveau. Juſques-là je n'ai rien décrit que la ſimple machine ne puiſſe exécuter en nous, comme dans les brutes. Quoique tout s'y paſſe dans un ordre merveilleux, tout s'y paſſe ſans le concours de notre ame. Accordons aux animaux cette partie de la viſion de laquelle réſulteront en eux divers mouvemens. Que l'autre partie ſoit réſervée aux hommes qui ont la faculté de percevoir ces images, de les juger, & de conſidérer ſous toutes ſortes de points de vûe, les objets qu'elles repréſentent; ces opérations plus relevées ſont du reſſort d'un être incorporel.

J'ai développé toutes les raiſons qui fondent le doute des Philoſophes ſur la réalité de l'ame des bêtes. Dans une matiere obſcure le doute eſt l'effet d'une prudence éclairée qui craint de ſe tromper. Si mon explication n'eſt pas véritable, elle le peut être; & c'en eſt aſſez, je le répéte, pour faire de cette queſtion un problême difficile, je dirois preſque, inſoluble. Or toute conſéquence tirée d'un principe incertain, eſt elle-même incertaine. Tout ce que vous prétendiez inférer de cette ame des bêtes, contre les propriétés de la nôtre, ne conclut donc rien. Toutefois s'il vous faut un ſentiment fixe ſur ce point, choiſiſſez entre le ſyſtême de Pythagore

Digitized by Google

toujours floriſſant malgré ſa vieilleſſe, & l'opinion de Deſcartes plus ſuivie de nos jours que celle de l'ancien Philoſophe. Donnez aux bêtes une ame incorporelle, ou prononcez nettement qu'elles n'en ont point. Il ne vous eſt pas permis de prendre entre deux routes ſi contraires ce milieu qui peut-être vous plairoit davantage. Le ſeul parti qui reſte à votre choix, c'eſt de ne ſuivre aucune des deux, & de chercher à connoître notre ame, uniquement par elle-même, en laiſſant les animaux dans la nuit épaiſſe qui dérobe leur nature à nos yeux.

Vous croyez, je le ſuppoſe, que le flux & le reflux de la mer ſont cauſés par la preſſion de la lune. Si quelqu'un en combattant cette idée vous alléguoit pour raiſon, que le même phénoméne a lieu dans cette planéte, vous lui demanderiez quelle preuve il a que la lune ait une mer, & que cette mer ait de pareils mouvemens. La lune, vous diroit-il, eſt une terre ſemblable à celle que nous habitons, quoique placée dans un autre point du ciel : tout ce qui ſe voit dans la nôtre doit être cenſé ſe trouver dans celle-là. Vous répliqueriez que ces deux globes peuvent être fort différens ; & vous ſeriez en droit de le répliquer, parce que leur reſſemblance n'eſt pas encore parfaitement établie : vous ajoûteriez néanmoins que s'il ſe trouve dans la lune un océan ſujet à ces agitations périodiques, il les doit à la preſſion de notre terre. Pourquoi donc vouloir étudier l'homme dans les animaux, puiſque leur nature eſt moins connue que celle de l'homme, & qu'il eſt démontré que s'ils ont une ame ſemblable à la nôtre, elle eſt

Digitized by Google

incorporelle ; que s'ils en ſont privés, cette privation ne nous intéreſſe pas ? Leur état ne peut influer ſur le nôtre, ni dès-lors affoiblir les preuves ſur leſquelles ſe fonde la ſpiritualité de l'ame. Le ſentiment qui l'établit & qui renferme la matiere dans ſes limites, eſt appuyé ſur d'inébranlables colomnes.

VI. Ce n'eſt pas toutefois pour nous donner un ſpectacle inutile, que les animaux ſont devant nos yeux. Ils nous démontrent une importante vérité ; c'eſt que quels qu'ils ſoient, ils ont pour auteur un Dieu qui les conſerve, pour moteur un Dieu qui les gouverne. Que je fixe en effet mes regards ſur un animal, je remarque en lui deux genres d'actions : les unes ſont propres à l'eſpéce dont il fait partie ; les autres lui ſont communes avec ceux des eſpéces différentes. Si ſon corps m'offre des organes particuliers deſtinés à ces opérations particuliéres, & des membres communs chargés des fonctions communes, puis-je méconnoître dans ce méchaniſme les traces d'une ſouveraine Intelligence ? Or telle eſt ſa ſtructure : telle eſt celle de tous les animaux. Tous ont une tête, un gozier, des viſcéres, des nerfs, des veines ; dans tous circule un fluide dont le mouvement a pour principe celui du cœur ; tous peuvent concourir à la propagation de leur eſpéce. Mais comme diſperſés dans les airs, ſur la terre, au fond des eaux, ils ont des inclinations auſſi variées que leur forme, des façons de vivre auſſi différentes que les lieux qu'ils habitent, on remarque dans ceux de chaque

eſpéce des membres propres à ces uſages divers.

Parcourez d'un coup d'œil cette prodigieuſe multitude d'oiſeaux. La nourriture convenable à chacun eſt éparſe loin de ſa demeure ; dans les campagnes, dans les eaux, dans les vaſtes ſolitudes de l'air. Pour être en état de la chercher avec moins de fatigue, ils ont deux aîles également légéres : ils ont de chaque côté des muſcles dont le jeu donne aux plumes, aux aîles, à tout le corps une agitation réglée ; ils ont enfin une queue flexible, eſpéce de gouvernail qui dirige leurs mouvemens. Pluſieurs pour qui les grains & les autres productions de la terre n'ont aucun attrait, ne vivent que de rapines. Ceux de cette eſpéce portent des ongles crochus, un bec armé de faulx tranchantes, des ſerres vigoureuſes, un poitrail endurci aux combats. Il en eſt d'autres qui ne doivent chaſſer que la nuit, parce que c'eſt la nuit ſeulement, que leur proye ſort de ſa retraite. Ceux-ci ne peuvent ſoutenir l'éclat du ſoleil. Accablés, tant qu'il luit, d'un ſommeil profond, ils ne quittent point les cavernes, dont l'obſcurité les défend contre les traits de la lumiere. Aveugles durant le jour, ils ont pendant la nuit les yeux perçants, afin de pouvoir au milieu des ténébres découvrir ce qu'ils cherchent. A peine ont-ils la force de ſe ſoutenir en marchant ; leurs aîles ſont foibles, parce que, dans le tems qu'ils volent ils n'ont point d'ennemis à redouter dans les airs. Ceux des oiſeaux, que nous voyons nager ont les pattes étendues, plates, garnies d'une membrane qui joint enſemble tous leurs doigts, & dont ils ſe ſervent comme d'une

Digitized by Google

rame pour avancer en repouſſant l'eau. On obſerve dans les plongeons, eſpéce d'amphibies, un trou ovale par lequel leur ſang entre dans l'aorte, ſans toucher aux poulmons. Ainſi ce fluide ne paſſe dans ces animaux que par le ventricule droit du cœur : tant qu'ils demeurent ſous les eaux, ils vivent ſans reſpirer, comme vivent les enfans dans le ſein de leurs meres.

Tous les oiſeaux aquatiques ont de plus été pourvus par la nature d'une liqueur graſſe & viſqueuſe. Ils s'en ſervent de tems en tems pour luſtrer leurs plumes plantées dans un duvet épais, afin de ſe rendre impénétrables à l'eau, dont l'humidité pourroit leur cauſer un froid dangereux. Quelques-uns, ſans ſçavoir nager, ne vivent que de leur pêche. Voyez quelle eſt la hauteur de leur corps, la longueur démeſurée de leurs jambes, de leur bec & de leur col. En effet, comme ils ſe promenent dans les marais, dans des vallons humides & ſur le bord des rivieres, il falloit qu'ils ne fuſſent point en riſque de ſe noyer, & qu'ils puſſent ſaiſir aiſément leur proie cachée ſous la ſurface des eaux. Pour ceux qui ſçavent nager, ils conſtruiſent leur nid entre les joncs qui bordent le rivage. Les autres eſpéces d'oiſeaux font leur nid à terre, ou ſur des branches : à terre, ſi leurs petits peuvent marcher dès qu'ils ſont éclos ; ſur des branches, ſi leurs petits naiſſent incapables de faire d'abord uſage de leurs membres. Captifs dans ces berceaux ſuſpendus, ils ſemblent, par de plaintifs accens, expoſer leurs beſoins. Les peres excités par ces cris, leur portent avec une tendre aſſiduité des alimens

Digitized by Google

déja preſque digerés ; & c'eſt pour cela que dans leur goſier ſe trouve une eſpéce de poche, qui leur ſert de réſerve.

Si je jette les yeux ſur les animaux aquatiques, je remarque la même varieté. L'eſpéce des poiſſons vit autrement que celle des coquillages : leur nourriture n'eſt pas la même ; & quoiqu'également citoyens des ondes, ils habitent dans ce vaſte empire des contrées différentes. Les uns ſont répandus au fond de la mer, dans d'immenſes cavernes, dans des vallons inacceſſibles : les autres s'attachent aux rochers, & ſe diſperſent dans le ſable, ſur ſes bords toujours blanchis par les flots. Mais ce que vous devez ſur-tout remarquer, Quintius, c'eſt que tout poiſſon porte dans ſa poitrine une veſſie qui s'enfle au gré de l'animal, & qui le rendant plus léger, lui donne le moyen de ſe tranſporter par tout, d'avancer obliquement, de tourner ſur lui-même, de plonger & de s'élever, de ſe mouvoir en un mot dans tous les ſens. Ainſi la premiere fois que s'eſſaye un jeune nageur, avant que d'enfoncer un pied timide au ſein des eaux, il ſuſpend à ſes épaules des calebaſſes, dont l'intérieur rempli d'air, donne à ce corps novice un équilibre qu'il ne ſçait pas encore ſe procurer. Les poiſſons ne tirent pas un moindre avantage de leurs oüies. Ce ſont des eſpéces de poûmons placés à la partie inférieure de la tête, & dont une infinité de filets membraneux, pliés & repliés mille fois compoſent le tiſſu. Une double lame oſſeuſe les couvre ; par la continuité de ſes inflexions, elle facilite la reſpiration de l'animal, & le met en état

Digitized by Google

de tirer de l'eau tout ce que l'eau renferme de particules d'air.

Dois-je m'engager dans une foule de détails qui semblent croître à meſure qu'on les parcourt ? Remarquerai-je toutes les variétés qu'offrent à mes yeux les innombrables habitans des ondes ? Combien n'en trouverois-je pas dans les animaux terreſtres, même en me bornant aux ſeuls quadrupedes ? L'organiſation de leurs différentes eſpéces eſt auſſi diverſifiée que leur façon de vivre. Ceux qui ſe nourriſſent d'herbages & de plantes, ont des dents : les unes antérieures & tranchantes coupent l'herbe ; les autres placées au dedans, en forme de meule, la broyent & en tirent le ſuc. Pour ceux qui vivent de ſang, leur gueule eſt armée de faulx ; ils ont des griffes énormes & pointues, qui leur ſervent à déchirer leur proie. Le Sanglier, dont la nourriture ſe borne aux racines & aux oignons des plantes, ſillonne la terre la plus dure, avec un muſle qui l'eſt encore davantage, & paſſe les nuits entiéres à labourer les forêts. Pendant le jour, voluptueuſement couché dans la fange, il y jouit d'une odeur qui n'eſt agréable qu'à lui ſeul. Les armes données aux bêtes pour leur défenſe, ne ſont pas moins variées ; je ne prétends pas les détailler toutes : mais conſidérez quelle eſt la force de l'aiguillon que portent de foibles inſectes ; combien on voit d'animaux armés de cornes, toutes différentes, ſelon l'eſpéce. Pluſieurs ont la corne du pied d'une ſeule piéce ; d'autres l'ont fendue : elle leur ſert, non-ſeulement à marcher, mais à repouſſer l'ennemi. Jettez

les yeux sur ce Porc-épic, dont le corps est un carquois, sur les boucliers du Crocodile, sur les épées & les dards que portent quelques poissons. Le Chameau, né sous un ciel brûlant, est destiné par la Nature à suivre dans de vastes solitudes les caravanes des Arabes & des Ethiopiens. Il passe ses jours à porter des charges pesantes au milieu de contrées arides, dans des plaines de sable, que n'arrosent ni fleuves ni lacs; où jamais les eaux du Ciel ne suppléent à la sécheresse de la terre. Si la grandeur de sa taille, sa force, sa docilité répondent à cette pénible destination, la structure d'un de ses principaux organes, acheve de l'y rendre propre. Son estomach renferme de grandes poches: espéce de réservoirs capables de retenir l'eau que l'animal puise dans le peu de sources qu'il rencontre, & de la distribuer à ses membres épuisés, toutes les fois qu'il est pressé par la soif. Ainsi cet arbuste, dont la tige élevée croît & verdit sur le tuf, entre les cailloux & les ronces, le chardon, qui ne tire pas de sa racine une séve assez abondante, fait éclore de sa tige même des feuilles où se rassemble & séjourne la rosée qui tombe du Ciel au retour de l'aurore. De ces vases elle coule dans le corps languissant de la plante, & la rafraîchit par une douce humidité. Voilà ce que n'ont pû produire ni le concours fortuit, ni l'aveugle liaison de vos atomes, ni cette force chimérique que vous attribuez au mouvement de la matiere.

En effet, ce dessein que vous admirez dans les foibles productions de l'art, par quelle bizarrerie prétendez-vous

vous le méconnoître dans l'œuvre de la Nature. Une machine, dont l'inimitable compoſition ſurpaſſe infiniment tout ce que peuvent l'adreſſe & les efforts des Mortels, eſt, à vous entendre, fabriquée par la main capricieuſe du hazard! Vous avancez, ſans rougir, que ce corps ſi parfait n'eſt créé pour aucune fin; que ſes membres n'ont point été deſtinés aux fonctions qu'ils rempliſſent; que les hommes ont vû, parce qu'un aveugle concours de corpuſcules leur a fait trouver des yeux capables de voir. Mais quand vous ſoutenez cet abſurde ſyſtême; quand pour l'établir, vous me dites que la formation de ces membres divers a précedé la connoiſſance de leurs uſages, parlez-vous de bonne-foi, Quintius? Votre argument démontre que ces organes n'ont pas été fabriqués par la main des hommes: mais peut-on en conclure, qu'ils ne ſont pas l'ouvrage d'une Intelligence? Ces étables qui défendent les troupeaux contre la fureur des loups & les injures de l'air, n'ont point été bâties par le ſoin des animaux qu'elles renferment. Elles l'ont été par les hommes qui les deſtinoient à ce double uſage. Vous penſiez que le nid d'une Hirondelle, que celui d'une Perdrix ne ſe conſtruiſoient pas ſans deſſein. Fier de ces exemples, vous ſouteniez avec confiance que les brutes avoient une ame ſemblable à la nôtre: & contraire à vous-même, vous croirez que les membres de l'Hirondelle, que ceux de la Perdrix, infiniment ſupérieurs à leurs ouvrages, ſont une production du hazard! Dites donc que ce pont ſur lequel vous traverſez une large riviere, n'a pas été

bâti à deſſein ; mais que les pierres toutes taillées ſont d'elles-mêmes, tout-à-coup ſorties des carrieres, que d'elles-mêmes elles ſe ſont élevées ſur des pilotis naturellement enfoncés dans le ſein de la terre ; que formant des arcades par de fortuites combinaiſons, elles ont par hazard frayé dans les airs un chemin aſſuré, forcé le fleuve à couler ſous le joug, & joint ſes deux bords par un lien durable. Dites auſſi que cette flotte nombreuſe ne fut jamais conſtruite ſur le rivage de la mer. Du haut des montagnes une forêt ſera deſcendue ſur la côte : les bois ſe ſeront joints d'eux-mêmes, ſans avoir été mis en œuvre : le fer qui unit entr'elles les planches de chaque vaiſſeau, n'aura été ni forgé, ni batu ſur l'enclûme : les cordages n'auront point été filés ; & les voiles, ſans avoir été tiſſues, ſe ſeront de leur propre mouvement attachées à des mats rencontrés par hazard.

Mais pourquoi m'arrêter à combattre de pareilles abſurdités ? Un homme capable de les ſoutenir, auroit-il encore quelqu'étincelle de raiſon ? Renoncez donc à de vaines chimeres : ceſſez de méconnoître dans l'organiſation des animaux, une intelligence, que vous ne rougiſſez pas d'attribuer à leurs moindres actions. Soit que vous leur ſuppoſiez une ame, ſoit que vous les regardiez comme de ſimples automates, admirez-en la ſtructure, & rendez hommage à leur Créateur.

Digitized by Google

SOMMAIRE
DU LIVRE SEPTIE'ME.

CE Livre roule ſur une des plus grandes queſtions de la Phyſique ; ſur le principe du renouvellement des différentes eſpéces. Cette reproduction qui les conſerve inaltérables, fournit une preuve trop forte de la ſageſſe toute-puiſſante du Créateur, pour ne pas mériter d'être approfondie dans un Ouvrage, conſacré tout entier à mettre dans un nouveau jour l'exiſtence & les attributs de la Divinité.

I. *Après avoir montré l'importance du ſujet qu'il va traiter, & ſa liaiſon avec ceux des Livres précédens, le Poëte annonce qu'il regarde la propagation de chaque eſpéce d'animaux ou de végétaux, comme le développement d'un germe unique, qui dès l'origine du monde en renfermoit tous les individus.*

II. *C'eſt en quelque ſorte prouver une hypothèſe, que de détruire toutes celles qui lui ſont oppoſées. L'Auteur, avant que d'expoſer les preuves directes*

de la ſienne, réfute les ſentimens contraires. Il expoſe d'abord, & renverſe la ridicule opinion des Epicuriens ſur l'origine de l'eſpéce humaine, & de toutes celles qui peuplent l'univers. Il paſſe enſuite aux formes ſubſtantielles d'Ariſtote, dont il fait voir l'abſurdité. Il prouve enfin contre Epicure & les autres Matérialiſtes, que les germes d'où ſortent les animaux & les ſemences qui produiſent les plantes, ne ſont l'effet ni du hazard, ni des combinaiſons de la matiere, ni des loix du mouvement; que ces principes d'un nouvel être ne ſont point un extrait des différentes parties de l'être déja formé; qu'il ne faut pas juger de la formation d'un corps organiſé par celle d'un corps qui ne l'eſt point.

III. *L'organiſation des plantes & des animaux eſt l'ouvrage d'une Intelligence ſouveraine. Pour le montrer, l'Auteur examine la ſtructure du corps humain: il ne ſe contente pas d'une deſcription ſéche des parties dont cette ſçavante machine eſt l'aſſemblage; il en conſidére les fonctions, l'ordre, le rapport mutuel; il ſe plaît à faire ſentir la beauté de ce méchaniſme, qui préſente un ſpectacle ſi digne de l'admiration d'un Philoſophe.*

IV. *L'art ne brille pas moins dans la ſtructure de*

Digitized by Google

tous les animaux. Il eſt ſur-tout viſible dans la formation de l'œuf des inſectes qui doivent paſſer par diverſes métamorphoſes, du Ver à ſoye, par exemple, dont le Poëte fait une élégante peinture. Il inſiſte ſur la conſtante uniformité qui régne dans chaque eſpéce, ſoit d'animaux, ſoit de végétaux.

V. *Cette uniformité prouve que la reproduction de tout ce qui reſpire ou végéte eſt ſoumiſe à des loix immuables. L'Auteur examine à quelle cauſe on la peut attribuer, & fait voir qu'il faut en conclure:*

1^erement. *Que les individus de chaque eſpéce doivent l'être à des principes capables d'en reproduire ſans ceſſe de pareils.*

2^ement. *Que ces principes primitifs ſont des germes invariables renfermés originairement dans un ſeul.*

3^ement. *Que ce premier germe, dépoſitaire de tous ceux de ſon eſpéce, a pour cauſe un Etre prévoyant, unique, tout-puiſſant, éternel.*

4^ement. *Que la tranſmiſſion de ces germes, auxquels eſt attachée la conſervation des différentes*

eſpéces, ſe fait, dans chacune, de mâles en mâles.

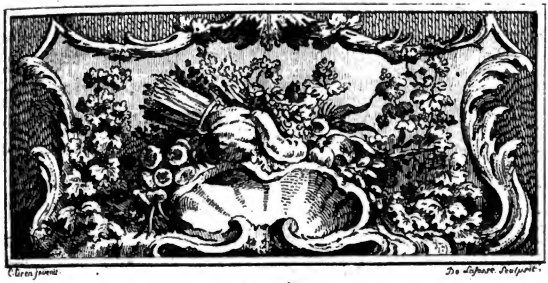
VI. *Toute l'eſpéce humaine a donc été renfermée dans le premier homme. C'eſt une concluſion réſultante de tout ce qui précéde, & que fortifie la fameuſe expérience d'Hartſoeker. Le Poëte la cite, en développe toutes les conſéquences, & répond à diverſes objections.*

VII. *On pourroit répliquer* 1^erement, *que des corpuſcules auſſi fragiles, auſſi ſujets à s'altérer, que le ſont des germes imperceptibles, ne peuvent ſubſiſter & ſe défendre pendant des ſiécles entiers contre les atteintes qu'ils reçoivent ſans ceſſe.* 2^ement. *Que l'éxiſtence de tant d'êtres concentrés dans un corps ſi petit, eſt inconcevable. L'Auteur, qui ſe propoſe ces difficultés en donne la ſolution.*

VIII. *Le huitiéme & dernier Article traite preſque tout entier de la propagation des végétaux. Le Poëte fait voir que la terre, la chaleur, les pluyes, les roſées contribuent à leur accroiſſement, mais ne peuvent les produire; qu'il n'eſt aucune plante ſans ſemence; qu'au fond de chaque graine réſident des graines ſans nombre, renfermées les unes dans les*

Digitized by Google

autres ; & dont la moindre contient un rejetton déja formé. Il indique un moyen de multiplier les productions de la vigne & du froment, lance quelques traits contre les Philoſophes qui croyent que la corruption de la matiere engendre les inſectes, & termine ce Livre, en préſentant l'abrégé du ſyſtême qu'il vient d'établir.



L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE SEPTIE'ME.

I. JE vous ai montré, Quintius, par des preuves ſans nombre, qu'il eſt un Auteur de l'univers; que la liaiſon fortuite des atomes n'a pû former aucun corps, & que ni l'exiſtence, ni le mouvement ne ſont eſſentiels à la matiere. Nous avons enſuite conſidéré la nature de notre ame, & parcouru les différentes eſpéces d'animaux dont le monde eſt peuplé. Dans leur ſçavante compoſition, ſupérieure à celle des autres corps, nos yeux ont reconnu l'empreinte d'une Intelligence toute-puiſſante. Ainſi tous les êtres inſenſibles, ainſi tous ceux qui reſpirent annoncent qu'ils ont un Dieu pour pere. Mais il reſte une preuve plus éclatante de cette vérité. Etudiez à fonds le principe du renouvellement de ces êtres divers: examinez comment les hommes, les animaux, les plantes, en un mot tous les corps organiſés, perpétuent leur eſpéce; par quel moyen,

Digitized by Google

en ſe détruiſant, ils laiſſent une poſterité qui les remplace : reproduction qui fait que la naiſſance & la mort ſe combattent éternellement, & que la ſucceſſion d'objets toujours nouveaux entretient un ſpectacle uniforme ſur la ſcéne de l'univers. Tels on voit les fleuves rouler ſans interruption dans leur lit, toujours les mêmes, quoique ſans ceſſe renouvellés : un écoulement continuel précipite leurs eaux fugitives dans les abyſmes de la mer. Auſſi rapides dans leur cours, nos générations ſe ſuivent & diſparoiſſent. Membres périſſables d'un corps immortel, les êtres particuliers tombent en foule ſous les coups de cette faulx meurtriere, qui moiſſonne ſans diſtinction tous les âges : mais le tout qu'ils forment par leur réunion ſubſiſte malgré ſes pertes ; & cette perpétuelle durée, chaque eſpéce la doit à l'inépuiſable fécondité d'un germe unique. Dans ce germe précieux, chef-d'œuvre de ſa puiſſance, le Créateur a ſçû, par un art infini, renfermer la ſuite innombrable des races futures, que ſa main développe ſucceſſivement.

II. Quel eſt ſur cette merveilleuſe propagation le ſyſtême d'Epicure ? J'entens Lucrece en relever la beauté. Né pour éclairer les humains, ſon Héros, ſi je l'en crois, a pénétré juſqu'aux ſources de la Nature, & rompu le voile qui la déroboit à nos regards. Nous lui devons la découverte de l'origine & de l'eſſence des êtres : ce génie lumineux les expoſe dans le plus beau jour à nos yeux étonnés. Soupçonneroit-on que ces magnifiques éloges ſont prodigués à la plus abſurde des

fictions? Les premiers Grecs débitoient que la chaleur avoit fait éclore d'un humide limon le redoutable ſerpent que le fils de Latone perça de ſes fléches. Digne héritier de ces peres de la Fable, Epicure oſoit avancer qu'après l'écoulement des eaux dont la terre avoit d'abord été couverte, ſa ſurface fut long-tems un marais immenſe, qu'échaufferent par degrés les rayons du Soleil; & que ce fonds devenu tout à coup fertile produiſit les différentes eſpéces d'êtres vivans qui peuplent l'univers. Les inſectes en ſortirent les premiers: leur organiſation fut un jeu pour le hazard. Enſuite nâquirent les oiſeaux, les reptiles, les quadrupedes, les hommes mêmes, ſupérieurs au reſte des animaux par l'attribut glorieux de la raiſon. Les eſpéces aujourd'hui ſubſiſtantes ne ſont pas les ſeules que la terre ait engendrées pour lors: il en parut une infinité d'autres dont nous n'avons pas l'idée: que ne produiſit point le hazard? Mais nées ſtériles, & bien-tôt éteintes par le défaut de rejettons, elles périrent comme des plantes dont la racine eſt coupée. Leur diſſolution ſuivit de près l'inſtant qui les vit éclore. Il ne ſubſiſta que celles dont les individus avoient reçu fortuitement, avec le deſir naturel de ſe reproduire des organes propres à la propagation.

Dans quel état & de quelle taille étoient ces premiers hommes qui ſortirent ainſi du ſein de la terre? Ils étoient, dit Epicure, ce que nous ſommes en naiſſant, foibles & petits: c'eſt une loi générale pour les êtres de toute eſpéce. D'où tiroient-ils leur ſubſiſtance? La queſtion eſt preſſante: elle auroit pû déconcerter une imagination

moins féconde ou moins hardie. Mais Epicure ſçait y répondre : avec un front comme le ſien, on n'eſt jamais réduit au ſilence. Nouvel Alexandre, il coupe le nœud ſans héſiter. » Nul embarras, nous dit-il, pour la nour-» riture des hommes : le hazard y avoit pourvû. Des » ſources abondantes d'un lait délicieux ſorties du ſein » de la terre, rouloient ſur des lits de glaiſe & de li-» mon. Ces ruiſſeaux portés par un cours naturel vers » les lévres de cette multitude naiſſante, firent couler » dans leurs veines une douce liqueur, & les nourrirent » mieux que n'auroit fait la mere la plus tendre. C'eſt » ainſi que les premiers hommes, épars entre les agneaux » & les pacifiques aïeux des Lions & des Ours, puiſé-» rent la vie dans un limon échauffé par les rayons du » ſoleil. »

Mais ſi je dois admettre de pareilles chimères, qu'il me ſoit donc permis d'adopter toutes les fables dont ſe repaiſſoit la frivole Grece ; de croire que les reſtes d'un déluge ont produit des Serpens ; que nous devons à des pierres jettées par Deucalion le renouvellement de notre eſpéce ; que des dents du Dragon de Cadmus ſemées dans la campagne, ſortit une foule de Guerriers pleins de force & de courage ; que des Géants, enfans de la terre, ont tenté d'eſcalader le Ciel. Pourquoi ne pas croire auſſi que des œufs de Fourmis repeuplérent la ville d'Eaque, dont la fureur de Junon avoit exterminé les habitans ; que Minerve eſt ſortie toute armée de la tête de Jupiter ; que l'Iſle de Cypre reçut Venus produite avec tous ſes charmes par l'écume des flots ;

Digitized by Google

que dans les champs de l'Arabie, le Phénix renaiſſant de ſes propres cendres, ſe compoſe de nard & de myrrhe un nid, ſon cercueil & ſon berceau ; enfin que l'amour inſenſé d'un Sculpteur pour l'ouvrage de ſes mains anima le marbre inſenſible ? Ennemies dans tout le reſte, la ſuperſtition & l'impiété s'accordent en un point : toutes deux pour leur défenſe ont recours à des fables ridicules, & toutes deux les propoſent à leurs partiſans, comme de reſpectables vérités.

C'eſt en effet ici que je peux, incrédule Quintius, en appeller à vous-même. Vous croyez un homme qui vous débite tant de menſonges ; & par un doute bizarre, vous balancez à recevoir de ma bouche tant de dogmes inconteſtables ! Quels monſtres n'enfante point l'imagination déréglée d'un Poëte irréligieux ? En prétendant bannir de l'univers une Divinité dont l'univers annonce la puiſſance, il ne rougit pas d'organiſer le corps de la terre ſur le modéle de ceux dont eſt peuplée ſa ſurface ; d'en tirer les hommes & les animaux, comme il en tire les plantes, & de faire couler de ſon ſein un lait bourbeux, capable de nourrir tant d'eſpéces ſi variées ! Comment la terre, après la retraite des eaux qui l'enſeveliſſoient, eſt-elle tout-à-coup devenue mere, au ſeul aſpect du Soleil ? Vous ne prétendrez pas que féconde par eſſence, elle eût la vertu de produire tant d'êtres organiſés, ſans en avoir reçu les germes : ils réſidoient dans ſon ſein, puiſqu'ils en ſortirent. Mais quelle en fut l'origine ? Etoit-ce une émanation de la ſubſtance du Soleil ? Cet aſtre ayant conçu l'idée de

tant d'êtres ſi parfaits, a-t-il fait prendre à différens amas de ſable humide, une forme qui les rendît propres à recevoir ces germes, à les conſerver, à les développer? Le Soleil eſt donc un Dieu : c'eſt l'Apollon des Grecs, le pere de Phaëton, l'hôte de Thétis. Direz-vous que ces principes de tant de productions diverſes étoient d'avance renfermés dans la terre, & que la chaleur du Soleil n'a ſervi qu'à les faire éclore? Voilà préciſément la mere des Dieux, l'amante d'Atys, Cybele elle-même, cette Déeſſe qu'un char attelé de Lions promenoit ſur les montagnes de Phrygie.

Mais cette terre qui contient des germes ſans nombre, ne les a pas produits. Dites-moi donc, ſi vous le ſçavez, quel eſt le créateur de ceux que vous ſuppoſez en dépôt dans ce vaſe immenſe? Autre difficulté que votre ſyſtême ne réſout pas mieux : à qui tant d'eſpéces ſubitement écloſes dûrent-elles ces fleuves de lait, qui les nourrirent ſi à propos? N'eſt-il pas évident qu'ils coulérent par les ordres d'une Intelligence attentive? Sans une telle nourriture, la plûpart des animaux périſſoient preſqu'en naiſſant. Ils ne pouvoient ni ſucer le limon qui leur ſervoit de lit, ni ſe repaître d'herbes, ni vivre d'air ; la lumiere du Soleil étoit une ſubſtance trop pure & trop ſubtile pour des corps groſſiers. A quels excès de folie l'impiété ne porte-t-elle pas un Philoſophe? Epicure proſcrit la Divinité ſuprême, & lui ſubſtitue le hazard. Mais que ce hazard eſt éclairé, bienfaiſant, libéral! Quelle mere eut pour ſes enfans des ſoins plus tendres, plus étendus, que ceux qu'il montre

Digitized by Google

pour la conſervation de tous les êtres ? On n'a pas beſoin de recourir à la Divinité, quand on admet un tel hazard : ou plûtôt, c'eſt ne l'admettre que de nom ; c'eſt malgré ſoi reconnoître un Dieu. Cette opinion, toute abſurde qu'elle eſt, ſuppoſe néceſſairement une Intelligence.

Enfin ſi nos premiers aïeux, ſi ceux des animaux furent enfans de la terre & du ſoleil, pourquoi les générations ſuivantes n'ont-elles pas eu la même origine ? Pourquoi cette maſſe autrefois ſi féconde, ne peut-elle à préſent concourir qu'à la production des plantes ou des foſſiles ? Quelle cauſe a tranſporté depuis aux animaux mêmes, le droit de ſe perpétuer, & les a dans cette vûe, diſtingués en deux ſexes ? Si tous les êtres doivent leur naiſſance au hazard ; ſi ce ſont des aſſemblages d'élémens diſperſés dans le vuide, la terre renferme aujourd'hui autant de ces atomes propres à former des corps de toute eſpéce, qu'elle en contenoit au premier inſtant de la retraite des eaux. Elle paroît néanmoins épuiſée. Rien d'animé ne ſort de ſon ſein, ni dans ces froides contrées dont la nuit céde pendant ſix mois l'empire à l'aſtre du jour, ni ſous cette zône brûlante, où le ſoleil embraſe les campagnes. On trouve dans l'une ou dans l'autre région des lacs, des fleuves, des étangs ; mais ni dans l'une, ni dans l'autre, on ne vit jamais la terre engendrer d'animal.

Les diſciples d'Ariſtote croyent expliquer la nature de chaque corps, en prononçant que c'eſt un compoſé de matiére & de forme : définition vague, & qui ne

préſente à l'eſprit aucune idée nette ſur la production & le renouvellement des êtres organiſés. Ce Philoſophe imagine une matiere premiere, qui par elle-même n'a point de forme propre, eſt indifférente à telle ou telle, mais portée vers toutes par une tendance indeſtructible. Selon lui, la forme eſt une qualité qui ſpécifie la matiere, & détermine chaque portion de ce tout indéterminé. Arbitre de chaque être particulier, elle ſeule le conſtitue ce qu'il eſt: mais née de la matiere, ſans la matiere elle ne peut ſubſiſter. Elle ne ſurvit pas à la diſſolution du corps qu'elle modifie; on ne l'en ſépare jamais, ſans la détruire: tant eſt grande l'union que met entre ces principes ce qui manque à chacun d'eux. C'eſt à cette Forme qu'Ariſtote ſoumet la matiere premiere: c'eſt elle qui diſpoſant à ſon gré de toutes les parties de cette argile commune, en fabrique des corps, les façonne, les meut, & préſide à leur arrangement, avec toute la ſageſſe du plus ſage des génies. Telle fut la célébre doctrine de l'ancien Lycée; ſi toutefois on doit appeller doctrine un ſyſtême, qui loin d'éclairer l'eſprit, le repaît de termes obſcurs, & jette de nouveaux nuages ſur la queſtion qu'il ſe propoſe d'expliquer. En vain prétend-on la faire revivre, en nous rappellant la Forme ſous le nom de nature plaſtique. Cette hypothéſe, en attribuant aux modifications de la matiere des propriétés qu'elles n'ont point, change le phyſique en moral, donne à des êtres inſenſibles la connoiſſance & l'amour, & ne nous explique ni pourquoi, ni comment une Forme qui ne ſçait pas ce qu'elle

qu'elle doit faire, agit néanmoins avec un art inimitable.

Un principe aveugle pourroit-il enfanter tant de merveilles? Philoſophes inconſéquens, attribuez à cette Forme une intelligence ſupérieure à celle qui nous anime, puiſque ſes productions l'emportent ſur les nôtres. L'homme meſure la vaſte étendue des Cieux, & trace avec le compas la route des Planétes: il éléve de ſolides monumens, il conſtruit des ponts; avec quelques grains de poudre il imite le Tonnerre, briſe les rochers, renverſe les murailles, & fait voler mille feux ſur des remparts ennemis. Je le vois ſur un fragile tiſſu de planches affronter les tempêtes, & découvrir au-delà des mers un nouveau monde. Mais tout ce que l'homme entreprend, tout ce qu'il exécute, n'eſt pas comparable à la ſtructure d'une graine imperceptible. Cette Forme qui ſçait étendre dans une campagne les racines d'un légume, en revêtir les branches de feuilles, & renfermer ſes fruits avec ordre ſous une ſeule enveloppe, l'emporte à mon gré ſur Athénes entiere: ſeule elle eſt plus ſage que le Portique & le Lycée, plus ſage que tous les Mortels enſemble. Toutefois nous devons quelque ménagement aux diſciples d'Ariſtote. Regarder ces admirables productions comme l'ouvrage d'une Forme induſtrieuſe, c'eſt y reconnoître au moins un art réel, un deſſein refléchi.

Epicure ne mérite pas la même indulgence. C'eſt un aveugle volontaire, qui ſemble n'avoir entrevû la vérité, que pour la fuir. En condamnant à l'oiſiveté des

Dieux dont il reconnoît l'existence, il charge le hazard seul d'une foule d'opérations, qu'il auroit pû partager entr'eux. De ses profondes méditations sur la nature de chaque corps, il conclut qu'un principe aveugle a produit l'univers, que tout ce qui varie successivement cette vaste scène est le résultat du concours fortuit de certains atomes ; & qu'ainsi la seule force du mouvement fait, sans l'action d'une intelligence, éclore tous les êtres de germes formés par un mélange accidentel. La principale différence que je trouve entre le système d'Aristote & celui de votre Maître, c'est que le premier en attribuant à ce qu'il appelle *Forme*, le droit d'organiser la matiere & d'en régler les combinaisons, érige en cause toute-puissante un simple effet, & que le second ne veut pas même donner de cause à tant de merveilles.

Philosophe présomptueux qui débitez ce paradoxe, Poëte téméraire qui le parez des plus brillantes couleurs, ne voyez-vous pas que la maniere dont agissent les hommes suffiroit seule pour le détruire ? Quoi ! les merveilles de la Nature s'opérent d'elles-mêmes, sans dessein, sans réflexion, sans art ; & quand je parle, quand je lis, quand je marche, c'est en conséquence d'un dessein formé, c'est avec réflexion, avec art ? Malgré le nuage épais dont notre ame est ici-bas offusquée, les moindres détails de la vie la plus commune sont ou des preuves de raisonnement, ou des actes de volonté. Que sera-ce, si je vous oppose les chefs-d'œuvres des Zeuxis & des Apelles, les loix de Numa, les exploits d'Alexandre ?

Nous ſommes ſaiſis d'étonnement à l'aſpect d'un vaiſſeau, qui ſemble, en voguant ſur les flots, leur donner la loi. Le port majeſtueux de cette maſſe, en quelque ſorte organiſée, dont les mouvemens dépendent du concert d'une infinité de parties, frappe tout Spectateur aſſez inſtruit pour voir & pour admirer. Il contemple avec ſurpriſe la figure, la poſition, l'uſage de chacune de ces parties, l'arrangement des voiles, la diſtribution des cordages, la force & la hauteur des mats, enfin la liaiſon de tant de piéces différentes, dont l'art a ſçû former un vaſte corps, capable de ſe défendre contre les caprices de la mer & la fureur des aquilons. Je l'ai déja dit; il faudroit avoir perdu la raiſon, pour ne pas reconnoître un auteur de ce bâtiment, pour le regarder comme l'ouvrage du hazard, comme l'effet d'un concours fortuit. Voyez par cette comparaiſon quelle eſt l'abſurdité de l'athéiſme. Mais afin de tirer de nouveaux avantages d'un exemple ſi frappant, qu'il me ſoit permis de faire une ſuppoſition.

Si ce navire produiſoit un petit vaiſſeau, tel que nous en voyons quelquefois ſuſpendus aux voutes des Temples, ou ſemblable à ces modéles dont ſe ſervent les conſtructeurs, Epicure oſeroit-il attribuer au hazard cette merveilleuſe fécondité? Non, ſans doute: elle auroit pour cauſe une intelligence également ſage & puiſſante. Or la ſtructure d'un vaiſſeau, quelqu'admirable qu'elle ſoit, n'égale pas aux yeux d'un Philoſophe, celle du plus petit de tous les germes. Oui, Quintius, ces villes flotantes, qui chargées de proviſions immenſes

renferment mille habitans, ces redoutables bâtimens qui portent la foudre & la terreur sur les côtes ennemies; ce navire même auquel la Grèce mensongère attribua le don de la parole, & qui transporta des demi-dieux en Colchide, tous ces chef-d'œuvres de l'art ne sont rien au prix d'une graine que vous méprisez. Cette graine est un dépôt inépuisable où résident non-seulement les plantes qui doivent éclore les premieres, mais leurs rejetons, & tout ce que ces rejetons doivent produire dans la suite des siécles.

L'opinion des Epicuriens sur la nature & l'origine de ces germes merveilleux est une erreur grossiere. Si nous les en croyons, moins ancienne que la plante, cette semence qui doit en perpétuer l'espéce, ne naît que dans un tems marqué. C'est une portion du suc végétal, une masse composée des extraits de toutes les parties, qui mêlés ensemble, produisent insensiblement un nouveau corps. Ainsi les branches sont formées par les branches, les fibres le sont par les fibres; & ce méchanisme, ils l'étendent à la propagation des animaux mêmes. C'est par-là qu'ils expliquent cette ressemblance, qui fait quelquefois revivre les peres dans leurs enfans; cette conformité qui se trouve en eux, non-seulement pour les traits & la taille, mais pour le caractère & les mœurs. De-là vient, disent-ils, que si quelques objets font une vive impression sur le cerveau d'une femme enceinte, ils pénétrent jusqu'au fruit qu'elle porte dans son sein, & le blessent, malgré tous les remparts dont cet azyle est environné. La peau tendre de l'enfant

Digitized by Google

reçoit l'empreinte des frayeurs de la mere, ou des desirs qu'alluma le feu d'une imagination trop forte. Souvent même tous ses traits s'altèrent, & l'homme à peine ébauché devient un monstre.

D'autres Physiciens soutiennent que les seules loix du mouvement président à la formation d'un nouvel être, & qu'il résulte du concours de deux principes de nature différente, comme certaines drogues sont un composé de deux simples; comme le pain est un mélange de levain & de farine; comme enfin deux métaux fondus ensemble en forment dans le creuset un troisiéme. Cette masse animée par l'action vivifiante d'un esprit qui la pénétre, s'agite intérieurement. Une douce chaleur la développe: elle se façonne, s'organise, & prend la forme de toutes les parties de la plante, de tous les membres de l'animal. Ainsi d'un composé de mercure & d'argent dissous dans l'esprit de nitre, l'ingénieuse Chymie fait éclore cet arbre artificiel, qu'elle nomme l'arbre de Diane. La fermentation qui s'excite dans ce mélange, en souléve les parties, & donne aux unes la figure du sol terrestre, aux autres celle d'une tige dont les branches sont chargées de feuilles. Un lingot d'or s'allonge, à mesure qu'il passe par les différens trous de la filiére; nous l'en voyons sortir en fils plus déliés que des cheveux. Telle est, selon ces Auteurs, la propriété de la semence. Pour s'organiser, elle n'a besoin que de trouver dans le corps de la plante des canaux d'une certaine forme. En se filtrant au travers, elle prend la figure de toutes les parties.

Mais quelle différence entre des corps organisés & des corps qui ne le sont pas ! Cet arbre métallique que produit une composition de mercure & d'argent, n'est que l'apparence d'un arbre. En vain y chercheroit-on l'économie intérieure qu'on admire dans les végétaux. Il n'a ni racines, ni fibres, ni moële; il n'est point revêtu d'écorce; ses branches ne se courbent point sous le poids des fruits; enfin ces fruits eux-mêmes ne renfermeroient pas de graines. La Nature, en se jouant, a semé dans nos campagnes des pierres dont le dehors a la forme d'une prune, d'une pêche ou d'une poire, & dont le dedans ressemble même quelquefois à l'intérieur de ces fruits. On ramasse sur le Carmel des melons de la même espéce. A la vûe d'un fil d'or, je conclus qu'une main industrieuse a fait passer un lingot de ce métal par les différens tuyaux de la filiere. La forme d'un corps que l'art a façonné, m'indique celle du moule dans lequel il l'a reçûe; comme la simple inspection de ce moule me fait connoître la maniere dont les corps, qui doivent y passer, perdront leur premiere figure, & me représente celle qu'ils seront forcés d'y prendre. Mais un pareil changement n'influe point sur l'essence de ces corps, dont le tissu reste toujours le même. Ces exemples ne sont donc pas appliquables à la fécondité des espéces organisées. Il s'agit de fabriquer des êtres semblables à d'autres, & qui soient une émanation des premiers. Pour un ouvrage si difficile, ce n'est pas assez qu'il y ait des corps de même espéce préexistans. Capables tout au plus de figurer les dehors, ils ne peuvent ni former les

organes intérieurs, ni produire entre les individus d'un même genre cette reſſemblance que nous y trouvons. Quelle ſera la cauſe de ces admirables effets ? Vous direz avec Epicure que les racines du rejeton émanent de celles de la plante ; que les yeux d'un fils ſont formés par ceux de ſon pere ; que chaque partie du corps déja ſubſiſtant, fournit à celui qui doit en naître un extrait d'elle même. Mais en ce cas, comment un pere aveugle pourra-t-il avoir un fils qui ne le ſoit point ? Comment des hommes perclus de leurs bras, en donneront-ils à leurs enfans ? Enfin, qui diſpoſera les différentes parties du corps dans le ſein de la mere ? Qui leur donnera cet ordre, ſans lequel l'animal ne ſeroit qu'une maſſe informe ou monſtrueuſe ?

La ſtructure de tous les corps qui ne ſont pas organiſés eſt eſſentiellement la même. Malgré leur différence apparente, l'or, le diamant, l'eau, la cire ne diffèrent que par la denſité plus ou moins grande des molécules qui les compoſent. Egalement inanimés, également incapables de ſe reproduire, ces corps ſont tous plongés dans une ſemblable inertie. Le mouvement peut donc avoir la principale part à leur production. Ils ſe forment, ſuivant ſes loix, par le concours de parties homogènes, qui ſe rapprochent dès que rien ne s'oppoſe à leur union, s'arrangent ſelon leur figure, & parviennent enfin à ſe placer dans un ordre naturel. J'avoue que ſi la ſtructure des plantes ou des animaux reſſembloit à celle de ces maſſes diverſes ; ſi c'étoit, comme elles, de ſimples amas de parties entaſſées, leur formation

pourroit être la même. Mais cette structure est trop différente, pour ne pas annoncer une cause & des combinaisons d'un autre genre.

III. Chaque animal a des organes particuliers à son espéce, & les avoit lors même qu'il résidoit encore dans un germe imperceptible. En effet, s'il ne les a reçus que dans le sein de sa mere, il faut donc qu'un habile ouvrier y fabrique cette machine si compliquée, si sçavante; que supérieur aux Phidias, à Minerve elle-même, l'Auteur du corps humain ne se contente pas d'en façonner, d'en polir l'extérieur, mais qu'il construise au dedans ce qui doit lui donner le mouvement, la vie & la fécondité; ce qui doit le ranger dans une espéce particuliere; tous les ressorts enfin qui doivent produire en lui les sensations, & faire naître tant de pensées diverses dans l'ame qui sera jointe à ce corps. Des parties les plus grossiéres il composera les os, dont il fera le fondement & comme la charpente de l'édifice. Ils seront de plusieurs piéces, afin de se prêter aux mouvemens de la machine, assez forts néanmoins & d'une consistence assez ferme pour être en état de soutenir les chairs; enfin tellement liés ensemble, que les extrémités convexes des uns s'emboitent dans la concavité des autres, & puissent y tourner librement. L'intérieur des os servira de canal à la moële; la force & la grandeur de chaque partie seront proportionnées à celles du tout. Enfin, pour empêcher qu'un côté ne soit plus pesant que l'autre, pour les mettre en équilibre, & leur ménager

des points d'appui, quelle connoiſſance de la ſtatique ne doit pas avoir cet artiſan? Il faudra qu'il fabrique la cheville & la plante du pied, où s'articuleront les deux os de la jambe; qu'il attache à ceux-ci celui de la cuiſſe, qui ſoutiendra les os du baſſin & toute la maſſe du corps. Tout ce qui ſera dans une partie doit ſe retrouver dans la partie correſpondante. Il formera le dos de vertébres, qui commenceront au haut du col: elles ſeront remplies d'une ſubſtance humide, qui doit être une continuation de la mœlle allongée; à chaque côté des vertébres ſeront attachées des côtes recourbées & mobiles, afin de laiſſer aſſez d'eſpace aux organes de la reſpiration. Les épaules placées au-deſſus s'étendront à droite & à gauche; aux épaules tiendront les bras. Plus élevée que tout le reſte, la tête ſera comme la citadelle du corps: boëte oſſeuſe qu'il compoſera de pluſieurs piéces, formées d'une double table, & jointes enſemble par différentes ſutures. Dans cette boëte, il établira le ſiége du cerveau, de ce laboratoire merveilleux où ſe travaillent les eſprits animaux. Des glandes délicates les y ſéparent du ſang; & c'eſt de-là qu'ils ſe diſtribuent dans les nerfs; comme on voit ſe diviſer en étoiles cette fuſée brillante qui s'éléve en pétillant, & trace dans l'air des ſillons enflammés. Sur le devant de la tête, un os percé comme un crible donnera paſſage aux fibrilles des nerfs deſtinées à l'organe de l'odorat: les narines communiqueront au goſier, par un conduit où l'air pourra paſſer & retentir. Les cavités où réſideront les yeux, rondes par les bords, ſeront terminées en forme de cône, pour leur

donner la facilité de ſe mouvoir en tout ſens. Que d'adreſſe, que de ſcience ne doit pas éclater dans le ſeul organe de l'ouïe! Il y faut offrir à l'impulſion de l'air un tympan tendu & vibratile, le placer au fond d'un conduit propre à ramaſſer les rayons ſonores, & faire paſſer ces rayons dans un labyrinthe qu'ils puiſſent ébranler par leur trémouſſement. Je ne parle ni de cette double articulation, lien des deux machoires, & pivot ſur lequel ſe meut la machoire inférieure, ni des gencives, ni de ces dents dont elles cachent les racines: eſpéces de plantes qui croiſſent, tombent & ſe reproduiſent d'elles-mêmes.

Vous le voyez, Quintius, le ſeul aſſemblage de nos os offre des preuves trop manifeſtes de deſſein & de génie, pour ne pas annoncer dans ſon auteur une ſcience profonde. Si ce tout admirable ne fut d'abord qu'une maſſe informe dans le ſein de la mere, ſon organiſation eſt le chef-d'œuvre de l'art. Vulcain faiſoit des ſtatues mouvantes & capables d'exécuter les ordres des Dieux! Mais quelqu'habile qu'Homere le ſuppoſe, il n'étoit moins que l'artiſan de notre machine. A combien de fonctions, à combien d'uſages cet ouvrier incomparable a-t-il rendu propres tant de membres divers! En combien de manieres a-t-il ſçû les varier! Quelle ſolidité n'ont pas ces os qu'il leur a donné pour appui! Ceux qu'il deſtinoit aux parties doubles, il les a fait doubles & ſemblables; il les a diſtribués des deux côtés: ceux des parties ſimples occupent le milieu du corps. Voyez les uns ſaillir au dehors, les autres rentrer en

dedans : comparez à la rudesse de certains d'entr'eux le poli de la plûpart. Tous sont percés d'une multitude de cavités imperceptibles ; pour ne pas rendre par un excès de pesanteur la machine trop lourde & moins propre au mouvement. Enfin ce qui doit mettre le comble à votre admiration, cet ouvrage entier est un tissu de piéces de rapport. Aucune des portions qui le composent ne tient par elle-même à la portion voisine : mais toutes sont unies ou par des jointures, ou par des charnieres, ou par des ligamens ; & ces liens communs sont toujours arrosés par une liqueur huileuse qui en conserve la souplesse. Admirable méchanisme dont nous voyons une foible imitation dans ces statues mobiles & pliantes, que posent devant eux les Eléves d'Apelles & de Lysippe, afin de pouvoir, en copiant des attitudes prises d'après nature, rendre toutes celles du corps humain.

Un tel assemblage ne peut donc être l'effet d'aucune loi du mouvement. Des corps formés selon ces loix sont toujours d'une seule piéce. La force du mouvement pourra, si l'on veut, produire une branche d'arbre ; mais elle n'en fera pas ce fléau champêtre, composé de deux morceaux, dont l'un est entre les mains du laboureur, tandis que l'autre, en voltigeant, fait sortir les grains de leurs épics. Comment, à plus forte raison, une machine aussi compliquée que la nôtre, seroit-elle l'ouvrage d'une force aveugle ? Une intelligence en est l'unique cause : mais cette intelligence, est-ce celle de la mere ? Non, sans doute ; la mere ne sçait pas toujours

qu'elle a conçû : elle ignore comment cet hôte si délicat croît dans les ténébres de son sein. Est-ce celle de l'enfant même ? il est encore plus ignorant que sa mere. C'est donc l'Intelligence suprême. Oui, Quintius, reconnoissez ici cette sagesse toute-puissante, dont la Nature entiere offre l'empreinte à vos yeux : l'Auteur de l'univers est celui de notre corps. Quand l'a-t-il créé ? je vous en instruirai bien-tôt. Mais continuez d'en contempler avec moi la merveilleuse structure, afin de voir ce qu'auroit encore à faire cette cause, à laquelle vos Philosophes attribuent l'organisation du *Fœtus*, dans le sein de la mere.

Il faut envelopper chaque os d'une membrane qui le couvre entierement, y attacher des muscles formés de plusieurs faisceaux de fibres charnues, & capables de s'allonger & de se racourcir ; terminer par des tendons l'extrémité de ces muscles, les recouvrir d'enveloppes membraneuses, & par-dessus étendre un suc huileux. Une peau douce & polie revêtira le tout ; robe brillante & sans couture, destinée à donner au corps un extérieur plein de graces & de beauté. Elle aura des pores sans nombre : des filets nerveux seront semés dans son tissu, comme ces filamens qui serpentent dans celui d'une feuille d'arbre. Cette peau ne sera pas seulement un voile, une tunique, un rempart contre les injures de l'air, ou des autres agens extérieurs. Ses pores sont autant d'issues par lesquelles doivent s'exhaler les particules du sang & des autres liquides que la chaleur porte sans cesse vers les extrémités capillaires des vaisseaux

cutanés; & cette décharge insensible, mais continuelle, rendra ces fluides plus purs. Enfin des ongles destinés à la défense & à la parure des doigts, végéteront comme des plantes. Ainsi se construit une maison. D'abord on creuse les fondemens; les murs s'élévent ensuite, composés de plusieurs rangs de pierre assis les uns sur les autres; des poutres forment les étages; une couche de matiere blanche & fine revêt l'intérieur & les dehors: on y laisse les ouvertures nécessaires, & le bâtiment est surmonté d'un toit, dont la charpente se recouvre de tuiles. La structure de votre corps, telle que je viens de la décrire, vous remplit d'étonnement. Toutefois, quelqu'admirable que soit cette machine, elle est sans force, sans action, sans vie. Ce n'est encore qu'un édifice immobile, incapable de s'aggrandir & de se perfectionner. Comment pourra-t-elle croître insensiblement, se mouvoir, se conserver, se reproduire? Pour lui donner tant de propriétés différentes, l'ouvrier qui l'a construite, doit aux premiers organes en ajouter une infinité de nouveaux.

Le corps ne pourra croître sans le mêlange d'une matiere étrangere; & cette matiere ne contribuera pas à son accroissement, si plusieurs digestions ne la mettent en état de pénétrer dans tous les conduits, & de s'insinuer dans toutes les fibres. Il faut donc former des parties qui reçoivent les corps dont le nôtre tirera sa nourriture, qui les attenuent, les broyent, les rendent, par une coction suffisante, propres à fortifier, à développer même les membres délicats de ce corps naissant, à

réparer les pertes insensibles que l'évaporation lui fera faire. Au milieu du visage sera placée la bouche ceinte d'une double lévre, & capable de s'ouvrir pour introduire les alimens. La langue, muscle agile & souple, sçaura les retourner & les mêler avec la salive. Plus bas doit être le pharinx, organe de la déglutition, terminé par une espéce de sphincter d'où descend l'œsophage. Ce canal tissu d'une membrane très-ferme, se dilatera dans une partie de sa longueur, pour former l'estomach, dans lequel tous les alimens se précipiteront, comme dans un vase commun. Brisés par le mouvement continuel des fibres de ce viscere, ils y seront broyés, divisés, & changés en un liquide épais. Au-dessous de l'estomach, ce même canal se retrécira tout-à-coup & s'allongera. D'abord grêle, ensuite plus gros, il doit en serpentant former une infinité de plis & de replis, dans lesquels passeront les alimens, pour acquérir le degré de perfection, qui peut les convertir en chyle. Enfin, après tant de circonvolutions, reprenant la forme d'un tuyau droit, ce canal sera l'issue de toutes les parties grossiéres, dont le chyle se sera déchargé; il ne cessera de les chasser vers le bas, où un second sphincter le terminera comme dans la partie supérieure.

Considérez encore avec quelle attention ces habile artisan doit poser en travers dans la longueur de ce conduit plusieurs valvules, qui mobiles sur des attaches fixes, laissent un passage libre aux alimens, & s'opposent à leur retour. Ce travail seul annonce un grand ouvrier. Loin d'ici le hazard; ne me parlez point des loix

du mouvement. De quelque façon en effet que se meuve cette matiére aveugle & sans intelligence, qui dans votre supposition forme le long canal des intestins, pourquoi se détourne-t-elle dans son cours, afin de construire ces espéces de portes, qu'elle ouvre à propos du côté par lequel les alimens se précipitent, & qu'elle empêche de s'ouvrir par l'autre? Le hazard fut-il jamais capable d'une telle précaution? Jettez aussi les yeux sur cette multitude de petites glandes, semées dans la longueur du même canal. De ces glandes découle sans cesse une humeur propre à rendre les alimens plus liquides, à les travailler à mesure qu'ils le parcourent. Ils s'y purifient, comme la laine s'émonde, en passant par les pointes d'un peigne de fer. Des fibres musculeuses disposées en cercle, par leur contraction vermiculaire, donnent aux intestins la force de déprimer les alimens. Que dirai-je du peu d'espace qu'occupe un si long viscére, replié sur lui-même par de nombreuses sinuosités, & de la maniere dont ces différens replis sont attachés ensemble. Assez forts pour les retenir, leurs liens sont assez lâches pour le faire sans les presser, sans y former le moindre nœud. Enfin une enveloppe commune, en renfermant tous les intestins, empêche qu'aucun d'eux ne glisse ou ne s'échappe.

Cependant pour la conservation de l'animal, ce n'est pas assez du vase propre à recevoir la nourriture, & des organes capables de la digérer. Tous les alimens sont changés en chyle par la digestion: mais comment cette liqueur douce & lactée pourra-t-elle s'incorporer

avec les membres, en devenir le ſoutien, & prendre à la fois tant de formes ſi différentes ? Qu'il eſt difficile de convertir en la ſubſtance propre d'un animal, une matiere étrangére ! Une pareille tranſmutation ſuppoſe encore dans nôtre machine de nouveaux organes travaillés avec art. Le méſentére doit ſe replier pluſieurs fois ſur lui-même. Entre ſes membranes doivent ramper un grand nombre de veines, qui puiſſent porter le chyle dans un réſervoir commun. Le chyle rendu plus liquide dans ce réſervoir, doit entrer de-là dans le canal thoracique, par lequel il montera dans la veine ſouclaviere, chargée de le mêler avec le ſang. C'eſt ce fluide précieux, qui porté par une circulation perpétuelle dans toutes les parties du corps, en arroſera les membres différens, & fera ſans ceſſe couler un ſuc nourriſſier juſqu'aux extrémités les plus déliées. Mais que ne faut-il pas encore pour donner au ſang les qualités qui lui ſont propres, pour en rendre la fluidité continuelle ? A peine l'Auteur de nôtre machine en a-t-il commencé l'organiſation, & cependant que de merveilles dans un ouvrage encore imparfait !

Il faudra qu'il fabrique d'abord les parties qui doivent être placées dans la région du bas-ventre ; que chacune couverte de ſa tunique particuliere, occupant un lieu diſtinct, tienne en même-tems par des liens réciproques à la partie voiſine ; qu'il poſe d'un côté la rate, que de l'autre il ſuſpende au-deſſus de l'eſtomach le foie, dans une ſciſſure duquel il attachera la véſicule du fiel ; que le pancréas ſe trouve en travers dans le milieu.

En

En effet, le ſang formé de l'aſſemblage d'une infinité de corps hetérogénes, doit ſe décharger d'un grand nombre de parties qui rendroient ſa maſſe exceſſive, ou ſa qualité vicieuſe, comme la bile & les particules de la lymphe trop chargées de ſels. Ces liqueurs portées après leur filtration dans le premier inteſtin, pourront contribuer à la perfection du chyle, de cette pâte liquide, compoſée du mêlange d'alimens de toute eſpéce. Pour nétoyer les grains qu'il a recueillis, le Laboureur ſe ſert de cribles différemment percés, qui perméables aux grains d'une certaine groſſeur, arrêtent tous les autres. En ſe filtrant au travers du ſable l'eau s'y décharge de tout ce qui la rendoit trouble: elle en ſort plus claire & plus limpide. Ainſi le ſang, obligé de paſſer par des glandes qui ſont autant de cribles, & de traverſer différentes ſinuoſités qu'il rencontre ſur ſa route, dépoſe dans l'une des parties trop ſalines, ſe dépouille dans les autres des corpuſcules qui ſont trop acides ou trop amers. Avec quelle attention cet artiſan incomparable ne formera-t-il pas le tiſſu de tant d'organes ſi néceſſaires? Quelle diverſité ne mettra-t-il point entre tant de replis deſtinés à des uſages ſi différens? Il attachera de part & d'autre aux régions lombaires les reins deſtinés à ſéparer l'urine de la maſſe du ſang, & à la faire couler par deux canaux dans la veſſie. La veſſie ſera capable de s'enfler en ſe rempliſſant, & de s'affaiſſer à meſure que cette liqueur en ſortira. Un troiſiéme ſphincter placé vers l'extrémité du col de ce viſcére mettra l'animal en état d'y retenir, ou d'en chaſſer le liquide.

Le ſang ne peut réparer ſes pertes ſans le ſecours continuel d'une ſubſtance toujours étrangere, & ſans ceſſe renouvellée. Mais ſi les alimens qu'il tire de la terre & de l'eau le rendent propre à nourrir le corps, ils ne lui fourniſſent pas ces eſprits ſubtils, ſeuls capables d'animer les membres & de leur donner de la vigueur. Il ne peut les puiſer que dans l'air ; & c'eſt de-là que dépend la perfection de notre machine. Que doit donc faire encore l'ouvrier qui la conſtruit ? Séparer d'abord la poitrine du bas-ventre par le diaphragme ; placer enſuite dans la poitrine deux ſoufflets formés de membranes repliées pluſieurs fois ſur elles-mêmes & pleines d'une infinité de cellules, qui puiſſent en ſe dilatant ſe remplir d'air, & le chaſſer en ſe contractant. Leur effet ſera comparable à celui de ces inſtrumens énormes, qui verſent dans les forges des torrens d'air. Les poulmons communiqueront au goſier par la trachée-artère, dont l'intérieur ſera tapiſſé d'une membrane propre à former des ſons. Ce canal eſt en quelque ſorte une flûte naturelle : à ſa partie ſupérieure ſe trouvent attachés de petits filets membraneux capables de ſe tendre, de treſſaillir, & par-là de rendre tous les tons poſſibles. La trachée-artère & l'éſophage aboutiſſent à la voûte du palais : une ſimple cloiſon les y ſépare. Il ſeroit donc à craindre que les alimens ne tombaſſent dans le canal de la reſpiration, ſi l'ouverture n'en étoit exactement fermée par un petit cartilage, qui placé ſur le bord antérieur, s'abaiſſe pour en défendre l'entrée.

Entre les deux lobes du poulmon doit être attaché

le cœur, la plus noble de toutes les parties du corps. Environné d'une membrane fort déliée, qu'humecte ſans ceſſe une eſpéce de lymphe, cet organe eſt le centre & comme le palais du ſang. Diſtributeur de ce fluide précieux, il eſt ſuſpendu au milieu de la machine, comme le ſoleil l'eſt au milieu de notre tourbillon, pour en éclairer la vaſte circonférence. Il faut que le cœur ſoit d'un tiſſu ferme, que ſes fibres ayent une grande force, beaucoup de reſſort un mouvement conſidérable, ſurtout à ſa pointe, qu'il ſe contracte & ſe dilate par des intervalles courts & réglés; enfin que le ſang s'y rende de toutes parts, & puiſſe en ſortir avec impétuoſité. C'eſt par cette circulation que ſubſiſte l'animal: en elle conſiſte tout le ſecret de la vie. Deux ventricules creuſés dans le tiſſu du cœur produiront ce merveilleux effet. Le ventricule droit recevra le ſang que la veine cave doit y reporter de toutes les parties du corps; & par une vibration rapide le fera paſſer au travers des poulmons, pour ſe charger de toutes les particules vivifiantes qui s'y ſeront ſéparées de la maſſe de l'air. Au ſortir des poulmons, le ſang rentrera dans le ventricule gauche, d'où chaſſé avec une force égale, il ſera diſtribué par l'aorte à tous les membres. Quel art, quelle ſcience admirable dans un tel mouvement! Machines en même-tems hydrauliques & pneumatiques, nos corps ne vivent que par ce méchaniſme. L'enfant, dès qu'il vient de naître, a beſoin du ſecours de la reſpiration, juſqu'alors inutile. En effet, tant qu'il a vécu renfermé dans l'obſcure priſon du ſein maternel, & qu'il a tiré ſa ſubſiſtance

du ſang de ſa mere, il n'étoit pas néceſſaire que ſes poulmons communicaſſent avec le cœur. Le ſouffle de l'air ne pouvoit pas les enfler : privés de mouvement, ils étoient flaſques & comprimés. Le ſang couloit donc alors par des canaux détournés, & ſe rendoit dans l'aorte, ſans avoir paſſé par les poulmons. Mais l'enfant a-t-il vû le jour ; commence-t-il à ſe nourrir d'air : le ſang auſſi-tôt porté vers les poulmons par un nouveau conduit, oublie naturellement la route qu'il avoit ſuivie juſqu'alors.

Mais comment les globules rouges, dont ſa maſſe eſt compoſée, pourront-ils s'inſinuer dans toutes les parties du corps, ſi l'ouvrier qui le fabrique ne fait pluſieurs canaux, qui ſoient comme les branches d'un grand fleuve, & qui ſubdiviſés eux-mêmes en une infinité d'autres, diſtribuent de toutes parts ce fluide renouvellé par le chyle qui s'y mêle fréquemment ? En portant à tous les membres les ſucs qui les nourriſſent, le ſang ne doit pas y ſéjourner lui-même. Il doit en charier ſans ceſſe de nouveaux, & par la continuité de ſon cours rendre au corps ce que lui dérobe une évaporation inſenſible, en conſerver la chaleur & le mouvement. Mais le pourra-t-il, ſi des extrémités du corps, il n'eſt par une circulation perpétuelle reporté vers le cœur ; & ſi chaque fois qu'il y repaſſe, il n'éprouve une preſſion qui le force de rentrer dans les poulmons, afin d'y puiſer un nombre d'eſprits capable de remplacer ceux qu'il a perdus ſur la route ?

Pour établir cette circulation qui peut ſeule, en le

renouvellant, donner de la vigueur aux membres, l'Auteur de la machine placera dans le cœur même l'orifice & l'embouchure de tous les canaux diſtribués aux différentes parties du corps. Il fera partir la principale artere du ventricule gauche, aboutir au ventricule droit la principale veine. Le ſang ſortira par l'une, ſubtiliſé, roulant une foule de particules aëriennes: il rentrera par l'autre, dépouillé de toutes ſes richeſſes. La tige d'un arbriſſeau ſe partage en pluſieurs branches, dont chacune produit de moindres rameaux, diviſés eux-mêmes en rameaux plus petits: ſa racine pouſſe autour d'elle dans le même ordre des fibres ſans nombre, pour puiſer dans une plus grande étendue de terrein des ſucs plus abondants. Telle eſt la diviſion des canaux où coule le ſang. De toutes parts ils s'étendent; ils pouſſent une infinité de tuyaux qui parcourent en ſerpentant tous les membres du corps humain. Il n'eſt point de partie ſi petite, à laquelle ne réponde un vaiſſeau capillaire. On trouve de ces vaiſſeaux dans les membranes les plus déliées, dans la tunique des moindres alvéoles, dans les os mêmes, dont ils percent le tiſſu, dont ils pénétrent la moëlle: tant eſt grande leur multitude & leur fineſſe. Par tout ils ſe gliſſent, par tout on voit une artere rampante ſous une veine. Les arteres frémiſſent ébranlées par le mouvement du cœur, & battent en ſe dilatant, chaque fois qu'il ſe contracte. Auſſi leur tiſſu eſt-il beaucoup plus fort que celui des veines, parce qu'elles ont à ſoutenir la violence du fluide qui les parcourt avec rapidité. Mais pour les veines qui le

rapportent plus tranquille au cœur, elles n'ont point de mouvement ſenſible.

Jettez auſſi les yeux ſur les valvules poſées à différentes diſtances dans l'intérieur des veines, comme ces nœuds, qu'on obſerve le long du tuyau d'un épic. Elles s'ouvrent du côté par lequel le ſang avance vers le cœur, & ſe ferment pour empêcher ſon retour. Mais comment ce fluide précieux, détourné de ſon cours par tant de canaux, pourra-t-il ſe raſſembler tout entier dans le cœur? Si quelque part il s'extravaſe, il perd ſon mouvement; il ſéjourne & bien-tôt altéré par le repos, c'eſt une humeur infecte qui donne la mort, au lieu d'entretenir la vie. Pour prévenir ce funeſte accident, l'habile ouvrier ſçaura diſpoſer l'embouchure des vaiſſeaux qui portent & qui rapportent le ſang, de maniere que leurs extrémités s'uniſſent. La même force, qui par les arteres le pouſſe vers toutes les parties du corps, ſuffit pour le ramener au cœur par les veines. Par conſéquent ſi les arteres ſe joignent aux veines, il ne pourra ſortir des unes ſans entrer dans les autres. Et comme les petites veines qui le reçoivent, ſe rendent enſemble dans de plus grandes, il coulera naturellement des premieres dans les ſecondes, qui le porteront à leur tour dans les veines principales auxquelles elles aboutiſſent. Ainſi le fleuve fameux, dont les eaux ſe perdent dans le Golfe de Veniſe, eſt groſſi dans ſon cours par une multitude de rivieres que verſent les Alpes & l'Apennin: ces rivieres ſont produites par des ruiſſeaux, formés eux-mêmes de ſources plus petites. Tant de canaux

Digitized by Google

font la richeſſe du pays qu'ils arroſent ; ces fertiles plaines offrent à la fois d'abondantes moiſſons, des vergers, de riantes prairies, des paturages peuplés de troupeaux.

Mais de toutes les fonctions du ſang la plus noble eſt d'arroſer la tête. C'eſt là que réſident les principaux reſſorts dont la vie dépend : dans la tête eſt enfermé le cerveau : elle contient tous les organes des ſens, ou du moins les organes les plus diſtingués. C'eſt en effet de la ſubſtance de la moëlle allongée, revêtue des deux membranes qui enveloppent le cerveau, que ſont formés les nerfs ; ces filets merveilleux qui donnent aux membres la force & la vie ; qui mettent l'ame en état de mouvoir le corps, d'exprimer ſes penſées par la parole, de connoître la figure, la couleur, le goût, & les autres qualités des objets extérieurs. Quelle ſcience, quelle ſageſſe n'éclate pas dans la ſtructure, dans l'arrangement de ces nerfs ! Par eux les eſprits animaux, ces corpuſcules auſſi rapides que l'éther, que la lumiere même, peuvent en un clin d'œil changer de direction, voler d'une extrémité à l'autre, & par là donner à nos membres cette ſoupleſſe qui les plie en un inſtant, ou les roidit à notre gré ; peuvent enfin s'arrêter toutes les fois que le ſommeil délaſſe nos corps, & fait par une alternative néceſſaire ſuccéder le repos au travail. De combien de filets ne ſont pas compoſés ces nerfs ! avec quel art ſont-ils diſtribués les uns ſeuls, les autres deux à deux dans tout le corps ! que de force & de délicateſſe dans leur tiſſu ! quel feu, quelle vertu dans les eſprits qui les parcourent !

IV. Concevez-vous à préſent, Quintius, combien eſt magnifique la ſtructure de notre corps? La beauté de cette machine vous ſemble au-deſſus de tous les termes: mais ſon organiſation n'eſt pas la ſeule que vous deviez admirer. Contemplez d'un regard cette multitude d'animaux qui vous environnent. Dignes objets de vos études, les plus petits d'entr'eux vous offrent des merveilles ſans nombre. L'œuf de ce ver à ſoye qui doit changer de forme trois fois en un an, renferme plus d'art & de travail que les murs & les jardins de Babylone, que le Temple d'Ephéſe & le Tombeau de Mauſole, que les monſtrueuſes Pyramides. Quelle que fût la difficulté de ces ouvrages, les hommes par d'opiniâtres efforts, par des ſoins aſſidus, par d'énormes dépenſes, ont pû parvenir à la vaincre. Mais toute la ſcience du Lycée, toute la force du plus puiſſant des peuples, tout le pouvoir du plus abſolu des Rois, échoueroit dans la formation de cet œuf, en apparence ſi mépriſable.

Il faut que cet œuf ait renfermé dans l'origine, non-ſeulement le vermiſſeau qui doit en ſortir, mais le germe diſtinct des trois formes différentes, dont il ſe revêtira dans des tems marqués par une loi immuable. D'abord reptile, puis chryſalide, il doit devenir enfin papillon, & mourir en laiſſant une nombreuſe poſterité, ſujette aux mêmes métamorphoſes. C'eſt de cette maniere en effet que l'eſpéce des Vers à ſoye détruite avant le mois de Novembre renaît avec le Printems: tel eſt l'ordre dans lequel ſe reproduit, telles ſont les révolutions qu'éprouve, cette nouvelle génération. A peine le

Digitized by Google

vermiſſeau a-t-il paſſé deux mois, qu'il commence à s'ennuyer de ſon état. Ces feuilles tendres, dont il ſe nourriſſoit, le dégoutent. On le voit tirer de ſon eſtomach une liqueur qui ſe ſéche à meſure qu'elle s'étend, la filer, l'attacher à une branche, & s'en faire un tombeau. Dans le milieu, il conſtruit une cellule ovale dont le tiſſu, malgré ſa délicateſſe, a beaucoup de force, & qu'enveloppent différentes couches de duvet. Immobile au centre de cette ſolitude, il s'y plonge dans un engourdiſſement léthargique : on ne ſçait ſi le repos dont il paroît jouir eſt un ſommeil ou la mort. Alors il ſe défait de ſa peau blanchâtre, pour en prendre une qui tire ſur le noir. On n'apperçoit plus ni ſa tête, ni ſes pattes, ni le moindre trait qui rappelle ſa premiere figure. Tous ſes membres repliés à la fois rentrent dans ſon corps, qui prend la forme d'une olive. Il devient un nouvel être. Enfin lorſque les feux de la canicule ont fait place à la douce chaleur de l'Automne, il ſe ranime : ſa peau ſe colore & raſſemble les nuances des plus belles fleurs. De petites cornes arment ſon front : des aîles ſe déploient ſur ſes côtés ; le bas de ſon corps s'étend & s'allonge. Il perce ſa coque, y laiſſe les débris de ſon ancienne forme, & détruiſant cette cellule qu'il s'étoit conſtruite avec tant d'art, il prend l'eſſor & voltige dans les airs. Mais bien-tôt ſous cette forme nouvelle, il reſſent les bleſſures de l'amour. Prêt à finir ſes jours, il ſonge à perpétuer ſon eſpéce, & devenu la tige d'une poſtérité nombreuſe, il laiſſe ſes œufs attachés ſur des mûriers. Ayant alors rempli ſa deſtinée, las de tant de

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

viciſſitudes, & déſormais inutile à l'univers, il expire enfin pour ne plus revivre, & paye à la mort ſon dernier tribut.

La vie d'une Mouche, ordinairement plus longue, eſt ſujette à de ſemblables métamorphoſes. Sous des formes différentes, elle voit deux fois le jour. Ainſi change d'état, ce volage inſecte, dont le corps brillant des plus vives couleurs eſt, pour ainſi dire, une fleur aîlée. Ainſi ſe transforme cet autre Papillon, qui crédule amant de la lumiere, cherche la mort au ſein d'une flamme, dont l'éclat a pour lui des attraits. Avant que de préſenter aux Zéphirs des aîles légéres, ces inſectes ont tous été vermiſſeaux, & chacun d'eux dans le paſſage d'un état à l'autre, offre à des yeux attentifs un ſpectacle digne d'admiration. Enſeveli dans une retraite inacceſſible au jour, il n'eſt plus Ver, & n'eſt pas encore volatile; il eſt mort, ſans ceſſer de vivre. Nous voyons la Grenoüille habiter une forêt de roſeaux, marcher ſur terre par ſauts & par bonds, ramper avec lenteur, s'agiter en nageant, comme feroit un animal terreſtre; nous l'entendons pendant les nuits d'Eſté troubler par ſes cris le ſilence des marais. Croirions-nous qu'elle eſt née parmi les poiſſons, qu'elle a paſſé ſon enfance au ſein des ondes? C'étoit un Têtard. Il avoit des nageoires fort minces, un corps oblong, arrondi, noirâtre. Une queuë longue & tranſparente formoit un aviron, qu'il dirigeoit à ſon gré ſur les eaux. Ces métamorphoſes qui nous étonnent, ne ſont ni des effets du hazard, ni des ſingularités qui n'arrivent que rarement. Une régle immuable

Digitized by Google

renouvelle ſans ceſſe ces jeux de la Nature dans toutes les contrées de l'univers.

Elle n'eſt pas moins conſtante à l'égard des autres eſpéces d'animaux. Examinez-en la forme, le caractère, les mœurs; conſidérez la maniére dont ils élévent leurs petits : ſur aucun de ces points vous ne verrez cette loi ſe démentir. Fixés au ſéjour des bois & des montagnes, les Ours, les Lions, les Tigres ſont toujours carnaciers; point de Crocodile qui ne le ſoit, & qui n'ait ſa retraite dans les eaux. L'Epervier eſt l'irréconciliable ennemi de la Colombe; le Loup dreſſe toujours des embûches aux timides Brebis; le Taureau ne cherche qu'un fertile paturage. Tous les ans, le Roſſignol quitte nos climats aux approches de l'hyver, & tous les ans nous devons à ſes amours les mélodieux accords dont il charme nos oreilles. Exilée comme lui pendant ſix mois des contrées qui l'ont vû naître, l'Hyrondelle eſt ramenée, comme lui, par la chaleur. Nommerai-je ici tant d'autres animaux répandus ſur la face de la terre & dans les abymes de la mer? Peuple innombrable, à qui la vieilleſſe du monde n'a fait éprouver aucune révolution, comme elle n'a pû changer ni la feuille d'un laurier, ni la tige d'un roſeau, ni l'odeur d'une violette. Si quelquefois des animaux ou des plantes dégénerent par le vice de l'air ou du terrain; ſi nous voyons des alimens plus convenables, une meilleure culture en rectifier quelques autres, n'en concluons pas que l'eſſence de leur germe ſoit altérée. Qu'on abandonne ces eſpéces à elles-mêmes; bien-tôt

elles retourneront à leur premier état. La Nature triomphe toujours des efforts de l'art.

V. QUELLE peut être la cauſe d'une ſi conſtante uniformité ? En vain la chercherons-nous, ſi nous ne remontons à des principes primitifs, dont ſoient formés les individus de chaque eſpéce, & qui puiſſent, invariables par eſſence, en produire toujours de pareils. Mais quels ſont ces principes ? Des atomes réunis par le hazard ? Non, Quintius. Les atomes compoſent indifféremment toutes ſortes de corps. Aveugles & confus, ils n'ont point de loix ; ils ne gardent aucun ordre dans leurs combinaiſons. Ne recourons pas à des ſources étrangéres. C'eſt dans le germe même de chaque rejeton que ces principes réſidoient. La tige qui le produiſit en étoit dépoſitaire, & les devoit elle-même au germe qui l'a formée. Les animaux ſe perpétuent de la même maniere. Les principes qui les produiſent ont paſſé des peres aux enfans ; & ceux-ci les ont tranſmis à leur poſtérité qui les conſerve inaltérables. Je dis inaltérables, puiſque les enfans ſont en tout les images fidéles & les imitateurs des peres. Mais un être qui doit ſa naiſſance à un autre, ne peut pas, créateur de nouveaux principes, devenir la tige d'une eſpéce particuliere. Tels qu'il les a reçus, il eſt obligé, même ſans les connoître, de les communiquer à ſes deſcendans. C'eſt donc au chef primitif de la race entiére que nous devons remonter. De lui dérivent tous ceux qui la compoſent ; ils ont tous été formés en lui dès l'origine. Mais

ce chef lui-même, à qui doit-il ces principes si féconds? Seroit-il l'auteur de son espéce? Vous ne le croyez pas, sans doute: vos maîtres soutiennent le contraire aussi-bien que moi. Direz-vous que le hazard a formé les germes de tant d'êtres divers? Mais le hazard est quelque chose, ou n'est rien: si vous en faites un être réel, par ce mot vous désignez les atomes: s'il n'est rien à vos yeux, vous attribuez donc au néant la création de l'univers.

Je sçais que l'état des choses, tel que nous le voyons, ne sort pas de l'ordre des combinaisons possibles; mais en conclure que c'est l'ouvrage du hazard, ce seroit avancer une absurdité. Que penseriez-vous d'un homme qui vous soutiendroit de sang froid que les seules loix du mouvement ont, à l'insçu d'Homére, produit la fameuse Iliade; ou que le Poëme de Lucréce est un assemblage fortuit de vers, formés chacun par un arrangement fortuit des caractéres de l'alphabet? Cependant quoique ces célébres ouvrages annoncent une plume sçavante, un génie sublime, il n'est pas métaphysiquement impossible qu'ils ayent été le résultat de l'une de ces liaisons sans nombre, dont les lettres sont susceptibles. Appliquons ce raisonnement à notre corps. La situation de ses membres divers n'a rien que de naturel: la place occupée par chacun d'eux est une de celles que le hazard auroit absolument pû leur donner. Toutefois la raison ne nous permet pas de croire qu'ils soient ainsi disposés, sans avoir été destinés par une intention spéciale à l'espéce de fonction qu'ils rempliſſent si parfaitement. Dans

l'origine des êtres inanimés, dans celle des végétaux, elle découvre des traits éclatans d'une Intelligence.

Si les hommes ne peuvent pas, ſans un but quelconque, ſe ſervir de leurs membres, à plus forte raiſon ces membres ne leur ont-ils pas été donnés ſans deſſein. L'ouvrier qui les a fabriqués en a le premier connu l'uſage. Il faut plus d'adreſſe pour faire une charue, que pour la conduire; pour créer des ſemences dont chacune en renferme une infinité d'autres, que pour les répandre dans les ſillons. Il eſt plus difficile de former une langue aſſez ſouple pour ſe plier en tout ſens, que de la plier; d'ajuſter des doigts aux mains, des bras aux épaules, que de ſaiſir des corps avec la main. Les germes portent donc l'empreinte d'un travail admirable; c'eſt l'ouvrage d'une Intelligence toute-puiſſante. Dans l'intérieur de corpuſcules imperceptibles, elle a ſçu renfermer d'inépuiſables tréſors.

C'eſt donc une folie de prétendre tirer des entrailles de la terre les animaux qui peuplent ſa ſurface, former les oiſeaux de particules d'air condenſées, faire éclore les poiſſons du ſein des ondes. Pour la propagation des différentes eſpéces, il ſuffit d'un ſeul couple. Non que les deux branches, qui compoſent cette tige de chaque eſpéce, ſoient éternelles: il faudroit être inſenſé, pour le croire. Elles exiſteroient encore, ſi elles avoient exiſté de tout tems: ce qui n'a point commencé, ne peut finir. Le ſort du chef d'une race eſt le même que celui de ſes deſcendans. Nous mourons; ainſi le premier de nos ancêtres a dû mourir: il eſt né, puiſque nous naiſſons.

Digitized by Google

Le ſeul Etre éternel, c'eſt le créateur, quel qu'il ſoit, de ce premier de nos aïeux. Et ne vous formez pas une fauſſe idée d'un Etre éternel. L'éternité n'eſt pas plus formée de momens ſucceſſifs qui ſe détruiſent, que l'immenſité ne l'eſt d'étendues bornées qui ſe touchent. Tout ce que nous concevons ſans limites & ſans meſure ne peut être l'aſſemblage de parties enchaînées les unes aux autres.

Mais puiſque le hazard a ſçû par le ſeul mêlange de corpuſcules homogénes, donner, ſelon vous, naiſſance à tous les êtres, pourquoi juſqu'alors actif, juſqu'alors fécond, s'eſt-il tout à coup plongé dans une inaction profonde? Pourquoi forcé de ſuivre éternellement la route qu'une aveugle impétuoſité lui fit prendre d'abord, n'enfante-t-il plus à nos yeux rien de nouveau? Le hazard doit être le pere de la nouveauté. Se fait-il violence à lui-même? Eſt-il captivé par un frein étranger? Quel obſtacle l'empêche de produire de nouvelles eſpéces? Les germes ne lui manquent point; il n'a pas perdu ſa force; il peut s'exercer ſur une multitude de combinaiſons auſſi diverſifiées que nombreuſes. Répondez, Quintius; quelle main a coupé les aîles à cette capricieuſe Divinité? Le hazard n'eſt, à parler exactement, qu'un nom impropre, donné dans le langage commun à toute cauſe extraordinaire, & qui ſe propoſe en agiſſant une fin que nous ignorons. Mais quand ce terme devroit ſe prendre dans le ſens du vulgaire, pourroit-on regarder le monde, comme l'ouvrage du hazard? Les effets que nous attribuons à ce chimérique principe,

Digitized by Google

n'arrivent que rarement, ne ſont point uniformes, n'ont entr'eux aucune liaiſon. Tous les êtres au contraire, qui s'offrent à nos regards, nous les voyons aſſujétis à des loix invariables, marcher d'un pas égal, & former une chaîne continuée ſans interruption d'âge en âge. Ajoûtez enfin que nous avons reconnu en eux l'empreinte de l'art & de l'intelligence.

Veut-on repréſenter la tête d'un Prince ſur des Médailles, le Graveur commence par fabriquer un coin d'acier, auquel il applique toutes les piéces qui doivent recevoir cette image. Au ſortir du balancier, il n'en eſt pas une ſeule qui ne l'ait reçûe parfaitement. Les mêmes traits ſe répétent ſans altération ſur chacune; & la premiere empreinte gravée ſur un modéle commun, ſe multiplie dans des copies ſans nombre, & ſubſiſte inéfaçable. Telle eſt l'uniformité qui régne dans cette foule d'objets dont nous ſommes environnés. Un hazard imaginaire, une aveugle combinaiſon n'eſt donc pas la ſource des principes qui conſtituent le germe & la nature de chaque corps, ſur-tout des corps animés, ou de ceux qui végétent. La cauſe qui les a produits, quelque nom que vous lui donniez, doit néceſſairement être prévoyante, unique & commune à tous, toute-puiſſante, éternelle.

Je dis prévoyante. Pour créer des êtres capables de ſe reproduire ſans altération; des êtres qui puſſent, en s'éloignant de leur tige, ne s'en détacher jamais, & former d'âge en âge une chaîne indiſſoluble, il faut qu'elle en ait d'abord conçu l'idée, que d'un coup d'œil elle ait

contemplé

contemplé toute la longueur d'un fil, qui devoit s'étendre dans la ſuite des ſiécles. Sans cette préviſion, elle n'auroit pas pû les aſſujétir à des loix immuables, & ſans de telles loix toutes les eſpéces euſſent été bien-tôt défigurées, les germes confondus & détruits par toutes ſortes de mêlanges: l'univers ne ſeroit plus qu'un cahos.

Cette cauſe doit être unique & commune à tous, puiſque malgré la différence des eſpéces, tout ſe fait dans toutes ſur un même plan. Nous voyons les arbres, les plantes, les animaux naître tous d'un germe qui leur eſt propre, ſe former par des accroiſſemens ſemblables, mourir enſuite en laiſſant une poſtérité qui ne change jamais; tous enfin parcourir une carriere commune. Quelques ſujets que traite un Peintre, il n'eſt pas difficile de reconnoître ſa maniere. Elle eſt la même dans la peinture d'un combat & d'un aſſaut, que dans celle d'une fête de Bacchantes. Qu'il nous tranſporte dans les délicieuſes campagnes de Theſſalie, ſur les rives du Penée, ou qu'il préſente à nos regards un vaiſſeau briſé par les rochers, un rivage ſemé d'écueils, & battu par les vagues; ces deux tableaux ſi différens porteront l'empreinte du même auteur. L'ordonnance, le deſſein, le ton des couleurs, la façon de les diſtribuer & de les marier enſemble, de placer les ombres & les jours, tout en un mot offre un certain caractére particulier à chaque Maître, & qui le découvre à des yeux habiles. Ainſi le grand ſpectacle de la Nature, uniforme, malgré la variété des objets, annonce viſiblement l'unité du Créateur.

La Toute-puiſſance eſt encore un attribut de cette cauſe. Souple entre les mains du Potier, l'argile prend la forme d'un vaſe ou d'une ſtatuë : il faut de même que toute la matiére ſoumiſe au Maître de l'univers, ait pû ſe modifier à ſon gré. De cette maſſe informe, il a fabriqué notre globe & tout ce qui le peuple, le Soleil, la Lune, & ces aſtres ſans nombre qui brillent dans le Ciel. Par ſa volonté ſuprême il les a tirés du néant ; il les empêche d'y retomber.

Enfin l'Auteur de la Nature eſt éternel. Dans quelle ſource auroit puiſé l'être, le pere de tous les êtres, celui dont la puiſſance les conſerve ou les renouvelle ſans ceſſe ? En effet, la durée de tant de corps n'eſt pas la même ; elle dépend de leur compoſition. Les uns plus groſſiers, plus forts, ont un tiſſu plus ſolide. Auſſi durables que l'univers, ils en ſont comme les fondemens. Le travail des autres eſt ſupérieur. Ils ſont polis avec ſoin, organiſés avec un art merveilleux ; mais hélas ! ils ne doivent ſubſiſter qu'un petit nombre d'années. N'en ſoyons pas ſurpris. A proportion de la délicateſſe d'un corps, les parties dont il eſt l'aſſemblage ſont mobiles, & capables d'être altérées par l'impreſſion des cauſes étrangéres. Par conſéquent, plus un corps eſt parfait, moins il doit réſiſter aux atteintes des corps environnans. Tant on achette cher un rang diſtingué dans l'univers ! Tant il en coûte pour goûter le plaiſir de vivre ! Ainſi le Créateur, en accordant aux êtres vivans, comme à la plûpart de ceux qui végétent, une durée ſi courte, devoit dans leur création même pourvoir à

Digitized by Google

leur renouvellement, afin que la ſucceſſion rapide d'êtres mortels, pût former un tout immortel. Dieu l'a fait, lorſque dans un ſeul germe, il a renfermé tous ceux d'un même genre.

VI. AINSI le premier être de chaque eſpéce en contenoit dans l'origine tous les individus : l'eſpéce humaine a réſidé toute entiere dans le premier homme. Mais je veux porter vos vûes beaucoup plus loin : un ſpectacle plus merveilleux mille fois va ſe dévoiler. Apprenez que la main du Créateur n'avoit pas ſeulement réuni dans le pere commun des hommes ceux qui ont vécu, ou qui vivront dans la ſuite. Elle en a joint d'autres en plus grand nombre, qui ne doivent jamais parvenir à la lumiere, quoiqu'ayant tout ce qu'il faut pour vivre. Tous les hommes en effet, à qui pouvoient donner le jour ceux qui l'ont reçû, tous ceux qu'euſſent produits ces hommes, ſi le Ciel les eût fait naître, tous ont été dans l'origine créés à la fois : un ſeul inſtant les a tous organiſés : dès-lors ils végétoient ; il ne leur manquoit qu'une ame. Je ne vous laiſſerai pas ignorer une découverte importante. C'eſt que ce dépôt précieux réſide dans les mâles, & que les germes de leur poſtérité ont eu un commencement de vie, avant leur union avec les femelles. Vous en ſerez convaincu, ſi vous renouvellez ſur les animaux l'expérience célébre, faite avec ſuccès par d'attentifs Obſervateurs, & décrite dans leurs Ouvrages. J'en ſupprime ici le détail que le microſcope offrira pleinement à vos regards.

Ce merveilleux inſtrument, perfectionné par Leuwenhoek, diſſipe l'obſcurité de la nature. Ce n'eſt qu'une lentille de verre, enfermée entre deux lames de métal, dont l'ouverture répond à ſa groſſeur. Préſentez à cette lentille le plus petit objet, il croît auſſi-tôt, & les parties les plus cachées de ſon tiſſu ſe dévoilent. Jamais ſecours ſi puiſſant n'a ſecondé nos foibles organes. Le microſcope eſt la clef d'un nouveau monde: en développant l'intérieur des mixtes, il nous préſente la matiére ſous une face nouvelle, & l'expoſe ſans voile à notre admiration: ſans lui nous ſommes preſqu'aveugles; il eſt l'œil de notre œil. Bornés auparavant à la ſurface des objets que nous effleurions à peine, nous avons à préſent le droit de pénétrer dans le fond même des êtres. Le ſanctuaire de la Nature n'eſt plus inacceſſible; ce palais, dont nous n'appercevions que les dehors, eſt ouvert. Nos yeux y contemplent les ſources intariſſables de la reproduction, qui conſerve tant d'eſpéces mortelles. Spectacle vraiment digne de fixer les regards d'un ſage: il leur offre des traces d'une ſageſſe toute-puiſſante. La Matiere y devient le miroir de l'Intelligence.

La ſingularité des merveilles que le microſcope vous fait appercevoir, ne doit pas être pour vous une raiſon de les révoquer en doute. Songez qu'une crainte aveugle de l'erreur y précipite; & ne le regardez pas comme un inſtrument trompeur dont les preſtiges vous faſſent illuſion. Les objets ſont tels qu'il vous les montre. Nous lui devons pluſieurs découvertes; mais combien n'en

Digitized by Google

reſte-t-il pas qui ſe refuſeront toujours à notre curioſité ? Quand on donneroit à la lentille dix fois plus de force ; quand de nouvelles méthodes la rendroient auſſi ſupérieure à elle-même, qu'elle eſt au-deſſus de l'œil des mortels ; toujours inſuffiſante, toujours inférieure à ce fonds inépuiſable d'objets, elle ne pourroit les atteindre tous. Ils échapperoient en foule à ſa puiſſance : c'eſt beaucoup qu'elle en puiſſe découvrir une partie.

Le ſpectacle que vous donnera l'expérience dont je vous parle, eſt donc un ſpectacle réel. Toutes les plantes, tous les animaux peuvent également vous l'offrir. De quelle admiration une telle uniformité dans des eſpéces ſi nombreuſes & ſi variées ne doit-elle pas frapper votre eſprit ? Elle prouve que tant d'eſpéces ſont l'ouvrage d'un Auteur commun, dont la Providence s'étend ſur toutes. Si vous avez peine à concevoir l'organiſation de corps ſi petits, c'eſt que vous n'êtes pas attentif aux exemples de ſemblables merveilles qui vous environnent. Voyez quelle eſt la petiteſſe de la Fourmi, du Ciron, de cette populace nombreuſe qui ronge les germes des fleurs, de celle qui blanchit la peau violette des prunes, de celle enfin qui couvre les corps prêts à tomber en pouſſiere. Ajoûtez encore cette eſpéce de Serpens que nous trouvons dans le vinaigre. Imaginez-vous rien de plus petit que ces imperceptibles animaux ? Cependant on ne peut refuſer de reconnoître en eux des parties infiniment plus petites ; & c'eſt le nombre, l'ordre, l'uſage de ces parties qui les rend ce qu'ils ſont, qui en fait de véritables animaux. Ils ont des pattes,

un cerveau, une poitrine, un eſtomach, un cœur, dans lequel paſſe & repaſſe ſans ceſſe un fluide vital, & chacun de ces organes eſt lui-même un aſſemblage de particules. Ils ont des fibres, des glandes, des veines, des eſprits animaux qui leur donnent le mouvement. Que dis-je? ils renferment des petits; ces petits ont des organes, & leurs membres proportionnés à la groſſeur du tout, ſont en auſſi grand nombre que ceux d'une Baleine, que ceux d'un Eléphant. Les différentes parties réellement ſéparées gardent entr'elles un ordre qui les diſtingue. Quoique chaque germe en contienne une infinité d'autres, ſubdiviſés eux-mêmes en germes plus petits, qui diminuent dans une juſte proportion, cette multitude dont il eſt l'aſſemblage n'ajoûte rien à ſa groſſeur. Combien de cercles concentriques, un cercle ne peut-il pas renfermer, ſans devenir plus grand? La peſanteur d'une once n'augmente pas, parce qu'elle contient des poids plus légers, & plus légers à l'infini. Ne ſoyez donc point arrêté par la petiteſſe des objets que je vous préſente: ſongez quelle eſt la fécondité de la matiere.

Enfin un moyen fort ſimple de vérifier l'expérience que je vous propoſe, c'eſt de la réitérer ſur des animaux qui naiſſent contre l'ordre naturel, comme le Mulet, le Léopard, & pluſieurs autres de différentes eſpéces. Ces animaux ſont ſtériles: quelle en eſt la raiſon? L'Antiquité, peu inſtruite, croyoit l'expliquer en donnant aux productions de ce genre le nom de monſtres, & en prononçant que les monſtres ne pouvoient engendrer.

Digitized by Google

C'étoit ſubſtituer, ſelon ſa méthode, des noms à des cauſes : mais nous devons l'excuſer. L'ingénieuſe imagination des Philoſophes n'étoit point encore éclairée dans les ténébres de la Phyſique par le flambeau qui depuis a guidé nos pas : ils ne formoient preſque alors que des conjectures incertaines. L'aurore a diſſipé cette nuit profonde, & la cauſe de la ſtérilité de ces animaux, ainſi que beaucoup d'autres myſtéres, eſt aujourd'hui connue. Le microſcope la dévoile par la différence eſſentielle & frappante qu'il fait voir entre les objets que nous offre cette ſeconde expérience, & ceux que préſente la premiere. En nous montrant pourquoi des animaux, dont l'Etre ſuprême n'a pas créé l'eſpéce, ſont incapables de ſe reproduire, il nous convainc de plus en plus, qu'il n'eſt point de hazard qui puiſſe ſubitement faire éclore des êtres qui n'ayent pas été formés dès la naiſſance du monde. En effet, quelle cauſe rivale de la Toute-puiſſance pourroit donner la vie à ce qui ne l'a pas reçûe de l'Auteur de la Nature, & partager avec le Souverain de l'univers la gloire de la création ?

Je ne m'arrêterai point à réfuter l'objection que ſemble fournir contre ce principe évident la naiſſance même de ces animaux dont nous parlons. Quoiqu'ils ne paroiſſent pas en effet avoir été créés dès l'origine du monde, ils l'étoient cependant, non pas, à la vérité, tels qu'ils ſe montrent à nos yeux, mais ſemblables à leur pere. C'eſt à l'alliance que ce pere a contractée dans une eſpéce différente, qu'ils doivent la forme étrangére ſous laquelle nous les voyons. Pour peu qu'on refléchiſſe

Digitized by Google

ſur de tels mêlanges, il n'eſt pas difficile de concevoir combien eſt grande l'altération qu'ils produiſent, & quelles en doivent être les ſuites. Elles influent non-ſeulement ſur la forme primitive de ces animaux, dont ils ne conſervent plus que quelques traits, mais encore ſur leur fécondité. La ſubſtance qu'ils puiſent dans le ſein d'une mere que la Nature ne leur avoit pas deſtinée, n'étant nullement propre aux petits qu'ils renferment, ce peuple nombreux ſe détruit, & l'art ſeul peut dans la ſuite renouveller leur eſpéce, comme l'art ſeul a pû la produire. Ils naiſſent ſans eſpoir de poſtérité, ainſi que naiſſent dans nos contrées ces plantes que l'Aſie, l'Afrique & le nouveau Monde nous envoyent renfermées dans leurs graines. Elles croiſſent d'abord, s'élévent, fleuriſſent même aiſément; mais leur fleur eſt ſtérile, parce qu'elles trouvent dans la différence du climat, ou dans celle du terrain des obſtacles inſurmontables à leurs efforts.

La terre en effet, cette mere commune de tous les végétaux, ne contribue à leur accroiſſement que par les ſucs nourriſſiers qu'elle fournit aux graines qu'on lui confie. C'eſt aux plantes elles-mêmes à verſer dans ſon ſein ces graines qui doivent en perpétuer l'eſpéce, & dont chacune d'elles renferme toujours une multitude nombreuſe. On retrouve chez les animaux la même diſtribution, comme le prouvent en particulier les œufs de Poule. Nous y remarquons un corps jaunâtre placé dans le centre. Enveloppé d'une membrane déliée, il nage dans une ſubſtance blanche & molle, au milieu

Digitized by Google

de laquelle il eſt ſuſpendu de part & d'autre par des ligamens. Ces ligamens, que le vulgaire prend pour le germe, ſont attachés à la membrane qui tapiſſe immédiatement la coque. C'eſt de ce jaune que ſe nourrira le petit qui doit éclore, lorſque l'union du Coq avec la Poule l'aura rendu féconde. Cet aliment qui le fera croître, étoit avant cette alliance renfermé dans l'œuf de la mere: mais ſans cette alliance l'œuf eût été ſtérile. En vain l'eût-elle couvé ſans ceſſe; jamais il n'auroit rien produit de vivant. Vous ne pouvez donc trop admirer la Sageſſe divine dans ce partage qu'elle a fait entre les deux ſexes. Elle a renfermé dans l'un ce qui doit renouveller chaque eſpéce, pendant que l'autre poſſéde ſeul ce qui peut nourrir les petits, & leur donner l'accroiſſement néceſſaire.

Auſſi voyons-nous en eux un deſir égal de s'unir pour la propagation de leur eſpéce: deſir naturel, qui met à mes yeux dans le plus beau jour la Providence toute-puiſſante de l'Etre ſuprême. En l'inſpirant aux animaux, il aſſuroit à la terre pour une longue ſuite de ſiécles la conſervation de cette multitude innombrable dont elle eſt peuplée. Cette paſſion ſi vive ſe fait ſentir en même-tems aux deux ſexes; mais la ſaiſon en eſt différente, ſelon la différence des eſpéces, à l'exception d'un petit nombre, qui n'ont point de tems marqué. Quelques-unes s'accouplent pendant ſix mois de l'année; d'autres n'en ont qu'un pour s'unir; la ſaiſon de l'hymen pour la plûpart eſt le Printems. Ce n'eſt que vers ſa fin que les Poiſſons commencent à reſſentir cette ardeur féconde,

Digitized by Google

lorſque l'air a communiqué ſa chaleur aux fontaines, aux fleuves, aux mers. L'humide empire eſt alors embraſé : alors, pour parler le langage de votre Poëte, Venus rentre au ſein des eaux ; on voit nager la troupe des Amours. Dans l'Automne, cette violente paſſion trouble le repos des Cerfs timides ; & les cris dont ils font pour lors retentir nos forêts, annoncent leurs tranſports. Ainſi la Nature, en plaçant dans les ſaiſons différentes la multiplication des différentes eſpéces, ſoumet l'année preſqu'entiere aux loix de l'Amour. L'Hyver ſeul eſt oiſif ; & le froid qu'il raméne ſemble replonger les animaux dans un ſtérile engourdiſſement. Telle eſt auſſi la régle qu'elle s'eſt preſcrite dans la production des plantes. Une ſucceſſion rapide remplace les unes par les autres, & varie ſans ceſſe la ſcéne de l'univers. Les fleurs embéliſſent le Printems ; les moiſſons & les fruits leur ſuccédent dans les ſaiſons ſuivantes ; & la terre fatiguée ſe repoſe pendant l'Hyver.

Mais de ce que les feuilles ne paroiſſent que dans une certaine ſaiſon ; de ce qu'un arbre ne produit la plûpart de ſes branches qu'au bout de quelques années, vous concluez peut-être que ces parties naiſſent en effet, quand elles ſe montrent, & que deſtinées à l'ornement de l'arbre, plutôt qu'eſſentielles à ſa nature, elles ſont moins anciennes que lui. De cette conſéquence je vous vois inférer, que les plantes ne fourniſſant des ſemences que dans un certain tems, les graines ſont dans le même cas que les feuilles & que les branches, & doivent être regardées comme des productions nouvelles. Mais ce

Digitized by Google

raiſonnement, Quintius, eſt détruit par tout ce qui précéde. Ces parties que vous croyez en quelque ſorte étrangéres à la plante, ont réellement la même origine qu'elle. Les feuilles, quoiqu'elles ne s'épanouiſſent que dans un certain tems, étoient néanmoins renfermées dans le corps de la plante, ſont nées avec elle, avoient dès l'inſtant de ſa naiſſance & leur principe, & leur forme particuliere. A combien plus forte raiſon le germe lui-même, où réſide la plante entiere, devoit-il exiſter alors? Pourquoi donc ne ſe montre-t-il que plus tard? Cette lenteur a ſes cauſes, & vous les découvrirez en étudiant l'organiſation des plantes. Vous verrez que la ſéve qui les arroſe, eſt obligée de meſurer ſon action à la foibleſſe des canaux qu'elle parcourt; que les orifices de quelques-uns d'entr'eux ſont d'abord trop étroits pour lui donner un libre paſſage, & que ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs circulations, qu'elle peut ſe faire jour au travers, pénétrer juſqu'au lieu où réſident les graines, les développer & les rendre fécondes.

Lorſque le terrible Aquilon uſurpant l'empire des airs, a ramené les noirs frimats, & défiguré la face de l'univers, tout gémit, tout eſt plongé dans les ténébres. Les Oiſeaux ſont muets; la terre dépouillée n'offre qu'un ſpectacle hideux; quelques rayons foibles & décolorés percent à peine les nuages, & répandent au lieu de jour un ſombre crépuſcule. Les troupeaux languiſſent dans leurs étables; les bêtes ſauvages dorment au fond de leurs retraites; oiſif dans ſa chaumiere, le Berger s'y défend contre le froid; les ruiſſeaux ceſſent

de coûler ; les arbres n'ont plus de feuilles ; la campagne a perdu ſes charmes. Il régne dans toute la Nature un morne ſilence : enchaînée ſous des monceaux de neige, elle eſt dans une léthargie peu différente de la mort. Mais à peine le Soleil plus radieux a fait croître les jours & revivre le Printems, que les chaudes haleines des Zéphirs fondent l'écorce des eaux, & rompent les glaces qui couvroient la terre. Une douce chaleur s'inſinue dans le ſein des corps ; les liens qui retenoient la Nature captive ſe relâchent, & l'année renaiſſante lui rend toute ſa beauté.

Ainſi dorment enſevelis dans les plantes & dans les animaux les germes qui doivent les reproduire, juſqu'à ce que la force de l'âge les tire de l'aſſoupiſſement ; mais leur exiſtence n'en eſt pas moins réelle. Tout ce que la nouvelle ſaiſon fait éclore pour revêtir un arbre dépouillé par les hyvers, doit, il eſt vrai, ſon accroiſſement à la douce chaleur du Printems, à l'abondance des roſées, aux favorables influences d'un Ciel pur : mais l'accroiſſement excepté, de tant de parties diverſes, il n'en eſt aucune qui n'exiſtât pendant la rigueur des frimats. Leur petiteſſe les rendoit alors imperceptibles : immobiles & ſans action, elles étoient reſſerrées au centre du germe qui les renfermoit. Développées par la fermentation, elles ſont maintenant viſibles à nos yeux. C'étoit autrefois des ébauches ; ce ſont aujourd'hui des corps. Voyez cet Eléphant, dont le dos énorme porte des tours remplies de ſoldats ; ce monſtrueux animal, que l'on ne peut mieux comparer qu'à celui dont les

Digitized by Google

vaſtes flancs renfermoient les deſtructeurs d'Ilium. Il étoit petit en naiſſant, plus petit encore dans le ſein de ſa mere : mais combien l'étoit-il davantage, renfermé dans le premier de ſon eſpéce. Ce Chêne, dont la tête eſt voiſine du Ciel, dont les profondes racines touchent à l'empire des Morts, dont les branches touffues étendent au loin leur ombre ; tel en un mot, que celui dont un ſonge offrit l'image au Monarque de Babylone ; ce Chêne étoit autrefois un Gland. Que dis-je ? il n'en étoit pas la milliéme partie. Renfermé avec une foule d'autres dans l'arbre qui produiſit ce Gland, il formoit dès-lors un arbriſſeau diſtinct & parfaitement organiſé. Pour devenir ce qu'il eſt, il ne lui manquoit, comme nous l'avons dit, que le développement. Ainſi cette Nation, *plus nombreuſe que les Etoiles du Ciel*, qui jadis libre & ſouveraine habitoit la Paleſtine, & dont nous voyons aujourd'hui les reſtes eſclaves & diſperſés dans toutes les régions de la terre, le Peuple Hébreu a ſubſiſté tout entier dans Abraham. Réunis dans ce pere commun, lors même qu'il étoit encore à la mammelle, ſes innombrables deſcendans ont repoſé dans le même berceau que lui.

VII. MAIS, me direz-vous, rien n'eſt ſi délicat, ſi ſujet à des viciſſitudes ſans nombre, que les particules dont les germes ſont compoſés. L'ordre qu'elles gardent peut être renverſé ; leur qualité même s'altére facilement. Les germes tirent leur ſubſiſtance d'une multitude de corps étrangers, dont la nature eſt toujours

différente & souvent contraire. Comment est-il possible qu'ils se maintiennent, comme ils font, pendant tant d'années, & que malgré tant d'atteintes, ils conservent leur forme & leur propriété ? Cette durée, Quintius, est l'effet de leur état de compression, & du grand nombre de tuniques qui les enveloppent. D'ailleurs, ne croyez pas qu'ils doivent tous éclore. Sur cent mille, à peine un seul voit-il le jour. La plus grande partie du peuple immense qu'ils renferment, meurt avant que de naître. Après s'être tirés avec peine d'un labyrinthe de détours, prêts à se montrer enfin, & parvenus à cet instant qui doit manifester leur existence, ils périssent, comme ce vaisseau qui fait naufrage dans le port ; ils perdent à l'entrée de la vie, l'espérance de vivre jamais. Malheur irréparable que cause ou la destruction du corps qui renfermoit les germes, ou celle des germes eux-mêmes. Le coup qu'ils reçoivent, frappe en même-tems l'innombrable multitude que renfermoit chacun d'eux. Ainsi lorsqu'un Navire est englouti par les abymes de la mer, tout ce qu'il porte disparoît avec lui, submergé par la même tempête.

Que dirai-je de l'impression funeste, & presque toujours mortelle, que fait la vieillesse sur ce peuple fragile, du ravage qu'y causent les maladies ; celle principalement, qui portée du fond de l'Amérique en Europe, venge le nouveau Monde de la perte de ses richesses, & punit l'avarice de leurs injustes ravisseurs, en infectant la source même de la vie : affreuse contagion, dont le venin empoisonne les traits de l'Amour, déja si

Digitized by Google

redoutables par eux-mêmes. Conſidérez de plus, tout ce qui périt à chaque inſtant dans la vaſte étendue de l'univers. Que de routes frayées vers le trépas ; que de précipices, que d'abymes creuſés de toutes parts ; que de ſanglantes guerres entre les infortunés Mortels ; combien d'animaux ſauvages & voraces répandus ſur la terre. Voyez preſque tout ce qu'elle produit, ſe conſumer ſans eſpoir de renaître. Ce Bœuf, lorſqu'il broute dans une prairie l'herbe naiſſante, n'en épargne pas les germes : il s'en repaît, prêt à ſervir lui-même de pâture à d'autres. La Colombe vit de grains ; l'Epervier dévore la Colombe. Les troupeaux naiſſent, & les bleds s'élévent pour la nourriture de l'homme. La terre eſt peuplée de corps, dont les uns ſe renouvellent par la deſtruction des autres. Tout être mortel ne vit que de rapines, & doit à ſon tour ſervir de proye.

C'eſt préciſément à cauſe de cette fragilité, que l'Auteur de l'univers a renfermé dans une ſeule graine des ſemences ſi nombreuſes. Il ſçavoit que la plus grande partie périroit de mille morts différentes. Ainſi, pour empêcher que des eſpéces peu durables ne fuſſent bientôt détruites, il a voulu que chacun des germes primitifs ſortît de ſes mains, rempli d'une multitude de germes, dont quelques-uns deſtinés à ſurvivre aux autres, & comme échappés au naufrage univerſel, pûſſent conſerver les eſpéces. Cette multitude s'apperçoit ſenſiblement chez pluſieurs animaux ; & quoique, moins viſible dans la plûpart, elle eſt réelle dans tous. Autant on voit d'épics ſur la terre, la veille d'une abondante

moiſſon, de feuilles dans les forêts, de ſable ſur les bords de la mer, autant vous devez croire de germes raſſemblés dans un corps, quel qu'il ſoit. C'eſt dans la création de corpuſcules imperceptibles que la Puiſſance ſuprême éclate avec le plus de magnificence. Dieu s'y montre plus grand à mes regards, que dans le vaſte Temple des cieux, qu'au milieu du brillant cortége des Aſtres.

Que votre imagination, je le répéte, ne ſe rebute pas à la vûe de cette foule d'êtres vivans concentrés dans l'intérieur d'un corps ſi petit. Connoiſſez-vous les bornes de la matiere ? Ses dehors vous paroiſſent infinis, lorſque votre œil parcourt la prodigieuſe étendue des eſpaces céleſtes ; lorſqu'il s'égare dans leur immenſe profondeur. Quelle que ſoit la diſtance des Aſtres les plus reculés, vous concevez toujours de la matiere au-delà d'eux. Mais l'intérieur de la matiere ne vous paroîtra pas moins infini, ſi vous eſſayez de la décompoſer, ſi vous prétendez trouver un point, où elle ſoit ſans parties. Qu'on la multiplie, qu'on la diviſe, en vain ſe flatte-t-on d'en atteindre les extrémités.

Puis donc que chaque partie de la matiere eſt matiere, eſt un corps étendu & figuré, parmi ce grand nombre de particules, que l'intérieur des plantes & des animaux dérobe à nos regards, pourquoi n'en pas concevoir pluſieurs, non-ſeulement diviſibles, & petites à proportion de leur nombre, mais organiſées, travaillées avec art, par la main ſçavante du Créateur, & qui contenues les unes dans les autres, ſoient le principe de la reproduction

reproduction de ces êtres ? Ce n'eſt pas une ſuppoſition arbitraire : l'expérience la confirme. Au retour du Printems, nous voyons l'écorce de ces arbuſtes, qui font l'ornement de nos parterres, ſe couvrir de boutons. A peine cette pourpre brillante, dont le vif éclat commence à ſe diſtinguer au milieu des feuilles, à peine a-t-elle la force de percer la délicate & légére enveloppe qui la couvre. Cueillez ce bouton : ce n'eſt pas encore une fleur ; c'eſt l'ébauche d'une fleur naiſſante : il n'a pas ce qu'auroient pû lui donner les ſucs de la terre & la chaleur du Soleil. Ouvrez-le, & conſiderez-en d'un œil attentif les replis intérieurs. Vous y trouverez cent couches de feuilles, & tout ce que cette roſe, en s'épanouiſſant, auroit offert au ſouffle empreſſé des Zéphirs, ſi votre main n'eût abregé ſes jours.

Elle renferme auſſi dès-lors au fond de ſon calice les ſemences qui devoient être le gage d'une poſterité nombreuſe : il ne manque à ces germes féconds que la maturité. Examinez-les avec un microſcope ; vos yeux découvriront une merveille digne de toute votre admiration. Au ſommet d'une graine imperceptible, vous appercevrez dans leur ordre naturel toutes les parties de l'arbriſſeau qui devoit en ſortir ; vous verrez la racine diſtinguée des branches. Que dis-je ? ſi vos yeux pouvoient pénétrer juſqu'au fonds de ces inacceſſibles retraites, vous verriez de ſecondes graines contenues dans les premieres, des germes enfans les uns des autres. Mais l'eſprit va plus loin que les ſens, & s'ouvre l'intérieur des objets les plus cachés. Vous concevez enfin

de ſi grands myſtéres. Un ordre merveilleux offre à vos regards cette foule innombrable d'hommes créés à la fois, que le Créateur a renfermés dans un germe unique. Source intariſſable, où les différens âges puiſent ſucceſſivement les générations : chaîne immenſe que les ſiécles étendent & développent, à meſure qu'une révolution rapide les renouvelle. Vous la voyez, cette multitude infinie renfermée dans un ſeul : de ce ſeul homme vous voyez naître un peuple, d'où ſortiront des peuples à l'infini.

Mais tout ceci n'eſt pas particulier à l'homme ; il convient également à tout corps organiſé, qui naît pour mourir. Ce que j'ai dit de la roſe, doit s'entendre auſſi des autres fleurs, de toutes les herbes dont la verdure embellit nos campagnes, de ces graines que la terre n'accorde qu'aux travaux opiniâtres du Laboureur. Vous devez enfin l'appliquer à tous les arbres, à ceux qui ſe courbent ſous le poids de leurs fruits, comme à ceux dont la tête touffue ombrage le ſommet des montagnes. Dans un ſeul raiſin ſont renfermées des vignes entieres, & le ſep de ces vignes eſt chargé de grappes. Un grain de froment contient pluſieurs récoltes : ainſi des autres plantes. Tout ce que le vulgaire regarde comme une production nouvelle, exiſtoit avant que d'éclore ; il étoit alors caché ; il ſe montre aujourd'hui.

VIII. Toutes ſortes de terrains ne ſont pas également propres à produire toute eſpéce de fruits ; la

fécondité n'eſt pas par-tout la même. Voyez les plaines de la fertile Méſie; voyez les champs qu'arroſent les inondations réguliéres du Nil. D'heureuſes moiſſons y répondent à l'excellence du terroir: des forêts de chalumeaux flottant au gré des Zéphirs peuvent ſoutenir à peine leur tête appeſantie : la terre porte avec joye ce riche fardeau, & l'abondance verſe dans ces climats d'inépuiſables tréſors. D'un autre côté, combien de triſtes campagnes ne ſont-elles pas déſolées par une ſoif affreuſe, ou par une exceſſive humidité ? Des tiges avortées, maigres, ſans conſiſtance, s'affaiſſent & ſe flétriſſent : la terre languiſſante leur refuſe la nourriture néceſſaire, & des épics clairſemés ne dérobent point la vûe des ſillons. Près de là on apperçoit une vile chaumiére; c'eſt le ſéjour de l'indigence; une livide pâleur, une voix plaintive, des yeux toujours mouillés de larmes, des vêtemens ſales & déchirés l'annoncent au premier regard.

Cependant la moiſſon la plus abondante, auſſi-bien que la plus ſtérile, peut être produite par la même ſemence. Ce n'eſt donc pas aux graines, c'eſt à la terre qu'il faut attribuer la raiſon d'une différence ſi marquée. Elle vient de ce que la terre ne renferme pas aſſez de ſels, ou de ce que ceux qui réſident dans ſon ſein ſont trop ou trop peu diſſouts. En effet, le développement des graines eſt une ſuite de leurs propres efforts, ſecondés par l'action des ſels, & ſurtout par celle du nitre. Sans le nitre, tant de parties mille fois entrelaſſées les unes dans les autres ne peuvent s'étendre inſenſiblement,

ſe dégager du centre de ce germe qui les contient, & s'élever à une juſte hauteur. Ainſi privées de ce ſecours, à peine quelques-unes de ces plantes ont-elles pû rompre leurs liens, vaincre les obſtacles qui s'oppoſoient à leur accroiſſement, & parvenir à voir le jour. Leur tête a commencé, mais en vain, à ſe montrer. Leurs progrès ont ceſſé dans l'inſtant. Un ſommeil léthargique s'eſt appeſanti ſur elles, parce qu'elles ſe ſont abreuvées de ſucs mal digerés, ou qu'une chaleur exceſſive a porté le feu dans leur tige, alterée déja par la ſéchereſſe. De là vient la ſtérilité d'un fonds, & le mauvais état de ce qu'il produit.

Qu'un champ ſoit au contraire éclairé par un ſoleil temperé; qu'une pluye douce en étanche ſouvent la ſoif; qu'à l'avantage de cette heureuſe expoſition, il joigne celui de renfermer un grand nombre de parties ſalines & ſulphureuſes, ce champ vous comblera de richeſſes, & ſçaura vous rendre avec uſure les grains que vous lui confierez. L'eau qui diſſout ces ſels & ces ſouffres, miſe en mouvement par la chaleur, les fait bientôt fermenter, & les porte dans les canaux de la plante. A l'aide de ce véhicule ils dénouent le germe, ouvrent ce tréſor précieux, agitent tous les corpuſcules qu'il renferme, & les pouſſent au dehors. En les dégageant de leurs liens, ils nourriſſent l'intérieur de la plante, & la mettent en état d'étendre au loin ſes racines, & de pouſſer une tige chargée d'épics. Ainſi croiſſent toutes les plantes, tous les arbres, & généralement tous les végétaux.

Digitized by Google

De ce qui précéde, il ſuit évidemment que, plus les ſels agitent l'intérieur du germe, & développent ce point imperceptible où ſont concentrées tant de richeſſes, plus les épics doivent être nombreux, & les moiſſons fertiles. Mais elles trompent l'eſpérance du Laboureur, lorſque ces plantes ébauchées que renferme la ſemence, languiſſent dans le ſein du repos, & que du fonds ſtérile d'une terre oiſive, il ne ſort rien qui les ébranle, qui par des ſecouſſes réitérées les arrache au ſommeil. A ce ſommeil profond ſuccéde bien-tôt une mort funeſte. On voit périr une famille naiſſante, qui dans la ſuite eût pû former un peuple nombreux, ſi elle eût rencontré, dans une terre propre à la faire éclore, des ſucs dont l'abondance & l'activité l'euſſent ſecondée.

Ne vous repoſez donc pas entiérement ſur la Nature : elle ne dédaigne pas le ſecours de l'art. Prête à couronner nos efforts, elle aime à nous montrer toute l'étendue de ſes propres forces. Avant que de ſemer vos grains, trempez-les dans une eau que le fumier, le nitre, & les cendres de pluſieurs plantes auront remplie de ſels volatils. Bien-tôt, vous verrez ces grains, quoique confiés à un fonds de médiocre valeur, ſe multiplier par une fécondité qui tiendra du prodige. Il en ſortira d'un ſeul juſqu'à deux, trois & quatre mille ; tant eſt grande la vertu de ce ſel ! Pluſieurs tiges s'élevant à la fois ſur un ſeul pied, comme ces rejetons que pouſſe un ſaule dont on a coupé le ſommet, formeront une petite forêt, qui portera ſon ombre à quelque diſtance.

Digitized by Google

Mais le ſel de nitre ne peut ni produire le froment, ni donner à chaque grain le principe de ſa fécondité. Cette multitude que nous voyons éclore ne doit pas ſa naiſſance aux rayons du Soleil, au ſouffle des Zéphirs, à la pureté de l'air, aux pluyes, aux roſées, à la qualité du terrain. Toutes ces cauſes contribuent ſans diſtinction à l'accroiſſement de tous les végétaux; elles ſont communes à toutes les plantes. Si les productions de la terre ſont ſi variées, ſouvent même ſi contraires, cette diverſité vient de la différente nature des corps qui lui ſont confiés. Ne voyons-nous pas en effet d'utiles ſpécifiques croître à côté de poiſons dangereux, l'aconit auprès du dictamne, la ciguë mêlée avec des parfums? Le même jardin porte des plantes de toute eſpéce, qui ſont arroſées par les mêmes pluyes, expoſées aux mêmes rayons du ſoleil. C'eſt ainſi que la proye qui nourrit un Lion pouvoit ſervir à la pâture d'un Aigle. Cette ſubſtance étrangere ne les fait pas ce qu'ils ſont: elle les entretient & leur donne l'accroiſſement. Diſons la même choſe des alimens qui renouvellent les muſcles, les nerfs, les membranes, les os, les fluides mêmes de notre corps. Ils prennent la figure de chaque partie; loin de la lui donner. A plus forte raiſon ne fabriquent-ils pas les organes intérieurs; ils ne font que s'incorporer avec eux.

Des cauſes étrangéres ne peuvent donc créer aucune ſemence; elles ne ſont capables de former ni des eſpéces, ni des individus. Ainſi lorſque vous voyez un grain de bled rendu fécond par une légére ſaumure, ſe

Digitized by Google

multiplier à ce point, concluez qu'au fond de chaque germe réſident des germes innombrables, & qu'ils en ſortent, toutes les fois qu'une force ſuffiſante leur donne la vie & le mouvement. Au reſte, la plante qui porte le froment & les autres herbes que le court eſpace d'une année voit naître & mourir, ne fourniſſent pas les ſeuls exemples d'une ſi prodigieuſe fécondité. Vous ferez avec un égal ſuccès la même épreuve ſur la vigne, ſur cet autre ornement de la campagne, les délices de l'homme, comme le bled eſt ſa nourriture. Arroſez-en la racine avec une ſemblable liqueur, elle vous produira des raiſins en abondance & d'un goût merveilleux. Vous croirez voir les fertiles côteaux du Tmole tranſportés dans vos jardins. Des grappes auſſi groſſes que celles des vignes de la Paleſtine pendront à vos treilles, & vous boirez un vin comparable à celui de Tokai, ſupérieur aux vins ſi vantés de Falerne & de Capouë. Quelle eſt la cauſe de ce prodige? La vigne depuis longtems avare des tréſors qu'elle renfermoit, & juſques là cultivée d'une maniere trop ſimple, laiſſe alors échapper à la fois de ſon ſein une multitude de germes, qui mis en réſerve pour d'autres années, ne ſe ſeroient développés que ſucceſſivement, ou plutôt euſſent été détruits par l'âge. Ce qui la force à cette libéralité, c'eſt l'impulſion du nitre, & l'humide influence des eſprits volatils dont elle tire une abondante nourriture. Ne croyez pas qu'un ſi grand effort tariſſe cette ſource, & lui faſſe perdre ſa fertilité naturelle. Il ne l'affoiblit en rien. Cette vigne, ſans s'épuiſer, payera tous les ans

le même tribut. Long-tems jeune, rendue plus riche par ſes profuſions mêmes, elle entretient ſa vigueur par le ſecours de l'agent qui la fertiliſe ; & ce n'eſt que fort tard, qu'elle reſſentira les triſtes atteintes de l'âge.

J'ai prouvé que dans chaque individu réſide toujours le principe de ſon renouvellement. Mais ſi les plantes fourniſſent des ſemences, les ſemences renferment auſſi des plantes. Une branche auroit-elle des feuilles, le fruit ſuccederoit-il à la fleur, ſi les parties qui doivent former & ces feuilles & ce fruit n'étoient depuis long-tems tracées & diſtinguées dans la graine ? Vous m'objecterez en vain que quelques arbres, au lieu d'être produits par la ſemence, le ſont par une branche ſéparée de la tige, ou qu'ils renaiſſent de la racine même. Dans les branches, dans les racines, coule le même fluide dont l'intérieur du tronc eſt arroſé. Ce fluide roule dans ſon ſein des germes ſans nombre. Il s'éléve inſenſiblement par les fibres juſqu'au ſommet des branches, s'y raſſemble dans une eſpéce de réſervoir, s'y perfectionne & s'y mûrit par la chaleur. Ne peut-il pénétrer juſques-là, il ſe fait jour au dehors ſur la route : il perce l'écorce à laquelle il s'attache comme une gomme tranſparente, & forme ces boutons luiſans que nous nommons des yeux. Ce ſuc remplit tous les rejettons ; il inonde toutes les racines, & le corps entier de l'arbriſſeau. C'eſt une liqueur fertile qui s'accroît en même-tems que lui. Augmentée ſans ceſſe par les alimens continuels que lui fournit la terre, elle aime à ſe répandre dans un plus grand eſpace. Ses parties long-tems

reſſerrées ſe dégagent inſenſiblement, s'étendent, deviennent plus actives à meſure qu'elles ſe développent, & s'inſinuant dans toute la capacité du tronc, elles portent des germes dans tout ce qu'elles arroſent.

Telle eſt l'unique cauſe du ſuccès dont l'homme s'eſt vû récompenſé, lorſque plein d'une noble hardieſſe il entreprit de donner des loix à la Nature; de corriger le vice d'une plante, & de faire adopter aux arbres des fruits d'une autre eſpéce. Si la nouvelle branche qu'on inſére, ſoit en fente, ſoit en écuſſon, ne renfermoit dès-lors le principe & l'ébauche de tout ce qui doit en ſortir, ſi elle ne les avoit pas reçus de l'arbre dont elle fut originairement partie, conſerveroit-elle ſur un fonds étranger les qualités qui lui ſont propres? Y formeroit-elle, ſi je l'oſe dire, un établiſſement durable pour ſa poſterité? Le pied ſur lequel vous l'avez entée ne lui fournit que la nourriture. Comment pourroit-elle donc produire tous les ans les feuilles, les fleurs, les fruits de ſon eſpéce, & devenir même la tige d'autres branches propres à être entées comme elle? Comment un tronc d'arbre ſauvage auroit-il une tête ſi belle? Etoit-il deſtiné par lui-même à ſe courber ſous le poids des fruits? Ces branches renfermoient donc avant la greffe tout ce que vous voyez en éclore. Elles ont des nœuds; & c'eſt là que réſident leurs productions ébauchées. La tumeur de ces nœuds annonce un grand nombre de rejettons.

Je dis la même choſe de ces plantes qui croiſſent dans un fonds marécageux, ou dans les eaux, de celles que

vous voyez naître d'elles-mêmes dans les campagnes ou dans les lieux incultes, comme les ronces, les épines, & tant d'herbes nuisibles à l'homme. On ne les a point semées ; personne ne les cultive : cependant ne croyez pas que la terre, en les produisant, rende ce qu'elle n'a pas reçû. Quelque part qu'elles s'élévent, leurs germes y ont été portés ou par les vents, ou par la pluye, ou par les oiseaux. Tout a sa graine, jusqu'à la mousse. Le Gui naissant sur l'écorce d'un vieux Chêne, cette plante parasite à laquelle le bois d'un arbre étranger sert de terre, & dont la vie est un larcin, le Gui même a sa semence. Le Champignon, la Fougere, ont la leur, quoiqu'elle échappe aux yeux les plus perçans. C'est une poussiere imperceptible qui se cache dans les plis des feuilles, & jusques dans leurs rides. N'attendez donc aucune production sans germe. Une expérience facile vous convaincra de cette vérité. Placez dans un lieu découvert, un vase rempli d'une terre vierge : étendez dessus une gase dont le tissu soit assez lâche pour donner un libre passage à l'air & aux rayons du Soleil, mais assez serré pour être impénétrable aux graines que le vent pourroit y porter. Vous arroseriez en vain cette terre pendant toute une année : elle demeureroit éternellement stérile.

Aveugles Philosophes, qui souteniez autrefois que la corruption de la matiere engendroit des insectes, vous n'avez pas connu l'ordre invariable établi dans la génération de tous les êtres. Est-ce ainsi que vous avez pû croire la Nature inconstante, capricieuse, capable de

s'écarter du plan qu'elle s'eſt preſcrit, & ſur cette fauſſe idée bâtir un ſyſtême monſtrueux ? Apprenez que les loix primitives ſont immuables, que rien ne ſe ſouſtrait à leur pouvoir, que les mouvemens une fois imprimés à la machine de l'univers par la main de ſon Auteur ne peuvent s'altérer, que le hazard ne peut ni leur ſuppléer, ni les détruire. La Nature ne varie point : elle n'eſt pas inconſéquente. Toujours d'accord avec elle-même, toujours ſimple, malgré la prodigieuſe diverſité de ſes opérations, elle marche d'un pas égal à l'éxécution de ſes projets. Tous les animaux, tous les végétaux naiſſent & ſe reproduiſent d'une maniere uniforme. Pourquoi trouvons-nous un navire rempli de ces animaux dont nos maiſons ſont infectées ? C'eſt qu'il s'en eſt gliſſé quelques-uns dans ce vaſte édifice, pendant qu'on le bâtiſſoit ſur le rivage. Ils s'y multiplient, & bien-tôt cette ville flotante en eſt toute peuplée. Les vermiſſeaux, dont nous voyons couverte la peau d'un fruit qui ſe corrompt, ne naiſſent pas de ſa corruption. Ils y étoient renfermés auparavant, quoique leur petiteſſe les rendît inviſibles. Toutes les parties de ce fruit venant enſuite à ſe diſſoudre, à fermenter, ils croiſſent, ou ſortent de leurs œufs : ce qui ſe fait promptement ; car les animaux dont la vie ſera courte, ſont bien-tôt tout ce qu'ils doivent être : l'accroiſſement des autres eſt plus tardif. Des obſervations exactes ont auſſi détrompé ſur l'origine d'un oiſeau de mer, connu ſous le nom de *Bernacle*. Sa forme approche de celle d'un Canard. On le trouve le long des côtes des Iſles

Britanniques, auprès des débris de vaiſſeaux minés par la vieilleſſe & par les flots de la mer, ou ſur des tas d'algue marine. Le vulgaire ignorant & groſſier a longtems crû qu'il ſe formoit de la pourriture du bois : mais enfin on a reconnu que cet oiſeau ſortoit, comme tous les autres, d'œufs propres à ſon eſpéce, dépoſés ſur le bois, ſur des monceaux d'algue marine, ou dans des coquillages. La pourriture n'eſt donc pas la ſemence de ces animaux, mais ſimplement leur berceau.

S'il étoit vrai, comme le raconte un grand Poëte, que les entrailles putréfiées d'un Taureau meurtri de coups engendraſſent des eſſains d'Abeilles, il faudroit donner à ce fait la même explication. Elles ne ſortiroient du corps de ce Taureau, que parce qu'il auroit, en paiſſant dans les prairies, avalé les œufs qui les renfermoient. Un humide foſſé rempli d'une fange impure produit des animaux : on trouve dans un étang des poiſſons qui lui ſont étrangers. C'eſt que les œufs de ces animaux ont été dépoſés dans ce foſſé, que ceux de ces poiſſons l'ont été ſur l'eau de cet étang. De ce que la cauſe d'un effet vous paroît difficile à comprendre, de ce qu'elle ſe refuſe à toutes vos recherches, ne concluez pas que cet effet n'a point de cauſe. Ayez recours à celles qui ſont connues, & ſuivez ſans balancer la Nature par la voye qu'elle vous trace. Des conjectures plus ſolides vous conduiront enfin par cette route à la découverte des myſtéres que vous ignorez, & les exemples mêmes vous feront tirer de juſtes conſéquences.

Digitized by Google

Jettez les yeux sur toutes les espéces de quadrupedes; sur ces bêtes féroces qui sont la terreur des forêts, sur celles que la frayeur dérobe à notre approche, sur ces paisibles animaux accoutumés à nos demeures. Parcourez les oiseaux, les insectes, les reptiles; faites le dénombrement de tout ce qui peuple la mer; considérez & les coquillages & les amphibies. De tant d'êtres divers, il n'en est aucun qui ne soit le fruit de l'union des deux sexes. C'est sans fondement que les Anciens donnoient à ce Ver aveugle, qui se creuse une retraite dans la terre, le privilége de ne devoir qu'à lui seul la propagation de son espéce. On a cru que réuniſſant à la fois les deux sexes, ce Ver se fécondoit lui-même, & l'on a dit la même chose du Limaçon, de ce coquillage qui transporte en rampant sa demeure, & dont l'écume trace les pas sur la terre. Quoiqu'androgynes, ces animaux, s'ils ne s'accouplent, demeurent stériles, & leur postérité périt avant que d'éclore. Peut-être d'autres Vers ont-ils aussi reçû cette double faculté; mais aucun d'eux, aucun des êtres vivans ne voit le jour, sans le devoir à un pere. Tous ont des aïeux, des bisaïeux, une longue suite d'ancêtres, si dans chaque espéce vous en exceptez un seul, que la main toute-puissante du Créateur a formé sans germe, lui confiant tous ceux qui devoient, en se développant, peupler la terre dans la suite des siécles.

Digitized by Google

Digitized by Google

SOMMAIRE

DU LIVRE HUITIE'ME.

LE Poëte ayant pour but de recueillir & de développer les preuves les plus frappantes de l'exiſtence de Dieu, il ne pouvoit manquer d'ouvrir les yeux de ſon Lecteur ſur le grand ſpectacle de l'univers, dont la ſtructure, la forme, les loix portent l'empreinte viſible d'une cauſe ſouverainement intelligente. Tel eſt l'objet du huitiéme Livre: on doit le regarder comme un Traité d'Aſtronomie.

I. *L'Auteur relève d'abord l'utilité de cette ſcience: il en fait l'hiſtoire abregée; compare aux grands hommes qui ſe ſont le plus diſtingués dans cette brillante carriere, les Philoſophes Epicuriens; oppoſe aux découvertes des premiers, les erreurs groſſieres des ſeconds. Après cette introduction, il donne le précis des trois principaux Syſtêmes, qui portent les noms de Ptolemée, de Copernic & de Tychobrahé.*

II. *Quoique l'objet principal de ſon Ouvrage ne*

l'oblige pas à prendre de parti entre ces opinions, il déclare que l'amour du vrai le détermine en faveur de celle de Copernic. Cet Aſtronome place le Soleil au centre, ne lui donne d'autre mouvement qu'une continuelle rotation ſur ſon axe, & fait décrire autour de lui de vaſtes orbites à la terre & à toutes les planétes, qu'il ſuppoſe tourner en même-tems ſur elles-mêmes. Le Poëte joint à l'expoſition détaillée de ce Syſtême les additions que Deſcartes y fit en l'adoptant; c'eſt-à-dire, la célébre hypothéſe des tourbillons qu'il préſente en peu de mots dans cet article, pour la développer enſuite avec plus d'étendue.

III. *Le troiſiéme article renferme les preuves indirectes du Syſtême de Copernic. Ce ſont les objections que l'Auteur propoſe contre celui de Ptolemée: objections ſans réponſe, dont l'une eſt le peu d'accord des révolutions céleſtes dans cette hypothéſe, avec la loi découverte par Kepler.*

IV. *L'opinion de Copernic eſt au contraire parfaitement conforme à cette loi, regardée par les Aſtronomes comme un principe certain, depuis que le célébre Caſſini l'a vérifiée. L'Auteur développe ici cette preuve directe, qui n'eſt pas la ſeule. Il avoit déja fait valoir la ſimplicité de ce Syſtême, & la maniere nette &*

facile

Digitized by Google

facile dont on y explique les ſtations & les retrogradations des Planétes, ainſi que quelques autres apparences, inexplicables dans celui de Ptolemée. Le reſte de cet article donne la raiſon phyſique.

Du mouvement des Planétes, dont les Carteſiens attribuent la cauſe à celui du Soleil même ſur ſon axe;

De la différence qui ſe trouve entre la viteſſe de ces corps, la durée de leurs révolutions annuelles, & leur éloignement du centre;

Enfin, de leur Aphelie & de leur Périhelie.

V. *L'Auteur entreprend d'expliquer enſuite la cauſe du mouvement diurne de la terre, & celle de cette période de 26000 ans que nous attribuons aux Etoiles fixes. Il répond aux Objections des Newtoniens contre l'exiſtence de la matiere ſubtile, & propoſe à ce ſujet diverſes conjectures ſur les Cométes.*

VI. *La différence des tems que les Planétes employent à tourner ſur elles-mêmes, l'inclinaiſon de l'axe terreſtre par rapport à l'écliptique, le paralleliſme de ſes poſitions, le retour des Equinoxes, des Solſtices, des Saiſons de l'année, ſont autant de Problémes que*

l'Auteur réſout avec la plus grande clarté, ſelon les principes de Deſcartes & de Copernic.

VII. *Enfin dans un dernier article, il parle du tourbillon particulier dont la terre eſt le centre ; des mouvemens de la Lune, qui placée dans ce tourbillon, eſt le ſatellite de notre globe ; & des éclipſes, ſoit de Lune, ſoit de Soleil. De courtes réflexions ſur la ſageſſe & la toute-puiſſance du Créateur de tant de merveilles terminent ce Livre.*

Digitized by Google

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE HUITIE'ME.

1. JE paſſe, Quintius, à l'expoſition du Syſtême de l'univers, de ſa forme, des loix ſuivant leſquelles il ſe meut, & je vais offrir à vos yeux le plus magnifique de tous les ſpectacles; je vais leur dévoiler la Divinité. Du creux d'une profonde vallée, prenant ſon eſſor vers le Ciel, l'Aigle agite fortement ſes aîles, pour ſe mettre en équilibre avec l'air. A l'aide des vents, que dans le ſein même du calme excite la violence de ſes mouvemens, il s'éléve, & d'un œil fixe contemplant le Soleil, il ſemble ſe repaître de la lumiere. Suivons la route qu'il nous trace. En rampant au milieu des êtres mortels, nous avons pénétré juſqu'aux ſources de la vie. Oſons franchir les plus hautes régions, & portés par un vol rapide, parcourir les ſphéres céleſtes.

Conſidérez ces Aſtres errans dans la vaſte étendue de l'eſpace; ces Etoiles fixes, qui d'un centre brillant

de la plus vive lumiére, lancent des traits de flamme aux extrémités du Ciel; le Soleil enfin, ce pere du jour & des saiſons, ce flambeau de l'univers, dont la chaleur féconde répand l'ame & la vie ſur toute la Nature. Ces admirables ouvrages ont-ils un Dieu pour Auteur, ou les attribuerons-nous, comme Lucrece, au hazard? Une ſucceſſion rapide & conſtante raméne à nos yeux les jours & les nuits, les mois & les années: nous jouiſſons des douces influences de l'air, des productions d'une terre inépuiſable, du renouvellement des forêts, du cours des fleuves, de la lumiere des aſtres. Qui de nous ſonge à rechercher la cauſe de Phénoménes ſi frappans, à s'occuper même du détail de ces opérations merveilleuſes? La plûpart craignent une étude qui les forceroit à reconnoître l'Auteur de tant de bienfaits. Epris des charmes de la Vérité, vous n'avez plus cette coupable indifférence. Examinez ce que les découvertes des Modernes ajoûtent ſans ceſſe à celles des Anciens, & ſçachez vous approprier le fruit de tant de travaux. Ouvrez les yeux, Quintius; de telles connoiſſances, en éclairant votre ame, la prépareront aux leçons de la Sageſſe. Déja les nuages ſe diſſipent; je vois le jour éclore: ne vous dérobez pas à ſes rayons. La lueur foible de l'Aurore naiſſante fera bien-tôt place aux traits lumineux du Soleil.

Nous devons infiniment aux ſiécles anciens. Nos ancêtres oſérent aborder la Nature encore ſauvage, & percer le voile épais qui la déroboit aux regards des Mortels. Génies créateurs, en ſe chargeant de faire les

premiers pas dans cette difficile carriere, ils ſe ſont par leur ſagacité, par leur courage, acquis un droit ſur la gloire des plus brillans ſuccès. Nous ne faiſons que mettre en valeur des terres déja préparées ; mais nous les cultivons avec ſoin. Si nos Sçavans marchent quelquefois dans les routes tracées par les Anciens, ils s'en frayent quelquefois de nouvelles. Héritiers & des tréſors & de la noble curioſité de nos peres, nous augmentons par notre propre induſtrie les richeſſes qu'ils nous ont laiſſées.

Le véritable ſyſtême de l'univers, imaginé d'abord par Ariſtarque & par Philolaüs, étoit depuis pluſieurs ſiécles enſeveli dans les ténébres de l'oubli, lorſque ſa beauté, long-tems méconnue, fit une vive impreſſion ſur l'eſprit d'un célébre Polonois. Il le fit revivre, & ſous ſes auſpices, cette hypothéſe reparut avec le plus grand éclat. Bien-tôt le fameux Galilée lui donna par ſon ſuffrage un nouveau luſtre : Galilée, la gloire de l'Etrurie, qui le premier, à l'aide du Téleſcope a rapproché les cieux, a découvert de nouveaux aſtres & les ſatellites de Jupiter inconnus juſqu'alors. Kepler augmenta nos connoiſſances en déterminant la route des Planétes. De quel nom appellerai-je ce génie de la Nature, l'honneur de ſa patrie & de ſon ſiécle, Deſcartes, à qui la France ſe fera gloire à jamais d'avoir donné le jour ? Elle a vû ſortir de ſon ſein une foule de Héros : leurs noms lui ſont précieux ; mais elle en perdroit plutôt le ſouvenir, que d'oublier ce guide excellent, cet eſprit ſublime, qui le premier a conduit nos

pas juſqu'au Sanctuaire de la Vérité. C'eſt à lui qu'elle doit l'honneur d'égaler la ſçavante Grèce, quoique la patrie d'Ariſtote, de Platon, de Pythagore, quoique mere de Socrates. Après eux je vois marcher d'un pas égal deux Sçavans, dont la gloire immortelle rejaillit ſur l'illuſtre Académie qui les adopta, Huyghens & Caſſini. L'anneau de Saturne & l'un de ſes ſatellites ſe ſont rendus viſibles au premier; les regards pénétrans du ſecond ont apperçu les quatre autres. Tous ces grands hommes ont meſuré le Ciel & la Terre; leurs découvertes ſont ſi nombreuſes, qu'elles ont répandu la clarté ſur la ſtructure de l'univers.

Vous ne leur comparerez, ſans doute, ni vos Philoſophes Epicuriens, ni Lucréce. Dans quelle profonde ignorance étoit-il plongé, ce Poëte que vous regardiez comme un oracle? Abuſant de l'exemple du flambeau vû de loin, il prononce que les globes céleſtes ne ſont pas plus grands qu'ils le paroiſſent. Il croit que le Soleil, amas informe de particules de feu réunies par le hazard, s'éteint toutes les nuits; que tous les matins il reparoît rallumé derriere de hautes montagnes. S'agit-il de donner la cauſe d'une éclipſe de Lune ou de Soleil, il ne ſçait ſi ce phénoméne eſt produit par l'ombre d'un corps placé vis-à-vis de ces aſtres, ou plutôt ſi ces aſtres ne s'enfoncent pas alors dans quelque caverne, ou ne ſe couvrent point d'un ſombre voile. Je m'étonne qu'il ne croye pas, comme les ſtupides habitans de l'Inde, qu'un horrible Dragon déploie alors contre eux toute ſa fureur. Tels ſont les défenſeurs que l'orgueilleuſe

Digitized By Google

Impiété nous oppoſe : je rougis pour Lucréce de ſes ridicules fictions.

Les Syſtêmes les plus connus ſur la ſtructure du Monde ſe réduiſent à trois. Le premier qui porte le nom de Ptolemée, place la Terre au centre, la ſuppoſe immobile, & fait tourner autour d'elle toutes les Planétes & le Soleil même. Ce qui meut les aſtres & les emporte d'orient en occident, c'eſt un Ciel que Ptolemée nomme le premier mobile, & qui tourne en vingt-quatre heures ſur ſon axe avec une prodigieuſe vîteſſe vers l'Equateur, avec une lenteur infinie vers les deux Pôles. Outre ce mouvement commun, les Etoiles, tant fixes qu'errantes, ont un mouvemeut propre, mais beaucoup moins rapide, qui tend d'occident en orient ſelon l'ordre des Signes. C'eſt cette direction que les Planétes ſuivent dans leurs périodes annuelles, qui ne ſont pas également longues. La Lune eſt celle de toutes qui par ſa propre force réſiſte le plus à l'action du premier mobile. Dans un ſeul jour, elle fait autant de chemin d'occident en orient, que le Soleil en fait en douze jours. Placées à différentes diſtances, les autres Planétes décrivent des orbites dans le même ſens autour de la terre. Leur mouvement eſt tantôt direct, tantôt rétrograde ; quelquefois elles ſont ſtationnaires.

Copernic ne put adopter cet arrangement des corps céleſtes. Malgré le préjugé, le témoignage des ſens, & l'empire que cette opinion exerçoit de tout tems chez tous les hommes, il la proſcrivit ſans balancer. Heureux novateur, il oſa renverſer l'ordre établi depuis tant

de ſiécles, & replacer l'aſtre du jour au centre de l'univers. La Terre fut remiſe au rang des Planétes; la Lune en devint le ſatellite. Sujet aux mêmes loix que les autres, notre globe tourne en même-tems autour du Soleil & ſur ſon axe: cette double révolution ſe dirige vers l'orient, & le Ciel des Etoiles fixes, eſt immobile. Dans ce Syſtême, il eſt aiſé de concevoir pourquoi nous ſommes trompés par des apparences, qui nous font croire en mouvement un corps qui ne ſe déplace jamais, & regarder comme en repos des corps mûs ſans interruption. Qu'un Pilote mette à la voile, les rivages s'éloignent, les villes diſparoiſſent à ſes yeux. Ne s'appercevant pas lui-même qu'il avance, il croit que tout ſe meut autour de lui. Ce navire voiſin, quoique retenu par l'ancre, lui paroît voguer avec rapidité. La même illuſion nous rend inſenſible le mouvement de la terre.

Mais l'homme trompé par ſes yeux & plus encore par ſon orgueil, embraſſe ſans réflexion une erreur qui le flatte, & ſe croit dégradé, ſi le globe qu'il habite n'eſt qu'une planéte. Ces aſtres qu'il voit à peine, roulent, à l'entendre, pour lui ſeul; & le centre du monde eſt dans le point qu'il occupe. Toutes les fois que la terre en s'abaiſſant lui découvre une portion du Ciel qu'il ne voyoit pas, il penſe que les Etoiles qu'il apperçoit ſe lévent; qu'elles ſe couchent & tombent au-deſſous de lui, dès que l'horiſon en s'élevant les cache à ſes yeux. Pourquoi la ſphére entiere eſt-elle emportée par un mouvement univerſel? C'eſt afin que l'homme, éternellement immobile, voye toutes les parties du Ciel

lui rendre hommage, comme à leur Souverain. Qui ſommes-nous, foibles mortels, pour porter ſi loin nos prétentions ?

Du mêlange de ces deux Syſtêmes, Tychobrahé voulut en former un troiſiéme. D'un côté cédant à la prévention populaire, frappé de l'autre par une vive idée du vrai, cet illuſtre Danois, fit avec les Anciens, mouvoir le Soleil & les Cieux ; il rendit à la terre le repos qu'ils attribuoient à ce globe : mais il fit tourner les Planétes autour du Soleil, ne leur laiſſant autour de la terre que le mouvement qu'il leur ſuppoſoit commun avec le reſte du Ciel. C'étoit un habile Obſervateur : par ſes ſoins le Dannemarck vit s'élever la premiere Tour conſacrée dans l'Europe à l'étude des Aſtres. Mais ce ſyſtême prouve qu'il avoit peu de connoiſſance de la Phyſique céleſte.

II. Je n'aurois pas beſoin de prononcer entre de tels différends. En effet, que la terre tourne, ou qu'elle jouiſſe d'un repos abſolu ; que le Soleil reſte fixe dans le centre du monde, ou qu'il roule emporté par l'Ecliptique ; qu'un Ciel ſolide ſoit le mobile univerſel, ou qu'on admette un fluide pur & délié, dans lequel nagent d'innombrables Soleils, accompagnés chacun de leurs planétes, on ne verra pas moins éclater dans la Nature la ſageſſe toute-puiſſante d'une Divinité, dont l'univers eſt l'ouvrage & l'empire. Mais l'amour de la Vérité m'entraîne. Je me livre ſans réſerve au ſentiment qui me paroît le plus clair, & qui dévoile à mes yeux d'une

Digitized by Google

maniere plus parfaite l'art incomparable du Créateur.

L'opinion de Ptolémée, peut être, je l'avoue, conforme aux idées communes. Les calculs faits en supposant son Syſtême ne seront pas moins vrais que dans l'hypothèse contraire. Le succès pourra vérifier les prédictions de ses Disciples; les éclipses de Soleil & de Lune arriveront aux tems marqués, & la même succession ramenera les jours, les mois, les saisons. Mais quoiqu'il rende parfaitement raison de tout ce qui concerne la terre, parce que dans le fonds les apparences sont les mêmes, soit que l'objet, soit que le spectateur se meuve, cependant le Syſtême de Copernic résout avec une clarté merveilleuse des difficultés sans nombre que Ptolémée ne peut lever. A chaque nouveau phénoméne, l'Astronome grec est forcé d'ajuster de nouvelles causes, presque toujours contraires les unes aux autres. Dans son hypothèse rien n'est clair, rien n'est simple, rien ne s'accorde avec les loix & les principes de la méchanique. Il ne prouve rien de ce qu'il avance; il suppose tout. En un mot, ce n'est pas le mouvement des astres, ce n'est ni leur ordre, ni leur situation véritable qu'il nous expose; il se borne aux seules apparences, aux seuls dehors. Que dis-je? à la vûe de cette multitude embarrassante d'épicycles, de détours, de cercles entrelassés les uns dans les autres, que les corps céleſtes décrivent autour de la terre, je me représente le Labyrinthe de Créte, cet ouvrage monstrueux de l'art & du génie de Dedale. Quelle loi du mouvement peut d'ailleurs fonder la marche irréguliere des Planétes, tantôt

Digitized by Google

rétrogrades, & tantôt ſtationnaires? Dans cet arrangement confus, qui jadis excita l'impatience du Roi de Caſtille, ne reconnoîtroit-on pas les traces de l'ancien cahos? La nature eſt plus ſimple: conſtante, uniforme, elle ſuit un ordre invariable. Cette ſimplicité, je la retrouve dans la doctrine de Copernic. Il n'en eſt point qui donne à tous les phénoménes des explications plus heureuſes; ni dont les différentes parties forment un tout plus parfait. Je vais vous l'expoſer, comme la copie du véritable Syſtême de l'univers, comme une preuve éclatante de la Divinité.

Toutes les Etoiles ſont autant de Soleils ſemblables au nôtre; immobiles comme lui; environnés, comme lui, de corps opaques, auxquels ils communiquent la chaleur & le jour. L'eſpace où ſont diſperſés tant d'aſtres divers, eſpace dont nous ignorons les bornes, eſt rempli dans toute ſon étendue par une matiere agitée, ſubtile, infiniment liquide, homogéne, que l'on nomme éther. Comme la Terre ſe diviſe en Royaumes ſubdiviſés en Provinces, cet amas immenſe de matiere eſt compoſé de tourbillons ſans nombre, dont chacun en renferme pluſieurs autres beaucoup plus petits. Tous ont à leur centre, ou près de leur centre un corps ſphérique. Dans les petits tourbillons cette maſſe eſt opaque, & jouit d'une lumiere empruntée, que reçoivent tour à tour ſes deux hémiſphéres. Elle a quelquefois des ſatellites. Ce ſont des maſſes ſemblables qui roulent autour d'elle, & contribuent à l'éclairer en réfléchiſſant les rayons de lumiere. Mais chaque tourbillon

général dont ces tourbillons particuliers ne ſont que des portions, a pour centre un aſtre tout de feu, qui ſans s'écarter jamais du point fixe qu'il occupe, tourne ſans ceſſe ſur ſon axe. La violence de cette rotation ébranle l'éther environnant. L'impreſſion ſe tranſmet aux corps qui nagent dans le fluide : il en réſulte un mouvement compoſé, qui leur fait préſenter ſucceſſivement tous leurs points aux rayons épars dans ce vaſte océan. Ces aſtres tout de feu, ce ſont les Etoiles fixes. Elles brillent par un éclat qui leur eſt propre, & quoiqu'elles communiquent un mouvement circulaire aux Planétes qui leur ſont attachées, elles régnent immobiles au centre de leurs tourbillons. Telle eſt la conſtellation du Chien, la Lyre, le Pegaſe : telles ſont les Pleyades, la grande Ourſe, Andromede. La nuit nous découvre dans un ciel pur & ſans nuage, une foule innombrable de Soleils.

Les Planétes qui les accompagnent ſe refuſent à la foibleſſe de nos yeux ; & la diſtance de ces Etoiles nous dérobe l'énormité de leur grandeur. Mais ſi l'on conſidére que la forme du Ciel eſt la même dans toute ſon étendue, que les rayons de ces aſtres ſont ſemblables à ceux du Soleil, & que le Soleil lui-même, vû dans une diſtance égale, nous paroîtroit tel que nous voyons les Etoiles, pourra-t-on ſe perſuader que le Soleil & les Etoiles ſoient d'une eſpéce différente, & que tant de merveilleux flambeaux brillent inutilement ? La Divinité ne ſe borne pas à créer un ſeul être de même eſpéce : elle verſe à la fois de ſes inépuiſables tréſors une

Digitized by Google

moiſſon d'êtres pareils. Des cauſes ſemblables doivent produire de ſemblables effets.

Ce Soleil qui nous éclaire occupe donc le centre de notre tourbillon. Il en eſt l'ame; il eſt la ſource intariſſable de la lumiére & du mouvement répandu dans cette portion de l'univers. Aux yeux d'un obſervateur exact, ce corps immenſe égale en groſſeur un million de terres, comme la nôtre, & ſon diamétre eſt cent fois auſſi grand que celui du globe terreſtre. Sans ſortir du centre, il tourne ſans ceſſe ſur ſon axe; cette révolution dure vingt-cinq jours. Ses planétes, toutes ſemblables pour la forme, mais différentes pour la groſſeur, ébranlées par la vive impreſſion que ſon mouvement communique au fluide étheré, l'environnent & roulent autour de lui dans des intervalles fort grands, mais inégaux. En même-tems elles tournent ſur elles-mêmes, & par-là préſentent ſucceſſivement au Soleil tous les points de leur ſurface. Dès que cette révolution de leur globe ſur ſon axe eſt achevée, leur jour eſt fini. Leur cercle autour du Soleil eſt-il entiérement décrit; elles ont parcouru leur carriere annuelle.

Ainſi tourne avec rapidité Mercure, la plus petite des Planétes & la plus voiſine du Soleil. Après lui la brillante Etoile de Vénus trace ſon cercle dans les cieux. La terre ſuit avec la Lune ſa compagne. Plus loin, on voit le ſombre Mars répandre une lueur obſcure & rougeâtre. Les Aſtronomes ne lui ont point encore découvert de ſatellites: peut-être ſont-ils trop petits pour ſe rendre viſibles. Au-deſſus de Mars paroît avec un vif

Digitized by Google

éclat Jupiter accompagné de quatre Lunes : flambeaux auxiliaires qui diminuent l'obſcurité de ſes nuits fréquentes, & le conſolent de l'abſence du jour. Saturne occupe l'extrémité du tourbillon, & décrit d'un pas lent le dernier cercle. Auſſi voyons-nous cinq ſatellites répandre ſur ſa ſurface pâle quelques traits de lumiére. Il eſt même environné d'un anneau qui coupe ſon globe en deux parties égales. Tant une ſageſſe prévoyante a ſçû proportionner à la diſtance de cette maſſe les ſecours qu'elle lui donnoit ! Par une multitude de réflexions, cet anneau, ces ſatellites augmentent & ranime nt la lueur preſqu'éteinte des rayons du Soleil. Tel un pere courbé ſous le faix de la vieilleſſe eſt environné d'enfans, & compte autour de lui une poſtérité nombreuſe. Un bâton ſoutient ce corps chancelant ; un verre ſoulage la foibleſſe de ſes yeux. Appuyé ſur un bras étranger, il léve avec peine une main appeſantie & tremblante.

Tandis qu'obéiſſante à la loi commune, notre Planéte nage au milieu des autres, & ſe tourne ſans ceſſe vers le Soleil, nous appercevons la nuit dans une autre partie du Ciel, des corps qui ſe meuvent à peu près dans le même plan. Mais comme nous ne voyons qu'obliquement l'ellipſe que ces corps décrivent, elle doit nous paroître inclinée, & preſque ſous la forme d'un fuſeau ; forme ſous laquelle ſe préſentent à nos yeux les bords d'un baſſin ou d'une table ronde, conſidérés dans une grande diſtance. Au lieu d'un cercle on apperçoit deux lignes preſque paralléles, qui s'étendent l'une en deçà,

Digitized by Google

l'autre au-delà, & dont les deux extrémités de chaque côté ſe réuniſſent & ſe confondent. Quoique les Planétes ſuivent ſans écart une orbite déterminée avec préciſion, nos yeux jugent leur marche irréguliere. Suivant la différence de leurs aſpects, tantôt elles nous paroiſſent avancer dans leur courſe, tantôt elles ſont rétrogrades, quelquefois ſtationnaires, & la même apparence ſe remontre conſtamment aux mêmes points du Ciel. Prenons en effet Mars, Jupiter & Saturne. Ces trois Planétes ſéparées de nous par d'immenſes intervalles, décrivent autour du Soleil des cercles dont la circonférence embraſſe l'orbite de la terre. Sont-elles en conjonction avec le Soleil, leur mouvement nous ſemble direct: ſont-elles en oppoſition, nous les voyons retourner ſur leurs pas: dans leurs quadratures elles paroiſſent s'arrêter. L'illuſion que Venus & Mercure font à nos yeux, quoique différente, eſt un effet de la même cauſe. C'eſt la terre, qui par ſon mouvement circulaire prête ces apparences aux uns & aux autres. Elle tourne autour du Soleil avec plus de lenteur, que les Planétes placées entr'elle & cet aſtre; mais ſa vîteſſe ſurpaſſe celle des Planétes plus éloignées qu'elle du centre commun; & c'eſt par cette inégalité que l'erreur eſt produite. La marche d'un courſier, qui ſans s'arrêter ni revenir ſur ſes pas, parcourt les bords recourbés d'un baſſin, quoiqu'uniforme & ſuivie, paroîtra de même irréguliére à tout Spectateur qui décriroit au loin le même cercle, plus vîte ou plus lentement. Pour contempler le cours des Planétes tel qu'il eſt, il faudroit être placé

dans le point qu'occupe le Soleil. Comme cet aſtre eſt le centre immobile de leur mouvement & de celui de la terre, en les conſidérant de là, vous n'en verriez aucune rétrograde, aucune ſtationnaire.

III. Que penſez-vous, Quintius, de cette hypothèſe ? elle eſt ſimple : c'eſt en ſa faveur un grand préjugé. Un Syſtême ſi clair, ſi parfaitement d'accord avec les obſervations les plus certaines, n'eſt-il pas préférable aux fictions de Ptolemée, à ces embarraſſantes chiméres qui révoltent l'imagination la plus hardie ? Ne vous rendez pas néanmoins encore. J'ai pour vous convaincre une foule d'argumens qui décident la queſtion.

Les partiſans de Ptolemée croyent que le Soleil eſt emporté par cette révolution des cieux, qu'ils imaginent ſans la concevoir : ils lui donnent à la fois deux mouvemens qui ſe combattent. Le premier l'entraîne avec une prodigieuſe rapidité vers l'occident : le ſecond lui fait décrire obliquement une courbe en ſens contraire. Suppoſition abſurde, & qui n'eſt fondée que ſur le rapport infidéle des ſens. C'eſt charger l'aſtre du jour de courſes inutiles ; c'eſt attribuer à notre globe un repos incompatible avec les loix de la Phyſique. Si les Etoiles ſe meuvent avec le Ciel ; ſi la même force entraîne autour de la terre le Soleil & les Planétes, comment eſt-il poſſible que la terre placée dans le centre d'un tourbillon ſi vaſte & d'une ſi forte agitation ne tourne pas elle-même ſur ſon axe ? Dans ce tourbillon le

le mouvement décroît, ou comme dans les ſolides, en s'approchant du centre, ou comme dans les liquides, à meſure qu'il gagne la circonférence. Dans le premier cas, la terre mûe, il eſt vrai, avec moins de rapidité que les cieux, tourneroit lentement ſur elle-même, ſans ſortir de ſa place, comme une roue tourne ſur ſon eſſieu. Nous appercevrions toujours le même côté du Ciel : par tout le jour où la nuit ſeroient continuels. Dans le ſecond cas, le mouvement du globe terreſtre ſur ſon axe ſeroit infini. Les aſtres paſſeroient devant nos yeux comme des éclairs ; les jours & les nuits ſe ſuccederoient en un inſtant. Que le ſouffle impétueux des aquilons, ou la violence d'un courant faſſe tourner un vaiſſeau ſur lui-même, la mer & ſes rivages ſe confondront aux yeux des Navigateurs.

Seconde difficulté. Si le Soleil eſt entraîné par la révolution des cieux, quelle force ou quelle bizarrerie l'écarte de l'Equateur, où le mouvement eſt plus rapide que dans le reſte du tourbillon, & l'oblige à décliner tour à tour vers les deux pôles ? Ces effets ont néceſſairement une cauſe. Attribuerez-vous aux pôles un magnétiſme qui l'éloigne de ſa route, & l'attire vers les tropiques ? Pourquoi donc tous les ans, dès qu'il a touché l'un ou l'autre, le voyons-nous retourner ſur ſes pas ? Trouve-t-il les chemins fermés ? La matiere qu'on ſuppoſe ſi lente, ſi fort engourdie vers les extrémités du monde, eſt-elle déja trop condenſée vers les tropiques, pour lui permettre de pénétrer au-delà ? Non : cet obſtacle ne produiroit pas le retour du Soleil ſur lui-même.

Au lieu de reculer, comme une balle que refléchit la ſurface d'un mur, il perdroit ſon mouvement par une dégradation inſenſible, en continuant de tendre vers le point où ſa courſe étoit dirigée d'abord. Car c'eſt ainſi que l'opinion commune fait décroître le mouvement du Ciel, à meſure qu'il s'avance vers l'extrémité de l'axe.

Mais j'accorde aux Diſciples de Ptolémée, que le Soleil ne peut pas, en s'éloignant de l'Equateur, avancer au-delà des tropiques; que ces deux points ſont les bornes fixées à ſon écart. De cette ſuppoſition même naît un nouvel embarras. En effet, ils ſont obligés de convenir que le Soleil, dès qu'il a touché l'un des tropiques, n'eſt plus entraîné par un mouvement auſſi fort que ſous l'Equateur, que la ligne qu'il décrit ſe courbe alors ſous la voûte céleſte, dont la hauteur n'eſt plus la même, que la circonférence de ſon orbite doit ſe reſſerrer. Il faut donc que cet aſtre diminue ſa vîteſſe, ſans avoir de raiſon qui l'y force; ou que s'il ne la diminue pas, les vingt-quatre heures qui font le jour & la nuit ſoient alors plus courtes que dans les autres ſaiſons. Diront-ils que la figure des cieux eſt cylindrique, & que la route du Soleil forme un cylindre d'un tropique à l'autre? Ce ſeroit ſe tromper & ſe contredire. Car ce mouvement des Cieux, dont la force entraîne le Soleil, eſt un mouvement ſphérique. Dès que cet aſtre entre dans le Capricorne, ſon diamétre s'accroît à nos yeux: c'eſt ſa proximité de la terre, qui produit cette apparence. Si vos Aſtronomes diſoient vrai, il devroit alors nous

Digitized by Google

paroître plus petit, parce qu'alors il ſeroit plus éloigné de nous.

Autre problême à réſoudre dans l'hypothèſe vulgaire. Le Ciel des Etoiles fixes tourne, dites-vous, en un ſeul jour, d'orient en occident. Toutefois, malgré la rapidité de cette révolution, chaque étoile paroît chaque année s'éloigner un peu de ce point vers lequel eſt dirigée ſa courſe, & tendre vers le point oppoſé. Quelle eſt la cauſe de cet effet ? Je conçois que celui qui vogue ſur un fleuve rapide, peut, quoiqu'emporté par la violence des eaux, retarder par ſes efforts la vîteſſe de ſa deſcente, & ſe voir bien-tôt précedé par des barques, qui voguoient d'abord avec la ſienne : il combat à force de rames le cours du fleuve. Mais comment les aſtres peuvent-ils lutter contre le fluide qui les entraîne, & malgré ſa direction, reculer ainſi vers l'orient, par un écart que la marche apparente du Soleil rend viſible ? Au premier inſtant qui commence une année, le Soleil eſt en conjonction avec une Etoile : ils paroiſſent marcher de concert ; mais inſenſiblement ils ſe quittent ; enſuite ils ſe rapprochent, ſuivant les loix différentes qui leur ſont preſcrites. Enfin, après les douze mois révolus, le Soleil revient au point d'où il étoit parti. Obſervez alors ; vous verrez qu'il n'eſt plus en conjonction avec la même Etoile, quoiqu'il en ſoit encore très-voiſin : elle eſt éloignée de lui d'une minute, ou environ. C'eſt ainſi que le célébre Hipparque, grand Obſervateur, avoit vû de ſon tems une des cornes du Bélier céleſte dans le cercle qui paſſe par le point où ſe réuniſſent

l'Equateur & l'Ecliptique. Les Anciens en conſéquence ont fait commencer le Printems à cette conſtellation. Aujourd'hui le Bélier s'eſt par une marche inſenſible rapproché vers l'orient de l'étendue d'un ſigne entier. Il a déplacé le Taureau : le Taureau s'eſt rejetté ſur les Gémeaux, & les Gémeaux ont pris la place qu'occupoit le Cancer. Ainſi par une uſurpation réciproque, les ſignes ont tous changés de ſituation dans les ſiécles paſſés, & continueront d'en changer à l'avenir.

Ce n'eſt pas l'Equateur qui paroît ſervir de régle à ce mouvement ; c'eſt l'Ecliptique : car les aſtres ſe meuvent ſur des lignes toujours paralléles à ce dernier cercle. Auſſi l'intervalle qui les en ſépare eſt invariable ; mais leur diſtance de l'Equateur varie ſans ceſſe. Ceux qui en étoient voiſins autrefois, en ſont à préſent éloignés. La petite ourſe elle-même abandonnera quelque jour le pôle ; quelque jour, elle tracera dans les cieux un plus grand cercle, & forcée de céder à d'autres Conſtellations la place diſtinguée qu'elle occupe, elle ceſſera de donner des loix à l'Hyver : elle ne ſera plus ce point fixe ſur lequel paroît rouler toute la ſphére céleſte ; ce ſigne, qui guide nos courſes incertaines ſur le vaſte Océan. Vingt-ſix mille ans doivent s'écouler, avant que toutes les Etoiles ayent repris leur ancienne place, & que le Ciel ſe retrouve dans ſa premiere ſituation. L'ordre de l'univers ſera pour lors le même qu'il fut dans l'origine. Expliquez-nous, ingénieux Ptolémée, la cauſe d'une révolution ſi ſurprenante.

En effet, ou les Etoiles que fait tourner, ſelon vous,

Digitized by Google

le premier mobile, ſont attachées à ce Ciel, ou ces corps immenſes nagent libres & dégagés de toute eſpéce de liens. Dans l'une & dans l'autre ſuppoſition, je vois d'inſurmontables difficultés. Si vous les croyez attachées à la voute céleſte, il en faut dire autant du Soleil. Cet aſtre ſera ſuſpendu dans un cercle ſolide, comme un diamant eſt enchâſſé dans de l'or. Chaque Planéte aura de même un cercle de criſtal. Ces cieux tourneront autour de la terre, & les globes qui leur ſont attachés, immobiles eux-mêmes au point qu'ils occupent, ne feront qu'en ſuivre le mouvement. Mais en ce cas, pourquoi Vénus & Mercure placés entre le Soleil & la terre, ſont-ils quelquefois portés au-delà du Soleil? Par quelle route peuvent-ils s'élever au-deſſus? Avouez-le donc, vos lambris ſolides, vos cieux de criſtal étoient de brillantes chiméres. Les Aſtronomes, mieux inſtruits, les ont briſés d'un ſouffle. Reviendrez-vous à dire que les Etoiles n'ont aucuns liens; qu'elles roulent d'elles-mêmes dans un eſpace libre? Je vous fais une autre queſtion, encore plus embarraſſante. De votre aveu, le mouvement diurne fait parcourir à tous les Aſtres des eſpaces différens dans un tems égal. La petite Ourſe en conſume autant à former un cercle étroit autour de l'axe, que les Etoiles placées au-deſſus de l'Equateur en mettent à décrire autour du centre une orbite immenſe: ſa lenteur eſt auſſi grande que leur vîteſſe eſt prodigieuſe. Or malgré la direction oppoſée du tourbillon céleſte, une force puiſſante ne ceſſe de rapprocher les Aſtres de l'orient. Son action lente,

mais continuelle, conduira par degrés la petite Ourſe dans une partie de la ſphére, où la vîteſſe doit être ſans comparaiſon plus grande, parce que les eſpaces ſont infiniment plus vaſtes. Lorſque cet aſtre y ſera parvenu, quelle main lui donnera des aîles ? Son mouvement, celui de toutes les conſtellations qui ſe rapprochent avec elle de l'Equateur, croît de ſiécle en ſiécle, de jour en jour. Quelle main ſçaura le maintenir dans une meſure aſſez juſte, pour qu'il atteigne les bornes qui lui ſont preſcrites, ſans jamais aller au-delà; pour que chaque Etoile ſoit conſervée dans ſon rang, & toutes enſemble dans leur diſtance réciproque ? Mais après un pareil eſpace de tems révolu, les Etoiles ſeront reportées à leurs anciennes habitations; l'Ourſe ira retrouver le pôle & reprendre ſa lenteur primitive. Quelle force alors pourra modérer ſa vîteſſe, à meſure qu'elle s'en rapprochera, & ralentir ſon mouvement diurne, pour empêcher que dans ſon retour, il n'arrive le moindre déſordre ? Enfin qui pourra gouverner, comme avec des rênes, & varier la marche de tant de corps ſuivant une gradation aſſez juſte, pour proportionner la promptitude de leur courſe à tant d'eſpaces, tous inégaux, mais qui tous doivent être parcourus dans le même tems ?

Les Aſtres, me répondrez-vous, roulent dans un fluide : ils ſuivent le mouvement de la matiere, qui coule autour de la terre, avec plus ou moins de rapidité, ſelon qu'elle eſt plus ou moins éloignée de l'axe terreſtre. Ainſi le Ciel ne vous paroît plus une maſſe ſolide; mais

vous perſiſtez à le croire en mouvement, à le regarder comme le moteur des Aſtres. Suppoſez donc au moins les révolutions céleſtes conformes à ce qu'exige la nature d'un fluide. Faites quadrer votre ſyſtême avec les découvertes des Obſervateurs.

Il eſt une proportion entre le mouvement des corps céleſtes, & le diamétre de leurs orbites. Les plus voiſins du centre ont plus de viteſſe ; les plus éloignés roulent avec plus de lenteur. Telle eſt la loi que ſuivent les Satellites de Jupiter & de Saturne. Ceux qui occupent l'extrémité du tourbillon de ces Planétes, décrivent d'un pas lent de grandes circonférences : ceux qui nagent plus près d'elles, tracent des cercles plus petits en moins de tems. Kepler découvrit cette loi des révolutions céleſtes. Par la fineſſe de ſes regards, il ſçut l'arracher au ſecret qu'elle avoit gardé juſqu'alors. Loi ſûre & conſtante, dont le grand Caſſini a fait depuis avec ſuccès l'application aux ſatellites de Saturne & de Jupiter. Voulez-vous donc connoître préciſément la poſition de deux Planétes, & ſçavoir combien elles ſont éloignées de leur centre commun, ou du corps de l'aſtre principal : prenez le quarré du tems que chacune d'elles employe à faire ſa révolution. Les cubes des diſtances ſont entr'eux ; comme les quarrés des tems.

Si vous adoptez donc le Syſtême ancien ; ſi plaçant la terre au centre du monde, vous faites tourner autour d'elle toutes les conſtellations, la Lune avec les autres Planétes, & le Soleil même ; en un mot, ſi vous faites mouvoir le corps entier de l'univers, réglez au moins

le mouvement des aſtres, de façon que ceux qui ſont plus proches de la terre, achevent leur révolution autour d'elle en moins de tems, que d'autres plus éloignés. C'eſt ce qu'exige la régle de Kepler. Or la Lune que vous ſçavez peu diſtante de la terre, fait le tour de ſon orbite en vingt-cinq heures environ. Il n'en faut que vingt-quatre au Soleil, qui tourne au-delà de la Lune, dans un ſi prodigieux éloignement, que cette Planéte le cache quelquefois à nos yeux, quoique beaucoup plus grand qu'elle. Le Soleil s'écarte donc de la loi commune. Mais que dirons-nous des Etoiles, de celles ſurtout, qu'on n'apperçoit à cauſe de leur diſtance, que comme de petites taches nébuleuſes que le Téleſcope ſaiſit à peine dans l'ombre de la nuit? Ces Etoiles paroiſſent aller plus vîte que le Soleil, plus vîte que la Lune. Leur mouvement diurne ſurpaſſe celui de l'un & de l'autre. Donc aucun de ces aſtres n'obéit à la loi de Kepler.

IV. Voyons ſi leurs mouvemens s'accordent mieux avec ce principe, dans l'hypothèſe qui met la terre au rang des Planétes, & donne au Soleil la place la plus diſtinguée. Mercure, dont l'orbite eſt la plus voiſine du Soleil, employe trois mois à faire ſa révolution; Venus en met huit. Prenez le quarré de chacun des tems: le plus long renferme le moindre un peu plus de ſept fois. En prenant donc le cube de la diſtance des deux Planétes, il faut que le moindre ſoit autant de fois contenu dans le plus grand, c'eſt-à-dire, que le cube

de l'éloignement de Venus contienne ſept fois le cube de celui de Mercure. La racine cubique de ſept donne à peu près deux. Auſſi trouvons-nous qu'il s'en faut peu que Venus ne ſoit deux fois autant éloignée du Soleil, que l'eſt Mercure, preſque toujours caché dans l'océan des rayons ſolaires. Après Venus eſt placée la terre; elle acheve ſa route en un an. Si vous comparez ſelon la même méthode le tems de ſa révolution, avec ceux des révolutions de Mercure & de Venus, vous trouverez que ſa diſtance du Soleil eſt une fois & demie celle de Venus, qu'elle eſt double & plus de celle de Mercure. Mars tourne autour du centre en deux ans: calculez; vous verrez que Mars eſt preſqu'autant éloigné de nous, que nous le ſommes du Soleil. Voulez-vous connoître quel eſt le diamétre de l'orbe de Jupiter? Il ne le parcourt qu'en douze ans: auſſi ſa diſtance paſſe-t-elle trois fois celle de Mars. Enfin Saturne employe trente ans à faire ſa révolution: c'eſt une lenteur proportionnée à ſon prodigieux éloignement. La diſtance de cette planéte la plus voiſine des extrémités du tourbillon, eſt preſqu'auſſi grande que le diamétre de l'orbite tracée par Jupiter. Mais pour vous mettre devant les yeux le rapport qu'ont entr'elles les diſtances des Planétes, en voici la table abrégée. Si de Mercure au Soleil on compte deux, Venus a preſque quatre, la Terre au moins cinq, Mars huit, Jupiter vingt-ſix, & Saturne cinquante.

Quoi de plus digne de notre admiration que la ſimplicité d'une loi qui régle tous les mouvemens céleſtes?

Mais ce qui la rend plus merveilleuſe encore, c'eſt que le ſeul principe des révolutions différentes de tant d'aſtres mûs à la fois eſt dans le Soleil même, dont le tourbillon les emporte. Peu de mots ſuffiront pour vous en faire comprendre la raiſon. Vous voyez ſouvent des corps ſolides & compactes tourner ſur leur axe. Comme les couches de matiére qui forment leur tiſſu, ſont ſtables & fortement unies les unes aux autres, l'extrémité de ces corps tourne avec plus de viteſſe, que les parties plus voiſines du centre. En effet elle eſt obligée de décrire dans un tems égal un cercle plus grand. On voit régner dans les fluides une loi toute contraire, parce que les particules qui les compoſent ſont peu ſerrées, déſunies, toujours prêtes par conſéquent à ſe ſéparer, qu'elles ſont rangées autour de leur axe, ſans aucun lien qui les y retienne. Ainſi le mouvement dont le principe eſt au centre de ces corps ne ſe communique point avec la même force dans toute leur étendue, & n'arrive pas tout entier à leur extrémité. Il diminue par degrés, à meſure qu'il s'en approche. Jettez une pierre dans une eau dormante; il s'y forme des cercles concentriques: mais les derniers ne ſont pas auſſi marqués que les autres, parce que la force de l'impreſſion diminue, en s'étendant au loin. Preſqu'imperceptibles, à peine tracent-ils un foible ſillon ſur la ſuperficie des eaux.

Comme toute eſpece de mouvement eſt produite par l'impulſion, les corps qui ſont mûs doivent tous, en quittant la place qu'ils occupoient, s'en éloigner par le

Digitized by Google

chemin le plus court, pourvû que rien ne les empêche de le prendre; & ce chemin eſt la ligne droite. Principe certain, & dont une expérience continuelle nous prouve la vérité. Quoique les corps qui tournent autour d'un centre, paroiſſent ſuivre une loi contraire, ils ne ſe conforment pas moins que les autres à cette régle, autant qu'ils le peuvent. Il n'eſt aucun inſtant où ces corps ne tendent à s'éloigner en ligne droite du centre de leur révolution, en ſuivant la tangente, parce que la tangente eſt la ligne qu'ils ont commencée d'abord, & que d'eux-mêmes ils ſont portés à continuer la ligne déja commencée. En effet ils s'échappent par la tangente, quand rien ne s'oppoſe à leur fuite. Mais comme une force contraire les rejette vers le point dont ils s'écartent, & que pouſſés d'une part, ils ſont en même-tems repouſſés de l'autre; de ces deux mouvemens naît un mouvement compoſé qui tient de chacun. Au lieu de la ligne droite, ils ſont forcés de décrire une courbe, en tournant autour du centre. Mais qu'eſt-ce qu'une courbe aux yeux d'un Géométre, ſinon une multitude infinie de lignes droites, toutes placées obliquement, toujours commencées, jamais achevées, parce qu'une force oppoſée en empêche la continuation.

Plus cette puiſſance repouſſe fortement les corps, plus les cercles qu'ils tracent autour de leur centre ſont étroits, & plus leur viteſſe croît néceſſairement. Ainſi le cours des eaux devient plus rapide, lorſqu'elles paſſent ſous un pont; un fleuve d'air, en traverſant une ouverture étroite, acquiert une nouvelle impétuoſité.

Digitized by Google

Mais lorſque les forces centrifuges ſont plus éloignées de l'origine du mouvement, & qu'elles ont donné plus d'étendue à l'orbite que décrit le corps, la courbe ſe rapproche par degrés de la ligne droite : elles commencent à languir ; elles s'affoibliſſent parce qu'elles ſont moins reſſerrées, parce qu'elles agiſſent dans un plus grand eſpace. Vous repliez une lame d'acier ſur elle-même : qu'elle vienne à s'étendre par la violence de ſon reſſort, elle perdra la plus grande partie de ſa roideur ; elle ne fera plus les mêmes efforts, contre les côtés de la boëte qui la renferme. C'eſt ainſi que l'amas de matiere ſubtile qui remplit l'immenſe étendue du tourbillon ſolaire, roule autour du Soleil, ébranlé par l'agitation même de cet aſtre. Comme cette matiere eſt un fluide très-délié, elle reçoit d'autant plus de mouvement, qu'elle eſt plus voiſine de ſon moteur ; elle en perd à proportion qu'elle s'en éloigne, & qu'elle touche de plus-près les extrémités de ce vaſte empire. Plus le nombre des particules entre leſquelles ſe partage l'action d'un moteur eſt grand, plus la force de cette action doit diminuer. C'eſt pour cela que la partie du grand tourbillon occupée par Saturne coule plus lentement, & preſſe la marche de cette planete avec une activité cinq fois moins grande, que celle dont le courant rapide fait voler Mercure autour du Soleil.

Si cette matiere coule avec tant de viteſſe, lorſqu'elle eſt voiſine du centre, quelle doit être dans le centre même du tourbillon la violence de ſon mouvement ? Il eſt ſi rapide, qu'elle s'échapperoit avec impétuoſité, ſi

Digitized by Google

la ſurface qui l'environne ne s'oppoſoit à ſa fuite. Ce liquide enflammé refléchi par un tel obſtacle & reſſerré dans ſes propres bornes, reflue ſur lui-même, & parcourt en bouillonnant l'immenſe profondeur de l'antre brûlant qui le contient. La ſurface elle-même eſt ébranlée par une infinité de ſecouſſes, qu'elle communique au fluide extérieur. Frappée de toutes parts, elle lance des rayons ſans nombre, & telle eſt la cauſe de la lumiere. Ce mouvement intérieur du Soleil, dont l'impreſſion paſſe à l'Ether, affoiblit un peu la rapidité de ſa rotation autour de ſon axe. Il en diminue la viteſſe, & la retarde juſque dans le centre même de ce vaſte corps. De-là vient que le Soleil met vingt-cinq jours à tourner ſur lui-même ; ce qu'il feroit avec une promptitude infiniment plus grande, ſi ſon agitation intérieure ne le retardoit. Je n'avance rien qui ne ſoit prouvé par des ſignes certains. Conſidérez ces taches informes & noirâtres qui couvrent légerement & parcourent ſon diſque. C'eſt une eſpéce d'écume que le Soleil rejette ſur ſa ſurface, & qui changeant pluſieurs fois de figure, croiſſant & diminuant tour-à-tour, ſe diſſipe enfin & diſparoît.

J'ai dit que dans l'univers les forces centrifuges ſont combattues par des forces oppoſées. Rien n'eſt plus vrai. Les extrémités du tourbillon ſolaire ſont de toutes parts comprimées par d'autres tourbillons, qui renferment auſſi leur ſoleil & leurs planetes. Continuellement agités, comme le nôtre, ils ſe meuvent de la même maniere : ſans ceſſe ils pouſſent leurs voiſins qui les pouſſent réciproquement. Aucun d'eux ne peut céder ; mais

aucun d'eux n'a droit de vaincre & de s'étendre au-delà de ſes bornes. C'eſt par cette réſiſtance égale, que ces maſſes énormes conſervent un parfait équilibre. Par une ſuite néceſſaire le fleuve de matiere qui termine notre tourbillon, ne trouve point d'iſſue. Repouſſé de toutes parts, il eſt malgré les efforts qu'il fait pour couler en ligne droite, contraint de décrire une courbe, & force à ſe replier de même le fleuve qui coule au-deſſous de lui. C'eſt dans le milieu de ce fluide agité, que flottent les vaſtes corps des Planetes. Je vous ai prouvé clairement que ces globes énormes ſont entraînés par le cours impétueux du fluide étheré; que tous enſemble ils roulent avec viteſſe autour de l'aſtre du jour; que dans leur marche enfin, tous ſuivent la route qu'il leur trace par ſa propre révolution d'occident en orient. Les mêmes principes vous apprennent auſſi quelle eſt la cauſe de cette exacte proportion qui régne entre leur éloignement du centre & leur viteſſe. Vous demandez pour quelle raiſon cette diſtance eſt différente : pourquoi les Planetes, outre cette période annuelle qui leur eſt commune à toutes dans le grand tourbillon, tournent encore ſur leur axe, emportées chacune par un tourbillon particulier, qui donne un certain nombre d'heures à leur jour & à leur nuit. La cauſe de ces deux effets ne différe pas de celle que je viens d'expoſer.

La vive agitation dont le Soleil eſt le centre & le principe, ébranle juſqu'aux extrémités de ſon tourbillon la matiere dont il eſt environné ; matiere diviſée, comme je l'ai fait voir ailleurs, en pyramides qui ſe ſoutiennent

Digitized by Google

toutes dans un équilibre parfait. Quelques-unes de ces pyramides rencontrent-elles un corps denſe & capable de réſiſter par ſa maſſe, elles le frappent, & prenant le deſſus, le pouſſent vers le centre. Elles le plongeroient dans le ſein du Soleil par la continuité de leur impulſion, qui croît dans tous les inſtans, ſelon la loi conſtamment obſervée dans la chûte des graves, ſi ce corps n'étoit arrêté par les rayons mêmes de cet aſtre, qui ſoutiennent la Planete, & s'oppoſent à ſa deſcente. Ces deux mouvemens ſe combattent avec des forces égales: le corps ne peut ſuivre aucun des deux: il s'arrête, & doit enfin ſe fixer entre le centre & l'extrémité du tourbillon, dans le point où les forces de part & d'autre en équilibre entretiennent le combat & rendent inutiles les deux efforts oppoſés.

Or ce lieu ne peut-être le même pour tous ces corps. L'un offre plus de ſurface aux rayons ſolaires, quoiqu'il ſoit peut-être creux au-dedans, & compoſé de parties dont le tiſſu eſt moins ſerré. L'autre plus denſe, peut avoir une ſurface plus petite. Les coups qu'ils reçoivent des particules qui les frappent, agiſſent donc différemment ſur eux, ſelon la différence de leur maſſe & de leur ſurface; & ſelon cette différence, ils ſont plus ou moins chaſſés d'un côté ou de l'autre. Ces eaux jailliſſantes que vous voyez dans vos jardins s'élancer du fond de leurs tuyaux & fendre l'air avec un agréable murmure, vous offrent un exemple frappant de ce que j'avance. Dans le moment même qu'elles s'échappent, préſentez à leur jet une boule légére; elles ſe replient ſur elles-mêmes;

la boule ſe ſoutient ſuſpendue ſur cette colomne liquide, à une hauteur plus ou moins grande, ſelon qu'elle peſe plus ou moins : elle ne s'arrête pas toutefois dans un point fixe. L'eau qui la ſouléve en tremblant, lui communique ſon agitation : elle flotte, & ſon balancement naît des deux forces oppoſées. Concevez par-là pourquoi les globes céleſtes ne ſont pas tous également éloignés du Soleil, leur centre commun, pourquoi Saturne & Jupiter roulent dans les parties les plus élevées du tourbillon, Mercure & Venus dans les régions inférieures, Mars & la terre au milieu de ce vaſte océan; pourquoi tous ces corps repaſſent dans les mêmes traces, par une révolution périodique, ſans pouvoir s'écarter jamais de leur orbite.

Mais il eſt difficile qu'un corps contraint d'obéir en même-tems à deux forces diamétralement oppoſées, trouve un point fixe dans lequel il jouiſſe d'un repos abſolu. Le mouvement de cette boule dont je viens de parler en eſt une démonſtration ſenſible. Ce qui le prouve encore, c'eſt l'oſcillation d'un Pendule qui ſe balance & s'éléve pluſieurs fois au-deſſus de ſon point de repos, avant que de reſter immobile. C'eſt l'exemple enfin d'un arbre qui jetté dans l'eau, s'y plonge d'abord, ſe reléve enſuite, retombe & reparoît, juſqu'à ce qu'il ſoit entraîné par le courant. De-là vient que lorſqu'une des deux forces l'emporte ſur l'autre, les Planétes s'approchent davantage du Soleil, & que quand l'autre eſt victorieuſe, elles s'en éloignent un peu plus. Cette premiere poſition ſe nomme leur périhelie; la ſeconde

eſt

Digitized by Google

eſt leur aphélie. Le Soleil n'occupe donc pas le centre de leur mouvement : il n'eſt pas, à parler à la rigueur, au milieu du tourbillon ; mais les orbites qui l'environnent paroiſſent être plutôt des ellipſes que des cercles. Or chaque année les points qui terminent la plus grande diſtance des Planétes changent inſenſiblement. Ils ſont reculés par la force du tourbillon ; & de-là doit enfin réſulter après une longue ſuite de ſiécles un cercle parfait, dont le Soleil occupera le centre.

J'ajoûte encore une raiſon à toutes celles qui précédent. La nature du fluide dans lequel nagent tous les corps, modifie leur peſanteur. L'eau ſoutient le bois qui ne peut être ſoutenu par l'air, & ce que le Mercure porte, eſt englouti par les ondes. Ainſi la matiere, qui plus près du centre, eſt prodigieuſement agitée, rendue plus déliée par cette agitation, eſt peut-être trop foible pour ſoutenir un poids que ſupportera facilement celle, qui plus éloignée du centre, eſt par conſéquent plus tranquille, & dès-lors plus épaiſſe. Enfin, depuis que les ſatellites du Soleil tournent autour de cet aſtre, ils ont acquis une certaine force centrifuge, qui lutte ſans ceſſe contre le fleuve dans lequel ils ſont plongés, & qui, ſelon moi, doit être comptée parmi les cauſes de leur mouvement. Elle influe beaucoup dans l'ordre invariable qu'ils obſervent.

Vous êtes trop équitable pour exiger de moi, que dans une matiere ſi difficile, je rende clairement raiſon de tous les détails. Si dans l'étude du Syſtême de l'univers,

il eſt quelques points démontrés, quelques découvertes certaines, on trouve auſſi des problêmes, ſur leſquels il faut ſe borner à propoſer de modeſtes conjectures. Mais une des plus vraiſemblables, c'eſt que les diſtances des Planétes & la diverſité de leurs mouvemens dépendent de la réunion de toutes les cauſes que j'ai rapportées.

V. DIVINE Sageſſe, éclairez mon eſprit d'une nouvelle lumiére : échauffez mon cœur d'une céleſte flamme. Vous êtes la véritable Uranie. Favoriſez les vœux d'un mortel qui contemple les merveilleux ouvrages de vos mains, & qui brûlant de cet amour pur que vous inſpirez, oſe approfondir les plus ſecrets myſtères des mouvemens céleſtes. Il ne cherche vos traces, que pour arriver juſqu'à vous. Guidez ſes pas : ne permettez point que dans l'immenſité d'un eſpace ſans bornes, il s'égare de la route qui conduit à votre Sanctuaire.

On doit diſtinguer deux couches dans la portion du fluide éthéré dont notre globe eſt environné. Celle qui s'étend depuis le centre de la terre juſqu'à la circonférence du tourbillon, contient plus de matiere, parce qu'elle occupe un eſpace plus grand ; mais elle coule avec lenteur. Celle qui remplit l'intervalle du centre de la terre au Soleil eſt moins abondante, parce que l'arc qui la renferme a moins d'étendue ; mais le cours en eſt plus rapide. C'eſt une vérité que démontre tout ce qui précéde. De ces forces différentes, exactement compenſées, naît un mouvement qui tient de l'une & de l'autre,

Digitized by Google

& ſatisfait à toutes deux : mouvement par lequel le corps entier du globe ébranlé dans tous ſes points, obéit à l'impreſſion du fluide entier. En effet, comme les parties d'un ſolide ſont fortement unies enſemble, elles ſe ſuivent toujours, quoique frappées différemment. L'axe d'un tel corps ne ſe courbe jamais. C'eſt ce mouvement périodique, vous le ſçavez, qui forme la révolution annuelle.

La même cauſe produit le retour ſucceſſif des jours & des nuits. Comme la terre nage avec plus de vîteſſe que les ruiſſeaux qui coulent au-deſſus d'elle, plus lentement que ceux qui frappent ſon hémiſphére inférieur, elle retarde par ſa peſanteur le cours rapide de ces derniers, réſiſte à l'impétuoſité de leur choc, & les arrête. Or qu'arrive-t-il lorſqu'une forte digue oppoſe un front inſurmontable au paſſage des eaux ? Le Fleuve s'enfle en mugiſſant, les flots s'amoncélent, franchiſſent cette barriere, & couvrent la plaine. Ainſi les flots de la matiére ſubtile battent avec violence le globe terreſtre. Mais comme ils ne peuvent pénétrer un corps ſi denſe, ni hâter le pas lent avec lequel il marche, l'excès de leur vîteſſe eſt la meſure de la réſiſtance qu'ils éprouvent. Ils ne refluent pas ſur eux-mêmes ; ceux dont ils ſont ſuivis les en empêchent : ils ne trouvent point d'iſſue en gagnant le fonds ; la matiére qui coule au-deſſous d'eux avec une rapidité plus grande encore, s'oppoſeroit à leur fuite. D'ailleurs leur force centrifuge les repouſſe & les éloigne du Soleil. Ces flots ſont donc obligés de remonter en s'élevant vers les parties ſupérieures

de la terre. Ils y trouvent un fleuve de matiére, qui coule avec moins de vîteſſe, & qui céde facilement à leurs efforts. Ils ſaiſiſſent donc avec force ce vaſte globe par le haut, l'embraſſent, en frappent le ſommet, paſſent au-deſſus & l'inclinent. Le ſommet, en ſe baiſſant péſe ſur la partie du fluide qui le touche, & la chaſſe vers le bas. Cette portion de l'éther frappe le globe à ſon tour, & l'ébranlant par deſſous, en éléve les parties inférieures. C'eſt ce qui fait par une continuelle alternative changer de place aux deux hémiſphéres.

Une plus grande quantité de matiére donne donc à la partie du fluide qui coule au-deſſus de la terre, l'avantage ſur celle qui coule au-deſſous, quoique celle-ci par la force de ſon mouvement parût devoir l'emporter ſur l'autre, & faire tourner ſans interruption le globe terreſtre vers l'occident. Auſſi parviendroit-elle à lui donner cette direction, ſans des obſtacles invincibles. Mais elle ne leur céde qu'en combattant: elle déploye contr'eux toutes ſes forces; & comme ſa rapidité ſurpaſſe d'un vingt-ſept milliéme environ celle du fleuve ſupérieur, elle retarde en effet d'un vingt-ſept milliéme le mouvement de la terre vers l'orient. Voilà pourquoi cette Planéte, lorſqu'elle revient au commencement de ſon orbite, après l'avoir parcourue toute entiere, ne retrouve plus les Etoiles au même point du Ciel. Son axe n'a plus alors la même direction que l'année précédente. Comme ſes habitans ignorent ce qui cauſe un tel effet, ils attribuent aux Etoiles cette déclinaiſon annuelle de la terre vers l'occident.

Digitized by Google

Ce troiſiéme mouvement devoit être contraire aux deux autres, afin qu'elle pût conſerver la même poſition dans le fluide, dont le cours produit ſes révolutions annuelle & diurne. En effet, comme le centre de gravité n'eſt pas le même dans le globe terreſtre que le centre de maſſe, les deux parties de ce globe, dont l'une eſt plus légére & l'autre plus lourde, feroient entr'elles un partage inégal du mouvement. L'axe de la terre décriroit par une de ſes moitiés un cône plus petit que par l'autre. Le retard cauſé par le fluide inférieur ſupprime donc ce qu'a d'excédent la vîteſſe de la portion plus légére, rétablit l'égalité entre le mouvement de l'une & de l'autre, & par-là redreſſe l'axe. Cet axe coupe perpendiculairement l'Equateur, avec lequel l'écliptique fait, comme nous l'avons dit, un angle de vingt-trois degrés & demi. Sa diſtance de l'écliptique eſt donc de ſoixante-ſix dégrés & demi : ſituation qu'il conſerve dans toutes les révolutions de la terre, dans ſa rotation diurne, dans ſa période annuelle, enfin dans cette période de vingt-ſix mille ans, après laquelle la terre revenant au même point d'où elle étoit partie d'abord, croira que les aſtres ſont rentrés dans leurs anciennes demeures, parce qu'elle les y reverra pour lors.

Vous voyez avec quelle aiſance un mouvement unique & ſimple fait ſans ceſſe tourner les vaſtes corps des Planétes ſur eux-mêmes, & dans une immenſe orbite. Ne ſoyez pas étonné d'une difficulté qui peut ſe réſoudre au premier effort, quoique la main du célébre Newton en ait formé les nœuds. En vain il objecte qu'un

fluide eſt capable d'arrêter dans leur route des corps denſes ; qu'il réſiſte à leur mouvement, le diminue, le détruit même enfin. Rien ne ſeroit plus vrai, ſi ce fluide étoit une maſſe immobile, un vaſte étang dont les eaux fuſſent dormantes ; ou ſi mû dans un ſens contraire à la direction des aſtres, il luttoit contre eux avec force. Mais ces deux ſuppoſitions ſeroient également fauſſes. L'éther coule avec rapidité dans le même ſens que les globes céleſtes. Et ces corps, & l'océan dans lequel ils nagent, tout eſt à la fois emporté d'une maniere uniforme par la ſeule action du Soleil ; tout eſt ébranlé par une ſeule & même impulſion. Il n'eſt donc pas poſſible que la matiere ſubtile leur réſiſte par ſa maſſe. Les Newtoniens ne ſe bornent pas à cette objection, je le ſçais. Ils inſiſtent auſſi ſur la nature de la ligne que les Cométes décrivent dans les cieux, ſur leur direction peu d'accord avec celle des Planétes dont elle coupe les orbites.

Mais connoiſſons-nous la route d'une Cométe & la région qu'elle occupe ? La ligne qu'elle décrit ſe dérobe aux obſervations ; on la devine à peine : nous ne découvrons qu'une petite partie de ſon orbite immenſe. Ce n'eſt que lorſqu'elle eſt arrivée dans un point du Ciel où nos yeux peuvent atteindre, qu'ils diſtinguent ſa lueur obſcure & pâle. Cette chevelure qui l'environne, cette queue lumineuſe qu'elle traîne après ſoi, ne ſont que des apparences, qui dépendent du point de vûe, ſous lequel nous l'appercevons. Il faut donc examiner d'abord ſi la ligne qu'une Cométe ſemble décrire n'eſt

pas un arc, & quelle eſt la quantité de la courbe dont cet arc fait partie. Une ligne peut nous paroître droite, quoiqu'en effet elle ſoit circulaire, & qu'elle tourne autour du Soleil. Ne vous ai-je pas fait obſerver que les Planétes nous paroiſſoient quelquefois rétrogrades ? Leur marche eſt cependant toujours directe. Si la partie qu'habitent les Cométes dans le tourbillon ſolaire eſt au-delà de Saturne, elles roulent dans des eſpaces ſi prodigieuſement éloignés du Soleil & de notre globe, que leur périhélie ſe confond preſqu'avec leur périgée, & qu'elles ne peuvent facilement ſe rencontrer dans le plan que nous parcourons. Leur orbite ſe perd preſque toute dans l'immenſité des cieux. Ce que nous en découvrons n'eſt qu'un arc très-petit, que nous prenons pour une ligne droite ou preſque droite, & qui quoique dirigée vers l'orient, nous paroît tendre vers le nord ou vers le midi. D'où naît cette illuſion ? c'eſt que par la poſition de la terre, nous jugeons de celle de cet aſtre, dont la véritable ſituation doit échapper à nos regards, ſi dans le tems qu'il ſe rend viſible, l'inclinaiſon de notre orbite par rapport à lui, eſt auſſi grande qu'elle le peut être.

Il eſt donc poſſible qu'une Cométe ſoit abſolument ſemblable aux Planétes, quoique la diverſité qui s'obſerve dans ſon cours, dans ſa figure, dans toutes ſes apparences, & la promptitude avec laquelle on la voit diſparoître, pour ne ſe remontrer qu'après une abſence conſidérable, faſſent juger qu'elle eſt d'une eſpéce différente, & qu'elle ſuit d'autres loix. Mais que répondriez-

vous, ſi je vous diſois que les Cométes ſont des aſtres étrangers, habitans d'une autre patrie, députés d'une Cour voiſine, dans laquelle ils occupent le premier ou le ſecond rang; que ce ſont les Saturnes des Tourbillons où régnent Sirius & la Lyre? Dans cette hypothèſe ſera-t-il étonnant que les Cométes envahiſſent quelquefois les frontières de notre empire, que leur courbe en effleure obliquement les bords, & que leur direction oppoſée à celle du tourbillon ſolaire, les empêche d'en ſuivre les loix.

VI. Regardez donc comme démontré que les Planétes nagent dans un liquide qui les entraîne par la rapidité de ſon cours. De-là vient que ceux de ces corps dont le diamétre eſt plus grand, & qui oppoſent au fleuve éthéré un front plus vaſte, une maſſe plus ſolide, ſont viſiblement plus prompts que les autres à tourner ſur leur axe. Ils paſſent plutôt de la nuit au jour, quoiqu'ils ne parcourent le Zodiaque, que dans un plus long eſpace de tems. Ceux au contraire dont la groſſeur & la maſſe ſont moindres, achévent leur jour plus lentement, & finiſſent leur année avec plus de viteſſe. Cette Planéte, qui réſidant au-deſſus de toutes dans la plus haute région, eſt la ſeule dont le front ſoit orné d'un brillant diadême, Saturne paſſe trente mois entiers dans le Bélier. Cependant, ſi le témoignage du célébre Huyghens eſt digne de foi, à peine met-il onze heures à tourner ſur lui-même. Jupiter, la plus élevée des Planétes après Saturne, & la plus grande de toutes, s'arrête

Digitized by Google

avec ſes ſatellites une année entiére dans chaque ſigne; mais en dix heures il achéve ſa révolution autour de ſon axe. Mars eſt un peu plus petit que la Terre; Venus plus grande que notre globe, eſt une heure de moins à tourner ſur elle-même: Mars met une heure de plus. Les Aſtronomes ſont partagés, j'en conviens, ſur la rotation de Venus; mais le ſentiment de Caſſini me paroît le mieux fondé. Mercure eſt preſque toujours plongé dans les rayons ſolaires. S'il ſe montroit plus long-tems & plus ſouvent, on le verroit ſans doute mettre plus de tems que les autres Planétes à tourner ſur ſon axe, puiſque c'eſt la moindre de toutes, & que ſon globe ne préſente qu'une petite ſurface aux coups du fluide éthéré. Peut-être cette découverte eſt-elle réſervée aux ſiécles à venir.

Par cette révolution des corps céleſtes ſur eux-mêmes, les jours & les nuits doivent ſe ſuccéder dans un ordre invariable & renaître alternativement. Un globe ne peut tourner en effet, que toutes les parties de ſa ſurface ne ſe préſentent l'une après l'autre au Soleil, pour rentrer enſuite dans le ſein de la nuit. Chacune d'elles à ſon tour enſévelie dans les ombres, ſe replonge à ſon tour dans les rayons du Soleil. A peine une portion de la terre ſort-elle des ténébres, qu'elle voit naître le crépuſcule, le ciel ſe blanchir, la lueur éclatante des étoiles pâlir & s'éteindre. Elle apperçoit enſuite l'humide Aurore peignant la nature des plus belles couleurs, puis le bord ſupérieur du Soleil qui lui paroît ſe lever pour elle; enfin ſon diſque entier, dont la lumiere

commence à devenir plus forte & la chaleur à ſe faire ſentir. Bientôt, comme elle continue à deſcendre, les traits de cet aſtre tombent plus perpendiculairement: elle arrive au point qui fait le milieu du jour, parce qu'alors elle voit le Soleil placé vis-à-vis d'elle, au milieu même des cieux. Depuis cet inſtant elle commence à tourner vers le haut, & monte pendant le même nombre d'heures qu'elle avoit deſcendue. Les traits brillans du jour ceſſent de lui être perpendiculaires. Cette partie du globe laiſſant de plus-en-plus en-deçà le Soleil qui lui paroît alors ſe coucher au-deſſous d'elle, s'en éloigne par degrés, & rentre enfin dans l'ombre qu'elle produit.

C'eſt ainſi que la rotation de chaque globe ramene le jour & la nuit ſur tous ſes points. Voyez des troupes nombreuſes ſe mettre ſous les armes au ſon de la trompette, & défiler dans une plaine pour y paſſer en revue. Les eſcadrons s'avancent en bon ordre, les bataillons gardent leurs rangs. Chacun s'empreſſe à ſe faire voir, & nul n'échappe aux regards du Général. Spectateur & juge de leurs évolutions, il les examine & ſemble les compter des yeux. Le ſoldat rentre ſous ſes tentes après avoir paſſé devant lui. Ainſi le Soleil, du centre qu'il occupe, éclaire les différentes Planétes, & leurs différentes parties. Il éclaire au milieu d'elles le globe terreſtre, qui tournant ſur lui-même dans un tourbillon particulier, employe vingt-quatre heures à faire ſa révolution diurne, révolution de neuf mille lieues.

Mais d'où vient cette longueur des nuits d'hyver &

Digitized by Google

des jours d'été ? Pourquoi l'inégalité des jours & des nuits diſparoît-elle à l'inſtant où commencent l'automne & le printems ? Pourquoi voyons-nous l'année ſe partager en ſaiſons qui ſe ſuccédent dans un ordre ſi régulier ? Enfin quelle cauſe a pû fixer d'une maniere preſque immuable les points des ſolſtices, & borner aux tropiques la carriére que ſemble parcourir le Soleil ? Je vais tâcher de répondre à toutes ces queſtions. Ayez quelqu'indulgence pour mes vers : ſongez que cette matiere ne fut jamais ſoumiſe aux loix de la Poëſie.

L'Equateur eſt également éloigné des deux pôles, & coupe la terre en deux parties égales. Il réſulte de-là que ſon axe eſt celui du globe, & que le mouvement diurne de la terre, n'eſt que la révolution de ce grand cercle ſur lui-même. Or c'eſt l'écliptique qu'elle ſuit dans ſa période annuelle. Si donc le plan de l'Equateur ſe trouvoit dans le cercle de l'écliptique, vous verriez le jour & la nuit par-tout égaux. La chaleur ſeroit continuelle dans les contrées immédiatement placées ſous le Soleil : un froid éternel ſe feroit ſentir aux régions voiſines des pôles : dans les lieux dont le climat eſt doux & tempéré, on cueilleroit ſans ceſſe les fleurs du printems, mais ſans avoir part aux fruits que fait éclore la chaleur. Cependant cette chaleur bienfaiſante eſt la ſource de toutes les productions de la nature. Il falloit qu'elle ſe répandît, ainſi que la lumiere, ſur toutes les parties de notre demeure ; que le repos de l'hyver pût délaſſer partout des travaux de l'été ; qu'un loiſir ſuffiſant rendît à la terre épuiſée de nouvelles forces. Pour produire ces

effets, l'axe de la terre devoit nâger obliquement au ſein du fluide qui l'environne, & faire avec l'écliptique un angle de vingt-trois degrés & demi. Situation dans laquelle il eſt en effet, & qu'il conſerve conſtamment, toujours paralléle à lui-même, dans quelque partie de ſon orbite qu'il ſe trouve.

Cette ſituation qui ſeule pouvoit obvier à tant d'inconvéniens, l'axe terreſtre ne l'auroit pas, ſi le centre de gravité étoit le même que le centre de maſſe. La direction de l'Equateur ſe confondroit alors avec celle de l'écliptique; ils auroient tous deux pour aſpect la même portion du ciel, & tous deux prolongés paſſeroient par le centre du Soleil. Ainſi chaque contrée de la terre n'auroit jamais qu'une ſaiſon : par-tout une exacte meſure partageroit le tems entre le jour & la nuit. Le ſeul moyen d'empêcher cette uniformité, c'étoit que l'arrangement & le tiſſu des parties de la terre fût tel que nous le voyons. Par une ſuite de ce mélange des particules ſolides avec les liquides, une portion de la maſſe eſt plus péſante que l'autre; & cette différence de poids donne à la maſſe entiere l'inclinaiſon qu'elle a dans le fluide éthéré. Vous verrez avec étonnement combien de problêmes difficiles cette ſuppoſition ſeule doit réſoudre.

Suppoſons que nous ſommes placés ſur le plan de l'Equateur, dans ſa partie occidentale, d'où nous ſerons portés vers l'orient par le double mouvement de la terre. Il eſt minuit : nous touchons au vingt-deuxiéme jour de Mars. Au-deſſus de nous le ciel eſt tout brillant d'étoiles. Sous nos pieds eſt le Soleil, que l'opa-

Digitized by Google

cité de la terre dérobe à nos yeux. A ma droite j'ai le pôle que les anciens n'ont pas connu. Je vois l'autre à ma gauche, & tous deux terminent l'horiſon. Dans un ſilence profond je meſure des yeux ce grand eſpace; & contemplant l'immenſe profondeur du ciel, j'y découvre les régions placées entre les cercles de l'Equateur & de l'écliptique. Car toutes les diviſions imaginées ſur la terre ſe trouvent auſſi dans les cieux, & les grands cercles de la ſphére céleſte répondent exactement aux petits, qui partagent notre globe. Inſtruit que l'Equateur & l'écliptique doivent ſe réunir en deux points diamétralement oppoſés, je cherche quel eſt le point où ils ſe rencontrent, & je trouve que celui-même où nous ſommes actuellement eſt le nœud commun des deux cercles; que c'eſt le lieu dans lequel aboutiſſent les deux routes; que le point qui lui répond dans le ciel eſt à mon *Zénith*; que mes Antipodes ont par conſéquent le Soleil ſur leur tête, & qu'au bout de douze heures nous l'aurons à notre tour, ainſi que tous les habitans de l'Equateur, quand il paſſera par leur méridien. L'équinoxe eſt donc alors univerſel ſur la ſurface de notre globe. Les rayons ſolaires ſont en effet un angle droit avec l'axe terreſtre, & l'aſtre du jour partage également ſa lumiere aux deux pôles également éloignés de lui. Si vous habitiez une région ſituée ſous l'un ou ſous l'autre, le Soleil vous ſembleroit joint à l'horiſon. Il vous paroîtroit même pendant vingt-quatre heures, tel qu'il ſe montre à vos yeux, lorſqu'il ſe leve ou qu'il ſe couche. Vous le verriez, effleurant la ſurface de la

Digitized by Google

terre, tracer autour de ſes bords une brillante couronne.

Mais la terre emportée par le fluide qui l'environne, a fait ce jour-là même quelque progrès dans l'écliptique. L'eſpace qu'elle a décrit eſt la trois cent ſoixante-cinquiéme partie de ſon cercle annuel. Quelquefois en pleine mer, de rapides courans détournent un vaiſſeau de ſa route, quoique pouſſé par les douces haleines des zéphirs, il ne paroiſſe pas faire le moindre écart. Le Pilote qui ne s'apperçoit pas de l'erreur, laiſſe les matelots tranquilles, jouir ſans inquiétude de la faveur des vents, & trompé, comme eux, il compte des lieues qu'il n'a pas réellement parcourues. Ainſi le cours du fluide éthéré, en nous portant dès le lendemain au-delà du point où l'Equateur & l'écliptique ſe réuniſſent, nous écarte de la route, qui la veille à midi nous amenoit dans le plan même du Soleil. Notre globe commence pour lors à laiſſer cet aſtre un peu à ſa gauche. Ce n'eſt plus l'Equateur qui paſſe à midi dans le plan du Soleil : c'eſt le cercle le plus voiſin de l'Equateur, puis un troiſiéme; enfin tous les ſuivans, ſelon l'ordre dans lequel ils ſont placés. Et comme la terre par ſon mouvement de rotation continue à tourner ſur ſon axe, qui ne ceſſe d'être paralléle à lui-même, elle s'éloigne de plus en plus de ce point d'interſection. A gauche les nuits diminuent; cette partie de la terre voit plûtôt l'aſtre du jour & le perd de vue plus tard. Elles augmentent à droite; car le Soleil ne ſe montre que tard aux pays qui l'occupent, & leur eſt bientôt enlevé. D'un côté la lumiere plus for-

Digitized by Google

te & ſuivie d'une plus grande chaleur fait ſortir les feuilles de leurs tiges, fait éclore les herbes, & couvre les campagnes de fleurs naiſſantes. Elle s'affoiblit de l'autre: les ſucs végétaux commencent à s'y tarir; la couleur dont s'y peignent les fruits annonce leur maturité; les arbres ſont prêts à s'y dépouiller de leurs feuilles déja flétries par la vieilleſſe. L'automne régne ſous le Capricorne; les régions placées ſous le Cancer jouiſſent du printems.

Ainſi pendant trois mois la terre, en tournant chaque jour ſur ſon axe, s'eſt avancée vers l'orient. Au bout de quatre-vingt-onze jours & vingt heures environ, le tropique du Cancer, ainſi nommé, parce qu'il répond au ſigne, qui dans le ciel porte ce nom, eſt arrivé ſous le Soleil. Quiconque eſt placé ſur ce cercle, apperçoit à midi l'aſtre du jour au-deſſus de ſa tête; car il paſſe à cette heure par le plan du Soleil. Les ombres diſparoiſſent alors dans ces contrées: les montagnes mêmes les plus élevées n'en font aucune, & la lumiere ſe plonge tout entiere au fond des puits de Syené. C'eſt-là le ſolſtice d'été. Ce jour eſt le plus long de l'année pour toute la partie gauche du globe qui ſe termine aux deux Ourſes. Elle eſt alors en effet la plus voiſine qu'elle puiſſe être du plan du Soleil. Le diamétre de ſes différens cercles décroît à meſure qu'ils approchent du pôle, & cette diminution eſt telle que le dernier ne forme qu'un ſeul point. Elle ſe trouve donc plongée dans un océan de rayons, qui répandus de toutes parts, laiſſent à peine un petit intervalle à la nuit. Le pôle même jouit alors d'un jour continuel.

Digitized by Google

Cependant la partie méridionale du globe éprouve des apparences toutes contraires. Elle eſt dans la plus grande diſtance où elle puiſſe être du Soleil. Dans l'hémiſphére ſeptentrional les jours ſe ſont augmentés, & la chaleur s'eſt accrue à proportion. Dans l'autre la nuit & le froid ont reçu par degrés les mêmes accroiſſemens. Pendant ſix mois le pôle auſtral eſt enſeveli dans d'épaiſſes ténébres. En-deçà du pôle, une lueur foible éclaire l'horiſon : née à peine, on la voit s'éteindre. Cette nuit eſt la plus longue de l'année pour toutes les parties de cet hémiſphére : ſa durée ſous le tropique du Capricorne égale celle du jour dont jouit alors l'autre tropique. C'eſt le ſolſtice d'hyver pour les contrées ſituées ſous ce cercle & au-delà.

Toujours placés dans le plan de l'Equateur, continuons notre route : le quart en eſt achevé, puiſque nous touchons au point ſolſtitial. Mais en ſuivant le tourbillon, dont le cours entraîne la terre, ce point va s'éloigner inſenſiblement du Soleil. Nous avancerons encore trois mois vers l'orient, pour arriver au point oppoſé à celui d'où nous ſommes partis d'abord : point dans lequel la nuit eſt une ſeconde fois égale au jour. Pendant que la terre trace ſon orbite autour du Soleil, ſon axe conſerve toujours la même poſition. Vous voyez ce qui doit réſulter de la figure d'un cercle ainſi parcouru par un globe dont l'axe eſt incliné. Comme l'Equateur terreſtre s'étoit écarté peu à peu du plan du Soleil, il s'en rapproche auſſi par dégrés. Par un progrès que cauſe la marche de la terre, & la continuité de ſa révolution, il

il devient de jour en jour plus voiſin de cet aſtre. Tous les cercles, entre le tropique & l'Equateur, retournent donc vers le Soleil; il les voit tous paſſer au-deſſous de lui, & s'offrir à ſes rayons qui les frappent perpendiculairement. Par tout où les jours avoient crû juſqu'alors, ils commencent à diminuer; ils augmentent par tout où ils diminuoient. Toute la partie Septentrionale eſt brûlée par la chaleur: un froid rigoureux couvre de glace les pays méridionaux, juſqu'à ce que le tourbillon qui fait marcher la terre, ait conduit l'Equateur au point que ce cercle occupoit ſix mois auparavant. Dès qu'il a touché ce point, l'égalité ſe rétablit entre le jour & la nuit. Les campagnes long-tems embraſées par les feux de l'été, ſont rafraîchies par ces Zéphirs que raméne l'automne: aux moiſſons ſuccédent les vendanges. Dans l'hémiſphére oppoſé, les régions où l'hiver faiſoit régner les pluyes, la neige & les frimats, ſe raniment & ſemblent renaître avec le printems.

Nous ſommes parvenus à la moitié de notre carriére; il nous reſte à parcourir la partie inférieure de l'orbite que la terre décrit autour du Soleil. Mais comme l'inclinaiſon de l'axe eſt invariable, tout ce qui s'eſt paſſé dans la portion oppoſée de ce vaſte cercle va ſe remontrer à nos yeux. Notre Equateur abandonne une ſeconde fois le plan du Soleil: il laiſſe à droite cet aſtre, qu'il avoit paru pendant ſix mois avoir à ſa gauche. Six mois entiers ſe paſſeront de même dans ſa nouvelle poſition. La durée reſpective des jours & des nuits change alors par tout, ainſi que les différentes ſaiſons; & ce

changement universel est produit par la révolution qui raméne vers le Soleil tous les cercles méridionaux plus petits que l'Equateur. Chacun d'eux, forcé de passer à son tour au-dessous de cet astre, est frappé des rayons qui tombent à plomb sur lui, & que l'autre moitié du globe ne reçoit alors qu'obliquement. Au bout de trois mois le tropique du Capricorne passe sous le Soleil. Les régions situées au midi ont alors leur solstice d'été, leur plus grand jour, & la plus forte chaleur qu'elles puissent ressentir. En même-tems le solstice d'hyver arrive dans les contrées septentrionales, & leur raméne avec les longues nuits un froid à peine supportable.

Enfin la terre remonte des parties inférieures de son orbite. Voyez pour lors l'Equateur s'élever par la seule force du tourbillon, & son axe conservant toujours & son parallélisme, & son inclinaison sur l'écliptique, rentrer dans le plan immobile du Soleil. C'est alors qu'ayant achevé sa révolution, il rétablit l'équinoxe ; & que, sans s'arrêter, il recommence une route, qui nouvelle chaque année, sera toujours la même pendant la durée des siécles.

Resserrons en deux mots ce que nous venons de développer, peut-être avec trop d'étendue. Supposez que notre Equateur ne sorte jamais du plan du Soleil, & que l'Ecliptique coupe toujours perpendiculairement l'axe terrestre, la nuit sera pour lors égale au jour; chaque contrée n'aura qu'une saison. Voulez-vous varier les apparences; inclinez l'axe de la terre : vous verrez naître plusieurs changemens. Ajoûtez à cette inclinaison

le mouvement d'un fluide qui emporte la terre autour du Soleil ; ces changemens ſeront plus nombreux : que ce fluide la faſſe en même-tems tourner autour de ſon centre ; vous aurez toutes les variations qu'éprouve notre globe. Peut-on douter que les autres Planétes ne ſoient aſſujetties aux mêmes viciſſitudes ?

VII. Lorsqu'un fleuve en franchiſſant ſes bords inonde les plaines voiſines, on voit ſouvent ſe former des tourbillons d'eau, qui ſans ceſſe agités, entraînent & font tourner avec eux des branches d'arbres & des buiſſons. Quoique chacun de ces tourbillons ne ſuive pas le cours du fleuve, & conſerve ſon mouvement propre qui l'agite dans un ſens différent, il tire néanmoins du fleuve cette force avec laquelle il tourne ſur lui-même, & fait ſi rapidement piroueter ſa proye. Ainſi la terre eſt le centre d'une révolution particuliere ; & dans le tems même qu'obéiſſant au fluide céleſte, elle décrit autour du Soleil une vaſte circonférence, elle ébranle cette partie du fluide qui l'environne de plus-près, & l'oblige à rouler continuellement autour d'elle : ce qui forme un petit tourbillon dans le ſein du grand. Tout ce qui nâge diſperſé dans cette région de matiere, quoique ſéparé de notre globe, quoique placé même à l'extrémité de ſon empire, doit en ſuivre l'impreſſion. La terre ſe ſaiſit de ce corps, l'entraîne, & le fait tourner avec plus ou moins de viteſſe, ſelon qu'il eſt plus ou moins éloigné d'elle. Or ſa diſtance eſt proportionnée à ſa peſanteur, & ſa peſanteur l'eſt à ſa maſſe. Nous avons vû que ces

trois rapports ſe tiennent par des liens mutuels, & que le mouvement des corps céleſtes n'a point d'autre loi. Par la peſanteur d'un corps, j'entens, vous le ſçavez, l'effort que fait contre lui la matiere ſubtile, en fuyant le centre.

L'intervalle qui nous ſépare de la Lune n'étant que d'environ cent mille lieues, elle ſe trouve dans ce tourbillon particulier. Aſſujetie par cette ſituation aux loix que lui donne la terre, elle eſt forcée de la ſuivre, & par une conſéquence néceſſaire, elle doit marcher avec plus de rapidité. Car ſon cercle a d'autant plus de diamétre, qu'elle eſt plus éloignée du globe que nous habitons. Il faut que ſa diſtance du Soleil ſoit quelquefois plus grande, quelquefois moindre que la nôtre. Elle eſt plus grande, lorſque nous voyons tout ſon diſque éclairé : elle eſt moindre, lorſque nous le découvrons à peine. La Lune doit auſſi ſe trouver à la même hauteur que la terre, tantôt à ſa droite, tantôt à ſa gauche ; & telle eſt ſa poſition, lorſqu'une partie de ſa ſurface brille à nos yeux, & que l'autre nâge dans l'ombre. Elle eſt alors, ſelon le langage ordinaire, dans ſon croiſſant ou dans ſon déclin.

Cette Planéte ne nous préſente jamais que le même hémiſphére. Nous appercevons toujours les mêmes contrées connues par différens noms : entre les taches qui la couvrent, nous diſtinguons toujours les mêmes parties lumineuſes. Ce qui vient, ſans doute, de ce que cet hémiſphére eſt plus léger que l'autre, & qu'il eſt par-là forcé de regarder continuellement le centre. Mais

ſans tourner ſur ſon axe, elle ne laiſſe pas de préſenter à l'aſtre du jour toutes les parties de ſon globe. C'eſt une ſuite de ce mouvement qui l'approche ou l'éloigne par degrés du Soleil, en lui faiſant décrire un cercle autour de la terre. Auſſi voyons-nous la lumiere s'étendre par une progreſſion plus lente ſur le diſque entier de la Lune, & les ténébres le couvrir plus long-tems, que ſi ce globe tournoit ſur lui-même, comme fait le globe terreſtre. Une ſeule révolution fait ſon jour & ſon année. Tandis que d'un vol rapide elle parcourt tous les ſignes du Zodiaque, & qu'en vingt-ſept ou vingt-huit jours, elle acheve ſon cercle autour de la terre, chacune de ſes parties jouit de la lumiere pendant la moitié d'un mois; & pendant l'autre moitié, reſte plongée dans les ténébres.

Mais pourquoi la Lune ne tourne-t-elle pas auſſi ſur ſon axe? La raiſon en eſt ſimple: ſon diamétre n'a pas le tiers de celui de la terre: ſa maſſe en eſt à peine la cinquantiéme partie. La place qu'elle occupe dans notre tourbillon, n'eſt donc pas conſidérable. Ainſi les différentes couches de matiere éthérée dont le cours l'entraîne, ont un mouvement à peu-près égal. Leur impulſion ayant preſque la même force, ce globe ne peut pas être beaucoup plus preſſé d'une part, que d'une autre; tout au plus, il chancéle: mais il n'eſt pas ébranlé de la place où l'a fixé ſa peſanteur. La Lune doit par conſéquent voguer dans le tourbillon terreſtre, comme une chaloupe ſans rames, ſans voiles, dirigée par le ſeu gouvernail vogueroit entre les bords d'un fleuve, qui

ſerpente, & qui calme & tranquille, lui feroit décrire ſans effort le cercle que trace ſon lit.

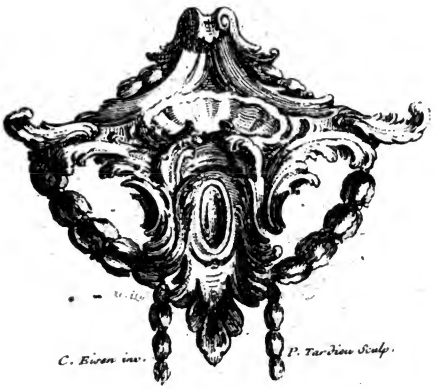
La Lune en parcourant le ſien coupe deux fois tous les mois le plan de l'orbite terreſtre : les points où elle traverſe ce plan, ſe nomment la tête & la queue du Dragon. La ſituation de ces nœuds varie. Mûs en ſens contraire à la ſuite des ſignes, ils s'avancent vers l'occident, toutes les fois qu'ils ſe renouvellent. Cette marche eſt oppoſée à celle des autres Planétes, qui toutes rapprochent leurs nœuds d'occident en orient. Ce qui cauſe cette apparence, c'eſt qu'en même tems que la Lune tourne autour de nous à l'extrémité de notre tourbillon, la terre eſt, ſelon l'ordre des ſignes, portée vers l'orient par ſa révolution annuelle. Son inſéparable ſatellite ſuit donc à la fois deux mouvemens oppoſés. Ils s'accordent & ſe confondent pour quelque-tems, lorſque la Lune eſt dans ſon aphélie. Elle nâge pour lors avec peine dans cette partie du fluide, qui coule avec lenteur, parce qu'elle occupe l'extrémité du tourbillon. La terre la devance donc, parce que la terre alors plus voiſine du Soleil, eſt emportée par un courant plus rapide. Mais lorſque placée dans le point diamétralement oppoſé, la Lune ſe trouve entre cet aſtre & la terre, elle eſt dans la région où le fluide a le plus de force. Elle avance donc avec plus de viteſſe que notre globe & dans un ſens contraire : ce qui fait paroître ſes nœuds rétrogrades. C'eſt toujours dans ces points d'interſection des deux orbites, que doivent arriver les éclipſes de Lune & de Soleil. En effet, ſi la Lune en traverſant l'orbite terreſtre, paſſe

Digitized by Google

directement entre le Soleil & la terre, elle intercepte les rayons de cet aſtre : elle doit perdre à ſon tour la lumiere empruntée dont elle jouit, lorſque la terre ſe trouve placée entre-elle & le Soleil. L'une de ces Planétes tombe pour lors dans l'ombre de l'autre. Par la même raiſon, nous ne voyons point tous les mois des éclipſes de Lune ou de Soleil. Car il n'arrive pas toujours dans le tems du paſſage de la Lune, entre notre globe & l'aſtre du jour, que ces trois corps ſoient placés dans la même ligne.

Vaſte univers que ton Auteur eſt digne d'admiration ! Qui peut à la vûe de ces beautés ſans nombre, ne pas s'étonner que des hommes, que des Philoſophes leur donnent le hazard pour pere ; qu'ils ne rougiſſent point d'en attribuer la production au mouvement fortuit d'une aveugle matiere, tandis qu'on ne peut ſans intelligence, ſans art, offrir une ſimple image de tant de merveilles ? Ces anciens Aſtronomes, dont les yeux pénétrans ont parcouru les ſphéres céleſtes ; ces Obſervateurs éclairés qu'ont produits les ſiécles modernes, nous paroiſſent dignes de l'immortalité, parce qu'ils ont oſé décrire la figure des aſtres, en déterminer les diſtances, les maſſes, les orbites. Et par un excès d'ingratitude, nous refuſons nos hommages à l'Etre ſuprême, qui ſeul a pû créer tant d'aſtres divers, & les aſſujétir à des loix certaines. Ces cartes où ſont tracés les plans du ciel & de la terre ; ces globes qui les repréſentent ; ces machines dont le mouvement imite celui

des corps céleſtes, ſont des chefs-d'œuvres de génie; & le monde lui-même ne ſera pas l'ouvrage d'une intelligence! Monſtrueuſe opinion! Déplorable aveuglement d'une Secte inſenſée!



SOMMAIRE
DU LIVRE NEUVIE'ME.

L'EXAMEN *des Minéraux, des Foſſiles, des Plantes marines, & généralement de tout ce que renferment les entrailles de la terre & le ſein de la mer, entroit dans le plan de l'Anti-Lucréce. Ce n'eſt pas la partie du Spectacle de la Nature la moins curieuſe, ni la moins propre à faire reconnoître un Créateur intelligent. Le neuviéme Livre devoit avoir cet objet; mais il n'eſt pas achevé; nous n'en avons que le début. Ce qui ſuit ſert de concluſion à l'Ouvrage. C'eſt une eſpéce de précis, où l'Auteur nous remet devant les yeux les queſtions diſcutées dans le cours du Poëme, & traite au long quelques points importans qu'il n'avoit qu'effleurés.*

I. *Il y rappelle d'abord tout ce qu'il a démontré contre les Epicuriens, au ſujet du vuide & des atomes; que le vuide eſt une chimére; que la matiére n'eſt pas éternelle; qu'elle eſt diviſible à l'infini; que ſortie du néant, elle peut y rentrer; qu'incapable de ſe donner*

Digitized by Google

une modification plutôt qu'une autre, elle doit le mouvement à l'impreſſion d'une cauſe étrangére; que la Nature eſt un terme vuide de ſens, ſi par ce terme on n'entend une Intelligence ſuprême. La régularité des révolutions céleſtes, le cours intariſſable des fleuves, le retour des ſaiſons, l'accord qui régne entre toutes les parties de l'univers, le méchaniſme de la viſion, lui fourniſſent de nouvelles preuves que ce tout ſi parfait n'eſt pas l'ouvrage du hazard.

II. *Il traite enſuite l'importante queſtion qui ſert de baſe à toute la Morale, celle de la nature* du juſte & de l'injuſte. *Il fait voir que cette diſtinction n'a pas l'homme pour auteur; que* le juſte *eſt fondé, comme le vrai, ſur des régles éternelles, immuables, infaillibles; que le flambeau de la raiſon nous éclaire à la fois ſur les principes de nos connoiſſances, & ſur ceux de notre conduite; que l'homme porte gravée dans ſon cœur une loi primitive, qui n'eſt autre, que la voix de Dieu même. Quelques raiſonnemens ſimples, mais déciſifs contre l'opinion qui ſubſtitue la fatalité au hazard, terminent ce ſecond article.*

III. *Le troiſiéme préſente une foule d'objections contre l'exiſtence & les attributs de Dieu. L'Auteur*

qui ne les avoit pas encore réfutées, ſe les fait à lui-même & les accumule, pour y répondre enſuite. Elles roulent ſur trois points. 1^erement^, *L'éternité du monde, que les athées veulent établir par diverſes raiſons.* 2^ement^. *Le mal Moral.* 3^ement^. *Le mal Phyſique. De ces deux chefs, ils prétendent tirer de fortes inductions contre la Toute-puiſſance ou la bonté infinie du Créateur.*

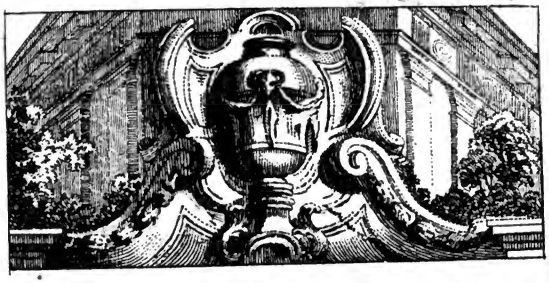
IV. *La réfutation de ces Sophiſmes fait la matiére des deux articles ſuivans. Dans le quatriéme le Poëte montre* 1^erement^, *que le monde n'eſt pas éternel; que Dieu l'a créé pour ſoi-même, dans le tems déterminé par ſes decrets immuables.* 2^ement^, *Que Dieu n'eſt pas l'auteur du mal Moral, c'eſt-à-dire, de cette foule de vices & de déſordres qui ravagent la ſociété; qu'ils ont leur ſource dans l'abus que l'homme a fait du don précieux de la liberté; que la Juſtice ſuprême doit tôt ou tard punir le vice & récompenſer la vertu. Il annonce en même-tems le deſſein qu'il a formé de compoſer ſur la certitude de la révélation, un ouvrage du même genre que celui-ci.*

V. *Par le mal Phyſique, qui fait le ſujet du cinquiéme article, on entend les défauts que les Athées*

croyent découvrir dans la ſtructure de l'univers. Le Poëte montre que ces imperfections auxquelles le Matérialiſte s'arrête, ſans vouloir admirer les merveilles qui brillent dans la compoſition du monde, ne ſont que des irrégularités apparentes; que pour bien juger de ce vaſte tout, il faut en conſidérer l'enſemble, & qu'alors on voit diſparoître ces prétendus défauts, qu'on n'y remarquoit, qu'en ſéparant des objets néceſſairement liés entr'eux.

VI. *Ces diſcuſſions conduiſent l'Auteur à rechercher quelle eſt l'origine de la Religion parmi les hommes. Il prouve qu'elle n'a pour principe ni la crainte ni la politique, mais une idée de l'Être ſuprême, que l'homme apporte en naiſſant, & que fortifie la vûe de tous les objets ſenſibles. Enſuite il rappelle en peu de mots les différentes ſources de l'idolâtrie, qu'il regarde comme une héréſie née dans le ſein de la Religion naturelle, & qui, même en s'écartant de cette Religion, en prouve la réalité. Il montre que nous ne connoiſſons le fini, que par l'idée de l'infini. De l'union de l'ame avec le corps, & de toutes les ſuites de cette union, il conclut l'éxiſtence d'un Dieu, qui n'eſt ni l'ame du monde, ni l'aſſemblage de toutes les ames particuliéres, mais*

un Etre infini, parfait, tout-puiſſant, immuable, Auteur & ſuprême Arbitre de l'univers. Il finit en exhortant Quintius à la pratique des vertus, & à l'étude de la Religion révélée, dont la Loi naturelle eſt la baſe & le fondement.



L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE NEUVIE'ME.

PLus heureux que ne fut Icare, nous avons enfin achevé de parcourir la vaſte étendue des eſpaces céleſtes. Jettons à préſent les yeux ſur la terre & ſur les profonds abymes de la mer : non pour conſidérer ce qui ſe paſſe aujourd'hui ſur cette double Scéne ; ou pour ſuivre les traces de tous les événemens qui l'ont variée depuis la naiſſance de l'univers. Quel ſpectacle nous offriroit l'Hiſtoire ? Des guerres, des combats, des villes détruites, des thrônes renverſés, des peuples anéantis ; affreux tiſſus de crimes & de malheurs ; fruits ſanglans de l'ambition, de l'avarice & de l'envie, dont le poiſon infecte tous les ſiécles. Brillans déſordres, tant qu'ils durent, ils éblouiſſent nos yeux : le tems les a-t-il fait diſparoître, ils ne ſont plus que néant, & nous montrent quel eſt le vuide de ce qui occupe les hommes. En vain pour s'immortaliſer, les Héros laiſſent-ils

Digitized by Google

des monumens de leurs frivoles exploits. Chaque jour détruit ces digues que leur orgueil oppoſoit au torrent des années, & quelques pierres chargées de leurs noms ſubſiſtent à peine. Les ruines mêmes de ces édifices ſemblent inſulter à la vanité de leurs auteurs : ils rougiroient de ſe voir défigurés ſur des marbres que le tems dévore. Des objets périſſables doivent-ils toucher une ame immortelle ?

Occupons-nous d'une étude plus digne de l'homme. Contemplons des êtres dont la durée triomphe des ſiécles, dont la ſubſtance eſt inaltérable. Ouvrages de l'Eternel, ils portent d'une maniere plus viſible l'empreinte de ſes perfections.....

.....

Le reſte manque.

CONCLUSION

CONCLUSION ET PRÉCIS DE L'OUVRAGE.

I. A La vûe des richeſſes que vos yeux découvrent au ſein de la Mer & dans les entrailles de la Terre, reconnoiſſez, Quintius, l'inépuiſable fécondité d'un Créateur Tout-puiſſant. Quelle eſt la ſource de ces immenſes tréſors, la cauſe de tant de merveilles? Seroit-ce la Nature? Mais qu'entendez-vous par ce terme? Eſt-ce un Etre primitif, une Intelligence ſouveraine, dont les ſoins prévoyans s'étendent à toutes les parties de l'univers? En ce cas nous ſommes d'accord; la Nature eſt le Dieu même à qui je rends hommage. Eſt-ce la matiére? Mais la matiére eſt une ſubſtance impuiſſante, paſſive, privée de ſentiment & de raiſon. Eſclave de loix immuables, qu'elle ſuit ſans les connoître, elle obéit aux impreſſions d'une force étrangére. Comment de ſi ſçavantes productions ſeront-elles l'effet d'un principe aveugle, qui ne peut ni ſe propoſer un but, ni faire choix de moyens; incapable en un mot de réfléxion, de raiſonnement, de volonté?

Je vous ai fait voir dès le commencement de cet Ouvrage, que les plus minces corpuſcules pouvoient ſe rompre à l'infini, ſans que jamais aucun de leurs fragmens ceſsât d'être diviſible, parce que chacun d'eux eſt

un corps, & que dans le moindre ſont renfermées des parties plus petites. L'éther même n'a point de parcelle ſi déliée, qui ne vous offre des parties inférieures & ſupérieures, une droite & une gauche ſéparées par un intervalle réel; qui n'ait des faces différentes, enfin qui ne ſoit impénétrable. Autrement il ne ſe formeroit aucun corps; nulle maſſe ne pourroit réſulter de la réunion de pluſieurs molécules, & toute la matiére ſeroit réduite à un ſeul point. Mais quoique diviſible en parties ſans nombre, elle ne ſera jamais diviſée, s'il ne ſe trouve une main qui opére cette diviſion.

Ce n'eſt pas que j'ignore ce que dans un aſſemblage immenſe de corpuſcules doit produire une multitude infinie de figures. Je ſçais combien le ciſeau d'un Sculpteur eſt capable d'opérer ces chefs-d'œuvres qui raviſſent notre admiration. Que ne peut cet inſtrument ſur le marbre ! Il en détache de lourdes maſſes; il y forme des plis naturels, des draperies fines & jettées avec grace; il imite la délicateſſe de la peau; il donne la vie à une figure immobile, en fait parler tous les traits, & par un menſonge heureux répand ſur un viſage inanimé le ſentiment & la paſſion. Mais ſi l'art en façonnant ce fer ne l'eût pas rendu propre à ſeconder la main qui l'employe; ſi cette main ne l'eût point fait agir ſur le marbre, cette ſtatuë qui charme nos yeux ſeroit encore un bloc muet & ſans beauté. Diſons la même choſe de la matiere. Si quelqu'Intelligence n'en met en œuvre toutes les parties, & ne les arrange avec diſcernement, ce ne ſera jamais qu'un cahos, qu'une maſſe informe &

Digitized by Google

ſans ordre. Ces coquilles que vous foulez aux pieds ; ont-elles quelquefois attiré vos regards ? Plus magnifique que le parquet d'un riche Palais, la terre étale ſous vos pas des tréſors ſans nombre. Daignez en ramaſſer une : quoi de mieux tourné que ſes dehors ? quelle grace, quelle délicateſſe dans ſon contour ! Que de ſpirales régulièrement décrites par ces plis & ces replis qui reviennent ſur eux-mêmes ! Voyez ce labyrinthe d'anneaux qui s'élévent ſur la ſurface ; ces légers ſillons qui les ſéparent & leur donnent du relief. Le ciſeau de Praxitele fit-il des ouvrages ſi parfaits ? Conſidérez le dedans ; c'eſt la demeure d'un vil animal : mais quelle porcelaine eſt plus luiſante, eſt polie avec plus d'art ? Quelle variété ; quelle harmonie dans ſes nuances ! L'or, le feu, l'azur éclatent entremêlés de pourpre. Malgré cette variété de teintes, on reconnoît ſans peine le genre auquel elle appartient : tant elle reſſemble & pour les couleurs & pour les taches & pour la forme à toutes celles de la même claſſe. Avouez-le, Quintius, ce coloris eſt ſupérieur à celui d'Apelles. Vous voyez quel travail dans une production ſi mépriſable en apparence. Une coquille n'eſt donc pas l'ouvrage du hazard : ſeroit-il Auteur de l'univers ?

Sur quels fondemens eſt appuyé le ſyſtême qui ſubſtitue le hazard à l'intelligence ? Sur la double ſuppoſition du vuide & des atomes. J'ai prouvé que le vuide eſt une chimére : j'ai démontré que les atomes n'ont aucune des propriétés qu'on leur attribue ; qu'ils n'exiſtent point par leur propre force ; que les figures qui les

diſtinguent ne leur ſont pas eſſentielles ; qu'ils ne ſont par eux-mêmes en état ni de s'unir, ni de ſe ſéparer, ni de ſubſiſter à jamais ; enfin que le principe du mouvement ne réſide point en eux. Mais l'univers lui-même n'annonce-t-il pas au premier regard un Auteur intelligent, qui l'a créé tel qu'il a voulu ? Direz-vous en effet que la forme de tout ce qui compoſe ce vaſte aſſemblage eſt tellement néceſſaire, qu'il ne pouvoit exiſter d'autres êtres, que les êtres actuellement ſubſiſtans ? Dites donc auſſi que la matiere n'étoit ſuſceptible que d'une ſeule eſpéce de mouvement, & que ce mouvement n'a pû avoir qu'un ſeul degré, qu'une ſeule direction. Mais vous ſçavez trop bien qu'elle n'eſt pas déterminée par ſa nature à ſe mouvoir d'une façon plutôt que d'une autre, & que ſon mouvement peut ſe diverſifier & s'accélerer à l'infini.

L'univers auroit donc pû n'être pas ce qu'il eſt. Vous en faut-il de nouvelles preuves ? Ces animaux qui naiſſent du mêlange de différentes eſpéces, pouvoient eux-mêmes former des genres créés dès l'origine du monde, & ſortir, comme tant d'autres, d'un germe qui leur fût propre. Le nombre des Planétes n'étoit pas néceſſairement fixé : leurs révolutions pouvoient être tout autres. La ſuppoſition de deux Soleils, d'une ſeconde Lune n'a rien d'abſurde. Le Ciel pouvoit n'offrir à nos regards aucun corps lumineux : il pouvoit en offrir mille, ſans que la Terre eût un ſeul habitant capable de diſtinguer le jour des ténébres. Pourquoi donc l'univers eſt-il tel que nous le voyons ? Pourquoi nous

préſente-t-il, au lieu du cahos, un ſpectacle ſi magnifique & ſi varié ? Un pareil arrangement eſt l'ouvrage d'une Intelligence, ou du hazard : point de milieu. Mais le hazard n'eſt qu'un nom : reconnoiſſez donc que tant de merveilles ont pour Auteur un Etre intelligent, dont la ſcience profonde n'éclate pas moins dans l'organiſation de cet inſecte qu'un même jour voit naître & mourir, que dans celle de notre corps.

La Lune brille à mes yeux ; mais ſa lumiére eſt un voile qui me dérobe ce qu'elle eſt : inconnue, quoique viſible, elle ſe montre ſans découvrir ſa nature. J'ignore ſi c'eſt un globe ſemblable à celui que j'habite ; ſi ce globe a, comme la Terre, un océan, des montagnes, des plaines, des forêts ; s'il a des habitans, & de quelle eſpéce ils ſont. Mais je ſçais que la Lune eſt un ſatellite de la Terre, plus petit qu'elle, & qui trace autour d'elle un cercle, dont il ne s'écarte jamais. Je ſçais que par un autre mouvement qui ſe combine avec le premier, elle préſente tour à tour aux traits du Soleil tous les points de ſa ſurface, & qu'elle ne luit, qu'en les refléchiſſant. Je vois ſon diſque après s'être plongé dans les ténébres, reparoître ſous la forme d'un croiſſant, dont la lueur laiſſe entrevoir la portion qui n'eſt pas encore éclairée, s'arrondir enſuite de plus en plus, & ſe montrer enfin tout entier. Une ſucceſſion invariable raméne ces diverſes apparences avec tant de régularité, qu'il eſt aiſé de les prédire. On ſçait en quel moment chaque horiſon doit perdre la Lune de vûe ; en quel moment il doit la revoir : l'heure & le point de ſon

lever se déterminent avec justesse ; toutes ses phases, en un mot, le progrès même de la lumiére sur son disque, & sa dégradation se soumettent à des calculs exacts.

Tous les mois vous offrent ce magnifique spectacle ; mais vous ne daignez pas examiner quel est l'agent qui le produit & le renouvelle ; vous craignez d'en connoître la cause ; séduit par les charmes d'un système, qui livre l'univers au caprice du hazard. Faut-il que les fictions dont il repaît votre esprit vous rendent insensible à de véritables merveilles ! Si cependant ce globe créé pour l'usage du nôtre, eût été plus petit ou plus grand qu'il n'est ; si le hazard l'avoit plus élevé dans le Ciel, ou placé plus près de la terre, il nous nuiroit, au lieu de nous servir. Ce fidéle satellite, ou seroit un ennemi redoutable, acharné sans relâche à nous poursuivre, ou seroit un poids inutile. En effet, la Lune plus voisine de la Terre, ou plus grande, feroit souvent de nos jours des nuits obscures, en interceptant la lumiere du Soleil. Sa masse pesante resserreroit l'atmosphère, & comprimeroit avec trop de violence les eaux de l'océan. Ces eaux trop abaissées au-dessous d'elle, s'éléveroient de part & d'autre à une trop grande hauteur : on les verroit franchir leurs rivages, rompre leurs digues, & couvrir les plus hautes montagnes. Après leur retraite, la terre ne seroit qu'un marais immense ; & bien-tôt elle redeviendroit une vaste mer, surtout lorsque la Lune est nouvelle, & que ses bords commencent à se revêtir d'une lueur naissante ; ou lorsque nous renvoyant tout ce qu'elle reçoit de rayons

Digitized by Google

ſolaires, elle nous montre ſon diſque entiérement éclairé; car c'eſt alors qu'elle peſe ſur la terre avec le plus de force. Plus élevée dans les cieux, ou plus petite, elle ne répandroit qu'une lueur trop foible; elle effleureroit à peine la ſuperficie des flots. L'air n'étant point comprimé, ou n'éprouvant qu'une preſſion légére, formeroit une maſſe lourde & ſans reſſort. La mer immobile ne pourroit ſe répandre dans les canaux ſans nombre, dont l'intérieur de la terre eſt ſemé de toutes parts. C'eſt néanmoins au mouvement périodique de la mer; c'eſt à la force avec laquelle ces canaux ſouterrains pompent les flots qu'y porte un flux régulier, que doivent leur naiſſance tant de riviéres, dont le cours uniforme & perpétuel nous étonne, & dont les eaux devenues douces en ſe filtrant au travers des ſables, ſortent du ſein de la terre, dans des lieux ſouvent fort éloignés de leur véritable ſource.

En effet, je ne puis me perſuader que les riviéres ſoient toutes formées par les pluies. Telle eſt peut-être l'origine de quelques fontaines que les chaleurs tariſſent, dans cette ſaiſon brûlante, où les feux de l'aſtre du jour embrâſent les campagnes. Mais quelle différence entre des réſervoirs paſſagers & ces fleuves inépuiſables, que ni les ardeurs de la Zone torride, ni les vents les plus violens ne peuvent conſumer! D'ailleurs, dans cette partie de la terre, que le Soleil échauffe de plus près, ne connoiſſons-nous pas quelques Iſles qui ne ſont preſque jamais arroſées par les eaux du Ciel; où cependant

on voit des ruiſſeaux intariſſables embellir ſans interruption de fertiles campagnes.

Le ſeul mouvement du cœur pouſſe le ſang dans toutes les parties de notre corps, & lui fait parcourir avec une viteſſe réguliere une foule de vaiſſeaux imperceptibles : ainſi ſe diſtribuent dans les entrailles de la terre les eaux de l'océan. Le flux les pouſſe avec violence dans ce nombre infini de canaux, qui ſont les arteres du corps terreſtre : reportées enſuite par les fleuves, comme par autant de veines, elles ſe replongent avec la même impétuoſité dans le lit de la mer qui les repompe, lorſque le reflux la fait rentrer dans ſes bornes. Sans cette circulation à peine ſortiroit-il quelques ſources du ſein de la terre aride : nos prairies ne ſeroient point arroſées ; nos jardins ſeroient privés de ces agréables ruiſſeaux qui les fertiliſent : on ne verroit point de larges rivieres par d'heureux échanges enrichir différentes contrées, ni ſe diviſer en une multitude de canaux pour rendre les campagnes fécondes : les animaux périroient conſumés par une ſoif qu'ils ne pourroient étancher, & l'unique reſſource des hommes ſe réduiroit aux eaux qui tombent du ciel.

Ces pluies, qui du haut des nues ſe précipitent ſur la terre, ont auſſi leur cauſe & leur utilité. Où tant d'eſpéces ſi nombreuſes trouveront-elles leur ſubſiſtance, ſi les campagnes ne ſe couvrent d'herbes & de moiſſons ? & comment la terre produira-t-elle des herbes & des moiſſons, ſi elle ne s'abreuve pas des eaux que portent les nuages ? Mais ces nuages mêmes nous les devons à

Digitized by Google

la mer. Ce ſont des amas de particules humides que le Soleil attire & volatiliſe. Réduites en vapeurs elles s'élevent à la plus haute région, où le froid les raſſemble ; elles s'y condenſent, & forment des maſſes qui reſtent ſuſpendues dans l'atmoſphére, juſqu'à ce que le ſouffle rapide du vent les diſperſe, & que diviſées par les rayons du Soleil, directs ou refléchis, elles ſe réſolvent en pluies. La terre échauffée s'humecte de ces eaux fécondes, les charge des ſucs qu'elle renferme & les tranſmet aux racines des plantes. La nature de tout ce qui reſpire demandoit donc cette harmonie de tant d'Etres divers. Le Soleil, l'air, les nuages, & les vents qui les tranſportent, la Terre, la Lune & la Mer ſont par leur accord les organes de la vie : & cet admirable concert annonce un Etre bienfaiſant, dont les ſoins paternels s'étendent à tous les objets, & ſemblent s'épuiſer ſur chacun en particulier.

Que de merveilles offrent encore à mon eſprit les deux mouvemens de la terre ! Je vois ce globe, en tournant ſur lui-même, tour-à-tour préſenter à la lumiere, & replonger dans les ténébres tous les points de ſa ſurface : je le vois décrire en même tems un cercle autour du Soleil : j'admire avec quelle régularité cette révolution ramene chaque année les ſaiſons dans un ordre toujours le même, & fait ſuccéder les chaleurs aux frimats. Peut-on croire en effet que la terre ſoit le centre immobile d'un mouvement univerſel ? Quoi donc toute la machine de l'univers ſeroit ébranlée pour nous ? Pour éclairer notre demeure, le Soleil auroit à parcourir une

Digitized by Google

orbite immenſe? La voûte céleſte tourneroit autour d'un point avec cette multitude innombrable d'Etoiles; & tous les aſtres ne ſeroient que les Satellites de la terre? Mortels, connoiſſons mieux ce que nous ſommes. S'il eſt en nous quelque choſe de grand; c'eſt la partie de nous-mêmes dont ce monde n'eſt pas le véritable ſéjour. Notre ame doit vivre éternellement; le ciel eſt ſa patrie: voilà ce qui fait notre gloire. Mais pour ce corps périſſable, ce corps qui n'eſt qu'un atome dans l'univers, c'eſt aſſez qu'il ait part aux bienfaits de l'aſtre du jour, tant que durent ce peu d'inſtans qui lui ſont accordés.

Quelle ſageſſe, quelle ſcience n'a pas fait éclater ce hazard que vous croyez auteur de l'univers? Son ouvrage ſeroit le chef-d'œuvre d'une Intelligence. Il falloit éclairer le monde par un flambeau dont la lueur pût ſe répandre par-tout. Que fait le hazard? Il forme un amas prodigieux de matiere extrêmement déliée : il imprime à cet amas un mouvement rapide; il en dérive une infinité de ruiſſeaux, qui s'inſinuent au travers de tous les globules de l'Ether. Ces traits lumineux frappent des organes fabriqués fortuitement, mais comme ils le doivent être pour recevoir leur impreſſion & l'image des objets. Ils rencontrent le criſtalin, qui porte la lumiere à point nommé ſur la retine, toute prête à l'admettre. A la retine tient un nerf dont l'autre extrémité répond au cerveau; & dans le cerveau préſide une intelligence. Elle eſt avertie de l'ébranlement; elle ſent ce qui frappe le dehors de ſa demeure, & reconnoît à l'inſtant la lumiere, dont elle n'a point encore eu d'idée.

Digitized by Google

De tant de conditions toutes eſſentielles, qu'une ſeule manque ; point de lumiere, ou c'eſt envain qu'elle brille. O hazard clairvoyant ! ô fortune pleine de vûes profondes & digne de nos hommages ! La ſageſſe inſpira ton premier adorateur, Divine fortune, Cauſe toute-puiſſante de toutes les cauſes, Source féconde de tous les Etres.

II. AJOUTONS une importante réflexion. Il eſt une vérité que notre ame ſaiſit dès qu'elle l'apperçoit, & dont la connoiſſance la ſatisfait intérieurement. Reconnoiſſez donc entre notre ame & la vérité une liaiſon naturelle, comme vous en reconnoiſſez une entre la lumiere & nos yeux. Si ce rapport eſt l'ouvrage du hazard, c'eſt donc par un effet du hazard que notre ame peut ſaiſir le vrai : par conſéquent l'ame & la vérité, comme la lumiere & les yeux, doivent leur naiſſance au concours fortuit des atomes. C'eſt donc par hazard que le tout eſt plus grand que ſa partie ; que la ligne droite eſt la plus courte qui puiſſe ſe tirer d'un point à un autre ; qu'une même choſe ne peut pas être & n'être point. Selon vous, le contraire ſeroit poſſible : la vérité n'a point de régle éternelle : ce qui dans l'état actuel eſt clair & évident, eût été faux, ſi les corpuſcules, dont nos ames & les objets qui agiſſent ſur elles ſont des aſſemblages, euſſent été différemment combinés ? Puis-je entendre de ſang-froid de pareils diſcours ? Ce qui eſt vrai l'étoit avant l'exiſtence d'aucun corps, d'aucun atome. Ce rapport admirable qui ſe trouve entre l'œil & la

lumiere étoit connu d'une intelligence avant leur création.

Le hazard n'eſt donc pas l'auteur du vrai, ni par conſéquent du *Juſte*. Qu'eſt-ce que le *Juſte* en effet, ſinon le vrai Moral ? N'eſt-il point de régle sûre pour connoître l'un ; dès-lors point de marque infaillible pour diſtinguer l'autre. Si la premiere de ces régles eſt une invention nouvelle, & dont l'origine ne remonte qu'à l'homme ; la ſeconde eſt auſſi ſon ouvrage : ſi l'homme n'eſt pas leur auteur, elles ſont donc établies par l'Etre ſuprême. Pour vous aider à concevoir de tels principes, il faut reprendre les choſes de plus haut, & vous dévoiler l'intérieur de votre ame.

La raiſon eſt naturelle à l'ame, comme les ſens le ſont au corps. Nous n'avons fabriqué ni les organes qui nous lient aux objets extérieurs, ni ces objets. Auſſi-tôt qu'il s'en préſente quelqu'un, celui des ſens auquel il a rapport le ſaiſit, & dans l'inſtant même en fait paſſer l'impreſſion juſqu'à l'ame ; étroite correſpondance dont l'homme n'eſt pas l'auteur. Il ne l'eſt pas plus de la raiſon, ni du vrai, qu'une harmonie ſi parfaite unit à la raiſon, qu'elle le ſaiſit avec ardeur dès qu'il ſe montre. Auſſi tout ce qu'elle voit eſt-il toujours tel qu'il lui paroît ; & ce qui eſt évident pour elle, l'étoit avant que de s'offrir à ſes regards. Sans cette réalité du vrai, ſans cette infaillibilité de la raiſon nous ſerions éternellement le jouet du menſonge : nos idées n'auroient nul objet ſolide. Il ne nous arrive que trop, je l'avoue, de tomber dans l'erreur ; mais n'en concluez rien contre

la raiſon ; ce n'eſt pas elle qui nous abuſe. L'homme ne s'égare jamais que pour avoir précipité ſon jugement, ſans conſulter l'oracle qui réſide en lui.

Cette lumiere naturelle en éclairant l'intellect, dirige auſſi la volonté. En effet, ſi les germes du vrai ſont dans l'eſprit, le cœur porte intérieurement gravée la loi qu'il doit ſuivre. Il ne ſuffit pas d'appercevoir les objets tels qu'ils ſont : c'eſt par les actions que l'homme eſt vraiment homme. Le même rayon fait donc luire à nos yeux les régles de notre conduite & les principes de nos connoiſſances, le juſte comme le vrai. Si la raiſon pouvoit nous égarer dans l'une de ces deux routes, elle nous guideroit mal dans l'autre : mais la raiſon ne trompe jamais. Voyez s'élever un bâtiment régulier : l'équerre fait de toutes les pierres qui doivent entrer dans ſa compoſition, des quarrés exacts : le niveau guide la main qui les aſſemble ; il indique la perpendiculaire. L'Architecte conduit des yeux l'ouvrage entier : d'un regard il parcourt, il juge les différentes parties, & veille à ce qu'il en réſulte un tout, dont l'ordonnance réponde à ſes idées. Mais cet arbitre de tant d'opérations eſt aſſujetti lui-même à des loix : ſon art ſe fonde ſur des régles invariables, & qui ſubſiſtoient avant lui. Telle eſt la nature des principes, ſoit de nos actions, ſoit de nos connoiſſances. Eternels, immuables, ils ſont indépendans de notre ame. L'homme ne ſeroit jamais ni ſujet à l'erreur, ni criminel, s'il n'avoit ni vérités à croire, ni devoirs à pratiquer ; ou ſi, faute de lumiere il ne pouvoit les connoître.

Digitized by Google

La raiſon a donc devant les yeux une loi fixe, un archetype invariable, lorſqu'elle guide ou le cœur dans ſes affections, ou l'eſprit dans ſes jugemens. J'en conclus qu'antérieurement à tout ſyſtême humain, il y a des choſes dont l'eſſence eſt de devoir être faites; & ce ſont celles qui portent le nom de *Juſtes :* il en eſt d'autres qui doivent être crues; & c'eſt ce que nous appellons *Vérités.* Deux eſpéces de principes dont l'origine eſt la même : l'une & l'autre dépendent de l'homme, ou toutes deux en ſont indépendantes. Il eſt donc une juſtice, s'il eſt une vérité.

Balanceriez-vous à traiter d'inſenſé quelqu'un qui vous ſoutiendroit que deux & deux ne ſont pas quatre? Non, ſans doute; mais pourquoi? parce que la raiſon vous inſtruit que ce qu'il nie, eſt de la plus grande évidence. Nous ſommes donc intérieurement éclairés par une lumiere naturelle, qui nous conduit aux vérités de ce genre. Si le même homme, pour arriver au détroit de Gibraltar, prenoit la route d'Egypte; ou, ſi preſſé par une ſoif ardente, il vouloit puiſer de l'eau dans des filets, vous le taxeriez encore de folie : pourquoi? Parce qu'il agiroit ouvertement contre la loi de la raiſon, qui veut que l'on tende à ſon but par la route convenable, & non par des moyens oppoſés. Reconnoiſſez-donc au-dedans de vous-même une loi qui vous dicte de tels principes.

Je l'entens, me direz-vous, lorſqu'il eſt queſtion de l'utile; elle parle alors, quoique d'une voix foible & confuſe : mais je l'interroge envain ſur la diſtinction de

l'honnête & de ce qui ne l'eſt pas. Vous convenez qu'elle nous inſtruit de l'utile. C'eſt au moins reconnoître ſon exiſtence; c'eſt avouer que ſi chacun de nous porte cette loi dans ſon cœur, il ne la tient pas du hazard; qu'il la doit à l'Auteur de la nature. Mais la Juſtice ſeroit-elle donc une invention de l'homme, recommandable uniquement par les avantages qu'elle produit? Non, Quintius: ce n'eſt pas de ſa ſeule utilité qu'elle tire ſon prix; ſon origine remonte à Dieu même. Je ſçais que bien des réglemens ſont le fruit de la ſageſſe humaine: mais il eſt une ſageſſe ſupérieure, une loi primitive placée par la nature dans le cœur de tous les hommes. Quoiqu'elle ne fût pas également développée dans tous, elle a mis entr'eux un accord ſi parfait, qu'en faiſant parler les uns, elle a rendu les autres dociles à leur voix. C'eſt cette Loi ſuprême qui régne dans le ſanctuaire de notre ame: c'eſt elle, qui condamnant le mal, nous inſpire l'amour de l'honnête.

On propoſe une récompenſe au guerrier, qui le premier aſſaillira l'ennemi: vous volez le premier; & vous forcez les retranchemens; un fuyard obtient le prix qui vous eſt dû. Votre frere gémit dans les chaînes; vous le rachetez à vos dépens; & l'ingrat abuſe de ſa liberté pour vous rendre eſclave. Ces procédés vous révoltent; ils vous arrachent de juſtes plaintes: mais vous y livrer, comme vous faites, c'eſt prononcer que vous ne devez pas traiter ainſi vos ſemblables. Un hôte attire un voyageur par des paroles engageantes, & le poignarde dans les bras du ſommeil. Cet homme pour épargner

Digitized by Google

ſes troupeaux dans les horreurs d'une cruelle famine, égorge ſa mere & dévore ſes propres enfans. Quels monſtres, vous écriez-vous en frémiſſant ! Mais pourquoi ? S'il n'eſt pas une raiſon ſouveraine qui les condamne, quel droit avez-vous de les condamner ? Si cette raiſon exiſte, vous portez donc au-dedans de vous-même une loi qui proſcrit de tels forfaits. Mais quelle eſt cette loi ? C'eſt la même qui vous inſtruit que deux fois deux ne font pas cinq.

Vous me répondrez peut-être qu'en ſe livrant à tout ce qui flatte ſes deſirs, l'homme ne fait rien que vous ne croyez juſte, qui ne vous paroiſſe autoriſé par la raiſon ; parce qu'il ſuit alors un penchant naturel qui le porte à certains objets, & l'éloigne des objets contraires. Mais ne vous ai-je pas ouvert les yeux ſur les ſuites horribles du ſyſtême, qui confond l'utile avec l'agréable, & l'agréable avec l'honnête ; affreuſe doctrine trop capable de redoubler le feu de nos paſſions. Si c'eſt la lumiere de la raiſon qui nous conduit à de tels principes ; la raiſon eſt donc l'unique cauſe de tous les maux qu'enfante l'amour du plaiſir. Mais la regarder comme la ſource de l'erreur & du crime, c'eſt imputer au niveau les fautes de l'Architecte.

Nous devons donc à la Nature & les principes du vrai & ceux de l'équité. Dans cette ſource ont été puiſés tous les réglemens qu'a depuis établi la ſageſſe humaine toujours attentive à conſulter la raiſon. Je ſçais qu'il eſt des loix contraires à la Nature, des coutumes qui font horreur à l'humanité ; que les anciens Leſtrygons égorgeoient

égorgeoient leurs ſemblables, & ſouvent même leurs peres, pour ſe nourrir de leurs membres ſanglans, & que ces barbares repas ſont à peine abolis de nos jours chez les Sauvages habitans du Brezil. Mais que prouvent ces exemples ? De ce que quelques inſenſés s'écartent en tout de la route du vrai, conclurez-vous que le vrai n'eſt qu'une chimere ? Les ſemences de l'équité, comme celles du vrai, réſidoient dans le cœur de tous les hommes : mais enſevelis dans la nuit obſcure, dont l'ignorance & les paſſions couvroient la face de la terre, ces germes précieux ſeroient encore étouffés preſque partout, ſi de ſages loix ne les euſſent fait revivre. Or la cauſe qui nous a donné la raiſon, doit être la Raiſon ſouveraine : celle qui nous inſpire la juſtice, doit être juſte par eſſence : on ne peut en effet communiquer que ce qu'on poſſéde. Donc la Loi primitive eſt Dieu ; c'eſt ſon intelligence, ſa volonté. Ecouter cette loi, c'eſt entendre la voix de l'Etre ſuprême. Il en eſt l'Auteur, & ni la vérité ni la juſtice ne ſont l'ouvrage du hazard.

Banniſſez donc le hazard ; mais que ce ne ſoit pas pour lui ſubſtituer l'inévitable fatalité. Je crois avoir prouvé que l'arrangement actuel de toutes les parties du monde n'a rien de néceſſaire. Le Soleil pouvoit remplir une autre place dans l'univers : ſa maſſe pouvoit être plus groſſe qu'elle n'eſt. De tant d'Etoiles qui brillent comme lui dans les cieux, il n'en eſt aucune qui n'ait ſes Planétes ; qui ne régne dans ſa propre ſphére, & ne ſoit, en tournant ſur ſon axe, le mobile du tourbillon

qui l'environne. Tous ces aſtres, au lieu d'être emportés par l'eſpéce de mouvement dont chacun d'eux a conſervé la premiere impreſſion, ſeroient immobiles, ſi une cauſe étrangere ne les avoit ébranlés : ils ſeroient mus différemment de ce qu'ils ſont, ſi elle les avoit ébranlés d'une maniere différente ; enfin ſi le mouvement étoit naturel à tous ces corps, il ſeroit uniforme dans tous. La Terre eſt forcée de décrire une vaſte orbite autour du Soleil : pourquoi faut-il qu'elle tourne en tel ſens, avec tel degré de vîteſſe ; tantôt devançant les aſtres qui roulent dans le même tourbillon, tantôt marchant après eux ? Pourquoi ne jouit-elle pas du repos que lui donne Ptolémée ? Tirerez-vous des loix du mouvement la raiſon qui fixe le Soleil dans la partie de l'univers où nous le voyons ? Ces loix peuvent-elles vous expliquer ce qui l'oblige à tourner ſur lui-même d'un côté, plutôt que de l'autre ? Si le Ciel tourne d'orient en occident, comme vous le penſiez, pourquoi ſa révolution ne ſe fait-elle pas dans le ſens contraire ? L'univers a deux pôles immuables : les centres du Ciel, de l'atmoſphère & de la terre ſe répondent avec tant de juſteſſe, que ces trois corps ont le même axe ; tandis que les autres Planétes ont toutes des axes différens ; que le Soleil lui-même a le ſien, autour duquel il ſe meut d'une maniere ſenſible. Trouverons-nous dans les propriétés de la matiere la cauſe de ces effets ?

Ceſſez donc de croire que les corps céleſtes, & les merveilles qu'ils vous offrent, ne ſont pas l'ouvrage d'un Créateur intelligent. Tous les êtres publient ſa gloire.

Digitized by Google

Ces Planétes, dont le Soleil eſt le centre & le flambeau, ces Etoiles ſans nombre que la nuit découvre à vos regards ; tout ce qui vit ou végéte ſur la terre, tout ce que ſes entrailles renferment de ſucs & de minéraux ; les cailloux mêmes, ces corps brutes où réſide un feu ſemblable à celui du Soleil ; ce ſont, Quintius, ce ſont autant de voix éclatantes, dont le concert unanime rendit hommage à la Divinité dès la naiſſance du monde. Elles l'annoncérent alors, & ne ceſſeront de l'annoncer aux ſiécles à venir ; quoique ſourd à leur langage, l'homme inſenſé n'ouvre ſes oreilles qu'à des diſcours ſéducteurs, & prétende ſe ſouſtraire à l'empire d'un Dieu dont il redoute la Juſtice.

III. C'EST aſſez combattre les ſophiſmes de Lucréce. Eſſayons de répondre à des difficultés qui vous paroiſſent inſolubles. « Rien ne ſort du néant, rien n'y » rentre ; principe inconteſtable, s'écrient tout d'une » voix les partiſans d'Epicure. L'univers eſt donc éter- » nel. Les différens corps ſe détruiſent ; mais la matiere » dont ils ſont formés a toujours été, eſt, & ſera tou- » jours. Si la matiere avoit un auteur, d'où l'auroit-il » tirée ? Quand l'auroit-il fait naître ? Si c'eſt de toute » éternité, elle n'a donc pas eû de commencement. Si » Dieu ne l'a créée que dans le tems, par quel motif cet » Etre immuable a-t-il changé de deſſein ? En effet, ſi » la naiſſance de l'univers n'entroit pas d'abord dans » ſon plan, pourquoi ſa main prodigue a-t-elle multi- » plié les mondes ? Si l'univers devoit être, que ne l'a-t-il

» créé plutôt ? Quelle fin ſe propoſoit-il en le créant ?
» D'acquerir de la gloire, de ſe faire élever des Temples?
» Mais il ſe ſuffit ; il eſt à lui-même ſa propre fin ; il n'a
» pas beſoin des mortels : pourroit-il ambitionner leurs
» hommages, & ſe repaître d'un encens frivole ? Pour-
» quoi ſe laiſſer plutôt deviner qu'appercevoir ? Quelle
» raiſon le déterminoit à conſentir d'être adoré ſous les
» formes bizarres d'une foule de divinités monſtrueuſes,
» d'être quelquefois nié, ſouvent ignoré, de ſe voir un
» problème ? N'a-t-il dicté des loix que pour faire des
» rebelles ? Si l'homme eſt ſon image, devoit-il ſouf-
» frir que l'homme fût le joüet infortuné de tous les
» vices ?

» Quelques corps épars dans la vaſte étendue de l'u-
» nivers portent, il eſt vrai, l'empreinte d'un Ouvrier
» intelligent ; mais cette intelligence n'eſt ni ſouverai-
» nement ſage, ni toute-puiſſante. Combien d'autres
» corps en effet, dont la forme eſt vicieuſe & la conſ-
» truction pleine de défauts. Direz-vous qu'il en réſulte
» un tout parfait ? Il pouvoit l'être davantage : nos re-
» gards y découvrent une épargne ſordide ; & nous
» cherchons dans le bien même un mieux dont nous
» avons l'idée. Si la terre eſt couverte d'arbres fruitiers
» & de campagnes fertiles ; ne l'eſt-elle pas auſſi de ro-
» chers, de montagnes arides ? n'a-t-elle pas des con-
» trées inhabitables, de vaſtes plaines où roulent des
» flots de ſables brûlans ? Pourquoi faut-il que le Soleil
» ſoit des mois entiers ſans ſe coucher pour le pôle, &
» que durant tout l'été il en défende l'abord à la nuit ;

» pendant que ces froides régions enſevelies ſous les gla-
» ces, ſont condamnées dans les autres ſaiſons aux plus
» rigoureux frimats, & que la terre éternellement cou-
» verte de neige n'y peut ſouffrir d'habitans? Que de
» pertes cauſées par les traits mortels d'une chaleur ex-
» ceſſive, ou par la violence d'un froid imprévû! Que
» de riches moiſſons prêtes à récompenſer le laboureur
» de ſes travaux, ſont ravagées par la fureur des vents,
» par des inondations ſubites, par des pluies hors de ſai-
» ſon, par des grêles, par des ouragans! Combien la
» peſte dépeuple-t-elle de contrées! Que de meres pé-
» riſſent en donnant le jour à leurs enfans! Que de piè-
» ges dreſſés de toutes parts à la vie! Chaque être a ſon
» ennemi. Mortels infortunés, nous ne vivons qu'un
» inſtant, & cet inſtant eſt un orage.

» Si Dieu eſt bon; s'il peut tout; ſi ſon empire s'é-
» tend ſur la Nature entiere, pourquoi ne bannit-il pas
» de l'univers cette foule de maux? S'il a ſemé ſur la
» terre quelques remédes à nos maladies; inconnus preſ-
» que tous, inviſibles à nos yeux, pour qui ſont-ils
» donc réſervés? Si le bled croît pour notre ſubſiſtance,
» les poiſons naiſſent-ils donc pour ſervir nos fureurs?
» Si ce globe eſt l'habitation des hommes, pourquoi la
» mer en occupe-t-elle la plus grande partie? Pourquoi ſes
» vagues en courroux rompent-elles les digues que nos
» mains leur oppoſent? Pourquoi tant de villes ſubmer-
» gées par ſes flots? Pourquoi voyons-nous la terre
» ébranlée par de violentes ſecouſſes, trembler quel-
» quefois juſques dans ſes fondemens, & du ſein des

» neiges qui couvrent ſes montagnes, vomir par cent
» bouches énormes des tourbillons de flamme & de fu-
» mée ? Pourquoi ces ruines effroyables qu'annonce un
» bruit affreux ; ces gouffres profonds qui ſe creuſent ſu-
» bitement dans ſes entrailles ; ces lacs, qui formés tout
» d'un coup, enſeveliſſent ſous les eaux de vaſtes ter-
» rains ? Il pleut ſur la mer, & la ſéchereſſe rend les
» campagnes ſtériles. Des pluies dont l'Afrique étanche-
» roit ſa ſoif, inondent le Caucaſe, qui les échangeroit
» contre une partie de la chaleur que l'Afrique ne peut
» ſupporter. Ce feu créé pour notre uſage conſume nos
» richeſſes. La foudre aveugle frappe les hommes ver-
» tueux, & laiſſe vivre les coupables. Pourquoi tant de
» déſordres ? Pourquoi l'Etre ſouverainement bon ſouf-
» fre-t-il nos injuſtices, & nous laiſſe-t-il pécher à ſes
» yeux ? S'il a tant d'horreur pour le crime, qu'il l'em-
» pêche ; ou puiſqu'il le tolére, qu'il ne s'irrite pas con-
» tre le criminel. S'il peut l'empêcher, & qu'il ne le
» veuille pas, il n'eſt donc point ami de la vertu. S'il
» le veut, ſans le pouvoir, il n'a pour elle qu'un amour
» inutile, & ſa puiſſance n'eſt pas infinie. Enfin, ſi nos
» ames doivent vivre à jamais ; ſi Dieu deſtine aux juſtes
» un bonheur éternel, pourquoi loin d'attirer les hom-
» mes, en leur donnant d'avance le goût d'une félicité
» ſi parfaite, les a-t-il remplis d'attache pour des objets
» dont le mépris eſt un devoir & l'amour un crime ?
» Que ne les a-t-il créés tous innocens, tous immor-
» tels ? Que ne leur a-t-il inſpiré pour lui-même cet
» amour ſi vif qu'ils puiſent dans la nature pour une

» vie paſſagere, & des plaiſirs frivoles ? »

IV. Nous touchons, Quintius, aux écueils qui bordent le rivage. Juſqu'ici, voguant en pleine mer, nous avons lutté contre les courans, les aquilons, les tempêtes ; faudra-t-il échouer à la vûe même du port ? Ranimons notre courage, & par un dernier effort triomphons des dangers qui terminent notre route. Ce Philoſophe qui prononçoit que rien ne peut être fait de rien, a mal interprété nos idées. Nous ne prétendons pas que le néant ſoit la matiere commune de tous les êtres, comme le bois eſt au gré de l'ouvrier celle d'une rouë, d'un vaſe, d'une ſtatuë ; ou qu'il ſoit leur germe, comme une graine imperceptible eſt celui de l'Orme le plus élevé. Dans ce ſens Lucréce a raiſon de décider que rien ne peut être créé de rien. En effet, pour former les corps dont j'ai cité l'exemple, je ne vois rien de créé : des corps préexiſtans n'ont fait que changer de volume, de figure, ou de ſituation. Mais ce n'eſt pas là l'objet de notre diſpute. Nous examinons ſi ces êtres qui nous environnent ſont des êtres néceſſaires. Si telle eſt leur nature, ils ne ſont point l'ouvrage d'un Créateur ; s'ils n'exiſtent pas par eux-mêmes, il s'enſuit qu'ils ont commencé. Voilà le point de la queſtion. C'eſt donc à ce point qu'il faut uniquement ſe fixer.

Mais ce n'eſt plus une queſtion : j'ai prouvé qu'il n'y a point d'atomes ; que la matiere eſt un aſſemblage de parties, toutes diviſibles à l'infini ; qu'elle n'a point de

figure qui lui ſoit eſſentielle ; qu'elle n'eſt capable ni de ſe mouvoir, ni de choiſir une ſituation. J'ai démontré que ce qui penſe eſt incorporel ; qu'un principe de cette nature peut ſeul produire le mouvement, peut ſeul l'imprimer à la matiere, par elle-même oiſive & ſans action. De-là j'ai conclu la néceſſité d'une Intelligence ſuprême, infinie, toute-puiſſante, dont la volonté meut tous les êtres, les a tous créés, tous tirés du néant. Non que le néant, je le répéte, ſoit le principe de ces êtres. Lorſque la lumiere ſe rend viſible dans un eſpace où elle ne l'étoit pas, nous diſons qu'elle eſt ſortie du ſein des ténébres ; en inférerez-vous que nous regardons les ténébres comme l'origine de la lumiere ? Non, Quintius, il n'eſt pas permis à la raiſon de douter que le monde ne ſoit l'ouvrage d'un Créateur. En effet, s'il étoit poſſible qu'une ſubſtance infinie ne fût pas néceſſaire, elle ne pourroit ſortir du néant par ſa propre vertu : à plus forte raiſon des êtres finis, comme ceux qui compoſent l'univers, ne le peuvent-ils pas. Direz-vous que ces êtres, quoique finis, exiſtent néceſſairement ? Mais rien n'eſt ſi parfait, ſi excellent, ſi propre à l'infini, que d'exiſter par eſſence. Comment un être néceſſaire ſeroit-il privé de quelques attributs ? Par où ſera-t-il borné, s'il ne l'eſt pas par ſon origine ? Ceſſez donc de faire illuſion, frivoles raiſonnemens de Lucréce ; phantômes qui n'avez qu'une apparence trompeuſe. Pourquoi ſe reléve-t-il encore, & prétend-il oppoſer à nos traits, un bouclier déja percé de mille coups ? Philoſophe ſans principe, il ſéme dans le néant ſes atomes

imaginaires ; il fait entrer le néant dans la compoſition des corps ; il forme dans le ſein du néant ces combinaiſons d'où réſultent leurs différentes figures ; tout ce que penſe notre ame eſt ſelon lui l'ouvrage du néant : & contraire à lui-même, il oſe nier que le monde ait pû ſortir du néant ! Il aime mieux croire que de minces corpuſcules ſans force, ſans vertu, dont les propriétés ſont un amas de contradictions, ſubſiſtent par eux-mêmes, ont tout produit, que de reconnoître un Dieu Créateur de l'univers !

Poſons donc une bonne fois pour principe, que la matiere eſt l'effet d'une cauſe toute-puiſſante : bien-tôt le reſte s'éclaircira. Cette cauſe n'a pas créé le monde de toute éternité, mais quand elle l'a voulu. Non qu'elle ait changé de volonté ; ſa volonté toujours la même, étoit que le monde exiſtât dans un tems marqué. Quel fut ſon motif ? nous l'ignorons ; mais ce n'étoit pas le deſir de la gloire. Nous ſçavons ſeulement, & c'eſt aſſez, qu'elle a créé l'univers pour elle-même, ſans y être forcée par un être ſupérieur, qui fût l'arbitre de ſes opérations ; ſans obéir, comme font ſouvent les hommes, à des impreſſions étrangéres. Dieu eſt la raiſon même. Auteur de toutes les loix, il n'a pû être lié par aucune. Mais quelles furent ſes vûes dans la création des êtres particuliers, quel eſt le plan qu'il a ſuivi, l'objet qu'il s'eſt propoſé ? ſes œuvres mêmes nous en inſtruiſent. Les faits parlent à nos yeux ; faits plus éloquens que les téméraires diſcours d'Epicure.

Peut-être aurez-vous le bonheur de contempler enfin

ces vérités dans tout leur jour, lorſque plus capable de goûter le vrai, vous l'aurez puiſé dans les ſources ſacrées de la révélation. C'eſt alors que cédant à l'éclat d'une lumiere qui n'a point encore éclairé vos yeux, vous admirerez avec moi l'ineffable bonté de Dieu pour les hommes. Il ne ſuffit pas en effet de vous avoir forcé par la vûe de tant de merveilles, à reconnoître que l'univers eſt l'ouvrage d'une Intelligence ſouveraine : j'entreprendrai bien-tôt, & cette entrepriſe aura des charmes pour moi, de vous ouvrir les Livres ſaints, dictés par l'Eſprit de Dieu même ; de vous apprendre quel eſt le culte qu'il exige de nous ; d'expoſer à vos regards le Myſtere du Meſſie promis à l'homme dès la naiſſance du monde ; de ce guide divin, dont les pas nous ont frayé la ſeule route qui conduiſe à l'éternelle félicité ; de ce Médiateur adorable, qui ſeul donne du prix aux hommages que nous rendons à l'Etre ſuprême. Aujourd'hui, je ne vous demande que d'écouter la voix de la Nature. Elle annonce un Créateur : la main qui forma l'univers, a laiſſé par tout des traces de ſa puiſſance. Notre ame captive dans la priſon du corps, n'apperçoit maintenant que l'édifice ; dégagée de ſes liens, elle contemplera bien-tôt l'Architecte lui-même. Faut-il s'étonner que juſqu'à ce moment les corps forment devant elle un nuage ; qu'ils l'offuſquent, & que la détournant du ſeul objet digne de l'attacher, ils l'aſſerviſſent à de frivoles plaiſirs ; quoique née pour une félicité ſans bornés, elle s'élance vers l'infini par un deſir ardent, que rien de ce qui paſſe ne peut ſatisfaire ?

L'homme guidé par l'erreur porte ſucceſſivement ce deſir ſur mille objets incapables de le fixer ; il ſe repaît de biens chimériques, qui ſemblent conſpirer avec ſes maux réels contre le bonheur de ſes jours : déplorable aveuglement ; mais qu'il doit s'imputer. Il eſt libre, & c'eſt par l'abus de ſa liberté qu'il a dégradé ſa nature. Maître d'agir, capable de choix, en réglant mal ſes affections, il les a lui-même avilies. Son cœur a quitté le bien pour en ſaiſir l'ombre : ſes regards incapables de ſoutenir l'éclat de la vérité, ſe ſont bornés à tout ce qui ſembloit en porter l'image. C'eſt ainſi qu'aimant le jour & plein d'horreur pour les ténébres, il ne peut contempler le Soleil : ſes yeux éblouis ſe ferment à l'aſpect de cet aſtre, ſe couvrent de nuages ; & trop foibles pour enviſager le centre même de la lumiere, ils la recueillent éparſe dans les cieux ; ils la cherchent ſur la terre qui la refléchit ; ils aiment à la voir dans les différentes couleurs dont ſes traits adoucis par la réfraction embelliſſent l'univers. Rompus alors & privés d'une partie de leur force, les rayons ne les bleſſent plus, & leur foibleſſe rend leur impreſſion agréable.

Inquiet, irréſolu, l'homme pourſuit ſans ceſſe un bonheur qu'il ne trouve jamais. C'eſt un avare opiniâtre, qui courbé vers la terre, ne reſpirant qu'à peine, s'épuiſe à chercher une mine d'or loin du lieu qui la renferme. Mortels infortunés, dont l'ame eſt plongée dans l'ombre des corps ! Du moins s'ils s'attachoient à diſſiper les nuages qui leur dérobent la vérité ! Mais ils augmentent ces ténébres, par les efforts qu'ils font pour ne pas voir.

Digitized by Google

Indécis pour le plaiſir de l'être, errans à deſſein dans le ſombre cahos de mille idées confuſes, ils ſont, ſi je l'oſe dire, à l'affut des doutes, & cherchent la nuit dans le jour même. Un voile épais couvre enfin leurs yeux. Fiers alors, & comme éclairés par les ténébres; comme affermis par l'agitation des flots qui les portent, ils lévent une tête altiere vers le Ciel. Ce qu'ils refuſent de voir, ils le nient avec aſſurance; ils imputent aux objets mêmes l'obſcurité dans laquelle ils ſe ſont volontairement plongés. Vains efforts! les plaiſirs qu'ils veulent par-là ſe procurer ne ſont ni durables ni purs. A peine ces feux ſombres lancent-ils quelqu'étincelle du ſein d'une noire fumée. Cependant ils ne ceſſent de jetter leurs filets dans toutes les mers, dans les étangs, dans les lacs, pour tirer enfin du fond de ces eaux une proie qui leur échappe ſans ceſſe. Le filet remonte, ſoulevé avec peine, mais il remonte vuide. Honteux de leur indigence, forcés de ſe reconnoître le joüet de l'erreur, ils renoncent à d'inutiles recherches; mais c'eſt pour tomber dans une eſpéce de folie plus dangereuſe: ils ne veulent pas ſe repentir. Leur ame fatiguée ſe jette dans les bras du ſommeil, & cherche dans cet aſſoupiſſement léthargique une fauſſe tranquillité, un azile contre les remords inſéparables du crime. Sortez, Quintius, ſortez d'un repos ſi funeſte; que l'inquiétude rentre enfin dans ce cœur inſenſible. C'eſt à de ſalutaires allarmes qu'il devra les douceurs de la paix.

De tous les objets qu'embraſſe la cupidité des hommes, en eſt-il un ſeul qui puiſſe faire ſon bonheur? Ce

thréſor que l'avare contemple d'un œil avide, paſſe ſes eſpérances, ſans épuiſer ſes déſirs. L'amour des richeſſes s'accroît avec elles & conſume leur triſte poſſeſſeur. L'ambitieux peu flatté de ſes propres ſuccès, trouve ſon malheur dans l'élévation d'autrui. Le guerrier pour ſe faire un nom, affronte une mort que la gloire déguiſe à ſes yeux. Il périt à l'entrée de la carriere: ou ſi la victoire couronne ſa valeur; inſatiable, il s'empreſſe de cueillir de nouveaux lauriers: fier de ſes exploits, il croit la récompenſe au-deſſous des ſervices. Le voluptueux cherche les plaiſirs au fond d'une retraite champêtre, & n'y trouve que l'ennui: ce ſéjour qu'il chériſſoit, le dégoute bien-tôt; ſes jardins ont perdu tous leurs charmes. Mortels, n'eſpérons pas d'être heureux, tant que nos cœurs inſenſés s'attacheront à la pourſuite de biens périſſables, dont la perte eſt auſſi cuiſante, que le déſir de les poſſéder eſt vif; que nous ne poſſédons même qu'aux dépens de notre repos. On ne peut jouir en effet, ſans appréhender de perdre. Nul plaiſir ſans amour; mais l'amour eſt accompagné de la crainte, & ſuivi de la douleur.

Cependant l'homme ne ſe ſuffit pas: il ne trouve en ſoi qu'un vuide affreux; c'eſt hors de lui-même qu'il doit chercher ſon bonheur. Mais la nature ne nous fait pas vouloir l'impoſſible. Où trouver donc cette félicité, l'objet éternel de nos déſirs? Cet amour inſatiable, qui peut le raſſaſier, que Dieu même, le bien par eſſence & la ſource de tous les biens? Il y a donc un Dieu, quoique votre cœur le méconnoiſſe, & s'égare en pourſuivant

Digitized by Google

de vaines chimeres; quoique vous perdiez à des jeux frivoles les inſtans qui vous ſont donnés pour penſer & pour agir.

Dieu qui vous a donné l'être n'eſt pas l'auteur de ce déſordre. Quelle en eſt donc la cauſe? Un pere coupable qui vous a dégradé. La révélation vous l'apprendra; elle vous fera connoître en même-tems ce Médiateur, cet HOMME-DIEU, qui ſeul pouvoit nous purifier, nous rétablir dans nos droits, & nous rendre le goût de la vertu. Direz-vous qu'il valloit mieux que l'homme fût impeccable; vous direz donc auſſi qu'il valloit mieux que l'homme ne fût pas libre. S'il eſt libre, on conçoit qu'il agira bien ou mal. S'il eſt entraîné par une force irréſiſtible, il n'agira ni bien ni mal; quoique ſes actions par elles-mêmes ſoient bonnes ou mauvaiſes. S'il ne peut y avoir de vice, il ne peut y avoir de vertu. Du haut de ſon thrône l'Arbitre ſuprême jette les yeux ſur chacun de nous, & ſes regards ne nous ôtent point la liberté. Il veut bien ſeconder nos démarches: fidele aux loix qu'il s'eſt impoſé lui-même, en uniſſant l'ame & le corps, il prête ſon ſecours à toutes nos déterminations, & remet à faire juſtice dans les momens qu'il s'eſt reſervé.

De-là vient que les ſcélérats ne ſont pas toujours frappés de la foudre, & que le délai du ſupplice inſpire au crime une ſécurité qui en comble la meſure. Ces fortunés coupables s'applaudiſſant de leurs forfaits, jouiſſent de la colere du ciel: mais leur triomphe ne dure qu'un inſtant. Dieu va les livrer à ſa juſtice, & le fil qui ſuſpend ſur leur tête un glaive vengeur, eſt prêt à ſe

Digitized by Google

rompre. Au reſte, cette vengeance; ſoit qu'elle éclate par un coup de tonnerre, ſoit que d'un pas tardif elle atteigne enfin le criminel; cette vengeance n'a pour principe ni la haine, ni la colere. Dieu eſt l'ordre même : irréconciliable ennemi du vice, comme la vérité l'eſt du menſonge; régle inflexible, il réprouve néceſſairement tout ce qui n'eſt pas droit. Il n'eſt affecté ni des crimes, ni des vertus : il punit, il récompenſe; ſans que nos actions augmentent ou diminuent ſon bonheur.

V. PASSONS aux conſéquences que vous tirez de cette foule de défauts dont la nature vous paroît défigurée. Cenſeur de l'univers, croyez-vous donc qu'il ſoit fait pour vous; qu'il n'ait que vous pour objet? Apprenez, vil mortel, à réprimer cet orgueil qui vous enfle. Qu'eſt-ce que notre tourbillon dans l'univers? qu'eſt-ce que la terre dans notre tourbillon? & qu'eſt-ce que l'homme en comparaiſon de la terre? Un grand nombre d'êtres ſont créés pour notre uſage; mais pluſieurs le ſont pour d'autres que pour nous, & tous enſemble dépendent de Dieu ſeul. Vous affrontez les caprices de la mer : ſi troublés par des vents furieux, ſes flots ne s'applaniſſent pas devant vous, s'ils menacent votre vaiſſeau de l'engloutir, vous vous plaignez; que vous doit la mer? que vous doit ſon Créateur? Le feu conſume votre maiſon, un malheur imprévu vous enleve tous vos biens; votre ſanté ſe détruit; une funeſte contagion porte la mort autour de vous & des vôtres; que devez-vous en conclure? que vous n'êtes pas né pour cette

vie. Ces maux qui rempliſſent le peu de jours que l'homme traîne en ſoupirant ſur la terre, le rappellent à ſon origine, & lui font ſentir que ce lieu dans lequel il ne fait que paſſer eſt un lieu d'exil. Les biens qui l'environnent l'avertiſſent en même-tems qu'il a un Pere plein de bonté, ſeul immuable, ſeul éternel, pendant que tout le reſte change & s'évanouit. L'homme compoſé d'un corps périſſable & d'une ame immortelle, apprend de ce mêlange de biens & de maux, qu'il ne doit ni s'attacher à ſon corps par un amour qui le dégrade, ni s'enfler de la nobleſſe de ſes fonctions ſpirituelles, en oubliant ſon auteur. Vous m'objectez que la pluie tombe ſur la mer ou ſur des ſolitudes, au lieu d'arroſer des campagnes conſumées par la ſéchereſſe : mais ces plaintes ſont-elles fondées ? Ce ſont là de ces effets particuliers des loix générales établies pour le gouvernement de l'univers. Quelque choſe que vous prétendiez en conclure, vous ne pouvez diſconvenir que les chaleurs ne rendent la terre féconde ; que les pluies ne faſſent mûrir les grains dont elle eſt couverte, que ces grains ne ſoient propres à la nourriture de ſes habitans. Je ne rappelle point ici tant d'autres vérités du même genre déja rapportées dans ce Poëme.

Mais de quel droit oſez-vous citer à votre tribunal l'Auteur de tant de merveilles, le Maître de l'univers ? Vous ne poſſedez rien que vous n'ayez reçû de lui : ſans lui, vous ne pourriez rouler dans votre eſprit les penſées mêmes qui vous occupent en ce moment ; & vous prétendez avoir une ſageſſe ſupérieure à la ſienne ?

Croirai-je

Croirai-je que l'univers fût ſorti plus parfait des mains d'un mortel qui ne peut rien, que de celles du Tout-puiſſant ? Foible raiſon, que ton aveuglement eſt orgueilleux ! Si votre ame, Quintius, rompant les liens qui l'attachent à ce corps, pouvoit contempler l'univers dans les idées du Créateur ; & plaiſe au Ciel qu'un jour elle le puiſſe ! quelle juſteſſe, quelle perfection n'appercevriez-vous pas dans un ouvrage que vous condamnez aujourd'hui, parce que vous le connoiſſez mal ! N'avez-vous jamais vû des figures bizarres & ſans deſſein repréſentées ſur un carton ? Le hazard paroît les avoir tracées : nul ordre entr'elles, nul rapport entre leurs parties ; ce ſont par tout des arcs qui ſe croiſent ; on n'apperçoit ni ſuite ni liaiſon. Placez au centre de ce cahos un miroir cilyndrique ; vous le voyez avec ſurpriſe raſſembler ces lignes que l'art a ſemées confuſément, en former un tout régulier ; & des traits groſſiers, entremêlés avec un deſordre apparent, ſe changent en objets agréables.

Vous remarquez avec ſoin le tort que fait aux campagnes la chûte de la grêle, ou la violence d'un vent furieux : mais vous ne daignez point obſerver quelle eſt la régularité des ſaiſons ; avec quelle exactitude l'année revient ſur ſes pas, & fidéle à ſes engagemens nous enrichit ſans ceſſe des mêmes dons. Vos yeux ne ſont frappés ni de ces fleurs que le printems fait éclore, ni des abondantes moiſſons dont l'été couvre la terre, ni de ces ruiſſeaux de vin qui coulent à grands flots dans l'automne. Ce n'eſt pas, ſelon vous, en vertu d'une loi

conſtante, que le mouvement des aſtres ſe concerte pour aſſurer la ſubſiſtance de tout ce qui peuple la terre, & renouveller ſes productions. Cependant la forme de tant de corps devoit être différente de ce qu'elle eſt; ou ſuppoſés tels qu'ils ſont, ils ne pouvoient avoir d'autre nourriture que celle qui leur eſt diſtribuée dans l'état actuel. Les pluies ne tombent donc pas fortuitement du ſein des nuages: les nuages ne s'élévent point au hazard de la ſurface des eaux; & ce n'eſt point au hazard que le ſouffle des vents les diſperſe. C'eſt pour recevoir le ſuc végétal, que les arbres, les fleurs, les herbes ont des racines qui s'étendent au loin dans la terre: l'écorce revêt les fibres de la plante & les canaux par leſquels la ſéve ſe filtre & circule: elle l'empêche de s'échapper au dehors. Ainſi chaque plante a des organes qui lui ſont propres, afin qu'elle puiſſe s'approprier des liqueurs puiſées dans un vaſe commun, & leur faire prendre la forme convenable à ſon eſpéce. Ces organes ſont variés entr'eux, afin qu'une même nourriture différemment travaillée ſerve à la ſubſiſtance de différentes parties. C'eſt ainſi que toutes les plantes ont reçû des graines qui perpétuent leur race; que ces graines ſont enfermées dans des tuniques qui les conſervent; que la force du tronc, que celle des branches eſt toujours proportionnée, ſoit à la groſſeur de l'arbre, ſoit à la hauteur de ſa tige.

Vous ne conviendrez pas davantage que le but de ce mouvement circulaire qui emporte les Planétes autour du Soleil, ſoit de lui préſenter par ordre les différentes

portions de leur ſurface ; que la lumiere de cet aſtre, foyer commun de tant de globes opaques, ſoit deſtinée à leur communiquer la chaleur & le jour. Ce ne ſera pas, ſi l'on vous en croit, pour diminuer l'obſcurité des nuits de Jupiter & de Saturne, en réfléchiſſant les rayons du Soleil, que des ſatellites nagent dans leurs tourbillons, comme la Lune dans celui de la terre. Chaque Etoile fixe eſt un Soleil environné de ſes Planétes, dont les plus grandes en ont de moindres attachées conſtamment à leurs pas. Cette uniformité dans toutes les parties de l'univers n'eſt point, ſelon vous, l'effet d'une loi ſimple & générale. Oſerez-vous donc encore me nommer le Hazard ou le Deſtin ? Donnerez-vous à de ſi grandes merveilles des cauſes qui ne ſont pas ſuffiſantes pour de viles chaumiéres ?

VI. PHILOSOPHE inſenſé ! vous fuyez en vain les traces de la Divinité ; par tout elles s'offrent à vos regards. Tout ce que vous faites, tout ce que vous voyez porte ſon empreinte : le deſſein qui brille dans le grand édifice du monde en dévoile l'Auteur : Dieu lui-même, Dieu s'y montre avec éclat. Ce n'eſt donc pas la crainte qui donna des Dieux à l'univers, & le bruit menaçant de la foudre n'eſt pas la ſeule cauſe des hommages rendus à l'Etre ſuprême. Mais le cri de nos beſoins, la voix de tant de merveilles, qui ne ſont pas notre ouvrage, publierent hautement notre Créateur & celui de l'univers. Les hommes accoutumés à remonter au principe de ce qui les frappe, ſe ſont tournés d'eux-mêmes &

ſans effort vers le ſouverain Auteur de leur être. Bientôt la connoiſſance de nous-mêmes, quoiqu'imparfaite, la vûe de notre grandeur, jointe à tant de foibleſſe, l'amour invincible d'une félicité que nous ne pouvons trouver ſur la terre, telle que notre eſprit la conçoit, que notre cœur la deſire; tant de motifs nous firent lever les yeux vers le Créateur. La Nature nous inſtruiſit que ſans ceſſe occupé de la conſervation de tous les êtres, daignant les animer par ſon ſouffle, & prêt à recevoir nos hommages, ce Pere bienfaiſant vouloit & pouvoit nous rendre heureux. A ces raiſons ſe joignit la crainte. Qui peut en effet deſirer le bien avec ardeur, ſans appréhender le mal? L'ame flotte entre ces deux ſentimens: ce ſont deux reſſorts oppoſés, mais qui ſe réuniſſent pour agir ſur elle.

Il eſt vrai que les maîtres de la terre tirent un grand avantage de la loi qui ſoumet les Mortels au pouvoir de la divinité. Cette loi par la terreur qu'elle inſpire au crime, & les eſpérances qu'elle donne à la vertu, exerce ſur les eſprits un empire qui les prépare à reſpecter les loix humaines. Mais n'en concluez pas que la Religion ſoit l'ouvrage de la Politique; que les Rois l'ayent inventée pour aſſurer leur puiſſance & le repos de leurs Etats; pour défendre les hommes contre leurs propres fureurs; pour retenir enfin dans de juſtes bornes ce deſir de l'indépendance, ſi ſouvent capable des derniers excès. Quoique de ſages réglemens empruntent leur principale force de la Religion, qu'elle ſoit l'appui du thrône, & la garde la plus ſûre des Rois, elle ſubſiſtoit avant

que des hommes euſſent le droit de porter une couronne ; elle eſt plus ancienne que l'inſtitution de la royauté. Ainſi l'amour propre, germe de tous les vices, & l'amour de l'ordre, principe de toutes les vertus, réſidoient dans les hommes, avant que la ſageſſe des Souverains, fît également ſervir au bien de la ſociété des diſpoſitions ſi différentes. Celui qui le premier oſa ſe frayer une route ſur les plaines liquides, & ne mettre entre la mort & lui qu'une planche légére, n'a pas fait ſouffler les Zéphirs, pour enfler ſes voiles ; mais préſenté ſes voiles au ſouffle des Zéphirs. L'art ne tire rien du néant : il ne ſçait que faire uſage de ce qui ſubſiſte.

Si Dieu n'étoit pas, s'il ne s'offroit pas de toutes parts aux yeux des Mortels, comment auroient-ils pû s'en former l'idée ? Une Intelligence pure n'affecte point les ſens : aucune image corporelle ne la repréſente. Ce n'eſt pas à la cupidité qu'il doit ſes Autels : elle ne voit en lui qu'un cenſeur ſévére, dont elle abhorre le joug. La raiſon ſeule a donc ſoumis l'homme à la Divinité : s'il a connu la lumiere ſouveraine, c'eſt qu'il étoit éclairé par ſes rayons mêmes.

Mais à meſure qu'il s'éloigna de ſon origine, les paſſions maîtreſſes de ſon cœur, altérerent dans ſon eſprit la véritable idée de Dieu. Les peuples craignant toujours un Maître, mais oubliant quelle étoit ſa nature, ceſſerent de l'adorer comme un être ſimple, unique, éternel. Ils oſerent le décompoſer, le diviſer, ou plûtôt lui ſubſtituer une multitude de biſarres déités,

enfans de l'ignorance protégés par le vice, & soutenus par le préjugé. Bientôt la basse & trompeuse flatterie peupla le Ciel de heros. Les mysteres d'une Philosophie profane, les prestiges de l'éloquence, la voix infidéle de l'histoire, les ingénieuses fictions de la Peinture & de la Poësie, tout se réunit pour multiplier les objets d'un culte sacrilége. Les hommes qui jusqu'alors avoient contemplé la Divinité dans les créatures, offrirent leur encens aux créatures elles-mêmes. Le sang des victimes couloit à grands flots sur les autels d'un homme, d'une pierre, d'un monstre. La sage Egypte plaça dans ses Temples les animaux les plus mépriſables; elle ne rougit pas d'adresser ses vœux aux plantes, aux légumes de ses jardins, & le fléau du Nil fut un des Dieux adorés sur ses bords. Avec quelle rapidité des ruisseaux sortis d'une source impure ne répandent-ils pas le poison qui roule dans leurs eaux? Avec quelle violence la fureur des flammes s'augmente-t-elle, à mesure que l'incendie s'étend! Plus rapide que les torrens, que les flammes, la superstition couvrit la face de l'univers abusé par le mensonge. C'étoit elle, Epicure, qu'il falloit combattre, qu'il falloit arracher de nos cœurs. C'est sur ce monstre que vous deviez lancer tous vos traits, ingénieux Lucréce. Cette victoire eût été le prélude du triomphe de la Vérité. Mais quelle est votre fureur, de prétendre, en renversant les autels de tant d'impures Divinités, envelopper dans leur ruine le Sanctuaire du Dieu véritable!

Est-ce parce que vous ne pouvez atteindre à l'idée

d'un Etre infini ? Mais la matiere eſt infinie dans votre ſyſtême ; & d'ailleurs, pourriez-vous concevoir rien de fini, ſi l'idée de l'infini ne vous étoit naturelle, ſi toujours préſente à votre eſprit, elle ne l'éclairoit ſans ceſſe? Non, ſans doute, comme vous ne connoîtriez pas les ténébres, ſi la lumiére vous étoit inconnue. Qu'eſt-ce que ces bornes dont les êtres finis ſont environnés, ſi ce n'eſt la privation de l'infini ? Elles montrent moins ce qu'un être poſſéde, qu'elles ne déſignent ce qui lui manque ; comme les ténébres ne ſont que l'abſence de la lumiére. Eſt-ce l'immenſité qui vous paroît inconcevable ? Mais ne ſuppoſez-vous pas une quantité de matiere immenſe ? C'eſt peut-être la toute-puiſſance : mais le pouvoir de la matiere eſt illimité, ſelon vous : ſes forces n'ont point de bornes. Sera-ce l'éternité ? Vos atomes ſont éternels. J'entrevois enfin quel eſt votre motif : Dieu vous eſt un objet odieux : vous le craignez, parce qu'il eſt pour vous un Témoin, un Maître, un Juge inexorable. Voilà pourquoi prodiguant toutes les qualités poſſibles à ce tout que forme la réunion des êtres, vous lui refuſez l'intelligence. Mais quel droit avez-vous d'exclure de l'univers l'Intelligence ſouveraine, pendant que vous-même avez une ame douée d'une volonté libre ; que tous les hommes ont comme vous, le privilége de vouloir & de connoître ? Une propriété que poſſéde un être foible & borné, vous ne l'attribuerez pas à une ſubſtance néceſſaire, éternelle, & dont l'étendue, de votre aveu, ne connoît point de bornes ? Quel ſophiſme ! quelle inconſéquence !

Ne me dites point que tout infini eſt un compoſé de parties dont chacune a des bornes ; & qu'ainſi celui que vous admettez n'eſt pas un être ſupérieur à l'univers & qui le gouverne, mais l'univers même, aſſemblage immenſe d'êtres ſans nombre. J'ai prouvé la fauſſeté de cette opinion, en examinant les atomes & la diviſibilité de la matiere. Je fis voir alors que l'infini eſt un, ſimple, indiviſible, qu'il n'eſt point un amas d'unités. Une multitude innombrable de momens qui ſe ſuivent ne forme pas non plus l'éternité. Ne la regardez point comme la réunion du paſſé, du préſent, & de l'avenir: elle eſt un préſent perpétuel. C'eſt le ſort des êtres créés & périſſables de ſe ſuccéder & de parcourir en détail un tems qui s'écoule. Vous ne pouvez concevoir de tels principes : je le crois. Les limites de notre eſprit ne nous permettent que d'embraſſer des êtres dont la grandeur ou la durée ſoient finies. Mais ces êtres ne lui paroiſſent bornés, que parce qu'il a l'idée d'une ſubſtance ſans bornes. Cette idée qu'il apporte en naiſſant eſt un archetype auquel il compare même ſans réflexion tous les objets qui le frappent : il juge par-là de ce qui leur manque ; par l'idée du parfait, il connoît leur imperfection.

Si l'infini ne nous étoit pas toujours préſent, nous pourrions, au moins à force de méditer, concevoir un Etre dont la durée fût ſi longue, le volume ſi prodigieux, la perfection ſi grande, l'eſpece ſi nombreuſe, qu'il fût impoſſible d'imaginer rien de plus durable, de plus grand, de plus parfait, de plus nombreux, rien en

un mot de plus accompli dans tous les genres. Mais cet Etre, nous le cherchons en vain parmi les corps. Quelle que ſoit l'étendue de ces objets, notre imagination y ajoûte ſans ceſſe. Nous concevons une durée plus longue, un nombre plus conſidérable, un corps plus grand que la durée, le nombre, le corps qui ſe préſentent. L'infini ſeul peut ſuffire à notre intellect, à notre volonté. Si ce n'étoit qu'une chimére, l'idée n'en ſeroit pas originairement imprimée dans notre ame. Rien ne repréſente le néant. Il exiſte donc dans l'ordre immatériel un être infini, dont nous avons à préſent l'idée, que nous contemplerons un jour, mais que nous ne comprendrons jamais. Unique objet de nos vœux les plus ardens, de nos plus profondes ſpéculations, il eſt le bien de notre cœur; il eſt le centre où tend notre eſprit, lors même qu'il ſemble s'en écarter le plus. La poſſeſſion de cet Etre peut ſeule épuiſer & fixer nos deſirs, quoique des biens finis & périſſables uſurpent ici-bas nos hommages; quoique ſoupirans après la Vérité, nous ſoyons le joüet du menſonge.

Et vous-même, Quintius, vous réformateur de l'univers, qui cherchez dans le bien un mieux que vous croyez poſſible, vous portez profondément gravée dans votre eſprit une idée de la perfection. Cette idée, ce deſir, que rien de borné n'arrête, où les avez-vous puiſés? Une telle perception ne tire pas ſon origine du néant; c'eſt l'image d'un être. Mais cet Etre parfait, ce n'eſt pas vous; ce n'eſt, ſelon vous, aucun des corps: c'eſt donc une ſubſtance immatérielle, ſupérieure aux corps, ſupérieure même à notre ame.

Digitized by Google

Les objets qui agiſſent ſur nous ne ſont pas tous des objets ſenſibles : notre eſprit s'éléve quelquefois au-delà des bornes du monde matériel ; il contemple l'Etre ſimple, éternel, immenſe, infini. Comment pourrions-nous concevoir ce que nos ſens ne peuvent atteindre, ce qui ſe refuſe à toute leur ſagacité, ſi une Intelligence ſuprême ne nous en imprimoit l'idée ; ſi du mêlange de couleurs immatérielles, elle ne formoit ces eſpéces d'images que l'ame ſeule apperçoit. Mais je me borne aux images corporelles. Ces corps que vous offrent vos ſens, comment ſe peignent-ils à votre eſprit, pour qu'il puiſſe les connoître ? La connoiſſance n'eſt ni le voiſinage, ni le mouvement, ni la forme d'un corps ; elle n'eſt le réſultat d'aucune de ces modifications de la matiere. C'eſt un mode d'une eſpéce toute différente. Il faut donc que vous remontiez à cet Etre principe qui peut ſeul, Auteur de votre ame & de tous les êtres, porter leur image au dedans de vous-même. Enfin l'ame par ſa nature n'eſt capable ni d'agir ſur le corps qui lui eſt aſſocié, ni d'en recevoir la moindre impreſſion. D'où vient donc cette correſpondance mutuelle ? Pourquoi certains mouvemens excités dans le corps font-ils naître dans l'ame telle connoiſſance, tel deſir ? Pourquoi de cette connoiſſance, de ce deſir de l'ame, réſulte-t-il dans le corps un certain mouvement ? Quelle chaîne peut unir des êtres dont la nature eſt directement oppoſée ? Tout ce qui joint deux parties quelconques, doit tenir à l'une & à l'autre. Mais ce lien des deux parties de nous-mêmes, s'il eſt corporel, comment

pourra-t-il ſaiſir notre ame ? S'il ne l'eſt pas ; quelle priſe aura-t-il ſur le corps ? C'eſt donc à la volonté d'un Etre infini, qu'il faut attribuer leur union.

Cette oppoſition entre la nature d'une ſubſtance intelligente & celle d'un être matériel, ſuffiroit pour démontrer que Dieu n'eſt point l'ame du monde ; que l'univers n'eſt pas, comme l'ont cru quelques Philoſophes, un homme immenſe formé de l'union de l'intelligence & de la matiere. En effet, ſi vous embraſſiez ce ſyſtême, ou ce ſeroit en ſuppoſant que cette Intelligence eſt matérielle, ou ce ſeroit en reconnoiſſant ſa ſpiritualité. Ces deux opinions ne peuvent ſe ſoutenir. Partiſan de la premiere, vous auriez à combattre les preuves invincibles ſur leſquelles eſt fondée la diſtinction de l'ame & du corps. D'ailleurs cette Intelligence que vous attacheriez à la matiere ne ſeroit pas unique. Il y en auroit autant que le monde a de parties. Ce peuple d'ames toujours diviſé, n'ayant pas de Souverain qui pût en bannir la diſcorde, n'agiroit jamais de concert ; & de leurs diſſenſions naîtroit dans les mouvemens de la matiere une irrégularité qui la replongeroit dans le cahos. La ſeconde hypothèſe n'a pas un fondement plus ſolide. Qu'entendriez-vous par cette ame ſpirituelle jointe à l'univers ? Seroit-ce une Intelligence formée par la réunion des ames particuliéres ? Mais quelle chimere qu'un tout compoſé de parties dont chacune ſeroit une ſubſtance indépendante. Il n'eſt point d'aſſemblage qui puiſſe de pluſieurs ames n'en faire qu'une ſeule : & la concorde ne régnera jamais

Digitized by Google

entre des ames différentes. Chacune d'elles libre, & connoiſſant l'étendue de ſes droits, agira, penſera ſéparément ſelon ſa volonté propre, ignorera ce que penſent, ce que veulent toutes les autres. Non, Quintius, ce ne ſont ni les decrets d'un Sénat, ni les ordonnances d'un peuple aſſemblé qui gouvernent la Nature; & l'univers n'eſt point une République.

Vous réduirez-vous à dire que l'ame du monde eſt un être ſimple, comme l'ame jointe au corps humain? C'eſt le dernier parti qui vous reſte; mais il n'eſt pas meilleur. Par quels liens cette Intelligence auroit-elle pû s'attacher un corps incapable de s'allier avec elle? Il n'eſt point ici queſtion d'une puiſſance ſupérieure, dont les ordres ſouverains ayent dompté l'antipathie de ces deux êtres: premiere raiſon: j'en ajoûte une ſeconde. Ou cette ame de l'univers ne préſidera point à tous les mouvemens qui s'exécutent dans ce corps immenſe, comme celle dont notre corps eſt animé n'en dirige pas, n'en connoît pas même toutes les opérations; & dès-lors Dieu ſera dépendant d'une autre Divinité; il partagera le pouvoir ſuprême avec la matiere: ou cette Intelligence eſt le principe de tout ce qui ſe fait dans le monde. Alors nouvelle alternative. A-t-elle créé le monde? en ce cas elle eſt le Dieu qu'adore l'univers: nous ne la regarderons plus comme ne faiſant qu'un même Etre avec ſon ouvrage: elle en eſt l'arbitre; elle le gouverne à ſon gré. Croyez-vous au contraire que le monde ſubſiſte de toute éternité par lui-même? Vous admettez donc deux ſubſtances éternelles. Mais quoi!

Digitized by Google

de deux êtres néceſſaires, l'un dépendroit de l'autre? Un être néceſſaire peut-il dépendre en rien? Si Dieu ne connoiſſoit l'intérieur de la matiere, comment pourroit-il en faire jouer les reſſorts, en régler les mouvemens avec tant d'art & de juſteſſe? Nous n'avons pas cet empire ſur notre corps dont la ſtructure nous eſt cachée, dont les organes échappent à notre pénétration. Mais connoîtroit-il à fonds la matiere, s'il ne l'avoit pas créée? Il eſt donc tel que nous le croyons, ce Dieu ſupérieur à nos hommages. Seul il exiſte eſſentiellement: de lui ſeul dérivent tous les êtres; par lui ſeul ils ſubſiſtent, prêts à rentrer dans le néant, s'il ne les conſerve par un effet de ſa volonté. Cauſe univerſelle & toute-puiſſante, il eſt le principe du mouvement des corps, il eſt l'archetype & l'auteur de toutes nos idées.

Quel ſera votre bonheur, ſi le charme qui vous aveugle ſe diſſipe enfin; ſi vous connoiſſez ce qui peut vous rendre heureux! Entrez, Quintius, entrez avec ardeur dans cette nouvelle carriere: c'eſt la route de l'éternelle félicité. Si l'univers eſt l'ouvrage d'un Dieu; ſi toute la Nature célébre ſon Auteur, les hommes ne doivent-ils pas à ce Pere bienfaiſant un culte, une reconnoiſſance, un amour ſans bornes? Eſt-il rien de plus aimable que la perfection? Quels attraits pourront faire impreſſion ſur nous, ſi nous ſommes inſenſibles à la beauté ſouveraine; ſi la vertu, le bien par eſſence, ſi le ſeul Etre véritable ne peut nous attacher. Je dis le ſeul Etre: les autres ne méritent pas ce nom. Ils ſont à peine hors du néant; ils tiennent au néant de toutes parts; leurs

Digitized by Google

qualités ſont moins des attributs que des privations. Ce qui paſſe, ce qui ne jouit que d'une exiſtence empruntée, aura pour vous des charmes; & celui qui eſt, celui dont la nature eſt d'être, qui ſeul éternel, ſeul immuable, peut ſeul combler vos deſirs, ne ſera pas un objet digne de votre cœur? Vous contemplez un ruiſſeau, & votre admiration ſe refuſeroit à l'océan? Mais ce n'eſt pas aſſez d'admirer notre Créateur. Nous devons croire tout ce qu'il nous révéle; il eſt la Vérité même, & s'il pouvoit nous tromper, il ne ſeroit pas Dieu: nous devons faire tout ce qu'il nous commande; un Souverain a droit à l'obéiſſance de ſes ſujets. Voilà le fondement de la Religion, de cette Religion ſainte que Lucréce veut abolir par un ouvrage profane, pour faire régner la volupté ſur le Trône d'un Dieu ennemi du crime & des paſſions.

Si nous conſidérons enfin la confuſion qui régne dans l'état des hommes; de ce cahos affreux ſort une nouvelle lumiere. Dieu eſt juſte; les hommes ſont libres: par conſéquent chacun d'eux mérite un ſalaire quelconque, & tôt ou tard il doit le recevoir. Or que les coupables ſoient heureux; que les amis de la vertu gémiſſent dans l'adverſité, c'eſt un déſordre contraire à la Loi ſuprême de l'Auteur de la Nature, & que proſcrit ſa juſtice immuable. Il eſt donc certain que les actions vertueuſes ſont récompenſées, que les crimes ſont punis. Mais cette équitable diſtribution a rarement lieu tant que les hommes habitent la région ſoumiſe à l'empire de la mort. Ces récompenſes, ces peines ſont donc

réſervées pour un autre tems. En effet, notre corps même ne s'anéantit pas : la matiere dont il eſt formé ſubſiſte après ſa diſſolution. Dieu qui la conſerve, replongeroit-il dans le néant une ame immortelle par ſa nature, & qui ſe ſent née pour vivre à jamais ? Pourroit-il, oubliant le paſſé, la détruire & la fruſtrer du prix de ſes actions ? Non, non, la connoiſſance innée d'une Juſtice ſuprême ne permet pas à l'impie d'eſpérer que ſes crimes éternellement impunis ſoient effacés par la mort, & que ſa deſtinée ſoit un jour la même que celle de l'homme vertueux.

Ainſi notre Religion a pour baſe l'exiſtence d'un Dieu ſouverainement juſte, & l'immortalité de l'ame : colomnes inébranlables, que n'ont élevées ni la crainte, ni la cupidité. C'eſt l'ouvrage de la Nature : ſa main prudente les a miſes devant nos yeux, pour régler toutes nos démarches. Mais tant de Peuples diſperſés ſur la terre ne pouvoient conſerver long-tems ces connoiſſances puiſées dans une origine commune. L'erreur ſortie d'une ſource impure, défigura de toutes parts l'idée du vrai gravée dans les eſprits. La Nature parloit donc en vain, & ſa Loi méconnue par tout alloit s'effacer de nos cœurs. Pour la rétablir, il a fallu que Dieu nous fît entendre ſa voix ; que rompant le voile qui le déroboit à nos regards, il ne dédaignât pas d'être le Légiſlateur des Mortels. Rallumé par la Divinité même, le flambeau de la Nature peut déſormais diſſiper les plus profondes ténébres. Je m'arrête ici, Quintius : vous ne faites que de naître ; encore au berceau, vous ne

Digitized by Google

ſeriez pas aſſez fort pour des alimens ſi ſolides. En attendant qu'une pratique conſtante de la vertu vous ait mis en état de les ſoutenir, contentez-vous de cette nourriture légére que ma main vous offre aujourd'hui.

FIN.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Poëme.

La lettre *a* désigne le Tome I. La lettre *b*, le Tome II.

A.

ABEILLES. Leur industrie, *b.* 69 *& suiv.*

Adversités. L'Epicurien ne peut les soutenir, *a* 60 *& suiv.* La Religion seule apprend à les supporter, 64.

Aiman. Ses propriétés exposées & expliquées, *a.* 212. *b* 86 88, *& suiv.*

Air. Il est pesant ou léger, à proportion de la pesanteur ou de la légereté des corps qui le touchent. *a.* 199.

Alexandre le Grand. Son ardeur pour les conquêtes, *a.* 37. *& suiv.*

Ame. Combien il est important de ne pas se faire illusion sur la nature de l'ame, *a.* 69. *& suiv.* Opérations de l'ame, *b.* 8. *& suiv.* Tableau des connoissances humaines, & détail de ce que l'homme est capable d'inventer & d'éxecuter, 9. *& suiv.* L'ame est essentiellement distinguée de la matiere, 15. *& suiv.* Les différentes modifications de la matiere ne peuvent produire l'ame, ni la moindre de ses opérations, 17. *& suiv.* Autres preuves de la spiritualité de l'ame, 25. *& suiv.* La connoissance de l'ame conduit à celle de la divinité, 31. *& suiv.* Réponses aux objections des Epicuriens contre la distinction qui se trouve entre la nature de l'ame & la nature du corps, 32. *& suiv.* Union de l'ame & du corps, 33. *& suiv.* Fonctions distinctes de l'ame & du corps, 35. *& suiv.* Fonctions mixtes auxquelles le corps & l'ame participent, 36. *& suiv.* L'ame est un être simple, 38. *& suiv.* Suites de l'union qui se trouve entre l'ame & le corps, 41. *& suiv.* Réfutation d'une objection de Locke, qui prétend que nous ne connoissons pas assez la nature de la matiere, pour avoir droit de prononcer qu'elle est incapable de penser, 44. *& suiv.* La liberté de l'homme fournit

une nouvelle preuve de la ſpiritualité de l'ame, 49. *& ſuiv.* L'union de l'ame & du corps prouve l'exiſtence d'un Etre ſuprême, Auteur & Souverain de l'univers, 53. *& ſuiv. &* 314. Différens noms que l'ame reçoit ſelon ſes différentes opérations, 106. *& ſuiv.* L'immortalité de l'ame & l'exiſtence de Dieu, ſont les deux colonnes qui ſervent de baſe à la Religion, 319.

Ame des bêtes. Voyez *Bêtes.*

Amour de la vertu & crainte de la peine : différence de ces deux diſpoſitions, *a.* 34.

Amour propre. Son caractere, *a.* 42.

Anaxagore. Paralléle de ſon hypothéſe avec celle d'Epicure, *a.* 161. *& ſuiv.*

Animaux. Voyez *Bêtes.*

Ariſtarque & Philolaüs, premiers auteurs du Syſteme renouvellé par Copernic, *b.* 213.

Ariſtippe. Sa doctrine eſt la même au fonds que celle d'Epicure, *a.* 30.

Ariſtote. Abſurdité de ſes formes ſubſtantielles, *b.* 143. *& ſuiv.* Paralléle de cette opinion avec celle d'Epicure, 145. *& ſuiv.*

Aſtronomie. Utilité de cette ſcience, *b.* 211. *& ſuiv.* Hiſtoire abrégée de ſes commencemens & de ſes progrès, 212. *& ſuiv.* Paralléle des plus habiles Aſtronomes avec Lucréce & les autres Philoſophes Epicuriens, 214. *& ſuiv.* Si ceux qui poſſédent la ſcience des Aſtres ſont dignes d'admiration & de louange, combien plus celui qui a créé les Aſtres, 263. *& ſuiv.*

Athées. C'eſt contr'eux que le Poëte s'éléve, *a.* 23. *& ſuiv.* Combien il leur importe d'examiner s'il eſt vrai qu'il n'y ait point de Dieu, 66. *& ſuiv.* Ce ſont eux que le Poëte combat en renverſant les fondemens de la Secte d'Epicure, ſçavoir, le vuide, 75. *& ſuiv.* les atomes, 125. *& ſuiv.* & leur mouvement, 171. *& ſuiv.* en établiſſant la ſpiritualité de l'ame, *b.* 5. *& ſuiv.* en examinant la queſtion de l'ame des bêtes, 65. *& ſuiv.* en expliquant le principe du renouvellement des êtres, 137. *& ſuiv.* en expoſant le ſyſteme de l'univers, 211. *& ſuiv.* Il rapporte leurs objections, & il y répond, 291. *& ſuiv.*

Atomes. Expoſition du ſyſtême d'Epicure touchant le Vuide & les Atomes, *a.* 76. *& ſuiv.* Réfutation du ſyſtême d'Epicure ſur les Atomes, 127. *& ſuiv.* Les atomes n'exiſtent point par eux-mêmes, 129. *& ſuiv.* Ils ne ſont pas innombrables, 131. *& ſuiv.* Les ſuppoſer innombrables, & les diſtribuer en différentes claſſes, dont le nombre eſt limité, c'eſt ſe contredire groſſiérement, 135. *& ſuiv.* Les atomes ne ſont point indiviſibles, 143. *& ſuiv.* Les atomes pouvant ſe diviſer ſont deſtructibles comme tous les corps, 149. *& ſuiv.* Ils ne peuvent avoir cette ſolidité qu'Epicure leur attribue, 155. *& ſuiv.* Leur compoſition ne peut être l'ouvrage que d'une cauſe étrangére, 156. *& ſuiv.* Leur déclinaiſon eſt chimérique, 175. *& ſuiv.* incompatible avec la peſanteur, 177. *& ſuiv.* contraire au but qu'Epicure s'eſt propoſé, 179. *& ſuiv.* La liberté

Digitized by Google

de l'homme n'a rien de commun avec cette prétendue déclinaiſon des atomes, 180 *& ſuiv.* L'inégalité de viteſſe que Gaſſendi attribue aux atomes ne peut rectifier le ſyſtême Epicurien, 183 *& ſuiv.* Quand le mouvement des atomes ſeroit tel qu'Epicure le ſuppoſe, cela ne ſuffiroit pas encore pour former le monde tel qu'il eſt, 186 *& ſuiv.* La peſanteur qu'Epicure attribue aux atomes, ne peut agir dans le vuide, 188 *& ſuiv.* Elle n'eſt point une propriété qui puiſſe leur être inhérente, 189 *& ſuiv.* Précis des erreurs d'Epicure touchant les atomes, 215. Réfutation des conſéquences qu'Epicure tire du mouvement qu'il leur attribue, *ibid. & ſuiv.* Diſtinction abſurde de Démocrite, qui attribue à quelques atomes la faculté de penſer, & la refuſe à d'autres, *b.* 16 *& ſuiv.*

Attraction, hypotheſe Newtonienne réfutée, *a.* 112 *& ſuiv. & 207 & ſuiv.* On doit regarder comme des effets de l'impulſion tous les Phénoménes attribués à l'attraction, 210. *& ſuiv.*

Avenir. Quel que ſoit l'avenir qui nous attend, l'état de celui qui ſecoue le joug de la Religion, eſt plus triſte que l'état de celui qui obéit aux loix que la Religion nous impoſe, *a.* 66 *& ſuivantes.* Quand cet avenir ſeroit incertain, la raiſon nous dicte qu'il faudroit prendre le parti le plus ſûr, 69 *& ſuiv.* La ſeule confuſion qui régne dans l'état préſent des hommes pourroit ſuffire pour nous convaincre qu'il eſt un avenir où le vice ſera puni & la vertu récompenſée, *b.* 318 *& ſuiv.*

B.

BAUBAQUES, ſorte de Renards qu'on voit en Ucraine; leur induſtrie, *b.* 73 *& ſuivantes.*

Bernacle, Oiſeau de mer, qui ſe trouve le long des côtes des Iſles Britanniques, *b.* 203. *& ſuiv.*

Bêtes. Le Poëte entreprend de répondre à l'argument que les Incrédules prétendent tirer de l'opinion qui attribue aux bêtes une ame, *b.* 65. *& ſuiv.* Cette opinion n'eſt appuyée que ſur des indices incertains, 78 *& ſuiv.* S'il étoit vrai que les bêtes euſſent une ame, il faudroit la reconnoître immatérielle, 79 *& ſuiv.* Nous connoiſſons les actions des bêtes; mais nous n'en connoiſſons pas le principe, 80 *& ſuiv.* Si elles ont une ame, on doit en attribuer une aux plantes, 83 *& ſuiv.* à l'aiman, 86 *& ſuiv.* à preſque tous les êtres, 87 *& ſuiv.* Leurs actions peuvent s'expliquer par le ſeul jeu de leurs organes, ſans admettre l'opération d'une ame qui leur ſoit attachée, 91 *& ſuiv.* Leurs opérations, quoique purement méchaniques, ont pour cauſe une intelligence; mais cette intelligence eſt celle-là même, dont la puiſſance aſſujettit les mouvemens de notre corps aux ordres de notre ame, 97 *& ſuiv.* Différentes preuves qui montrent que le principe qui fait agir les bêtes, leur eſt étranger, 100 *& ſuiv.* Uniformité de conduite dans les bêtes, *ibid.* Stupidité des bêtes, 103. *& ſuiv.* On ne peut

attribuer aux bêtes les ſenſations, ſans leur attribuer une ame immorteile comme celle de l'homme, 105 *& ſuiv.* Traits ſinguliers d'art & de génie, qu'on remarque dans les betes, 108 *& ſuiv.* Tout cela eſt l'effet d'une intelligence, mais qui leur eſt étrangére, 13. L'inſtinct qu'on attribue aux betes, eſt un mot vuide de ſens, s'il ne ſignifie pas une intelligence; mais cette intelligence leur eſt étrangére, *ib. & ſuiv.* Si les bêtes ont une ame, elles ont à l'immortalité le méme droit que nous, 116 *& ſuiv.* Le ſyſteme de Deſcartes ſur les bêtes eſt, ſinon démontré, au moins très-vraiſemblable, & très-conforme à l'idée que le raiſonnement & la vûe des merveilles de l'univers nous donnent de la toute-puiſſance de Dieu, 118 *& ſuiv.* Les actions des bêtes rendent hommage à la Divinité. 120. Les organes des ſens ſont dans les bêtes, préciſément ce qu'ils ſont en nous avant que notre ame ait découvert par eux les objets extérieurs. *ibid. & ſuiv.* La nature des bêtes ne nous étant point évidemment connue, on ne peut en tirer aucune induction ſur celle de l'homme 121 *& ſuiv.* Les bêtes nous offrent en elles des preuves éclatantes de la ſageſſe & de la puiſſance d'un Créateur. 123 *& ſuiv.* Leur ſtructure ſeule renferme les traces d'une ſouveraine Intelligence. *ibid.* Structure des Oiſeaux, 124 *& ſuiv.* des Poiſſons, 126 *& ſuiv.* des animaux terreſtres. 127 *& ſuiv.* Ridicule opinion d'Epicure touchant l'origine des animaux. 138 *& ſuiv.* Les germes d'où ſortent les animaux ne ſont l'effet ni du hazard, ni des combinaiſons de la matiere, ni des loix du mouvement. 147 *& ſuiv.* L'organiſation des animaux eſt l'ouvrage d'une Intelligence ſouveraine. 152, *&* 168 *& ſuiv.* L'uniformité conſtante qui régne dans chacune de leurs eſpéces, prouve que leur reproduction eſt ſujette à des loix immuables. 172 *& ſuiv.* Pourquoi les animaux qui naiſſent contre l'ordre naturel, ſont ſtériles. 182 *& ſuiv.*

Bien. Le principe du bien général dont Hobbes fait la baſe de ſes ſuppoſitions, ſuffit pour les détruire, *a.* 50 *& ſuiv.* Placer le ſouverain bien dans la volupté, c'eſt ouvrir la porte à tous les vices, 29 *& ſuiv.* Il peut être vrai de dire que le ſouverain bien eſt le plaiſir, mais le plaiſir puiſé dans ſa véritable ſource, 64. Dieu ſeul eſt le bien par eſſence, & la ſource de tous les biens; il eſt ſeul capable de ſatisfaire le cœur de l'homme *b.* 301.

Bled. Moyen de multiplier ſes productions. *b.* 197 *& ſuiv.*

Bonheur. L'homme le cherche en vain dans la volupté. *a.* 59 *& ſuiv.* Le bonheur eſt le terme commun auquel tous les hommes tendent par mille routes contraires, 64. C'eſt en Dieu qu'il faut chercher le vrai bonheur, 65. L'homme pourſuit ſans ceſſe un bonheur qu'il ne peut trouver qu'en Dieu, *b.* 299, *& ſuiv.*

Digitized by Google

C.

CASSINI, célébre Aſtronome, découvre quatre Satellites de Saturne, *b.* 214. applique aux Satellites de Saturne & de Jupiter la loi des révolutions céleſtes découverte par Kepler. 231.

Céſar. Effets de ſon ambition. *a.* 37. *& ſuiv.*

Chinois. Réponſe à l'objection tirée de la conduite des Lettrés de la Chine. *a.* 40. *& ſuiv.* Paralléle de ces Philoſophes avec les Epicuriens, *ibid.*

Ciel. Diſpoſition des corps céleſtes, ſelon le ſyſtême de Copernic. *b.* 219 *& ſuiv.* Cauſe de la diverſité de leurs mouvemens, ſelon le même ſyſtême, 232 *& ſuiv.*

Cométes. Diverſes conjectures ſur leur nature & leur mouvement *b.* 246 *& ſuiv.*

Copernic fait revivre le ſyſtême aſtronomique imaginé d'abord par Ariſtarque & par Philolaüs. *b.* 213. Précis de ce ſyſtéme. 215 *& ſuiv.* Paralléle de ce ſyſtême avec celui de Ptolemée. 217 *& ſuiv.* Le Poëte ſe détermine pour le ſyſtême de Copernic. *ibid.* Expoſition détaillée de ce ſyſtême. 219 *& ſuiv.* Preuves indirectes de ce ſyſtême, ou objections contre le ſyſtême de Ptolemée. 214 *& ſuiv.* Preuves directes du ſyſtême de Copernic. 232 *& ſuiv.*

Corps. Leur fluidité, leur tranſparence, leur molleſſe, & autres qualités de ce genre, ne ſont point des effets du vuide. *a.* 117 *& ſuiv.* Le vulgaire donne aux corps comme des attributs eſſentiels, des qualités qui ne ſont que de ſimples accidens. 205 *& ſuiv.*

Corps humain. Voyez *Homme.*

Corruption de matiere n'engendra jamais d'inſectes *b.* 202 *& ſuiv.*

Crainte des ſupplices. Peut-elle réprimer les paſſions d'un homme qui ne reconnoit point de Dieu? *a.* 33 *& ſuiv.* Quelle différence entre l'amour de la vertu & la crainte des ſupplices ou de l'infamie. 33.

Cupidité. De tous les objets qu'elle embraſſe, nul ne peut la ſatisfaire. *b.* 300 *& ſuiv.*

D.

DEISTES. Le Poëte avoit deſſein de les combattre dans un autre Ouvrage. *b.* 298.

Démocrite. Sa doctrine n'eſt pas moins dangereuſe que celle d'Ariſtippe. *a* 30. Son hypothèſe ſur le mouvement, comparée avec celle d'Epicure. 174 *& ſuiv.* Diſtinction qu'il fait des atomes qui penſent, & des atomes qui ne penſent pas. *b.* 16 *& ſuiv.*

Deſcartes. Son éloge: paralléle de ſa doctrine avec celle de Newton. *a.* 213 *& ſuiv.* Son ſyſtême touchant le principe des actions des bêtes *b.* 82 *& ſuiv.* Son habileté dans la connoiſſance du ſyſtême de l'univers. 213 *& ſuiv.* Son hypothèſe des tourbillons adoptée par le Poëte, à quelques changemens près, *a.* 192 *& ſuiv.* préſentée d'abord en peu de mots, *b.* 219 *& ſuiv.* développée enſuite avec plus d'étendue. 234 *& ſuiv.*

Digitized by Google

Dieu. Quel grand projet, que celui de parler de Dieu. *a.* 23. Contrariété de ſentimens qui partagent les hommes ſur la Divinité. *ibid. & ſuiv.* Epicure en dépouillant Dieu de ſon pouvoir, livre la terre à tous les vices. 28. Si Dieu n'exiſte pas, les mœurs n'ont plus de régle, *ibid. & ſuiv.* Rien alors ne peut plus réprimer les paſſions. 29 *& ſuiv.* Bannir Dieu de l'univers, c'eſt anéantir toute idée de juſtice. 46 *& ſuiv.* C'eſt en Dieu ſeul qu'il faut chercher le vrai bonheur. 65. A quoi s'expoſe celui qui refuſe de reconnoître un Dieu. 66 *& ſuiv.* Combien il eſt important de ne pas ſe faire illuſion ſur l'exiſtence de Dieu. 69 *& ſuiv.* Quels ſont les Dieux qu'admet Epicure. 81. Mauvaiſe foi d'Epicure à l'égard des Dieux qu'il reconnoît. *ibid. & ſuiv.* L'eſſence des corps, qui, néceſſairement modifiés, ſont incapables de ſe donner par eux-mêmes une modification plutôt que l'autre, fournit une preuve invincible de la création de la matiere, & de l'exiſtence d'une Divinité. 162 *& ſuiv.* Le corps indifférent par lui-même au mouvement ou au repos, a beſoin d'être déterminé par l'action d'un Etre ſupérieur. 228 *& ſuiv.* La connoiſſance de l'ame conduit à celle de la Divinité, dont elle eſt l'image. *b.* 31 *& ſuiv.* L'union de l'ame & du corps prouve l'exiſtence d'un Etre ſuprême, Auteur & Souverain de l'univers. 53 *& ſuiv.* Les actions des animaux rendent hommage à la Divinité. 120. La ſtructure ſeule des animaux renferme une preuve éclatante de la ſageſſe & de la puiſſance du Créateur. 123. *& ſuiv.* La ſtructure du corps humain annonce l'Intelligence ſuprême, de qui ſeul elle peut être l'ouvrage. 152 *& ſuiv.* L'art de cette Intelligence ne brille pas moins dans la ſtructure de tous les animaux: il eſt ſur-tout viſible dans la formation de l'œuf des Vers à ſoye, & autres inſectes ſemblables. 168. *& ſuiv.* Le premier germe, dépoſitaire de tous ceux de ſon eſpèce, a pour cauſe une Intelligence ſuprême. 173 *& ſuiv.* un Etre prévoyant, unique, tout-puiſant, éternel. 176 *& ſuiv.* C'eſt dans la création de corpuſcules imperceptibles, que la Puiſſance ſuprême éclate avec plus de magnificence. 192. Le grand ſpectacle de l'univers porte l'empreinte viſible d'une cauſe ſouverainement intelligente. 211 *& ſuiv.* Sageſſe & toute-puiſſance du Créateur de l'univers. 263. *& ſuiv.* L'univers ne peut être que l'ouvrage d'une Intelligence ſuprême. 273 *& ſuiv.* L'homme porte gravée dans ſon cœur une loi primitive, qui n'eſt autre que la voix de Dieu. 286 *& ſuiv.* Réponſes aux objections que les Athées forment contre l'exiſtence & les attributs de Dieu. 291. *& ſuiv.* Le monde n'eſt pas éternel: Dieu ſeul en eſt l'Auteur. 295 *& ſuiv.* Le mal moral ne peut point être imputé à Dieu. 298 *& ſuiv.* Le mal phyſique que l'Athée lui reproche n'a rien de réel. 303. *& ſuiv.* Ce n'eſt ni la crainte ni la politique, qui a donné des Dieux à l'univers. 307 *& ſuiv.* L'homme porte en lui-même l'idée de la Divinité. 309.

Digitized by Google

C'eſt l'altération de cette idée qui a donné naiſſance à l'idolâtrie, *ibid. & ſuiv.* Pourquoi l'Epicurien refuſe de reconnoître une Intelligence ſuprême. 311. L'homme porte en lui-même pluſieurs preuves de l'exiſtence de Dieu. 313. *& ſuiv.* Dieu n'eſt point l'ame du monde. 315. Seul il exiſte eſſentiellement; de lui ſeul dérivent tous les êtres. 317. Il mérite notre culte. *ibid. & ſuiv.* L'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, ſont les deux colonnes qui ſervent de baſe à la Religion. 319.

Diviſibilité de la matiere à l'infini, prouvée par tous les argumens qui peuvent l'établir. *a.* 143 *& ſuiv.* Réponſes aux objections des Epicuriens. 149 *& ſuiv.*

E.

EAUX. Explication de la maniere dont elles s'élévent dans l'atmoſphére. *a.* 203 *& ſuiv.*

Eclipſes de Soleil & de Lune, expliquées. *b.* 262 *& ſuiv.*

Elaſticité. Ses effets expliqués. *a.* 220.

Epicure. Quel fut le but qu'il ſe propoſa, lorſqu'il inventa ſon ſyſtême. *a.* 26. *& ſuiv.* Voulant rendre les hommes indépendans, il affecta néanmoins, en apparence, de ne pas ôter aux paſſions toute eſpéce de frein. 27. En dépouillant l'Etre ſuprême de ſon pouvoir, il a livré la terre à tous les vices. 28. Selon lui, le plaiſir eſt le bonheur ſuprême; & la douleur, le plus grand des maux. 32. Eſt-il vrai que le plaiſir qu'il regarde comme le bien ſouverain, ſoit celui qui naît de la vertu? 43. *& ſuiv.* S'il avoit tant de zéle pour la vertu, pourquoi a-t-il attaqué la Religion? 45. Dans le ſyſtême d'Epicure, il n'y a ni vertu, ni vérité. 46 *& ſuiv.* Le Pyrrhoniſme eſt une branche de ſa doctrine. 48. Nul avantage réel n'eſt le fruit de la doctrine d'Epicure: ce Philoſophe eſt l'ennemi de la ſociété. 52 *& ſuiv.* Portrait du Sage d'Epicure. 53 *& ſuiv.* Paralléle de ce faux Sage avec le vrai Philoſophe qui chérit la Religion. 54 *& ſuiv.* Rien de plus dangereux pour l'homme que la doctrine d'Epicure. 56. Expoſition de ſon ſyſtême. 76 *& ſuiv.* Conſéquences qui réſultent du jugement qu'on doit porter de la doctrine d'Epicure. 81. Quels ſont les Dieux qu'il reconnoit. *ibid. & ſuiv.* Sa mauvaiſe foi à leur égard. *ibid.* Réfutation du ſyſtême d'Epicure ſur le Vuide. 83 *& ſuiv.* Epicure n'a ſoutenu le Vuide, que pour éviter de reconnoître le Créateur. 98. Réfutation du ſyſtême d'Epicure ſur les atomes. 127 *& ſuiv.* Paralléle de l'hypothéſe d'Epicure avec celle d'Anaxagore. 161 *& ſuiv.* Réfutation du ſyſtême d'Epicure ſur le mouvement des atomes. 173 *& ſuiv.* Paralléle de l'hypothéſe d'Epicure avec celle de Démocrite. 174 *& ſuiv.* Réfutation du ſyſtême Epicurien touchant la nature de l'ame. *b.* 17 *& ſuiv.* Réfutation du ſyſtême Epicurien touchant l'ame attribuée aux bêtes. 66 *& ſuiv.* Réfutation du ſyſtême d'Epicure ſur la propagation des êtres. 138 *& ſuiv.* Paralléle de

l'hypothèſe d'Epicure avec celle des formes ſubſtantielles d'Ariſtote. 143 *& ſuiv.* Abſurdité de l'hypothèſe Epicurienne touchant le ſyſtême de l'univers. 214 *& ſuiv.* Fauſſeté de l'hypothèſe Epicurienne touchant l'origine de la Religion. 307 *& ſuiv.*

Epicuriens. C'eſt contr'eux que le Poëte s'éléve. *a.* 24. Le premier Livre de ce Poëme combat leur Morale. 21 *& ſuiv.* Les Livres ſuivans combattent leur Phyſique. 91 *& ſuiv.* Dès cette vie même, l'homme fidéle aux loix de la Religion eſt plus heureux que l'Epicurien qui les mépriſe. 65 *& ſuiv.* Quel ſera après cette vie le triſte ſort de l'Epicurien, ſi ce qu'il refuſe de croire ſe trouve véritable. 66 *& ſuiv.* L'Epicurien, en donnant une ame aux bêtes, ſe met au-deſſous d'elles. *b.* 115 *& ſuiv.*

Equinoxes. Leur retour expliqué. *b.* 252 *& ſuiv.*

Eſpace n'a point une exiſtence néceſſaire. *a.* 86 *& ſuiv.* C'eſt un mode de même que le nombre & le tems. 88 *& ſuiv.* Si la matiere eſt diviſible à l'infini, l'eſpace a la même propriété. 92 *& ſuiv.* L'eſpace eſt la matiere même entant que meſurable. 93. La matiere ne peut ſubſiſter ſans eſpace. 94. L'eſpace n'eſt qu'un pur rapport. 97. Réfutation du ſyſtême de quelques Phyſiciens qui ſuppoſent l'eſpace diſtingué de la matiere, quoiqu'ils reconnoiſſent Dieu pour Auteur de l'un & de l'autre. *ibid. & ſuiv.*

Ether. Ses propriétés font connoître le méchaniſme du mouvement. *a.* 99 *& ſuiv.* Nature de ce fluide. 103. *& ſuiv.* Ses effets. 192. *& ſuiv.* Réponſes aux objections des Newtoniens contre l'exiſtence de l'éther. *b.* 245 *& ſuiv.*

Etoiles fixes. Mouvement que Ptolemée leur attribue. *b.* 215. Le Ciel des étoiles fixes eſt immobile ſelon Copernic. 216. Le Poëte ſe détermine pour le ſyſtême de ce dernier. 217. *& ſuiv.* Idée des étoiles ſelon ce ſyſtême. 219 *& ſuiv.* Objections contre le mouvement que Ptolemée leur attribue. 227 *& ſuiv.* Le Poëte entreprend d'expliquer la cauſe de cette Période de 26000 ans attribuée aux étoiles fixes. 244 *& ſuiv.*

Etre. Tout être néceſſaire, ou exiſtant par ſoi-même, doit réunir toutes les perfections. *a.* 83 *& ſuiv.* 129 *& ſuiv.* Tous les êtres forment deux claſſes diſtinctes : êtres ſimples, êtres étendus. 152.

F.

FATALITÉ. Le Syſtême Epicurien, en paroiſſant abandonner l'univers au hazard, le ſoumet à la fatalité. *a.* 181 *& ſuiv.* Réfutation de l'opinion qui ſubſtitue la fatalité au hazard. *b.* 289 *& ſuiv.*

Fécondité des terres. Quelle en eſt la cauſe. *b.* 195 *& ſuiv.*

Feu. Sa nature & ſes effets, expliqués. *b.* 21 *& ſuiv.*

Fluidité de la matiere n'eſt point un effet du Vuide. *a.* 117 *& ſuiv.*

Formes ſubſtantielles d'Ariſtote. Leur abſurdité. *b.* 143 *& ſuiv.*

Digitized by Google

G.

GALILE'E, habile Aſtronome, donne un nouveau luſtre au Syſtême de Copernic. *b.* 213. découvre les Satellites de Jupiter. *ibid.*

Gaſſendi & quelques Modernes après lui, ſéduits par le Syſtême d'Epicure, ſe ſont vainement attachés à le juſtifier, ſur la Volupté, *a.* 43 *& ſuiv.* ſur le Vuide, 98 *& ſuiv.* ſur le mouvement des Atomes. 183 *& ſuiv.*

Génies que les Anciens attribuoient aux différentes parties de l'univers; à quoi ils doivent leur origine. *b.* 85 *& ſuiv.*

Germes. Voyez *Propagation.*

Grandeur & petiteſſe: qualités relatives. *a.* 95 *& ſuiv.*

Gravitation réciproque: hypothéſe Newtonienne réfutée. *a.* 207 *& ſuiv.*

H.

HAZARD. Le Syſtême Epicurien, en paroiſſant abandonner l'univers au hazard, le ſoumet à la fatalité. *a.* 181 *& ſuiv.* Les germes d'où ſortent les animaux, & les ſemences qui produiſent les plantes, ne peuvent être l'effet du hazard. *b.* 145 *& ſuiv.* Ce que c'eſt que le hazard. 175. L'univers ne peut être ſon ouvrage. 273. *& ſuiv.* Le hazard ne peut être l'auteur ni du vrai, 283 *& ſuiv.* ni du juſte. 284 *& ſuiv.*

Heros. La Religion a ſes Heros. *a.* 55.

Hobbes. Son ſyſtême réfuté ſommairement. *a.* 49. *& ſuiv.* Ce ſyſtême qui ne tend qu'à renverſer la Religion & à détruire la Juſtice, en démontre la néceſſité. *ibid.*

Homœomerie d'Anaxagore: parallélie de cette hypothéſe avec celle d'Epicure, *a.* 161. *& ſuiv.*

Homme. Tableau des connoiſſances humaines, & détail de ce que l'homme eſt capable d'inventer & d'exécuter. *b.* 9 *& ſuiv.* Fonctions diſtinctes de l'ame & du corps. 35 *& ſuiv.* Fonctions mixtes auxquelles le corps & l'ame participent. 36 *& ſuiv.* Actions qui paroiſſent émaner de l'homme ſeul, & dont l'homme n'eſt pas toutefois le ſeul auteur. 98 *& ſuiv.* Ridicule opinion d'Epicure touchant l'origine des hommes. 138 *& ſuiv.* La ſtructure du corps humain eſt l'ouvrage d'une Intelligence ſouveraine. 152 *& ſuiv.* Deſcription des parties de cette ſçavante machine: leurs fonctions, leur ordre, leur rapport mutuel. *ibid.* L'eſpéce humaine a réſidé toute entiere dans le premier homme. 179. Source des erreurs & des vices de l'homme. 299 *& ſuiv.*

Honte. Suffit-elle pour arrêter les paſſions d'un homme qui ne reconnoît point de Dieu? *a.* 29 *& ſuiv.*

Huyghens, célébre Aſtronome, découvre l'anneau de Saturne, & l'un de ſes Satellites. *b.* 214.

I.

IDOLATRIE. Son origine. *b.* 309. *& ſuiv.*

Immenſe. Voyez *Infini.*

Impénétrabilité eſt la même dans le vuide & dans les corps. *a.* 93.

Impiété. Elle eſt ſeule le principe de tous nos maux. *a.* 58. La raiſon ſuffit pour la détruire. 216. L'impiété & la ſuperſtition adoptent également des fables ridicules. *b.* 141.

Impulſion. On doit lui attribuer tous les Phénoménes attribués à l'attraction. *a.* 210 *& ſuiv.*

Infini eſt un, ſimple, incapable d'accroiſſement & de diminution. *a.* 134. *& ſuiv.* L'infini & l'immenſe ne diffèrent que de nom. 151. Nous ne connoiſſons le fini que par l'idée de l'infini, le néant que par l'être. *b.* 311 *& ſuiv.*

Inſectes. Leur ſtructure admirable. *b.* 168 *& ſuiv.* Aucun inſecte ne fut jamais engendré de la corruption de la matiere. 202 *& ſuiv.*

Inſtinct qu'on attribue aux bêtes, eſt un mot vuide de ſens, s'il ne ſignifie pas une Intelligence; mais cette Intelligence leur eſt étrangere. *b.* 113 *& ſuiv.*

Intelligence. Il exiſte des Intelligences. *b.* 8 *& ſuiv.* L'Intelligence ſuprême eſt le ſeul principe du mouvement des corps. 14 *& ſuiv.* Les êtres intelligens ſont immatériels. 15 *& ſuiv.* Réfutation de ceux qui prétendent que l'intelligence peut être une propriété des corps, de même que l'étendue. 44 *& ſuiv.* L'union de l'ame & du corps prouve l'exiſtence d'une Intelligence ſuprême, aux loix de laquelle nous ſommes tous aſſujettis. 53 *& ſuiv.* Une intelligence étrangere aux animaux conduit leurs actions. 97 *& ſuiv.* Les traits ſinguliers d'art & de génie qu'on remarque dans les bêtes ſont l'effet d'une Intelligence, mais qui leur eſt étrangere. 113.

Intérêt ne ſuffit pas pour réprimer les paſſions. *a.* 38 *& ſuiv.*

Iphigénie. Ce ne fut point la religion qui l'immola; ce fut la ſuperſtition, la volupté. *a.* 58 *& ſuiv.*

Juſte. La diſtinction du juſte & de l'injuſte n'eſt point un établiſſement humain. *a.* 49 *& ſuiv.* Le juſte, qui n'eſt autre que le vrai moral, eſt fondé ſur des régles éternelles, immuables, infaillibles. *b.* 284 *& ſuiv.*

K.

KEPLER, célébre Aſtronome, détermine la route des Planétes *b.* 213. La loi des révolutions céleſtes découverte par cet Aſtronome ſe tourne en preuve contre le ſyſtême de Ptolemée. 231 *& ſuiv.* Le ſyſtême de Copernic s'accorde parfaitement avec cette loi. 232 *& ſuiv.*

L.

LEUWENHOEK. Avantages du Microſcope perfectionné par lui. *b.* 180 *& ſuiv.*

Liberté de l'homme. Epicure prétend en vain l'apporter en preuve du mouvement chimérique qu'il attribue aux atomes. *a.* 180 *& ſuiv.* Elle fournit une preuve de la ſpiritualité de l'ame. *b.* 49 *& ſuiv.* C'eſt par l'abus de ſa liberté, que l'homme a dégradé ſa nature. 299 *& ſuiv.* Liberté néceſſaire à l'homme. 302.

Digitized by Google

Lieu, n'eſt autre choſe que la diſtance des corps. *a.* 89 *& ſuiv.* Voyez *Eſpace*.

Locke. Réfutation d'une objection de ce Philoſophe touchant le Vuide, *a.* 98 *& ſuiv.* touchant la ſpiritualité de l'ame. *b.* 44 *& ſuiv.*

Lucréce. Paralléle que l'Auteur de ce Poëme fait de ſon Ouvrage avec celui de Lucréce *a.* 25 *& ſuiv.* Charmes ſéduiſans de la Poëſie de Lucréce : combien ils ſont redoutables. *ibid.* Le ſyſtême impie de ce Poëte ouvre la porte aux plus noirs forfaits. 51. Ce Poëte tombe dans des contradictions groſſiéres. 84 *& ſuiv.* Vain triomphe de ce Poëte. 171. *& ſuiv.* Précis des erreurs adoptées par Lucréce. 215 *& ſuiv.* Il ſe montre auſſi peu Philoſophe lorſqu'il entreprend de mettre en jeu les principes des corps, que lorſqu'il entreprit de leur donner l'être. 221. Sa Philoſophie eſt auſſi fauſſe, que ſa Poëſie eſt éloquente. *b.* 6 *& ſuiv.* En ſe donnant pour le libérateur du genre humain, il n'eſt que le panégyriſte de la Volupté. 8. Par l'impuiſſance de ſes efforts, il rend hommage à la Religion qu'il vouloit anéantir. *ibid.* Groſſiere contradiction dans laquelle il tombe en ſuppoſant notre ame en même-tems libre & matérielle. 52 *& ſuiv.* Témérité de ce Poëte, qui ſuppoſe avec Epicure qu'un principe aveugle a produit l'univers. 146 *& ſuiv.* Profonde ignorance & ridicules fictions de ce Poëte ſur le ſyſtême de l'univers. 214 *& ſuiv.*

Lune. Sa poſition ſelon Ptolemée, *b.* 215. & ſelon Copernic. 216. Explication de ſes mouvemens, 260 *& ſuiv.* & de ſes Eclipſes. 262 *& ſuiv.* Sa poſition, le rapport de ſa maſſe avec ſa diſtance, & la régularité de ſes mouvemens, prouvent que l'univers n'eſt pas l'ouvrage du hazard. 277 *& ſuiv.*

M.

MAL. La diſtinction du bien & du mal exiſte avant la naiſſance des loix. *a.* 49 *& ſuiv.* Dieu n'eſt point l'auteur du mal moral. *b.* 298 *& ſuiv.* Le mal phyſique que l'impie prétend trouver dans l'univers n'a rien de réel. 303 *& ſuiv.*

Matiere n'eſt pas éternelle. *a.* 129 *& ſuiv.* Elle eſt eſſentiellement diviſible, même à l'infini. 145 *& ſuiv.* Elle eſt un amas d'êtres ſuſceptibles d'une diviſion ſans bornes, & dont chacun pris ſéparément, a ſes limites. 151. Son eſſence même fournit une preuve invincible de ſa création. 162 *& ſuiv.* Mobile par ſa nature, elle ne peut ſe donner elle-même le mouvement. 191 *& ſuiv.* Elle ne peut le recevoir que d'une Intelligence. 208 *& ſuiv.* & cette Intelligence eſt Dieu même. 215. Le mouvement & le repos ſont de ſimples modifications qui ne changent rien à la nature de la matiere. 225. *& ſuiv.* La matiere n'offre que des parties privées de raiſon, & dont les propriétés ſe réduiſent à l'étendue, la ſituation, & la figure. *b.* 15 *& ſuiv.* Les différentes modifications de la matiere, peuvent bien varier la

Digitized by Google

forme des corps, mais ne peuvent pas produire l'ame, ni la moindre de ſes opérations. 17 *& ſuiv.* Réfutation d'une objection de Locke, qui prétend que nous ne connoiſſons pas aſſez la nature de la matiere pour avoir droit de prononcer qu'elle eſt incapable de penſer 44 *& ſuiv.* Voyez *Atomes* & *Mouvement*.

Matiere ſubtile ou éthérée. Voyez *Ether*.

Mer. Le Poëte avoit deſſein de parler de la mer & de ce qu'elle renferme. *b.* 271.

Mercure. Sa ſuſpenſion dans le tube, expliquée. *a.* 199. Ses variations expliquées. 200 *& ſuiv.*

Meſure. Il n'eſt point de meſure fixe. *a.* 95 *& ſuiv.*

Métempſychoſe. L'Epicurien ne peut convaincre d'erreur le Pythagoricien touchant la Métempſychoſe. *b.* 79 *& ſuiv.* L'opinion de la Métempſychoſe eſt moins abſurde que le ſyſtéme Epicurien. 116 *& ſuiv.*

Microſcope. Avantages de cet inſtrument. *b.* 180 *& ſuiv.*

Milan. Fable du Milan & de l'Aigle. *b.* 71 *& ſuiv.*

Modes, ou modifications, ne ſont point partie de l'eſſence des êtres. *a.* 159 *& ſuiv.* L'eſprit ne peut les concevoir ſans concevoir en même-tems l'être auquel ils appartiennent. *b.* 19 *& ſuiv.* L'idée de l'être eſt indépendante de celle des modifications; mais jamais on ne conçoit les modifications, ſans concevoir l'être. 45 *& ſuiv.*

Mœurs. Elles n'ont plus de régles, ſi Dieu n'exiſte pas. *a.* 28 *& ſuiv.*

Molleſſe des corps, n'eſt point un effet du Vuide. *a.* 117 *& ſuiv.*

Monde. Voyez *Univers*.

Mort Points de vûe différens ſous leſquels elle eſt conſidérée par le diſciple d'Epicure, & par celui qui aime la Religion. *a.* 66. Fureur qui porte les diſciples d'Epicure à deſirer de mourir tout entiers. *b.* 45. L'homme ſouhaite inutilement de périr tout entier: ſa deſtinée eſt de vivre. 66.

Mouvement des corps. Le vuide ne lui eſt point eſſentiel. *a.* 99 *& ſuiv.* Réfutation du ſyſtéme Epicurien ſur le mouvement des atomes. 173 *& ſuiv.* Le mouvement des corps annonce une cauſe motrice. 191 *& ſuiv.* La matiere eſt par elle-même ſans mouvement. 208. *& ſuiv.* Dieu ſeul peut imprimer le mouvement à la matiere. 215. Quand les atomes auroient le mouvement qu'Epicure leur attribue, ce mouvement ne produiroit pas ce qu'il en attend. 216 *& ſuiv.* Réfutation du ſyſtême de Spinoſa ſur le mouvement. 221 *& ſuiv.* Point de mouvement qui n'ait un Auteur. 222 *& ſuiv.* Le mouvement n'eſt point eſſentiel à la matiere. 225 *& ſuiv.* L'Intelligence ſuprême eſt le ſeul principe du mouvement des corps. *b.* 14 *& ſuiv.* Elle a néceſſairement précedé la matiere qui reçoit d'elle le mouvement. 30 *& ſuiv.*

Mulets. Cauſe de leur ſtérilité. *b.* 182 *& ſuiv.*

Muſicien. Rapport qui ſe trouve entre l'ame & le corps, comparé à celui qui ſe trouve entre le Muſicien & l'inſtrument. *b.* 33 *& ſuiv.*

Digitized by Google

N.

NATURE. Le Poëte relève l'étude des merveilles de la Nature. *a.* 125 *& ſuiv.* Il entreprend de conduire ſon diſciple dans cette étude. 126 *& ſuiv.* Le mot de Nature eſt un terme vuide de ſens, s'il ne ſignifie une Intelligence ſuprême qui a créé l'univers & qui le conduit. *b.* 273.

Néant. En quel ſens il peut être vrai que rien ne peut être créé de rien. *b.* 295 *& ſuiv.* En quel ſens il eſt vrai que l'univers a été tiré du néant. *ibid.*

Newton. Son éloge. *a.* 108. Réfutation de ſon Syſtême ſur le Vuide, *ibid. & ſuiv.* & ſur l'attraction. 112 *& ſuiv.* 207 *& ſuiv.* Paralléle de ſon Syſtême avec celui de Deſcartes. 213 *& ſuiv.* Réponſes aux objections des Newtoniens contre l'exiſtence de la matiere ſubtile. *b.* 245 *& ſuiv.*

Nombre. Ce que c'eſt. *a.* 88. Nul nombre ne peut être infini. 134 *& ſuiv.*

O.

OCEAN. Circulation de ſes eaux. *b.* 280.

Oiſeaux. Méchaniſme admirable de leur ſtructure. *b.* 124 *& ſuiv.*

Ombre. Ce que c'eſt. *a.* 94.

P.

PASSIONS. Rien ne ſera capable de les réprimer, ſi l'on peut ſe perſuader que Dieu n'exiſte pas. *a.* 29 *& ſuiv.* Le ſacrifice des paſſions exigé par la Religion n'eſt pas un véritable ſacrifice. 67 *& ſuiv.*

Peſanteur, n'eſt point une propriété de la matiere. *a.* 189 *& ſuiv.* Elle eſt produite par l'action de la matiere éthérée. 192 *& ſuiv.* Peſanteur ſpécifique des corps expliquée ſelon cette hypothèſe. 197 *& ſuiv.* Aucun corps ne peſe par lui-même. 205 *& ſuiv.*

Philolaüs & Ariſtarque ont imaginé les premiers le Syſtême Aſtronomique que Copernic a fait revivre. *b.* 213.

Plaiſir. Eſt-il vrai que le plaiſir regardé par Epicure comme le bien ſuprême, ſoit celui qui naît de la vertu? *a.* 43 *& ſuiv.* Le ſouverain bien eſt le plaiſir, mais le plaiſir puiſé dans ſa véritable ſource. 64. Il eſt dès cette vie même des plaiſirs préférables à ceux que l'Epicurien recherche. 66.

Planétes. Leur diſpoſition ſelon Ptolemée, *b.* 215. ſelon Copernic, 216. ſelon Tycobrahé. 217. Le Poëte ſe détermine pour le Syſtême de Copernic. *ibid. & ſuiv.* Il décrit leurs révolutions. 221. *& ſuiv.* Objection contre le Syſtême de Ptolemée, priſe de la loi des révolutions céleſtes découverte par Kepler. 231 *& ſuiv.* L'opinion de Copernic eſt parfaitement conforme à cette loi. 232 *& ſuiv.* Diſtance des Planétes. 233. Raiſon phyſique de leur mouvement, 234 *& ſuiv.* de la différence qui ſe trouve entre leur viteſſe, la durée de leurs révolutions annuelles, & leur éloignement du centre, 235 *& ſuiv.* de leur aphélie & de leur périhélie. 240 *& ſuiv.* Explication de la

Digitized by Google

différence du tems qu'elles employent à tourner ſur elles-mêmes. 248 *& ſuiv.* Méchaniſme admirable de leurs révolutions. *a.* 204 *& ſuiv.*

Plantes. Propriétés ſinguliéres de pluſieurs plantes *b.* 83 *& ſuiv.* Les ſemences qui produiſent les plantes ne ſont l'effet ni du hazard, ni des combinaiſons de la matiere, ni des loix du mouvement. 146 *& ſuiv.* La terre, la chaleur, les pluies, les roſées contribuent à l'accroiſſement des plantes, mais ne peuvent les produire. 194 *& ſuiv.* Il n'eſt aucune plante ſans ſemence. 201 *& ſuiv.*

Platon. Son éloge. *a.* 126.

Plein. Tout eſt plein dans l'univers. *a.* 100 *& ſuiv.* Le plein, au lieu de nuire au mouvement, eſt ſeul capable de le tranſmettre & de le perpétuer. 106 *& ſuiv.* Exiſtence du plein, prouvée par diverſes expériences. 114 *& ſuiv.*

Pluies. Leur cauſe & leur utilité. *b.* 280 *& ſuiv.*

Poiſſons. Méchaniſme admirable de leur ſtructure. *b.* 126 *& ſuiv.*

Propagation de chaque eſpéce d'animaux ou de végétaux eſt le développement d'un germe unique, qui dès l'origine du monde en renfermoit tous les individus. *b.* 138 *& ſuiv.* Ridicule opinion d'Epicure ſur l'origine de l'eſpéce humaine, & de toutes celles qui peuplent l'univers. *ibid.* Abſurdité du Syſtéme d'Ariſtote touchant l'origine des corps. 143 *& ſuiv.* Paralléle de ces deux hypothéſes. 145 *& ſuiv.* Les germes & les ſemences ne ſont l'effet ni du hazard, ni des combinaiſons de la matiere, ni des loix du mouvement. 147 *& ſuiv.* Il ne faut pas juger de la formation d'un corps organiſé par celle d'un corps qui ne l'eſt point. 150 *& ſuiv.* L'uniformité qui régne dans chaque eſpéce d'animaux & de végétaux prouve que la reproduction de tout ce qui reſpire ou végéte eſt ſoumiſe à des loix immuables. 172 *& ſuiv.* Les individus de chaque eſpéce doivent l'être à des principes capables d'en reproduire ſans ceſſe de pareils. 172. Ces principes primitifs ſont des germes invariables renfermés originairement dans un ſeul. *ibid.* Ce premier germe, dépoſitaire de tous ceux de ſon eſpéce, a pour cauſe une Intelligence ſuprême, 173 *& ſuiv.* un Etre prévoyant, unique, tout-puiſſant, éternel, 176 *& ſuiv.* Le premier être de chaque eſpéce en contenoit dans l'origine tous les individus. 179 *& ſuiv.* Réponſes à l'objection priſe de l'organiſation de corps ſi petits, 181 *& ſuiv.* à l'objection priſe de la naiſſance des animaux produits contre l'ordre naturel, 183 *& ſuiv.* à l'objection priſe de l'accroiſſement des plantes & des arbres, 186 *& ſuiv.* à l'objection priſe de la fragilité de ces germes, 189 *& ſuiv.* à l'objection priſe de la difficulté de concevoir tant d'êtres concentrés dans un corps ſi petit. 192 *& ſuiv.* Comment ſe fait la propagation des végétaux. 194 *& ſuiv.* La corruption de la matiere n'engendra jamais d'inſectes. 202 *& ſuiv.*

Propriétés. Toute qualité propre à l'eſſence d'un être lui appartient ſi intimement, que ſans elle il ne peut exiſter, ni même s'ofe

Digitized by Google

frir à l'eſprit. *b.* 45. Sans connoître toutes les propriétés d'un être, on peut ſçavoir quels ſont les attributs dont il eſt eſſentiellement privé. 42 *& ſuiv.*

Protée. La matiere eſt le véritable Protée, dont celui de la Fable n'étoit que l'emblême. *a.* 140.

Ptolemée l'Aſtronome. Réfutation de ſon Syſtême ſur la ſtructure du monde. *b.* 215. Paralléle de ſon Syſtême avec celui de Copernic. 217 *& ſuiv.* Objections contre ſon Syſteme. 224 *& ſuiv.* La loi des révolutions céleſtes découverte par Kepler détruit le Syſtême de Ptolemée. 231 *& ſuiv.*

Pyrrhoniſme eſt une branche de la doctrine d'Epicure. *a.* 48.

Pythagore. Son éloge. *a.* 126.

Q.

QUADRATURE du cercle. Ce qui peut la rendre impoſſible. *a.* 147.

Quadrupedes. Méchaniſme admirable de leur ſtructure. *b.* 127 *& ſuiv.*

R.

RAISON. Sa voix eſt celle de la Vérité. *a.* 25. Dans l'hypothéſe Epicurienne, elle n'eſt qu'une chimere. 39 *& ſuiv.* Elle eſt incompatible avec le Syſtême Epicurien. 41 *& ſuiv.* Son caractere & ſes avantages. 47. Elle ſuffit pour confondre l'impiété. 216. Loin de s'aſſervir aux ſens, elle a droit de les juger. *b.* 81. Elle nous éclaire & ſur les principes de nos connoiſſances, & ſur ceux de notre conduite. 284 *& ſuiv.* Elle a devant les yeux une loi fixe & invariable, une raiſon ſouveraine qui eſt Dieu même. 286 *& ſuiv.*

Religion. Epicure, en renverſant la Religion, ouvre la porte à tous les crimes. *a.* 26 *& ſuiv.* Si dans le Syſtême Epicurien, c'eſt quelquefois un bien de s'abſtenir, combien plus eſt heureux celui qui s'abſtient par un motif de Religion ! 32 *& ſuiv.* Severe aux yeux du vice, la Religion eſt pleine de conſolation pour ceux qui aiment la vertu. 45. *& ſuiv.* Sans elle on tenteroit vainement de rendre l'homme ſociable. 49 *& ſuiv.* Portrait du vrai Philoſophe qui la chérit. 54 *& ſuiv.* Elle a ſes Heros. 55. Rien de plus utile qu'elle. 56. Ce n'eſt point à elle, qu'il faut imputer le malheur des hommes. 58 *& ſuiv.* Sous ſon joug l'homme eſt plus heureux que ſous l'empire de la Volupté. 66. Le ſacrifice des paſſions qu'elle exige, n'eſt pas un véritable ſacrifice. 69. Elle n'a pour principe ni la crainte, ni la politique, *b.* 307 *& ſuiv.* mais une idée de l'Etre ſuprême que l'homme apporte en naiſſant. 309. Elle eſt fondée ſur l'obligation de croire & d'obéir à l'Etre ſuprême, que tout l'univers nous annonce, & dont nous portons en nous-mêmes l'idée. 318. Elle a pour baſe l'exiſtence de Dieu, & l'immortalité de l'ame. 319.

Remords. Peuvent-ils arrêter les paſſions d'un homme qui ne reconnoit point de Dieu ? *a.* 29 *& ſuiv.*

Révélation. Sa néceſſité, *b.* 319.

Rivieres. Leur cours intariſſable contribue à prouver que l'univers n'eſt pas l'ouvrage du hazard. *b.* 279 *& ſuiv.*

S.

SAISONS. Leur retour expliqué. *b.* 252 *& ſuiv.*

Sardanapale. Sa fin tragique. *a.* 63.

Semences, ne ſont l'effet ni du hazard, ni des combinaiſons de la matiere, ni des loix du mouvement. *b.* 146 *& ſuiv.* Pour en trouver l'origine, il faut remonter aux principes primitifs ſortis de la main du Créateur. 172 *& ſuiv.* Il n'eſt aucune plante ſans ſemence. 201 *& ſuiv.*

Senſations ne peuvent être ſéparées de l'ame. *b.* 105 *& ſuiv.*

Senſitive. Propriétés de cette plante. *b.* 83.

Société. Elle ne peut ſubſiſter ſans la Religion & la Juſtice. *a.* 49 *& ſuiv.* Elle a des droits plus étendus que ceux de chaque particulier. 58.

Soleil tourne autour de la terre ſelon Ptolemée, *b.* 215. eſt placé au centre de l'univers ſelon Copernic, 216. eſt remis en mouvement autour de la terre par Tycobrahé. 217. Le Poëte ſe détermine en faveur du Syſtéme de Copernic. *ibid. & ſuiv.* Deſcription du Soleil ſelon le Syſtême de Copernic. 221. Objections contre le mouvement rapide que Ptolemée lui attribue. 224 *& ſuiv.* Mouvement intérieur du Soleil ſur ſon axe. 236 *& ſuiv.* Explication de ſes éclipſes. 262 *& ſuiv.*

Solſtices. Leur retour expliqué. *b.* 252 *& ſuiv.*

Spinoſa. Son Syſtême expoſé & réfuté. *a.* 153 *& ſuiv.* Réfutation de ſon hypothéſe ſur le mouvement. 221 *& ſuiv.* & ſur l'eſſence de la matiere. *b.* 44 *& ſuiv.*

Stérilité des terres. Quelle en eſt la cauſe. *b.* 195 *& ſuiv.*

Superſtition & impiété ont toutes deux recours à des fables ridicules. *b.* 141.

Syphon. L'élévation des liqueurs dans le Syphon, expliquée. *a.* 199.

T.

TEMS. Ce que c'eſt. *a.* 88 *& ſuiv.*

Terre placée au centre de l'univers par Ptolemée, *b.* 215. miſe au rang des Planétes par Copernic, 216. rendue à ſon repos par Tycobrahé. 217. Le Poëte ſe détermine en faveur du Syſtême de Copernic. *ibid. & ſuiv.* Il expoſe plus au long le Syſtême de Copernic touchant la poſition de la terre. 221 *& ſuiv.* Il forme pluſieurs objections contre la poſition que Ptolemée lui donne. 224 *& ſuiv.* Il entreprend d'expliquer la cauſe du mouvement diurne de la terre. 242 *& ſuiv.* Il décrit les effets de cette révolution. 249 *& ſuiv.* Il explique l'inclinaiſon de l'axe terreſtre par rapport à l'écliptique. 251 *& ſuiv.* Cette hypothéſe lui donne la ſolution de pluſieurs Problémes. 252 *& ſuiv.* Il explique ce qui regarde le tourbillon dont la terre eſt le centre, 259 *& ſuiv.* Par le double mouvement de la terre, il prouve que l'univers n'eſt pas l'ouvrage du hazard. 281 *& ſuiv.*

Tourbillons.

Digitized by Google

Tourbillons. Syſtême des tourbillons adopté par le Poëte à quelques changemens près. *a.* 192 *& ſuiv.* Expoſition abrégée de cette hypotheſe. *b.* 219 *& ſuiv.* Expoſition plus détaillée. 234 *& ſuiv.*

Tranſparence n'eſt point un effet du Vuide. *a.* 117 *& ſuiv.*

Tycobraké, Précis de ſon ſyſtême. *b.* 217.

V.

VAPEURS. Leur élévation dans l'air expliquée. *a.* 200 *& ſuiv.*

Végétaux. Elévation de la ſeve dans les végétaux décrite & expliquée. *a.* 201 *& ſuiv.* Les ſemences qui les produiſent ne ſont l'effet ni du hazard, ni des combinaiſons de la matiere, ni des loix du mouvement. *b.* 147 *& ſuiv.* La conſtante uniformité qui regne dans chaque eſpece de végétaux prouve que la reproduction de tout ce qui végete eſt ſoumiſe à des loix immuables. 172 *& ſuiv.* Comment ſe fait leur propagation. 194 *& ſuiv.*

Ver à ſoie. Art admirable dans la formation de l'œuf de cet inſecte. *b.* 168. Deſcription des trois formes différentes par leſquelles cet inſecte paſſe. *ibid. & ſuiv.*

Vérité. Le ſyſtême d'Epicure anéantit la vérité. *a.* 47 *& ſuiv.* Point de vérité, s'il n'y a point de juſtice. 48. Liaiſon naturelle entre notre ame & la vérité. *b.* 283. Ce rapport n'eſt point l'effet du hazard *ibid.* Il y a des choſes dont l'eſſence eſt de devoir être crues, & c'eſt ce que nous appellons Vérités. 286. Les ſemences du vrai réſident dans le cœur de tous les hommes. 288 *& ſuiv.* Dieu ſeul en eſt l'Auteur. 289.

Vertu. Epicure ne place pas la volupté dans la vertu, mais la vertu dans la volupté. *a.* 44. La Religion eſt pleine de conſolations pour ceux qui aiment la vertu. 45 *& ſuiv.* Le ſyſtême d'Epicure anéantit la vertu. 46 *& ſuiv.* La vertu eſt fauſſe & mépriſable, ſi elle doit ſa naiſſance à l'interêt. 49. Tôt ou tard la vertu ſera récompenſée. *b.* 302 *& ſuiv.* Exhortation à la vertu. 317 *& ſuiv.*

Vice. Tôt ou tard il ſera puni. *b.* 302 *& ſuiv.* 318.

Vigne. Moyen de multiplier ſes productions. *b.* 199 *& ſuiv.*

Unité de Spinoſa réfutée. *a.* 153 *& ſuiv.*

Univers. Expoſition du ſyſtême de l'univers. *b.* 211 *& ſuiv.* Ce grand ſpectacle porte l'empreinte viſible de la divinité. *ibid.* Découvertes des Anciens & des Modernes touchant le ſyſtême de l'univers. 212 *& ſuiv.* Erreurs groſſieres des Epicuriens ſur le ſyſtême de l'univers. 214 *& ſuiv.* Précis des trois principaux ſyſtêmes ſur la ſtructure de l'univers. 215 *& ſuiv.* Syſtême de Ptolémée, 215. de Copernic, *ibid & ſuiv.* de Tycobraké. 217. Le Poëte ſe détermine pour le ſyſtême de Copernic. *ibid & ſuiv.* Expoſition détaillée de ce ſyſtême. 219 *& ſuiv.* Objections contre le ſyſtême de Ptolémée. 224 *& ſuiv.* La loi des révolutions céleſtes découverte par Kepler ſe tourne en preuve contre le ſyſtême de Ptolémée. 231 *& ſuiv.* Le ſyſtême de Copernic s'accorde parfaitement avec cette loi. 232 *& ſuiv.* Expoſition détaillée du ſyſtême des tourbillons de Deſcartes. 234 *& ſuiv.* Le Poëte entreprend d'expliquer la cauſe du

mouvement diurne de la terre, 242 *& ſuiv.* & celle de cette période de 26000 ans attribuée aux étoiles fixes. 244 *& ſuiv.* Réponſe aux objections des Newtoniens contre l'exiſtence de la matiere ſubtile répandue dans l'univers. 245 *& ſuiv.* Diverſes conjectures ſur les Cometes. 246 *& ſuiv.* Explication de la différence du tems que les Planetes employent à tourner ſur elles-mêmes, 248. *& ſuiv.* de l'inclinaiſon de l'axe terreſtre, par rapport à l'Ecliptique, 251 *& ſuiv.* du tourbillon particulier dont la terre eſt le centre, 259 *& ſuiv.* des mouvemens de la Lune, 260 *& ſuiv.* des Eclipſes de Lune & de Soleil. 262 *& ſuiv.* Sageſſe & toute-puiſſance du Créateur de tant de merveilles. 263 *& ſuiv.* L'univers ne peut être l'ouvrage du hazard. 273. *& ſuiv.* Il n'eſt pas éternel. 295 *& ſuiv.* Dieu l'a créé pour lui même dans le tems déterminé par ſes décrets immuables. 297 *& ſuiv.* Les défauts que l'Athée croit y trouver ne ſont que des irrégularités apparentes, qui diſparoiſſent dès que l'on conſidere l'enſemble de ce vaſte tout. 303 *& ſuiv.*

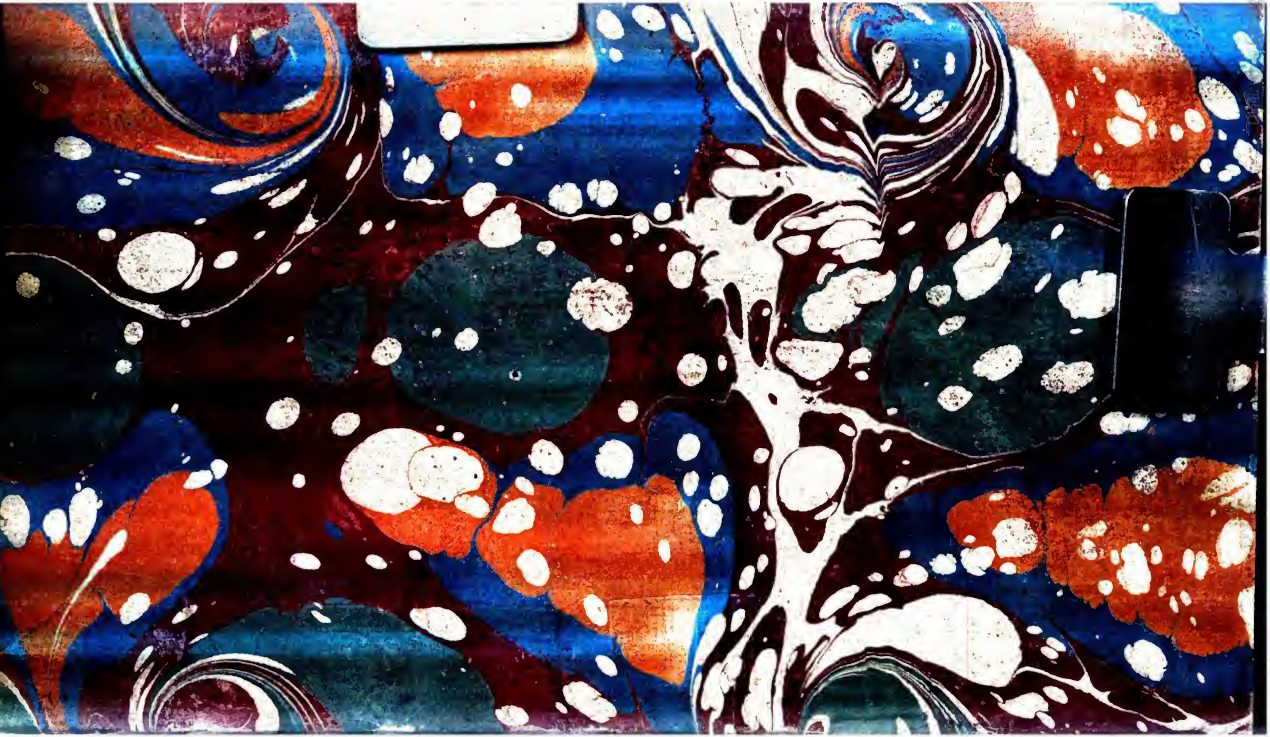
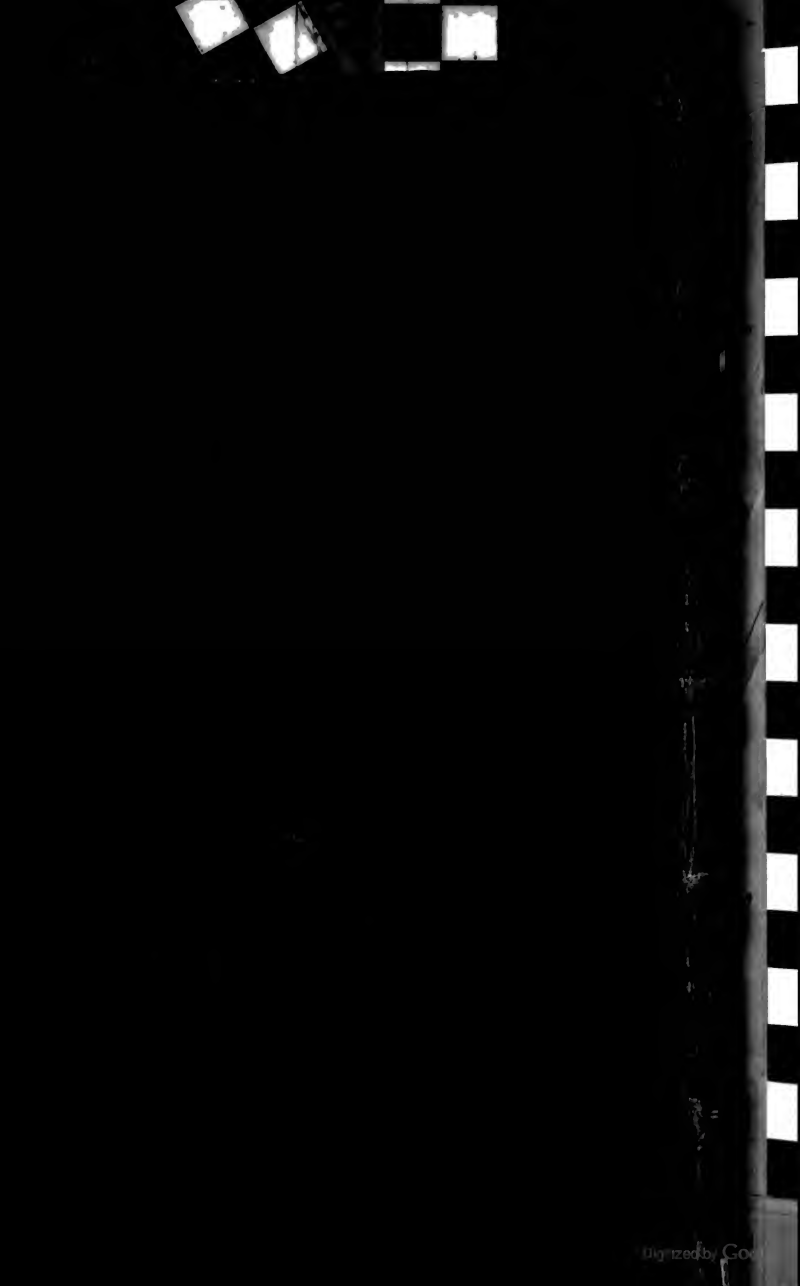
Volupté. Placer le ſouverain bien dans la volupté, c'eſt ouvrir la porte à tous les déſordres. *a.* 30 *& ſuiv.* S'il faut immoler la volupté, c'eſt à Dieu. 33. Epicure ne place pas la volupté dans la vertu, mais la vertu dans la Volupté. 44. La volupté eſt la cauſe & de tous nos crimes, & de tous nos malheurs. 51. L'homme cherche en vain ſon bonheur dans la volupté. 59 *& ſuiv.* Image des deſirs inquiets de celui qui obéit à la volupté 68. La volupté par un chemin de fleurs nous conduit au précipice. *ibid.*

Utilité publique préférable au bien particulier. *a.* 57.

Vuide. Selon le ſyſtême d'Epicure, les Atomes & le Vuide ont produit tous les êtres. *a.* 76 *& ſuiv.* Réfutation du ſyſtême d'Epicure ſur le Vuide. 83. *& ſuiv.* Si le Vuide étoit réel, & qu'il eût toutes les propriétés que les Epicuriens lui donnent, il ſeroit Dieu. *ibid.* C'eſt une contradiction groſſiere, de le croire immenſe, & d'y ſuppoſer des points d'où partent les atomes, & des points vers leſquels ils tendent. 84. *& ſuiv.* Si le Vuide exiſtoit, il ſeroit corps: mais au fond ce n'eſt qu'une chimere. 85 *& ſuiv.* Cette chimere doit ſon exiſtence à l'imagination qui confondant le Vuide avec l'eſpace, ſe repreſente l'eſpace comme détaché de la matiere, quoiqu'il en ſoit inſéparable. 86 *& ſuiv.* L'impénétrabilité eſt la même dans le Vuide, & dans les corps. 93 Le Vuide n'eſt que l'abſence de tout corps conſidérée comme quelque choſe de réel. 94 *& ſuiv.* Réponſe aux objections de ceux qui ſuppoſent l'exiſtence du Vuide en lui donnant Dieu pour Auteur 97 *& ſuiv.* Le Vuide n'eſt pas eſſentiel au mouvement des corps. 99 *& ſuiv.* Réfutation du Vuide par des preuves tirées de la Phyſique. 109. *& ſuiv* Exiſtence du Plein prouvée par diverſes expériences. 114 *& ſuiv.* La fluidité des corps, leur tranſparence, leur moleſſe, ne ſont point des effets du Vuide. 117 *& ſuiv.*

Fin de la Table.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

Digitized by Google

Digitized by Google